

NOUVEAU!
Tous les 2 mois

N° 9 - Bimestriel - Octobre 2012

MONDADORI FRANCE

Exclusif!

« Comment j'ai volé
un Sabre
à l'US Air Force »

Pepeliaïev
l'as des as
soviétique
en Corée,
raconte

GUERRES & Histoire



Dossier

Le pétrole L'arme noire qui a fait gagner les Alliés

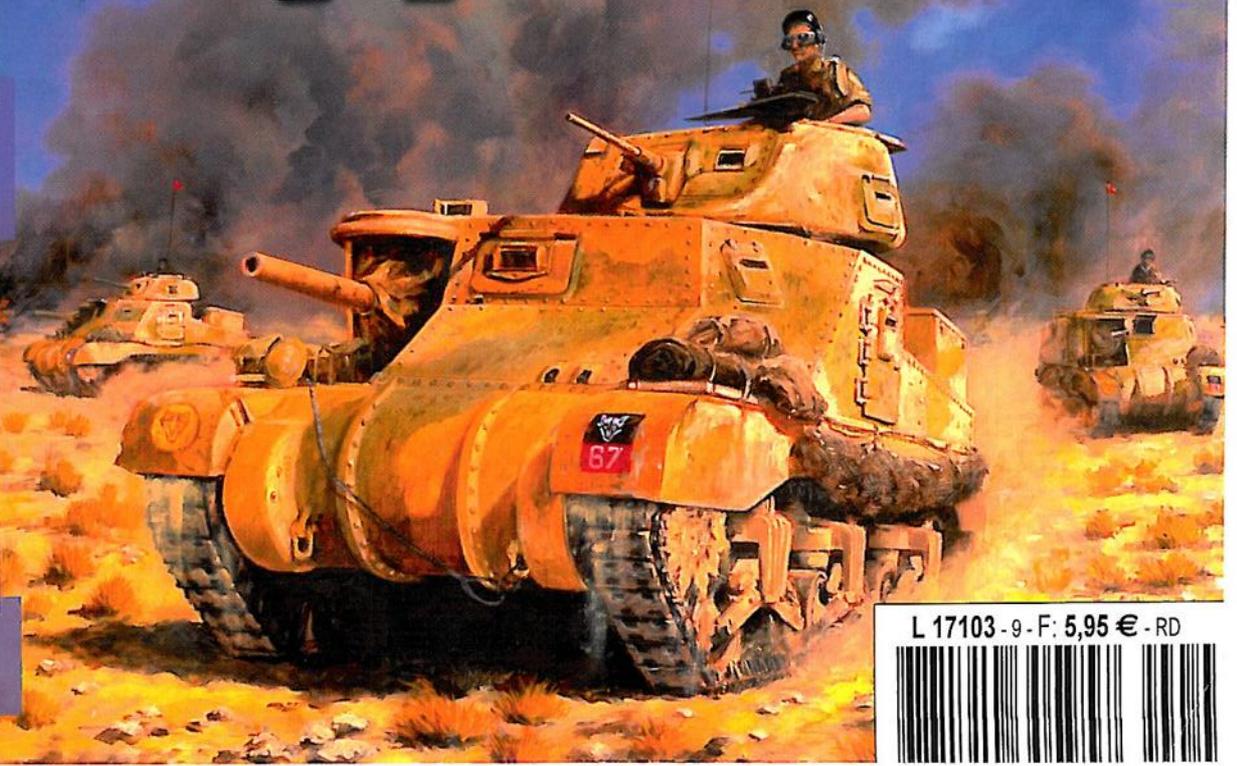
En 1712,
l'opération du miracle



Le Monitor,
la révolution
de la guerre navale



Les saques, les pirates
domestiqués



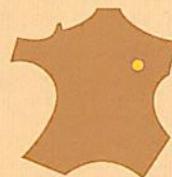
L 17103-9-F: 5,95 € - RD



DÉCOUVREZ

la Haute-Marne...

en CHAMPAGNE



Sur les pas du Général de Gaulle à Colombey-les-Deux-Églises



Séjour
à partir de
80€
par pers.

« Retour vers le XX^{ème} siècle » à Colombey-les-Deux-Églises

Escale de 2 jours/1 nuit dans le célèbre village
du Général pour visiter le nouveau Mémorial
Charles de Gaulle, la Croix de Lorraine et la Boisserie.

*Demi-pension en hôtel-restaurant de charme avec piscine,
incluant les entrées des sites.*



40^e ANNIVERSAIRE DE LA CROIX DE LORRAINE

Jusqu'au 30 décembre 2012,
le Mémorial Charles de Gaulle
de Colombey-les-Deux-Églises
propose une exposition-
événement :

« Un symbole pour l'Histoire,
40^e anniversaire de la Croix
de Lorraine »

www.memorial-charlesdegaulle.fr



Maison Départementale du Tourisme de la Haute-Marne

Tél. 03.25.30.39.08
reservation@tourisme-hautemarne.com
www.reservation-hautemarne.com



Et pour vos sorties groupes...

A la journée ou en séjour, toutes nos idées de visites
dans la brochure « Groupes 2013 » à commander
au 03 25 30 31 90

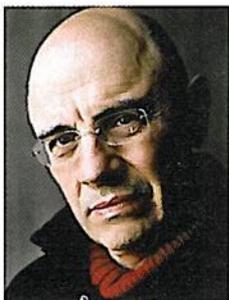
OFFRE SPÉCIALE 1 ENTRÉE PAYANTE = 1 ENTRÉE GRATUITE AU MÉMORIAL CHARLES DE GAULLE

EDITORIAL

La Seconde Guerre mondiale s'est-elle jouée à peu de chose ? Le dossier de ce numéro 9 est né de cette interrogation. La réponse est claire : non, la marge de supériorité des Alliés était si considérable — du seul point de vue économique et, surtout, pétrolier — que l'Axe n'a jamais eu qu'une chance infime de l'emporter. Ces 24 pages démontrent de la façon la plus simple et la plus directe la folie qu'il y avait à attaquer des puissances pétrolières, dès lors que les armées sont basées sur le moteur à essence, quand on se trouve soi-même dépourvu de ressources en brut. Mais, dira-t-on, Allemands et Japonais avaient précisément fondé leur stratégie sur la capture rapide de champs pétrolifères, justement parce qu'ils avaient conscience du problème. Exact. Mais — et c'est une des révélations de ce dossier — ni Berlin ni Tokyo ne se sont demandés comment ils allaient RAPATRIER le pétrole conquis loin de chez eux. Cela semble impensable que les directions politiques, économiques et militaires germaniques et nipponnes n'aient pas perçu l'ampleur de ce problème de transport. En revanche, côté américain, britannique et même français (avant 1940), on connaît et on intègre l'importance du facteur pétrolier. L'on investit énormément pour s'assurer de la disponibilité d'une flotte considérable de tankers et d'un outil de raffinage capable de fournir des essences de qualité supérieure, qui feront la différence dans le domaine aérien. Allemands et Japonais ont fait comme si la pendule de l'histoire militaire s'était arrêtée au XIX^e siècle : la guerre consiste à gagner quelques batailles supposées décisives, à ôter à l'adversaire l'envie de se battre par le choc et l'effroi provoqués par de premiers assauts violents et inattendus. Dans cette équation primitive, le pétrole n'est pas un paramètre majeur. Or, Américains et Soviétiques avaient, eux, saisi, chacun à leur façon, une autre vérité. La guerre entre grands États modernes, c'est l'attrition lente plus que la destruction brutale. Le moteur de cette attrition est, peut-on dire, de nature thermique. Son alimentation en pétrole doit être généreuse et continue, sinon le sang répandu l'aura été en vain. Ce sont ces vérités basiques de la guerre moderne que ce dossier entend rappeler. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



Jean Lopez
Directeur de la rédaction. Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. In des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



Pierre Grumberg
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



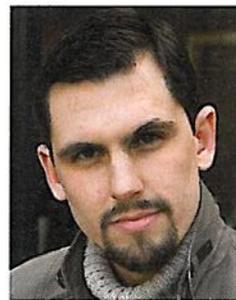
Yacha MacLasha
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



Michel Goya
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



Laurent Henninger
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



Benoist Bihan
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue Histoire & Stratégie. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opératique.



EXCLUSIVITÉ

6-12 → « Comment j'ai volé un Sabre à l'US Air Force »

Engagé en 1951 dans la guerre de Corée, le pilote soviétique Ievgueni Pepeliaïev affirme avoir abattu 23 avions américains, ce qui en fait l'as des as du conflit. Mais sa plus belle victoire est celle qu'il nous conte en personne : la capture d'un F-86 Sabre qui sera récupéré et examiné par Moscou.

SUR LE FRONT

20 → Caméra au poing Mexique, la révolution en marche

Villa, Zapata... On se souvient de leur nom mais pas de leur visage, ni d'ailleurs de celui de l'insurrection populaire et de la guerre civile qui ont ensanglanté le Mexique de 1914 à 1920. Et ce n'est pas faute de photos, comme en témoigne cette sélection réalisée par G&H.

62 → Chasse aux mythes Massada, vivre libre ou mourir

Dans cette citadelle assiégée, une poignée de rebelles juifs a préféré se suicider plutôt que d'endurer la captivité romaine. Épisode obscur dont l'État d'Israël a fait un mythe, rappelle l'historien Martin van Creveld.

70 → Commémo Denain, la manœuvre du miracle

Récoltes catastrophiques, défaites en série... Rien ne va plus pour Louis XIV en 1712. Mais l'éclipse n'est que passagère : le maréchal de Villars, aidé il est vrai par d'audacieux seconds, réussit par une manœuvre magnifique à retourner la situation.

78 → Combattants Cosaques, les pirates domestiqués

On les disait indomptables, mais les tsars en ont fait leurs serviteurs zélés... Curieuse (et complexe) histoire que celle des Cosaques, à la fois guerriers, brigands, pirates des mers et des steppes, que l'historien russe Andreï Venkov dépeint pour G&H.

86 → Aux armes ! Monitor, et la guerre devint mécanique !

Le fameux duel de Hampton Roads entre le nordiste *Monitor* et le sudiste *Virginia* en 1862 est un extraordinaire pivot dans l'histoire de la guerre sur mer. Fini le temps de la marine à voile, c'est la machine – bardée d'acier et d'énormes canons – qui dicte désormais sa loi.

92 → Un classique revisité Jomini, tailleur du prêt-à-penser militaire

Suisse de naissance, il se forme dans le camp napoléonien... et passe au tsar. Curieuse carrière que celle de Jomini, consultant militaire et grand fabricant de recettes victorieuses. Dont l'immense réputation au XIX^e siècle paraît quelque peu surévaluée selon l'analyse de l'historien Bruno Colson.



RUBRIQUES

- 14** → Actualités...
... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.
- 30** → Vos questions à la une !
Écrivez-nous, nous répondons.
- 68** → L'évocation
Kobukson : la carapace d'une tortue,
le souffle du dragon
- 84** → 1 image, 1 histoire
Dog tag, pour que le soldat ne soit plus
inconnu
- 98** → L'œil du cinéma
Plongée dans la guerre sous-marine
- 100** → Interview d'Elliot Carlson
Joe Rochefort, vainqueur et victime
de Midway
- 102** → À lire, à voir, à jouer
Actualités de l'édition, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame.
- 111** → Quiz
Connaissez-vous les Vikings ?
- 112** → Courrier des lecteurs

CHRONIQUES

- 77** → Opérations spéciales
par Jean-Dominique Merchet
Trafic d'opium en Indochine
- 97** → La chronique de Laurent Henninger
Quand la masse fait peur
- 114** → D'estoc et de taille par Charles Turquin
Honneur au Grand-Duché !



DOSSIER

36-59 → **Pétrole, l'arme noire qui a fait gagner les Alliés**

38 → **Les Alliés, maîtres du jeu pétrolier**
C'est une donnée stratégique incontournable et pourtant bien souvent occultée : au début de la guerre, Allemands et Japonais n'ont même pas 6 % des ressources de pétrole mondiales à se partager. Bien trop peu pour espérer remporter une guerre mécanisée à outrance.

44 → **L'embargo pétrolier a-t-il provoqué Pearl Harbor ?**
Les Japonais se sont-ils lancés dans la guerre pour le pétrole ou par crainte d'en manquer ? Le débat fait rage entre deux grands historiens de la guerre du Pacifique, Jonathan Parshall et Eric Bergerud.

46 → **L'or noir, priorité numéro un pour Berlin et Tokyo**
Indes néerlandaises, Caucase, Moyen-Orient... Le pétrole obsède les états-majors de l'Axe, qui cherchent à s'emparer, au prix d'efforts considérables, des ressources qui leur manquent. Sans penser une seconde à un détail crucial : comment faire pour les rapatrier ?

52 → **La fontaine de pétrole américaine**
Les États-Unis ne sont pas seulement assis sur les deux tiers du pétrole mondial : ils multiplient forages, raffineries, pipelines... et économies ! Une entreprise aussi monumentale que méconnue.

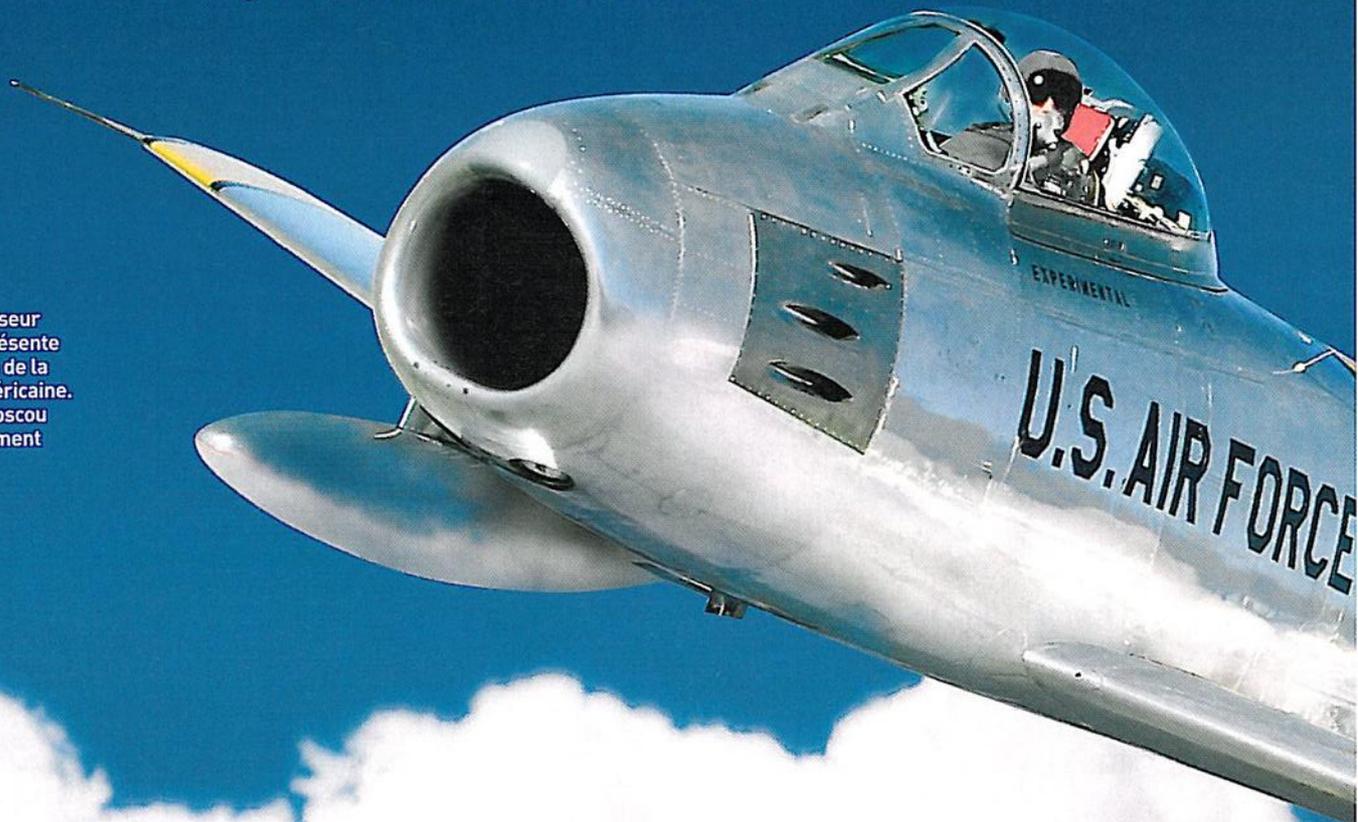
54 → **Les États-Unis trouvent le talon d'Achille de l'Axe**
Le carburant des Allemands sort d'une poignée d'usines, celui des Japonais d'une poignée de pétroliers... Une fois ce point faible repéré, les Alliés les réduisent en quelques mois à la panne sèche. Dommage d'avoir attendu 1944 !

Ievgueni Pepeliaïev, l'homme

Propos recueillis par Yacha Maclasha

La Corée est le seul conflit chaud de la guerre froide où pilotes soviétiques et américains s'affrontent directement, inaugurant ainsi l'ère des batailles aériennes entre jets. Ce 6 octobre 1951, le colonel Ievgueni Pepeliaïev épingle un sacré trophée à son tableau de chasse : il force un F-86 Sabre à atterrir en territoire communiste. Belle capture que l'as des as soviétique de cette guerre nous fait revivre.

En 1951, le chasseur F-86 Sabre représente le nec plus ultra de la technologie américaine. Un bijou dont Moscou convoite ardemment les secrets...



Ivan Nikitovitch Kojedoub (1920-1991) est l'as des as soviétique de la Seconde Guerre mondiale. Il est crédité de 62 victoires remportées à partir de juillet 1943 sur Lavotchkine La-5 et La-7. Commandant de division en Corée, il finit maréchal de l'aviation en 1985.

Comment êtes-vous arrivé en Corée ?

En octobre 1950, l'URSS a décidé d'envoyer en Corée du Nord la 324^e division d'aviation de chasse (*Istrevitenye Avia Divizya*, IAD), commandée par **Ivan Kojedoub** et composée de volontaires. Sans beaucoup réfléchir, je me suis proposé... Nous sommes arrivés sur place le 1^{er} avril 1951. Avec le grade de colonel, j'ai pris la tête du 196^e régiment de chasse (*Istrevitenye Avia Polk*, IAP), équipé de 30 MiG-15. Nous sommes les seuls, avec le 176^e régiment qui composait l'autre moitié de la division, à avoir passé dix mois là-bas.

Quelle était votre mission ?

Protéger l'espace entre le fleuve Yalu et Anju [voir carte p. 8], là où se concentraient les armées chinoise et nord-coréenne. Nous étions basés à Antung [actuelle Dandong en Chine].

Officiellement, vous n'y étiez pas !

Les autorités ont-elles tenté de vous cacher ?

Au début, le commandement a voulu imposer un manuel de coréen pour nos communications radio. Mais on a vite abandonné cette idée farfelue. Cela dit, pas de photos, pas de courrier. En cas de décès, une petite note à la famille : « *tombé en accomplissant son devoir militaire* », sans mention du lieu et des circonstances. S'éjecter présentait des risques : pendant les premiers mois, les militaires chinois ou nord-coréens, qui ne reconnaissaient pas les uniformes, prenaient nos pilotes pour des Américains et les passaient à tabac. Notre commandement a donc décidé de faire coudre des portraits de Mao Zedong et Kim Il-Sung sur nos blousons. En contrepartie, nous vivions correctement.

On mangeait par exemple bien mieux qu'en URSS : poisson, viande, produits laitiers, fruits, légumes, gâteaux. Tout ce que vous vouliez. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles le régiment est resté si longtemps.

Et les fameux « 100 grammes » – d'alcool, vieille tradition soviétique ?

Oui, bien sûr, le soir après les combats ; mais plutôt du cognac que de la vodka, car on mangeait plus sucré que salé.

Comment les combats ont-ils commencé ?

Le lendemain de notre arrivée, une trentaine de F-86 Sabre sont apparus. Deux escadrilles de chacun de nos deux régiments ont décollé. Nous avons engagé le combat au-dessus de la base, à 8000 m d'altitude.

Qui vola le Sabre de l'USAF

Je ne sais pas si nous avons abattu les Américains [aucun F-86 n'a été perdu, NDLR], mais nous avons perdu un MiG et un autre endommagé. Après ça et jusqu'à notre départ le 1^{er} février 1952, les Américains ne sont jamais revenus.

Sur apprentissage...

En avril, notre travail était de ne pas laisser bombarder les positions nord-coréennes et chinoises. Sans véritable expérience du feu, sans coordination entre pilotes, nous nous comportions avec une grande prudence. Après les premiers combats,

nous avons compris que nous avions affaire à des pilotes de haut niveau, capables de voler par n'importe quel temps et nous avons tous eu peur. Le jour de mon tout premier combat, le technicien qui devait m'aider à monter dans l'avion me demanda, l'air pâle : « Est-ce que vous allez vraiment décoller ? » J'ai répliqué : « Avant de m'enterrer, fais ton boulot ! »

L'expérience de la Grande Guerre patriotique a-t-elle aidé à surmonter la peur ?

Non, en fait. Certes, nous avons de l'expérience professionnelle, mais psychologiquement nous étions aussi vulnérables que les jeunes. Cinq ans de paix suffisent à niveler la différence entre aguerris et non-aguerris. Certains n'ont pas réussi à surmonter la peur. Chez d'autres, elle est apparue plus tard, après une éjection. On transférait ces pilotes dans d'autres unités en URSS, sans, bien sûr, de conséquences négatives pour leur carrière. Cela dit, si bien des pilotes n'ont pas fait preuve d'un zèle excessif, n'oublions pas que cette guerre n'était pas la nôtre : nous ne défendions pas notre

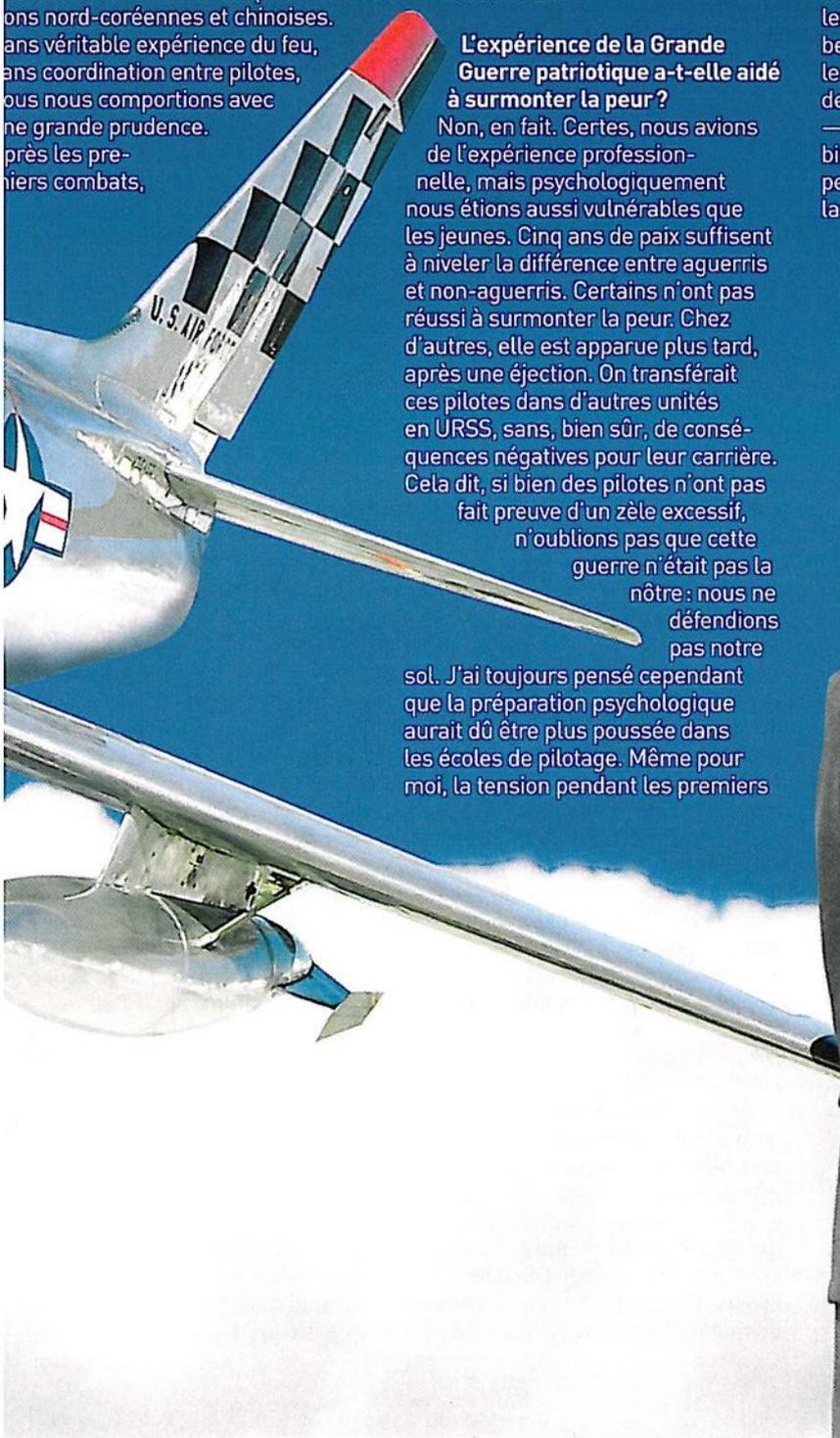
sol. J'ai toujours pensé cependant que la préparation psychologique aurait dû être plus poussée dans les écoles de pilotage. Même pour moi, la tension pendant les premiers

combats était énorme, au point d'être presque figé aux commandes. Et je pense que tous les autres pilotes, surtout les non-aguerris, ont eu les mêmes problèmes.

Cette impréparation a-t-elle eu un impact ?

Énorme ! Nous étions un peu perdus, maladroits... Les avions se dispersaient, il était impossible de les coordonner. Nous avons commis beaucoup d'erreurs : dissocier le lien entre leader et ailier, tenter de s'échapper en piqué ou en virage — deux secteurs où le F-86 était bien meilleur —, parler inutilement pendant le combat, sous-estimer la distance à la cible... Cette faute-ci

Né le 18 mars 1918 à Bodaïbo (près d'Irkoutsk, Sibérie orientale), Ievgueni Pepeliaïev est breveté pilote en 1938 puis fait la guerre comme instructeur sur Yak-7. Après avoir enfin combattu brièvement en août 1945 contre les Japonais en Mandchourie, il suit un cours de perfectionnement et se voit promu second du 196^e régiment de chasse. Pepeliaïev combat ensuite en Corée, où il accomplit 109 missions. Pilote d'essai en 1954, commandant d'une division en 1958, il est cloué au sol en 1961 par une hémorragie au cerveau survenue après une manœuvre trop brutale. Il prend sa retraite en 1973. Ses décorations comprennent l'étoile d'or de Héros de l'Union soviétique (la plus prestigieuse en URSS), deux ordres de Lénine et trois ordres du Drapeau rouge. Il a raconté ses combats (en russe) dans un livre intitulé *MiG contre Sabre* paru en 2005.

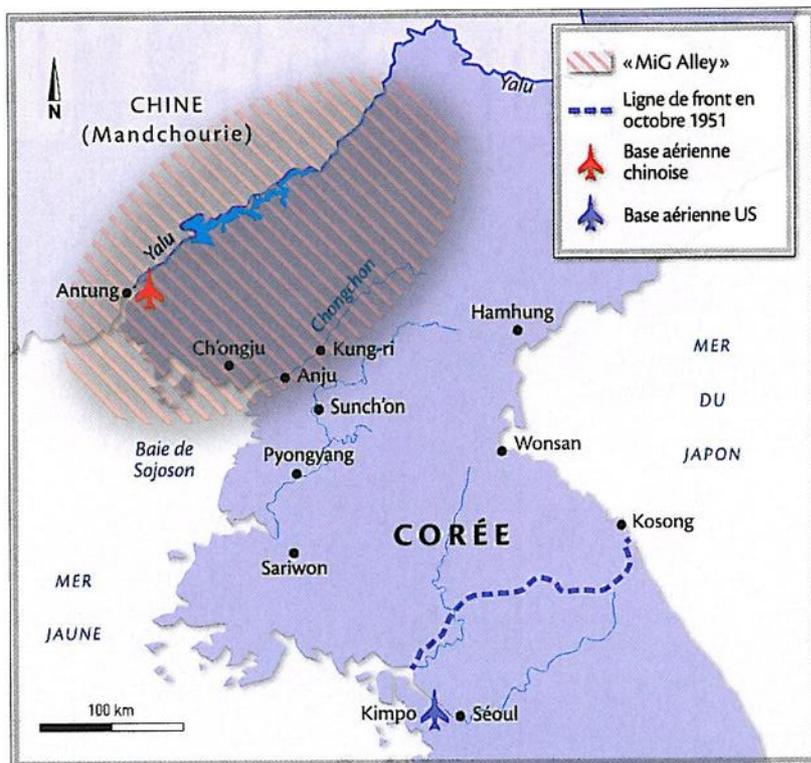


UNE ZONE DE COMBAT LIMITÉE

Les principaux combats aériens entre MiG et Sabre ont eu lieu entre le fleuve Yalu, qui marque la frontière entre la Corée et la Chine, et la région d'Anju. Les Soviétiques camouflent au maximum l'engagement de leur aviation : les MiG volent avec la cocarde nord-coréenne et décollent d'une base chinoise (Antung). Leur principale mission consiste à empêcher les bombardements américains sur les positions chinoises et nord-coréennes.

Le Lockheed P-80 (puis F-80) Shooting Star est le premier vrai chasseur à réaction américain, mis en service en 1945, sans toutefois combattre. Sous-motorisé, trop lent pour affronter les MiG, il est relégué en Corée au rôle de chasseur-bombardier.

Conçu également comme un chasseur et livré en 1947, le Republic F-84 Thunderjet, lui aussi trop limité pour affronter les MiG, brille en Corée par sa robustesse dans l'attaque au sol.



était grave, car nous n'avions pas, comme les Américains, de viseur à télémétrie radar. Si la plupart d'entre nous étaient très prudents, certains étaient trop agressifs. Un de mes pilotes, Fedor Chebanov, quittait la formation, abandonnait son leader pour attaquer. Il a réussi à descendre six avions ennemis et a été fait, le premier, Héros de l'Union soviétique. Il a fini par être descendu par des F-84. Je suis responsable de sa mort. J'aurais dû le réprimander pour son indiscipline. Mais les officiers politiques (*politrobotniks*) avaient monté

ses succès en épingle et je suis tombé sous leur influence.

Puis la situation a changé...

En effet. Nous nous sommes calmés et la supériorité aérienne s'est mise à alterner entre nous et les Américains. Je peux vous assurer que les duels MiG-15 contre F-86 ont été alors menés d'égal à égal. À partir de juillet 1951, quand nous avons reçu les MiG-15 bis [version améliorée du précédent, NDLR], nos pertes ont cessé.

« À l'altitude de 12 000 mètres, voler devenait très éprouvant. »

Kojedoub a-t-il volé ?

Non, jamais ! Moscou l'a strictement interdit. Mais Ivan Nikititch [Kojedoub] était un homme bienveillant, qui se souciait de ses pilotes comme de ses propres enfants. J'ai entendu beaucoup de critiques sur ses qualités de commandant, mais tout cela est faux. N'oublions pas que la 324^e division détient le palmarès de victoires le plus riche de l'après-guerre. Ivan Nikititch passait toutes ses journées au PC, de l'aube au crépuscule. C'est lui qui décidait de la façon de riposter aux raids américains. Dans les écouteurs, sa voix grave était toujours très calme, très rassurante. Quand le temps était trop mauvais pour que nos MiG décollent et que des avions ennemis entraient dans la zone côtière, il récitait à la radio ses ordres de routine. Et parfois ça marchait :

les appareils ennemis quittaient la zone. Après la bataille, Ivan Nikititch l'analysait avec les pilotes. Au début, tous nos MiG engageaient le combat dès leur arrivée, sans attendre. Après plusieurs défaites, nous avons changé de tactique en nous regroupant au préalable : un groupe d'attaque, un groupe de couverture. Avec une distance de 500 à 600 m entre les deux, de façon à laisser assez de distance pour manœuvrer.

Quelle était la routine des combats ?

Une vingtaine de F-86 arrivaient toujours en même temps, entre 8 et 10 heures et/ou entre 15 et 18 heures. Soit une à deux fois par jour. Les avions de reconnaissance, à haute altitude, et les chasseurs-bombardiers F-80 et F-84, à basse altitude, apparaissaient, eux, toujours à l'improviste, surtout quand les conditions météo étaient mauvaises. Ils bombardaient tunnels, autoroutes et ponts. Généralement, les combats intervenaient entre petits groupes : de quatre à dix avions, rarement vingt

Donc vous voliez deux fois par jour ?

Pendant la Seconde Guerre mondiale, on cumulait cinq à six missions par jour. Mais à l'altitude de 12 000 à 15 000 m à laquelle grimpaient les jets en Corée, voler devenait très éprouvant. Et nous nous limitions à deux voire trois décollages quotidiens.

Comment cela se passait-il en l'air ?

Au combat, c'est tous les jours la même affaire. De chaque côté, les paires tentent de se retrouver en position

de tir dans le secteur arrière d'une paire ennemie. De loin, cela ressemble à une énorme boule. Plus le temps passe, moins il reste de carburant dans les réservoirs : les avions s'allègent et manœuvrent mieux. La victoire revient aux pilotes les plus expérimentés et les plus courageux qui se battent jusqu'à ce que l'ennemi quitte le champ de bataille.

Combien de temps cela durait-il ?

Une vingtaine de minutes. Moins si l'ennemi ne nous voyait pas arriver, mais c'était rare.

Vous avez mentionné le courage et l'expérience du pilote. Quels sont les autres points importants ?

Mesurer sa capacité à terminer une attaque avant de devenir vulnérable. Ai-je assez de temps pour aller au

■ Corée, les deux blocs face à face

1945 Les Américains occupent le Sud de la Corée, les Soviétiques le Nord.

1948 La séparation du pays en deux le long du 38^e parallèle est consacrée avec la proclamation, au nord, de la République populaire démocratique de Corée et, au sud, de la République de Corée.

25 juin 1950 L'armée populaire nord-coréenne envahit la Corée du Sud.

27 juin L'ONU et le Président Truman appuient la Corée du Sud. Premiers combats aériens entre Américains et Nord-Coréens. L'USAF s'installe au sud.

28 juin Chute de Séoul aux mains des Nord-Coréens.

4 août-18 septembre Repli de l'ONU dans le périmètre de Pusan.

15 septembre L'ONU débarque à Inchon dans le dos des Nord-Coréens.

28 septembre L'ONU reprend Séoul.

1^{er} novembre Première intervention de MiG chinois au-dessus du fleuve Yalu.

25 novembre Contre-offensive chinoise massive. Débat de l'ONU.

15 décembre Première sortie des Sabre. Le 17, première victoire sur un MiG.

22 décembre Première victoire d'un MiG sur un Sabre.

4 janvier 1951 Séoul repasse aux mains des communistes.

14 mars Les communistes abandonnent Séoul.

Printemps 1951 Stabilisation du front sur le 38^e parallèle. La guerre aérienne se concentre sur « MiG Alley », au-dessus du fleuve Yalu.

27 juillet 1953 Armistice de Panmunjom. Le conflit aurait fait 3 à 5 millions de morts, l'incertitude portant sur les victimes civiles.

CHARLES « CHICK » CLEVELAND, UN SABRE SUR ANTUNG

Charles « Chick » Cleveland est affecté en février 1952 au 334^e Fighter Interceptor Squadron du 4^e Wing, basé à Kimpo (à Séoul). Sur F-86, il affronte les MiG de la 324^e division soviétique et remporte cinq victoires confirmées. La dernière par les archives russes en... 2008!

Quelle était votre mission type ?

Les F-86 assuraient deux genres de missions. D'abord, de la chasse libre, ou *Combat Air Patrol* (CAP), à environ 10 000 m au-dessus du Yalu. Nous espérions que les MiG franchiraient le fleuve pour pouvoir les intercepter. Ensuite, de l'escorte d'avions de reconnaissance ou de chasseurs-bombardiers F-84 chargés de détruire ponts, routes, dépôts de munitions, voies ferrées...

Quel était l'état d'esprit quand vous êtes arrivé ?

Le moral était au plus bas. Le 10 février, quelques jours avant notre arrivée, l'escadrille avait perdu son commandant, le major George Davis [l'homme qui a descendu Ryjkov, l'ailier de Pepliaïev, NDLR], le plus grand as de la guerre à l'époque avec 14 victoires. De plus, les autres escadrilles menaient leurs patrouilles au nord, sur le Yalu, alors que notre secteur, au-dessus du fleuve Chongchon, était trop au sud pour croiser des MiG. Puis le major Dick Aversman a pris le commandement, avec le major Boots Blesse en charge des opérations. Blesse voulait que ses pilotes franchissent le Yalu. Il a viré deux chefs de patrouille et les a remplacés par des officiers plus jeunes, plus enthousiastes. L'un d'eux, c'était moi. Nous avons commencé à enchaîner les victoires. Mai à septembre 1952 a été la meilleure période de l'escadrille.

En principe, les règles d'engagement proscrivaient de franchir le fleuve.

Si vous étiez impliqué dans un combat au sud du fleuve et que les MiG le rompaient, nous avions été briefés sur le fait que nous pouvions les poursuivre dans le feu de l'action (*hot pursuit*). Le colonel Walker « Bud » Mahurin qui commandait le 4^e Wing, disait : « Au nord, au sud du fleuve ou au-dessus, chaque fois que vous en descendez un, ça fait un de moins le lendemain pour vous descendre, vous et vos copains ». Cela m'a marqué. Chaque victoire devait compter.

Les MiG d'Antung étaient de vieilles connaissances...

C'est là que j'ai décroché ma première victoire homologuée. Le 5 août 1952, à 15 km au sud du fleuve Yalu, « Dentist Charlie », notre assistance radar, nous avertit que quatre MiG-15 sont en l'air. Nous arrivons au-dessus d'Antung et j'aperçois un spectacle à peine croyable : un vol de quatre MiG-15 en phase finale d'approche. Je choisis le quatrième.

Je l'attrape au moment où il apparaît au-dessus de la piste. Je vois les coups au but dans l'aile gauche mais il réussit à se poser. Nous dégageons à cause de la DCA puis, constatant que nous sommes intacts, je dis : « OK. On y retourne. » L'ennemi n'aime pas que des F-86 s'amuse dans son jardin et envoie un essaim de huit MiG-15 pour nous donner la chasse. L'image est gravée pour toujours dans ma tête : un MiG-15 faisant feu sur moi de tous ses canons. Mais il me manque. J'en remarque deux autres dans mes 2 heures, en montée. Je tourne vers eux et ils commettent l'erreur fatale de nous tourner le dos. L'un des MiG entame un virage en montant vers la gauche. Je le touche d'une rafale à moins de 400 m, puis d'une autre, à moins de 300. Il fait une embardée et son moteur explose juste au moment où le pilote s'éjecte. Il ouvre son parachute et ne passe pas à plus de 6 m au-dessus de mon cockpit. Je me rappelle avoir tenté d'apercevoir son visage.

Saviez-vous que vous affrontiez des Soviétiques ?

À l'époque, on nous disait, probablement pour des raisons politiques, qu'il y avait quelques instructeurs russes pour encadrer les Chinois mais refusant le combat en général. C'était faux, comme je l'ai découvert longtemps après. En fait, les recherches ont évalué que

75 % des sorties de MiG-15 étaient assurées par des Russes. Elles ont aussi montré que nos supérieurs connaissaient la vérité, grâce aux interceptions radio. Mais de peur de provoquer une extension du conflit, ils n'en ont pas parlé, même pas à nous.

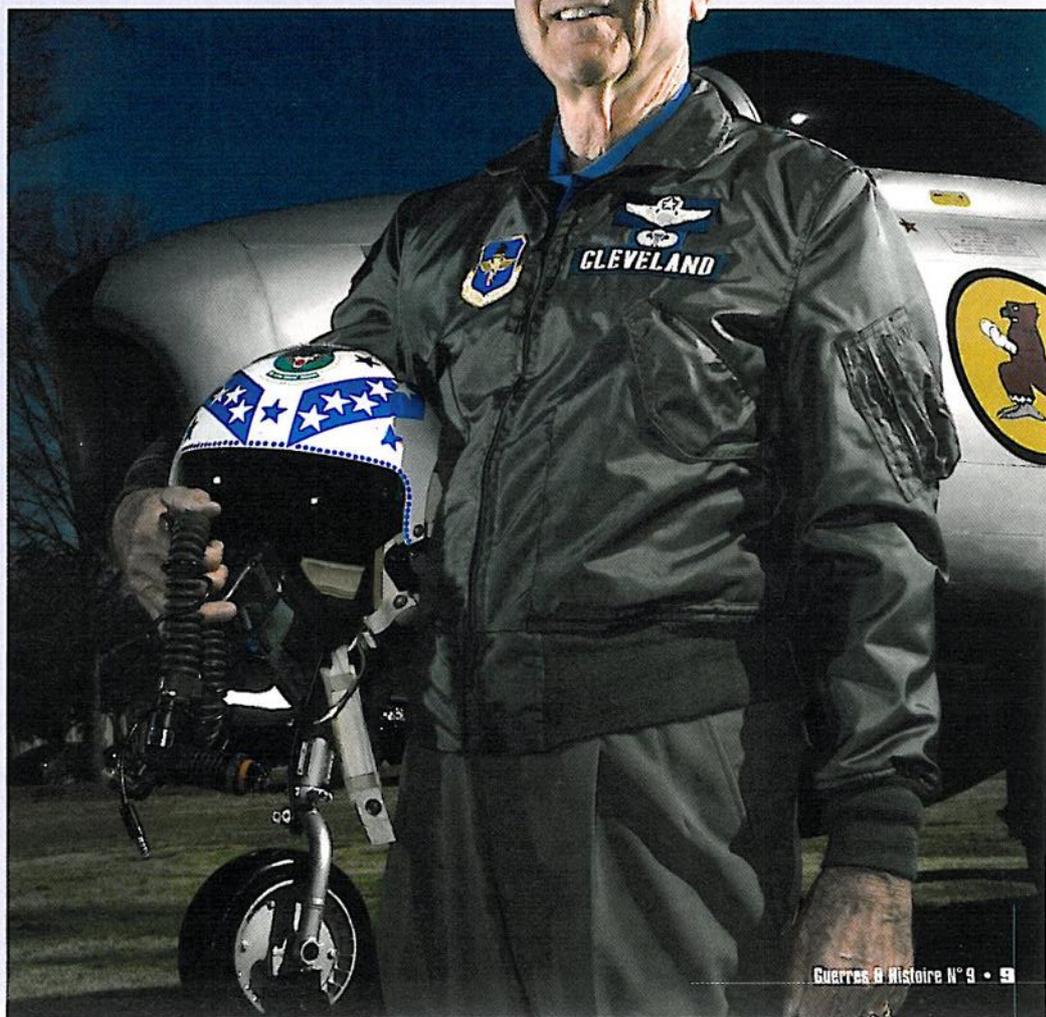
Que pensiez-vous de vos adversaires ?

Certains d'entre eux étaient très bons, mais la plupart ne valaient pas grand-chose. Peut-être que cela tient au fait que ces vétérans — comme nous — de la Seconde Guerre mondiale avaient surtout accompli des missions d'attaque au sol. Franchement, quand j'ai découvert la vérité, j'étais sidéré de réaliser à quel point nous étions meilleurs.

En 1995, vous avez organisé une réunion de vétérans à Montgomery (Alabama). L'un des invités était Pepliaïev...

Il était là, en effet, accompagné d'un interprète. Lors d'une rencontre mondaine, en ma qualité d'hôte, j'ai tenté d'engager la conversation avec lui. Quand il a appris que j'avais été pilote de Sabre dans « l'Allée des MiG », il a refusé de me parler. ■

Propos recueillis par Maurin Picard





Le capitaine Joseph McConnell aux commandes d'un F-86 Sabre du 51^e Fighter Interceptor Wing, basé à Suwon (Corée du Sud). Face au MiG soviétique, le chasseur américain dispose d'un avantage de taille : il peut franchir le mur du son en piqué et donc décider de rompre le combat à tout moment sans crainte de poursuite.

bout ? C'est un point extrêmement important ! S'il y a le moindre danger pour soi ou son ailier, il faut arrêter.

Votre plus beau fait d'armes est d'avoir forcé un F-86 à se poser en territoire nord-coréen. Comment l'affaire s'est-elle passée ?

Fin mai 1951, un groupe débarque à Antung avec, à sa tête, un héros de l'URSS, le lieutenant-général Blagovetchtchenski, chef du centre de formation des pilotes d'essai. La crème de notre société : les meilleurs ingénieurs, les meilleurs

pilotes d'essai. Nous pensons alors qu'ils sont là pour évaluer les performances du MiG-15 au combat. En fait, nous apprenons très vite que Blagovetchtchenski est là pour s'emparer d'un F-86 et l'envoyer à Moscou. Nous croyons à une blague, mais non, ces gars sont sérieux. Nous tentons de leur expliquer que, comme le Sabre affiche une vitesse et une masse supérieures à celles d'un MiG, il est impossible de le contraindre à un atterrissage forcé. Mais ils ne veulent pas nous écouter et décident de participer aux combats. Cela se passe mal. Lors d'un premier combat, une douzaine de MiG tentent d'attaquer deux bombardiers B-29 sans remarquer une dizaine de Sabre en couverture. Les pilotes d'essai, mal préparés pour ce genre d'affaire, perdent un des leurs, sans compter deux avions endommagés. Au retour de la deuxième patrouille, c'est le leader, le lieutenant-colonel Dziubenko, qui s'écrase à l'atterrissage, pris dans des turbulences de sillage... Après ça, Blagovetchtchenski est reparti.

Mais comment donc vous-même avez-vous réussi ?

Le 6 octobre 1951, notre régiment reçoit ordre de voler au secours du 17^e, engagé contre des Sabre. Nous décollons et le combat s'engage à 8000 m. C'est chaud : il y a des Sabre au-dessus, en dessous... J'en distingue une paire devant moi, qui m'attaque presque de front. J'appuie à fond sur la pédale de droite du **palonnier** pour faire déraiper l'avion et éviter le tir ennemi. Mais l'avion n'obéit pas assez vite et encaisse un coup sur l'avant [une balle a touché l'entrée d'air, NDLR]. Je vérifie... Le cockpit reste hermétique. Après avoir croisé les Sabre, j'entame un virage à gauche. La paire de Sabre fait de même. Puis, je répète la manœuvre à droite en cabrant. Et à 100-150 m, je vois un de mes deux adversaires. Je renverse l'avion en passant sur le dos et commence à viser. Le pilote de Sabre m'a remarqué et renverse à son tour, mais trop tard — j'ai déjà tiré, de tous mes canons. Touché plusieurs fois, le F-86

■ Le Sabre de Pepeliaïev : un don du ciel pour Moscou

Le F-86 que Pepeliaïev force à atterrir sur le rivage à 13 km de Pyongyang est celui du capitaine Gill M. Garrett. Ce dernier, siège éjectable endommagé, n'a guère d'autre choix. Il est secouru par un hydravion et abandonne son avion qui est alors transféré au centre d'essais en vol de Zhukovsky près de Moscou. Le gratin des ingénieurs conclut qu'il n'est pas nécessaire de copier l'appareil, comme Staline l'avait demandé. Ils en tirent cependant de nombreuses améliorations, notamment un détecteur du viseur radar et une combinaison anti-G. Les Américains, eux, doivent attendre la défection du lieutenant nord-coréen No Kum-Sok, le 21 septembre 1953, pour récupérer un MiG-15 bis en état de vol, il est vrai.

part vers le bas. Tout cela se passe vers 9 000 m, 1 000 à 1 500 m au-dessus des MiG du 176^e. Après le combat, nous rentrons à la base.

C'est tout ?

Pas tout à fait. Le soir, lors de l'analyse du combat, j'apprends que l'adjoint du commandant du 176^e régiment, Cheberstov, a contraint le Sabre à se poser au bord de la mer. Mes pilotes s'étonnent : l'un n'a pas participé au même combat, comment a-t-il obligé le F-86 à atterrir ? Kojedoub étant en voyage, son adjoint, le colonel Tchouprynin, préside la réunion et il confirme. Il a même envoyé un télégramme crypté à Moscou pour annoncer la bonne nouvelle. Je proteste et demande que des pellicules des **cinémitrailleuses** soient vite développées. Or, le chef du labo photo confirme que sur ma pellicule on voit clairement deux salves vers un Sabre, à 130 puis 300 m. L'assure également que la pellicule de Cheberstov ne montre rien. Mais Cheberstov et son chef sont en rage et continuent à défendre leur version.

Comment avez-vous eu gain de cause ?

Les Sabre portent des bandes différentes pour indiquer leur unité. Je demande à Cheberstov de quelles couleurs sont les bandes de l'avion qu'il a abattu. Il me répond qu'elles sont jaunes. Moi, je me suis battu avec

Le **palonnier** est un pédalier qui contrôle le plan vertical placé dans la queue de l'avion et permet de le diriger en lacets.

La **cinémitrailleuse** est une caméra dont le déclenchement est synchronisé avec le tir des armes de bord, afin de documenter les combats aériens et appuyer les revendications des pilotes.

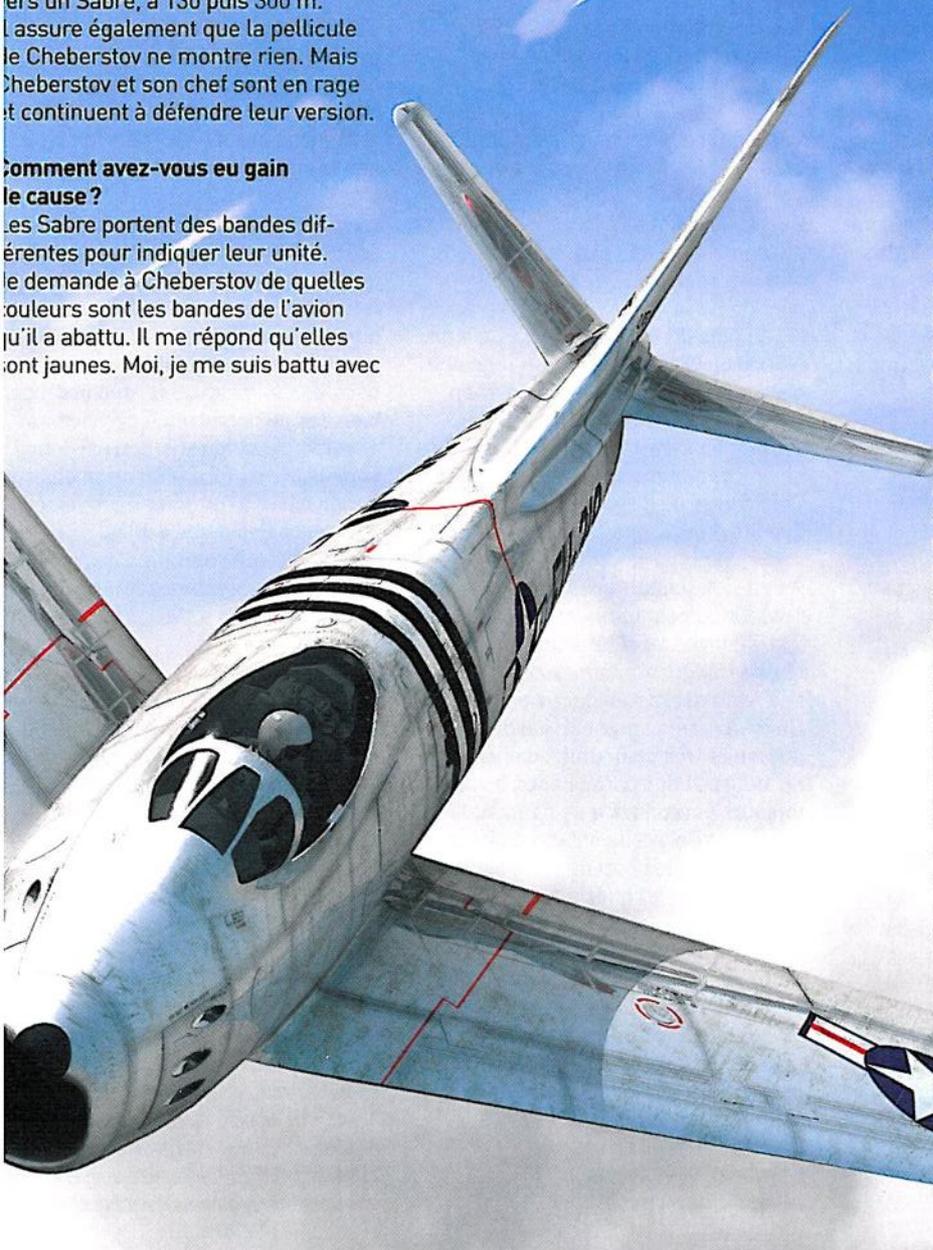
Optique, radar ou laser, un **télémetre** est un appareil destiné à évaluer la distance d'une cible.

Les **becs** sont des surfaces mobiles montées sur le bord d'attaque (le « tranchant ») d'une aile afin d'en améliorer la performance aérodynamique.



■ MiG contre Sabre : qui était le meilleur ?

La Corée est à la fois la seule guerre « chaude » où Américains et Soviétiques s'affrontent directement et le premier conflit opposant des jets. Sous cocarde nord-coréenne vole le MiG-15, puis, à partir de juin 1951, la version 15 bis : mise en service en 1949, elle combine un projet allemand (le Focke-Wulf Ta 183) avec une copie du moteur britannique Nene. En face, le F-86 (A puis E et F) Sabre dérive d'un appareil destiné par North American à la Navy, le FJ-1 Fury. Il est lui aussi incorporé en 1949 et dépêché en toute hâte en Corée à l'automne 1950. Nos deux pilotes s'accordent pleinement sur les mérites de leurs avions. Le MiG, plus léger, grimpe un peu mieux au-dessus de 7 000 m et vole plus haut : 16 000 contre 15 000 m. Il est en outre mieux armé : deux canons de 23 mm et un de 37 mm contre six mitrailleuses de 12,7 mm. Mais il est légèrement moins rapide (Mach 0,92 contre Mach 0,95) et vire moins serré. Surtout, face à lui, le Sabre possède un avantage indéniable : il est seul capable de franchir le mur du son en piqué. « *Les Américains pouvaient ainsi rompre le combat sans que nous puissions suivre* », regrette Ievgueni Pepeliaïev, qui envie en outre le luxe technologique déployé sur le Sabre : viseur à **télémetre** radar, commandes assistées par des verrins hydrauliques, **becs**, combinaison anti-G du pilote... Les deux vétérans conviennent en fait que leurs avions étaient très proches et que la *vraie* différence s'est opérée sur l'entraînement, le courage, les choix tactiques et le travail collectif. « *Avec tout de même l'avantage que les MiG évoluaient au-dessus de leur territoire tandis que nous devons parcourir 300 km vers le nord pour entrer dans leur domaine* », précise Chick Cleveland. Pas anodin ! Quinze pilotes de Sabre au moins ont été capturés – d'autres sont peut-être morts en détention – contre aucun pilote soviétique.



Le MiG-15 soviétique a été mis en service en 1949. C'est un avion rustique, mais léger et donc performant. Lourdemment armé avec ses trois canons, il fait jeu égal avec le Sabre en Corée.



Le F-94 Starfire est un dérivé un peu plus puissant du F-80 : un chasseur biplace tous temps assez peu fiable, engagé au compte-gouttes en Corée.

des Sabre à raies noires et blanches. Donc je lui dis : « Si l'avion a des raies jaunes, il est à toi. Si elles sont noires et blanches, il est à moi. » Deux ou trois jours plus tard, l'avion est amené et il porte les zébrures noires et blanches. Le F-86 est incapable de voler, mais son électronique est intacte. Et c'est ainsi que nous avons réussi à envoyer un Sabre à Moscou [voir encadré p. 10]. C'est un des apports les plus importants de ma mission en Corée. Bien sûr, je n'avais

aucune intention de le contraindre à un atterrissage forcé. Mais voilà, je l'ai abattu et il s'est posé.

Cette querelle de revendication était-elle fréquente chez les pilotes soviétiques ?

Oui, il y en avait tout le temps. Rien de plus normal, d'ailleurs : la caméra du MiG n'enregistrait que pendant le tir, dont on ne voyait souvent pas le résultat. Et puis les combats se passaient à 8000 ou 9000 m entre une vingtaine d'avions. Difficile de savoir si l'avion sur lequel on a tiré a réchappé du combat ou s'il a été abattu. Mais il y a eu des cas de mensonges flagrants. Cela concerne aussi bien nos pilotes que les Américains.

À ce sujet, le palmarès des Soviétiques est toujours contesté...

J'ai été invité aux États-Unis [voir l'interview de Cleveland p. 9] en reconnaissance de mes victoires en Corée. Un voyage très agréable : j'ai des souvenirs très chaleureux des organisateurs et des participants. Ils sont toujours persuadés que, pendant la guerre de Corée, ils ont été maîtres du ciel et que le rapport de leurs victoires contre les Soviétiques a été de 13 contre 1. Ils n'ont pas voulu croire que pour le 196^e régiment, le score a été de 10 contre 1 en notre faveur : notre régiment a abattu plus de 100 avions et a perdu dix MiG-15. Ces victoires sont documentées, elles figurent dans les archives de Podolski [celles de la chasse soviétique, NDLR].

Combien de victoires revendiquez-vous ?

J'ai participé à 39 combats et remporté 23 victoires : 18 sur F-86, deux sur F-84, deux sur F-94 et une sur F-80. Mais je vais ajouter quelque chose d'important : on croit que le score démontre la maîtrise du pilote. Rien de plus faux. L'escadrille fonctionne comme une équipe de footballeurs, avec des attaquants et des défenseurs. En fait, les ailiers risquent beaucoup plus que les leaders, essuient les plus grosses pertes et sont les moins décorés. En guise de reconnaissance, bien des as ont attribué des victoires à leurs ailiers. Moi-même, j'ai donné la pellicule montrant un avion abattu à mon ailier, le premier lieutenant Alexandre Ryjkov. Je voulais qu'il obtienne l'étoile de Héros de l'Union soviétique. Malheureusement, il a été tué le 5 décembre 1951. ■

Pour en savoir +

À lire • *Wing Masters – La Guerre de Corée (2)*, V. Gréciet, hors-série n°18, 2010.
 • *Mig Alley: Sabres vs. MiGs over Korea*, W. E. Thompson, D. R. McLaren, Specialty Press, 2002.
 • *Mig Menace over Korea*, N. Sutyagin, Pen&Sword, 2011.
 • *Red Wings Over the Yalu: China, the Soviet Union, and the Air War in Korea*, Xiaming Zhang, Texas A&M University Press, 2004.
 • *Soviet MiG-15 Aces of the Korean War*, L. Krylov, Y. Tepsurkaev, Osprey, 2008.
 Web • *To snatch a Sabre*, Ralph Wetterhahn www.airspacemag.com/military-aviation/cit-wetterhahn.html
 À voir • Le numéro 16 de notre collection de DVD, le film de Mark Robson sorti en 1951 : *Les Ponts de Toko-Ri*. Rendez-vous sur : www.collection-guerresethistoire.com

■ L'avis de la rédaction de G&H

Le premier aspect intéressant de ce double témoignage est la précaution avec laquelle les Soviétiques camouflent leur engagement en Corée. Secret de polichinelle, bien sûr, mais révélateur de l'attitude prudente de Staline. L'autre question posée est celle de la fiabilité de la mémoire de notre témoin, il est vrai très âgé. Après le fameux combat du 6 octobre, le capitaine Cheberstov a bel et bien descendu le leader de la victime de Pepeliaïev : il pouvait donc honnêtement se tromper. Les 23 victoires du maître sont par ailleurs discutées, notamment celles sur des F-94, cet avion n'ayant été déployé face au MiG qu'après son départ de Corée. Cependant, 14 sont confirmées par les sources américaines, ce qui, compte tenu d'ajustements similaires pratiqués sur le score des autres as, laisse à Pepeliaïev sa couronne d'as des as devant son compatriote Nikolai Sutyaguin (21 revendications, 13 certaines), *ex aequo* avec l'Américain Joseph McConnell (16 revendiquées, 13 certaines, voir photo p. 10). Quant au ratio de 13/1 fanfaronné par les Américains, Pepeliaïev a raison et tort à la fois. Une fois retranchées les victoires (im-)probables, le ratio tombe à 10/1 : 792 MiG échangés contre 78 Sabre, selon Cleveland, chiffre que lui-même trouve exagéré, mais plus probable que les revendications délirantes des Soviétiques (651 Sabre descendus...), fondées sur des procédures laxistes. Cela dit, il faut distinguer plusieurs périodes dans les combats. La première, où s'illustre Pepeliaïev, reste équilibrée, car les pilotes sont expérimentés et les Sabre, encore peu nombreux, évitent la Chine. Après février 1952, la 324^e division est remplacée par des unités novices, les Américains franchissent la frontière sans vergogne et volent sur des avions plus puissants (F-86 E et F). Et les Sabre prennent alors possession sans conteste du ciel de Corée.

LE SOUFFLE DE LA GUERRE

LA FRESQUE EPIQUE SUR
LA SECONDE GUERRE MONDIALE



Pour la première fois en vidéo, découvrez l'oeuvre magistrale de HERMAN WOUK (Ouragan sur le Caine), du printemps 1939 à Pearl Harbor et l'entrée en guerre des États-Unis, à travers le destin de la famille d'un commandant de l' US Navy.

La plus grande et la plus complète des productions jamais réalisées sur la Seconde Guerre mondiale.

Une oeuvre incontournable !

ROBERT MITCHUM
est à la tête d'un prestigieux casting :

ALI MAC GRAW
JAN-MICHAËL VINCENT
POLLY BERGEN
PETER GRAVES

3 EMMY AWARDS

4 Nominations aux GOLDEN GLOBES



EN VENTE EN COFFRET 6 DVD

PARTOUT ET SUR WWW.KOBAFILMS.FR



SHOWSHANK
FILMS

recommandé par
Historia

koba
FILMS



des îles Gilbert (Kiribati) où elles ont été fabriquées au XIX^e siècle. Toutes sont construites sur le même principe, qui n'est pas sans rappeler le macuahuitl aztèque, à cette différence près que les lames d'obsidienne sont ici remplacées par des dents de requin (photo ci-contre). Les blessures qu'elles provoquaient devaient

NASA

Le premier homme sur la Lune était aussi un vétéran de Corée

Neil Armstrong, né en 1930 et mort le 25 août dernier, travaillait comme civil au sein de la Nasa lorsqu'il a mis le pied sur la Lune, le 21 juillet 1969. Mais il a accompli avant cet exploit une carrière militaire méconnue. Armstrong est en effet entré dans la Navy en 1949, où il a gagné ses galons de pilote sur porte-avions, juste à temps pour participer à la guerre aérienne de Corée. Volant sur les F9F Panther basés sur l'USS Essex en 1951 et 1952, Armstrong accomplit 78 missions de reconnaissance et d'attaque au sol, job dangereux qui lui vaut une éjection en septembre 1951. ■ P.G.

Un sabre en dents de requin intrigue les chercheurs

Le biologiste américain Joshua Drew s'est lancé dans une vaste enquête à partir de l'étude d'une collection d'armes polynésiennes d'un musée de Chicago. Ces armes proviennent

être particulièrement « sales »... Or, ces dents appartiennent à des espèces qu'on ne trouve pas dans cet archipel. Y a-t-il eu extinction d'espèces au profit du commerce ? Les résultats de cette recherche permettront de mieux connaître la réalité du monde polynésien sur ces deux derniers siècles. Comme quoi l'histoire des armes peut permettre d'éclairer l'histoire en général, et même l'histoire écologique ! ■ L.H.

Mystère autour de seize mains coupées

La découverte dans les ruines d'un antique palais égyptien d'Avaris (Tell el-Daba, au nord-est du Caire) de quatre puits, datés du XVI^e siècle avant notre ère et contenant en tout seize mains droites coupées, intrigue les historiens. Selon toute vraisemblance, les restes de belle taille, indiquant des propriétaires de grand gabarit, seraient des trophées rapportés à un souverain



en échange d'une récompense. Oui, mais quel souverain ? Selon l'archéologue autrichien Manfred Bietak, directeur local des fouilles, Avaris était, à l'époque où les puits ont été creusés, le centre d'un royaume fondé par les Hyksos, des envahisseurs venus d'Orient. Mais si l'amputation de la main droite, en échange d'or et afin de priver symboliquement l'adversaire de sa force, est documentée chez les Égyptiens, elle n'est pas attestée chez les Hyksos. Difficile donc de dire qui, Égyptiens, Hyksos ou autres, ont été les victimes de cette macabre coutume. ■ P.G.

Quand le rideau de fer s'habillait à Hollywood

Opération « Pierre » : tel est le nom d'une manipulation des services secrets tchèques destinée à lutter contre les « évasions » en Occident de 1948 à 1951. L'idée, révélée par l'historien américano-tchèque Igor Lukas, était fort simple : installer sur le territoire tchèque, le long de la frontière avec l'Allemagne fédérale, une fausse ligne de postes américains. De faux policiers et de pseudo-agents de la CIA attendaient là leurs victimes, à qui ils proposaient un petit whisky en échange de renseignements sur leur mode d'évasion et d'éventuels complices, promptement arrêtés dans la foulée. On ignore combien de malheureux ont été ainsi piégés mais il semblerait, selon Igor Lukas, qu'au moins deux des promoteurs de cette intox seraient encore en vie. ■ P.G.



J. DREW/COLUMBIA UNIV.



Los Alamos (Nouveau-Mexique), Oak Ridge (Tennessee) et Hanford (État de Washington), les trois principaux sites associés au développement de la bombe atomique, pourraient être classés parcs nationaux à la demande du Congrès américain. Si la visite ne présente pas apparemment de danger radiologique, l'accès aux parcs serait cependant réservé aux seuls citoyens américains ••• Richard III, le roi d'Angleterre tué par Henri Tudor à la bataille de Bosworth, en 1485, se cacherait... sous



En Russie, la police cosaque ressuscite des cendres du tsarisme

Soixante-dix-huit ans après la dissolution des dernières unités officielles par Staline (voir notre article p. 78), les Cosaques reprennent du service comme forces paramilitaires. « Ce mois de septembre, nous créons les détachements cosaques, disons une police cosaque. Je suis sûr que cela changera la situation dans les rues de nos villes et nos stanitsas [villages cosaques] », a en effet claironné Alexandre Tkatchev, gouverneur du « kraï » (région) de Krasnodar au Kouban. Cette péninsule de la mer Noire, qui s'avance du Caucase vers la Crimée, doit accueillir les Jeux olympiques d'hiver en 2014. Proclamée à l'issue d'une réunion ministérielle locale, la mesure doit faire barrage aux citoyens de la Fédération de Russie issus des républiques du Nord-Caucase, accusés de chasser

les populations d'origine slave. Alexandre Tkatchev ne se gêne pas pour le clamer : « Jusqu'à présent, il y avait entre Caucase et Kouban un tampon : le kraï de Stavropol [région qui barre effectivement le nord du Caucase]. Mais il est en passe d'être saturé. Et les suivants, tôt ou tard, c'est nous. Et qui répondra quand le premier sang sera versé ? Quand les conflits nationaux vont éclater ? » Outre son rôle de barrage aux « envahisseurs », la police cosaque sera chargée de préserver les « valeurs traditionnelles » de la Russie orthodoxe : « Ils sont après tout à l'origine du credo "pour le tsar, pour la foi, pour la patrie" », a rappelé le gouverneur. L'ataman (chef cosaque) Nikolai Dolouda, vice-gouverneur de Krasnodar et candidat le mieux placé pour diriger la nouvelle police, le dit déjà ouvertement :

il ne vise pas seulement les indésirables du Nord-Caucase mais aussi l'opposition au régime. Déjà financé par le kraï de Krasnodar, le Voisko du Kouban, ONG locale qui fédère les populations « cosaques », profiterait selon la nouvelle loi d'un supplément annuel de 650 millions de roubles (16,25 millions d'euros), correspondant à un effectif d'un millier d'hommes. « En revanche, le projet ne dit rien des droits et fonctions de ces "policiers" qui pourraient bien se retrouver en conflit avec la constitution du pays ou même avec les lois fédérales », estime Galina Tachmatova, rédactrice en chef du quotidien *Novaya Gazeta Kouban*. Naturellement, la mesure est très discutée. Outre qu'elle rappelle fâcheusement l'époque où les Cosaques étaient l'outil de répression favori des tsars, ces derniers

sont accusés régulièrement de brutalités. Mais Alexandre Tkatchev bénéficie apparemment de l'appui de Moscou. « Je suis certain qu'avant de présenter le projet [de création de la police cosaque], Tkatchev en a discuté avec Poutine ou son administration. Sans aval du Kremlin, il n'aurait jamais osé la soumettre aux législateurs », explique le journaliste. Autre appui de taille : l'archiprêtre Vsevolod Chaplin, porte-parole officieux de l'église orthodoxe russe, a émis le vœu que « la police cosaque du Kouban serve d'exemple aux autres villes de Russie ». Chaplin s'est récemment distingué en accusant de blasphème les musiciennes (emprisonnées depuis) du groupe Pussy Riot et en approuvant l'instauration d'une milice religieuse à Moscou. ■ Y. McL.

en parking de Leicester. Selon des archéologues, le site aurait été celui d'une église où les restes du roi déchu auraient été enterrés ••• Les opérations de décontamination de l'agent orange, produit répandu par l'USAF sur le Viêt Nam afin de détruire la jungle (voir dossier du n° 8), ont démarré enfin le 9 août sur l'ex-base américaine de Da Nang, site où la toxicité est 400 fois supérieure à la normale. Elles vont durer quatre ans pour un montant de 43 millions de dollars ••• La Royal Navy vient d'identifier



La frégate *Constitution* remet les voiles

L'USS *Constitution*, frégate américaine de 44 canons achevée en 1797, est sortie le 19 août de son mouillage à Boston pour un parcours sous voile d'environ un kilomètre (photo ci-contre). Cet événement rarissime était destiné à célébrer la victoire de la frégate sur sa rivale britannique HMS *Guerriere* (un bateau de 38 canons pris aux Français, de force, à dire vrai, très inférieure...) le 19 août 1812. Restaurée en 2011 afin de lui redonner l'aspect correspondant à l'époque de ses exploits, la frégate *Constitution* peut s'enorgueillir de trois combats victorieux contre les Britanniques, obtenus grâce à un armement surdimensionné pour un navire de sa classe, ainsi que d'une très longue carrière puisqu'elle fait toujours partie de la flotte active de l'US Navy. ■ P. G.

L'armée japonaise s'est bien rendue coupable d'esclavage sexuel en Corée

Un document retrouvé dans les archives du ministère de la Défense de Tokyo par Kim Moon-gil, directeur de l'Institut de recherche culturel Corée-Japon (Busan, Corée du Sud), démontre de manière définitive que l'armée nipponne s'est bien rendue coupable d'esclavage sexuel. Le « document secret 935 » a été expédié le 13 juin 1942 par le chef d'état-major de l'armée impériale à Taiwan pour accuser réception de cinquante « femmes de réconfort » destinées aux troupes occupant Bornéo et pour en réclamer vingt de plus. Outre l'implication de l'armée impériale dans l'organisation de l'esclavage — ce que Tokyo avait jusqu'à présent toujours nié —, le document

et ses notes d'archivage montrent que le gouvernement japonais connaissait l'existence du document depuis au moins 1997. ■ P. G.

La Baltique cache-t-elle une arme secrète nazie ?

Sur l'image sonar (à gauche), on dirait une copie du *Falcon Millennium* de *Star Wars* (à droite), une soucoupe de 61 m de diamètre. De quoi s'agit-il ? Les plongeurs suédois de l'organisation Ocean X Team qui ont repéré cet OCNI (objet

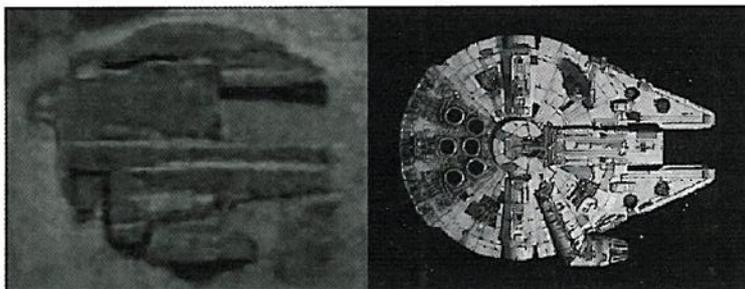
coulé non identifié) au fond de la mer Baltique pensent à une arme secrète allemande : le support d'un treillis métallique destiné à faire obstacle aux sous-marins ennemis, après avoir perturbé leur sonar. Explication peu convaincante... La probabilité d'une collision, malgré la taille du « piège », paraît en effet infinitésimale. Le plus vraisemblable est qu'il s'agisse d'une structure volcanique en lave solidifiée. Reste à expliquer les défaillances électriques, notamment celle du téléphone satellite, rapportées par les découvreurs à l'aplomb de l'objet. Si le vaisseau extraterrestre est

peu vraisemblable, rien n'est exclu, y compris l'attrape-gogo. Ocean X Team envisage en effet des visites commerciales de l'objet en sous-marin. ■ P. G.

En chiffres :

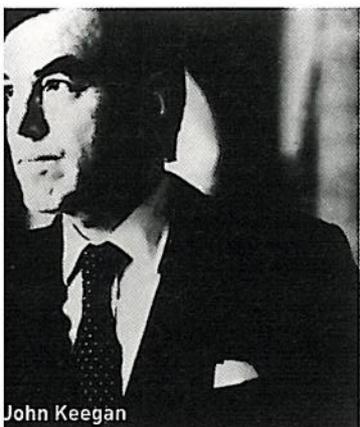
1 000 bombes, grenades et roquettes

viennent d'être découvertes sur la plage de Mappleton, près de Hornsea (Yorkshire, côte nord-est de l'Angleterre). Le site avait servi de champ de tir pendant la Seconde Guerre mondiale et les munitions (d'exercice, mais contenant tout de même des explosifs dangereux) étaient enfouies jusqu'à ce qu'un glissement de terrain n'en révèle l'existence le 21 juillet dernier.



OCEAN X TEAM

les membrures mystérieuses découvertes en 1995 sous un plancher du musée naval de Chatham (Kent) : il s'agirait de pièce d'un vaisseau de 90 canons lancé en 1756, le HMS *Namur*. Trouaille extraordinaire qui devrait apporter d'importantes informations sur la construction navale au XVIII^e siècle ••• En Russie, le pillage des tombes militaires allemandes fait recette. Des associations allemandes d'anciens combattants, mais aussi des historiens, s'insurgent contre le trafic d'objets (pièce



John Keegan

DR/RANDOM HOUSE

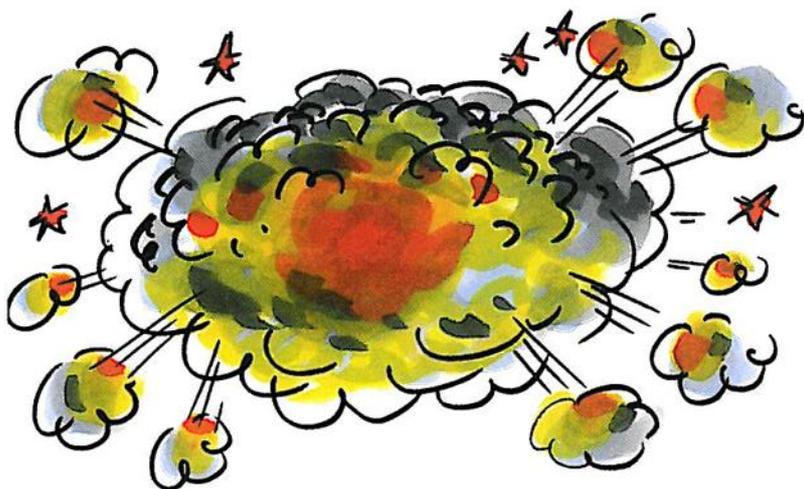
les historiens d'aujourd'hui n'en finissent pas d'explorer. Depuis, l'œuvre n'a pas toujours été à la hauteur de ce premier opus fondateur (surtout sur la fin). Mais alors que John Keegan s'est éteint le 2 août dernier à 78 ans, les historiens militaires saluent unanimement la mémoire de ce remarquable pionnier. ■ L.H.

La bataille a perdu un visage

En 1976 paraissait en Grande-Bretagne un ouvrage d'histoire militaire intitulé *The Face of Battle*. L'auteur, un certain John Keegan, professeur à l'école des cadets de Sandhurst (l'équivalent de Saint-Cyr-Coëtquidan en France), se penchait sur trois batailles capitales pour l'histoire britannique : Azincourt (1415), Waterloo (1815) et la Somme (1916). Banal ? Que nenni ! Car Keegan y analysait pour la première fois ces affrontements non en termes tactiques ou stratégiques — il n'avait à peu près que faire des savantes manœuvres élaborées par les états-majors — mais en tentant de se mettre à la place des soldats ordinaires, les Fabrice perdus et apeurés au milieu d'un invraisemblable chaos... Cette vision du champ de bataille « au ras du sol », traduite en français sous le titre *Anatomie de la bataille* (Pocket, 1999), révolutionne la discipline et ouvre à la recherche des perspectives que

Les Polonais cherchent les restes d'un double héros de la résistance au totalitarisme

Une équipe d'historiens et de spécialistes de la médecine légale ont ouvert cet été au cimetière militaire Powazki de Varsovie une fosse contenant les restes de 400 résistants polonais exécutés après guerre par le service de sécurité intérieure communiste aux ordres des Soviétiques. Objet des fouilles : retrouver des restes identifiables de Witold Pilecki, déporté volontaire puis évadé d'Auschwitz (d'où ses rapports semblent si exagérés qu'ils ne sont pas crus...), insurgé à Varsovie puis résistant anticommuniste. Ce qui lui vaut d'être arrêté et fusillé en mai 1948 à l'issue d'un procès bidon (*photo ci-contre*). Les membres de sa famille espèrent que des restes d'ADN permettront d'identifier cet authentique héros. Le responsable des fouilles, Krzysztof Szwarzgryk, estime cependant que les chances sont faibles, vu le nombre de corps et l'existence d'autres fosses similaires en Pologne. ■ P.G.



Debout... sous une explosion nucléaire !

Le 19 juillet 1957, cinq volontaires de l'USAF — et un cameraman militaire — ont accepté de se faire filmer exactement sous une explosion impliquant une bombe atomique d'une puissance équivalente à 2000 tonnes de TNT lancée d'un avion à 5600 m d'altitude. C'est ce que révèle, film à l'appui, le blogueur américain Robert Krulwich*. Montée par l'USAF dans le désert du Nevada, à 100 km au nord-ouest de Las Vegas, l'expérience était destinée à démontrer l'innocuité des tests dans l'atmosphère.

Apparemment, tous les cobayes impliqués ont survécu, et assez longtemps, semble-t-il. Mais comme le souligne l'historien Alex Wellerstein associé à cette étonnante trouvaille, le gouvernement américain a payé 813 millions de dollars en compensation à 16 000 victimes des retombées. Ce qui tendrait à démontrer que les essais atomiques n'ont pas été si anodins pour la santé. ■ P.G.
* <http://www.npr.org/blogs/krulwich/2012/07/16/156851175/five-men-agree-to-stand-directly-under-an-exploding-nuclear-bomb>

d'uniformes, plaques individuelles d'identité, etc.) récupérés illégalement dans les tombes collectives creusées en Russie par la Wehrmacht. Les historiens fustigent en particulier le vol des dog tags (voir p. 84) qui interdit à jamais l'identification des corps
••• En fouillant et en filtrant systématiquement le sol du camp d'extermination de Sobibor en Pologne, l'archéologue israélien Yoram Haimi est parvenu à reconstituer la physionomie du camp, totalement effacé par les SS après sa fermeture en octobre 1943.



UNIVERSITÉ D'AAHUS

Une armée de squelettes ressurgit au Danemark

Des archéologues danois dirigés par Mads Kähler Holst, professeur d'archéologie à l'université d'Aarhus, viennent de mettre au jour les restes d'une armée entière (environ un millier d'hommes, âgés de 13 à 45 ans) dans les marais d'Alken Enge, dans la péninsule du Jutland. Ces ossements — mélangés à de nombreuses armes — confirment des faits vieux de 2000 ans, déjà connus à travers des chroniques romaines, lesquelles décrivent

« d'atroces pratiques guerrières teutoniques ». Il semblerait qu'il s'agisse de prisonniers sacrifiés en masse après leur défaite survenue loin de là, puis transportés (au prix d'un effort logistique remarquable...) et jetés dans ce qui était alors un lac. Cette trouvaille est une aubaine pour les anthropologues, qui comptent extraire des restes une multitude de données, tant sur les blessures au combat que sur la santé, l'âge, la taille des combattants... ■ L. H.

Il y a 250 ans...

La France cédait la Louisiane à l'Espagne.

Le 3 novembre 1762, à Fontainebleau, Louis XV abandonne secrètement les territoires de la rive droite du Mississippi (dont la Nouvelle-Orléans) au roi d'Espagne Charles III. Ce marché intervient en compensation de l'intervention espagnole aux côtés des Français dans la désastreuse guerre de Sept Ans (1756-1763), où Madrid a perdu la Floride (et Paris son empire américain). Après une série de quiproquos dont les colons français font les frais, les Espagnols se montrent assez peu diplomates et doivent mater une insurrection en 1768. La Louisiane retournera en 1800 dans le giron français... avant d'être revendue trois ans plus tard aux Américains par Napoléon.

L'ultrafasciste général Graziani honoré en Italie

Le maire du village d'Affile, à environ 60 km à l'est de Rome, a dévoilé en août, en présence de quelques militants néofascistes en chemise noire, un mémorial à la gloire du général Rodolfo Graziani (1882-1955), figure locale (il est né à Filetino, localité voisine) et ardent soutien de Mussolini dont il fut ministre de la Défense dans l'éphémère République sociale italienne, État fasciste croupion installé à Salò, sur le lac de Garde. Ce n'est pas, hélas, le seul titre de notoriété de ce personnage très controversé : responsable de sanglantes opérations de répression dans l'empire colonial italien, il perd en Libye son armée

de 120 000 hommes, détruite pendant l'hiver 1940-1941 par des Britanniques quatre fois moins nombreux... Il est vrai qu'il n'a fait qu'appliquer les ordres ineptes du Duce, dont il suit aveuglément les pas et ceux de ses alliés nazis.



LEEMAGE

Condamné à dix-neuf ans de prison en 1948, il est libéré quelques mois plus tard et finit sa vie comme chef d'un parti néofasciste. Naturellement, le mémorial provoque en Italie quelques débats, non seulement à cause du CV de Graziani, mais aussi parce que le monument a été financé avec de l'argent public à hauteur de 127 000 euros, selon le *New York Times*. ■ P. G.

Le bateau de Cavalier de la Salle va être reconstruit au Texas

Elle s'appelait la *Belle* et son capitaine, René-Robert Cavalier de la Salle, était l'un des plus intrépides explorateurs de la marine du Roi-Soleil. Naufragé en 1686 à la suite d'une tempête entre Galveston et Corpus Christi (aujourd'hui au Texas), le bateau a été retrouvé en 1995 avec une bonne partie de sa cargaison. L'épave, dont

la quille et les membrures ont été conservées dans la vase, a été récupérée puis démontée pour la préserver en la congelant à -60 °C dans une chambre froide afin d'en chasser l'humidité. Désormais à l'abri des ravages des années, l'épave va être remontée pour devenir la vedette du Bob Bullock Texas State History Museum, à Austin. En dépit de sa petite taille (16,50 m), la *Belle* revêt une grande importance dans l'histoire coloniale française : son naufrage a ruiné les espoirs français de se maintenir sur le territoire du futur Texas, laissant la place à l'Espagne. ■ P. G.

Grâce à une multitude de restes humains et d'objets retrouvés, le chercheur est parvenu aussi à identifier des victimes. Au moins 200 000 Juifs auraient été gazés à Sobibor en dix-huit mois d'existence... Les chantiers navals de Nanjing, en Chine, ont achevé pendant l'été la coque d'un navire de guerre spectaculaire : la réplique d'une des jonques de la « flotte du trésor » de l'amiral Zheng He, qui a navigué dans l'océan Indien et la mer de Chine au début de la dynastie des empereurs Ming, entre 1405 et 1433.

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE

SCIENCE & VIE GUERRES & Histoire

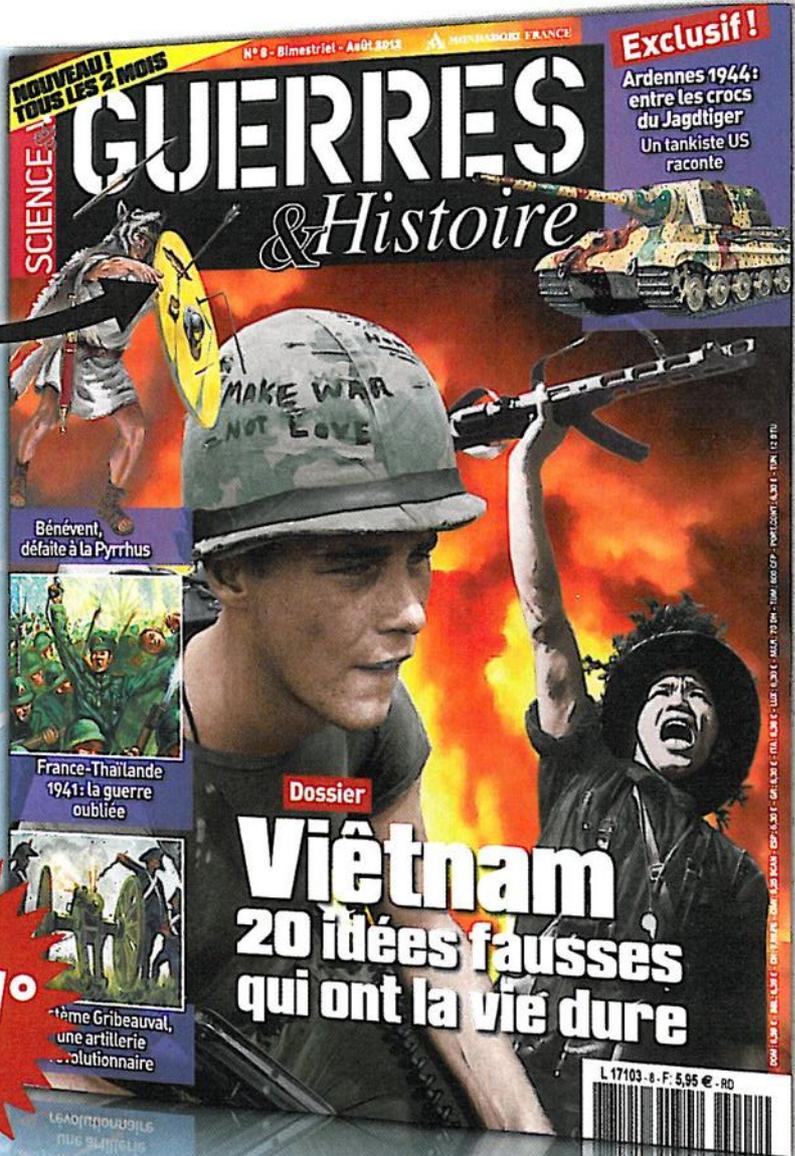
1 AN | 6 numéros

29€

au lieu de 35,70€

SEULEMENT

soit **1 N° gratuit**



HIER, TOUT COMMENCE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé!

compléter et retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE ABONNEMENTS - B400 - 60643 CHANTILLY CEDEX

- OUI**, je profite de cette offre exceptionnelle: je m'abonne à *Guerras&Histoire* pour 1 an (6 numéros) pour seulement 29€ au lieu de 35,70€* soit 1 numéro gratuit. [40543]
- Je préfère m'abonner pour 2 ans (12 numéros) pour 55€ seulement au lieu de 71,40€* soit 2 numéros gratuits. [40550]

Mes coordonnées :

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse (résidence, lieu-dit, bâtiment) _____ Code postal _____ Ville _____

Tél _____ E-mail _____

Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de *Guerras&Histoire* (Groupe Mondadori)

Je règle l'abonnement par :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de *Guerras et Histoire*

CB _____

Date d'expiration _____ Cryptogramme _____
Les 3 chiffres au dos de votre CB

Date et signature obligatoires

*Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un 1^{er} abonnement livré en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2012. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de *Guerras et Histoire* au prix de 5,95 € frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Mexique

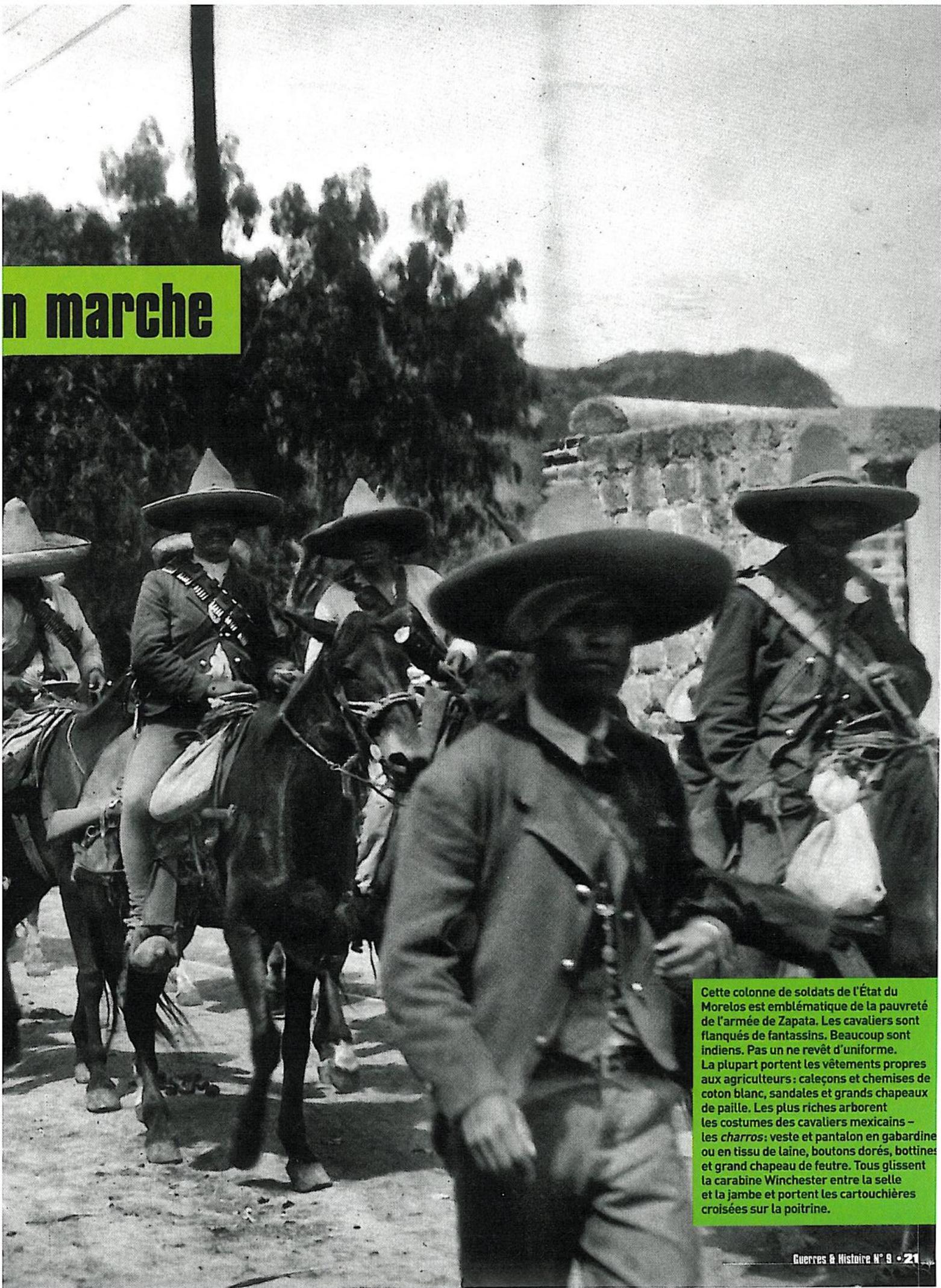
La révolution



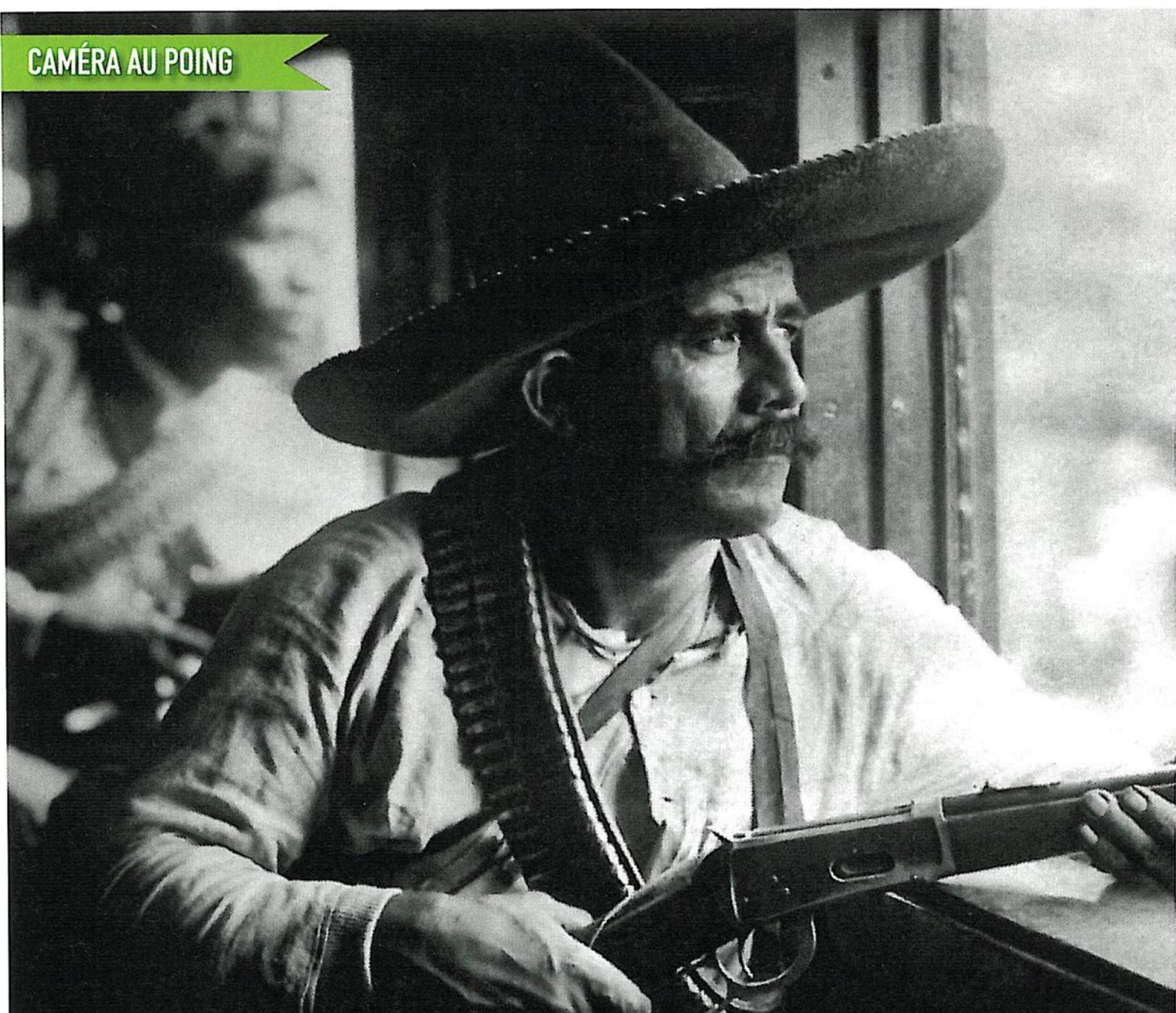
Six ans durant, de 1914 à 1920, le Mexique traverse une guerre civile d'une rare violence. Sur 15 millions d'habitants, un million perdent la vie, tués dans les combats mais aussi surtout victimes de maladies ou de la famine. Agustín Casasola, l'un des grands photographes mexicains, a saisi les temps forts de cette révolution, autant marquée par les figures légendaires de Zapata et de Villa que par la mobilisation de ces troupes disparates constituées de mineurs, de fermiers ou de paysans indiens.

Texte : Gilles Bataillon, directeur d'études à l'EHESP • Photos : Agustín Casasola

n marche



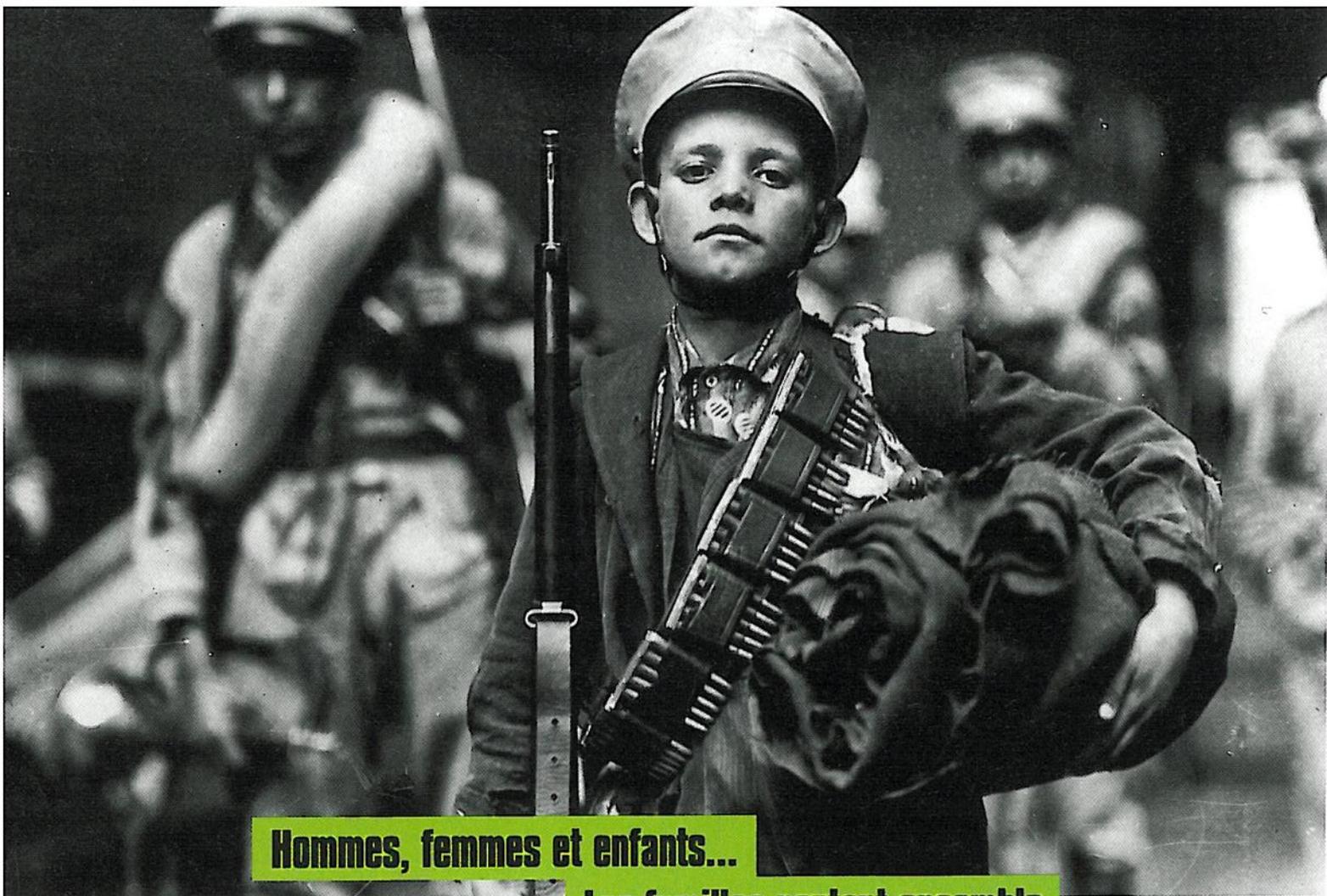
Cette colonne de soldats de l'État du Morelos est emblématique de la pauvreté de l'armée de Zapata. Les cavaliers sont flanqués de fantassins. Beaucoup sont indiens. Pas un ne revêt d'uniforme. La plupart portent les vêtements propres aux agriculteurs : caleçons et chemises de coton blanc, sandales et grands chapeaux de paille. Les plus riches arborent les costumes des cavaliers mexicains – les *charros* : veste et pantalon en gabardine ou en tissu de laine, boutons dorés, bottines et grand chapeau de feutre. Tous glissent la carabine Winchester entre la selle et la jambe et portent les cartouchières croisées sur la poitrine.



Le premier train révolutionnaire arrive à Mexico chargé des cavaliers de Pancho Villa venus du Nord. Ses partisans sont des mineurs ou des fermiers blancs qui ont longtemps guerroyé contre les Indiens apaches et comanches. Tous portent bottes, éperons et chapeaux de feutre typiques du nord du pays. (Cette photo, longtemps attribuée à Agustín Casasola, a été réalisée par Manuel Ramos.)

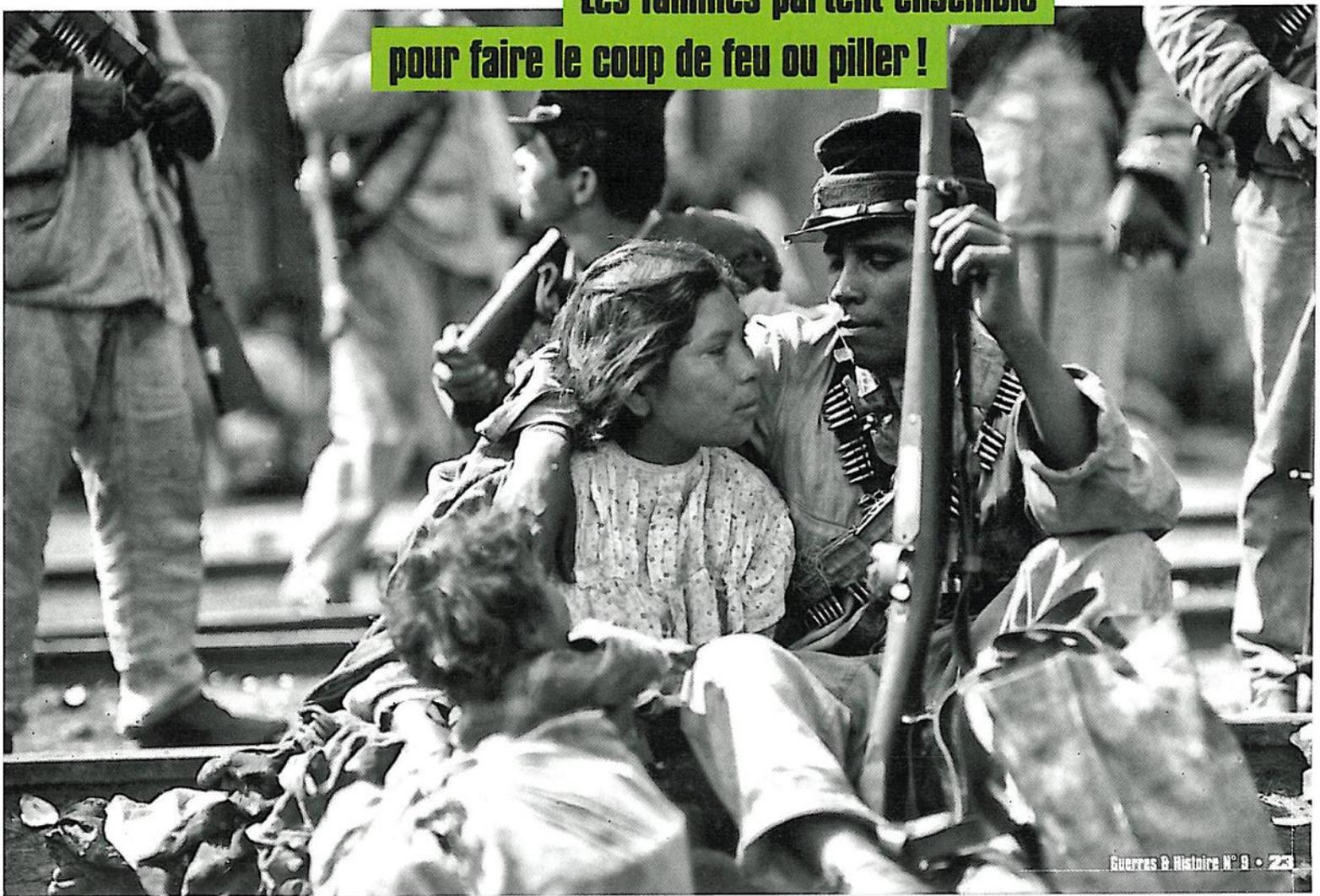
Page de droite, en haut : enfant soldat dans l'armée constitutionnaliste en 1914. Pour beaucoup de jeunes, l'engagement dans une des armées révolutionnaires représente une possibilité d'accès à un métier mieux rémunéré que celui de péon ou d'apprenti.

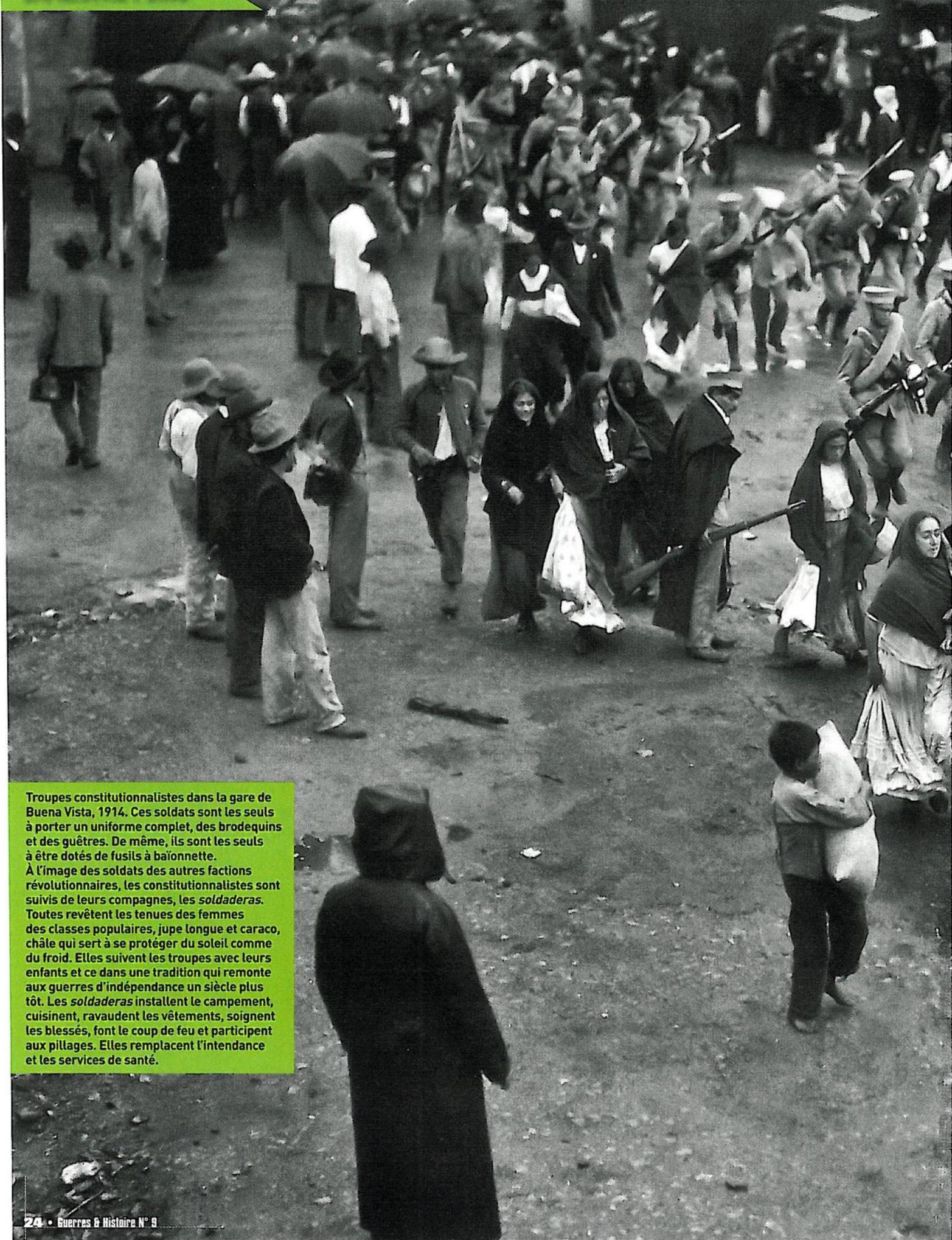
Page de droite, en bas : révolutionnaire avec femme et enfant. Les trois personnages portent les vêtements de toile blanche typiques des paysans indiens.



Hommes, femmes et enfants...

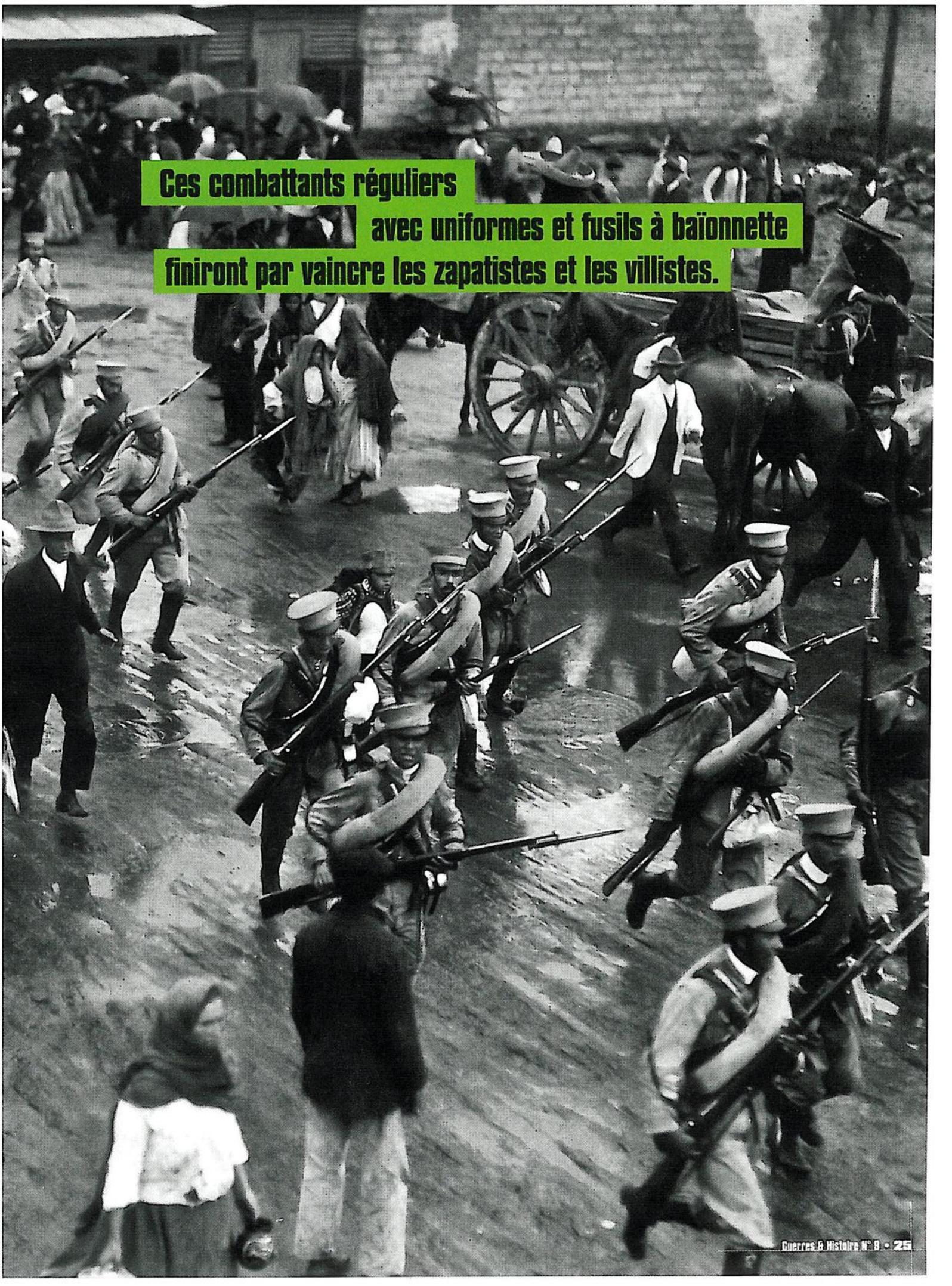
**Les familles partent ensemble
pour faire le coup de feu ou piller !**





Troupes constitutionnalistes dans la gare de Buena Vista, 1914. Ces soldats sont les seuls à porter un uniforme complet, des brodequins et des guêtres. De même, ils sont les seuls à être dotés de fusils à baïonnette.

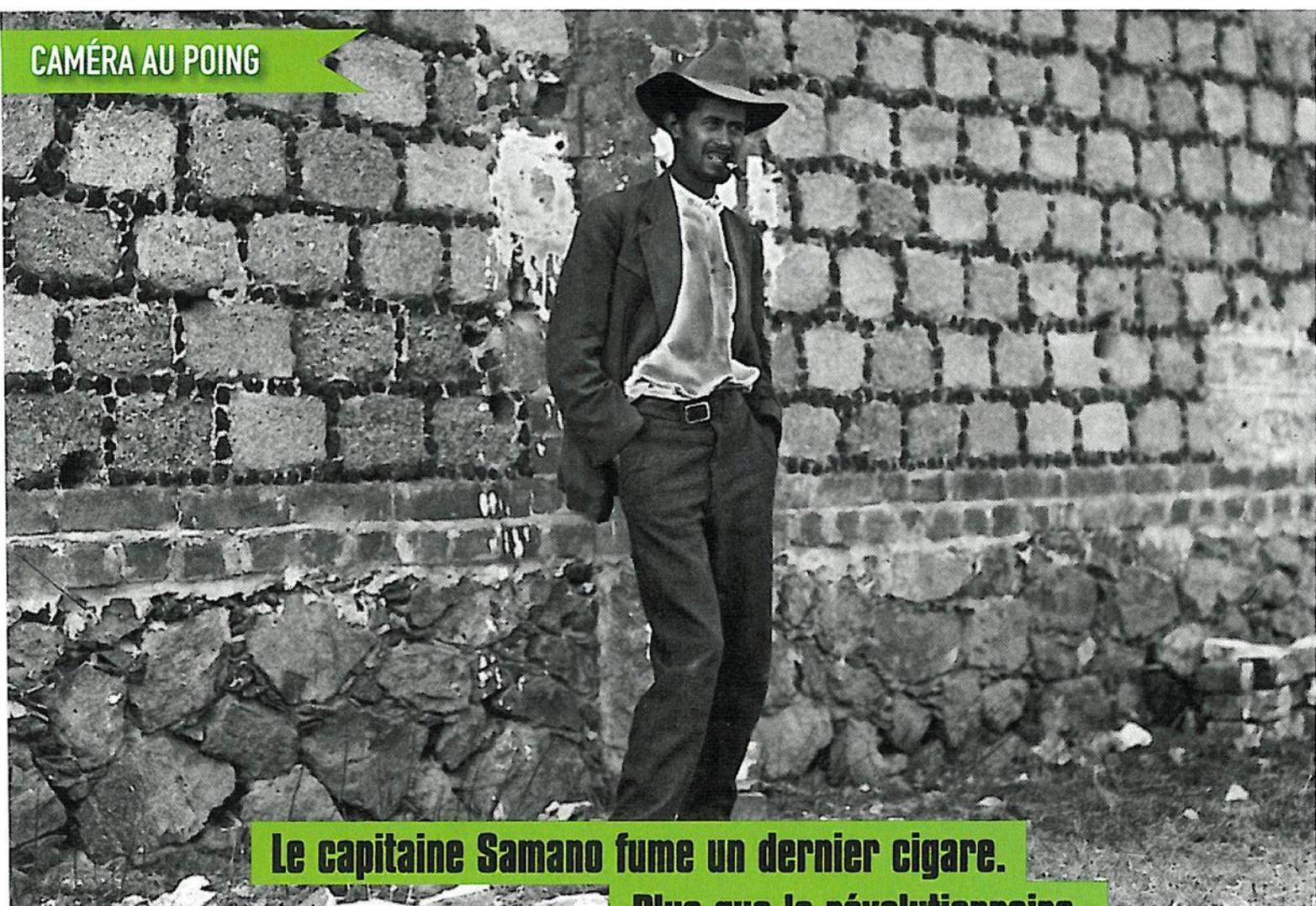
À l'image des soldats des autres factions révolutionnaires, les constitutionnalistes sont suivis de leurs compagnes, les *soldaderas*. Toutes revêtent les tenues des femmes des classes populaires, jupe longue et caraco, châle qui sert à se protéger du soleil comme du froid. Elles suivent les troupes avec leurs enfants et ce dans une tradition qui remonte aux guerres d'indépendance un siècle plus tôt. Les *soldaderas* installent le campement, cuisinent, ravaudent les vêtements, soignent les blessés, font le coup de feu et participent aux pillages. Elles remplacent l'intendance et les services de santé.



Ces combattants réguliers

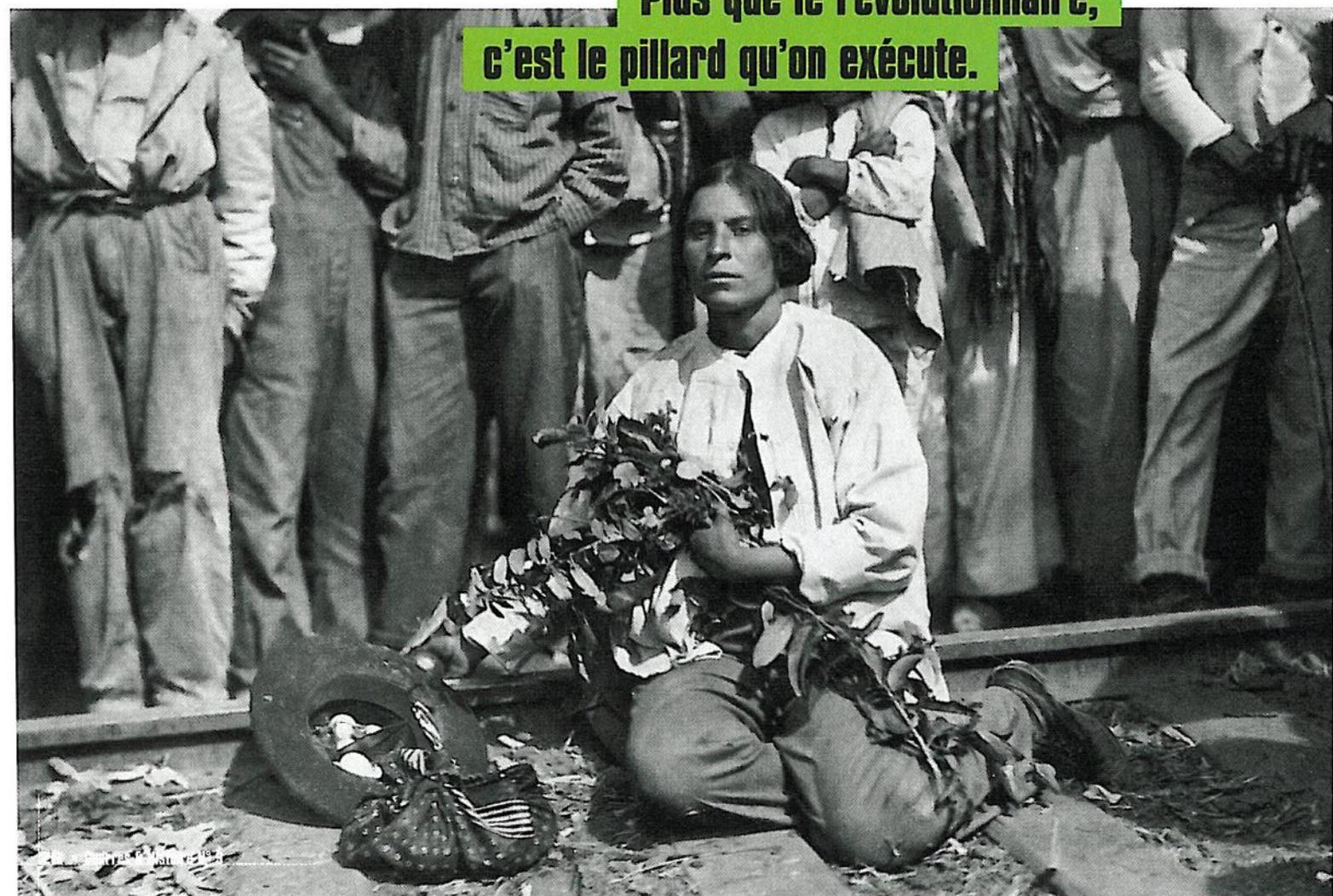
**avec uniformes et fusils à baïonnette
finiront par vaincre les zapatistes et les villistes.**

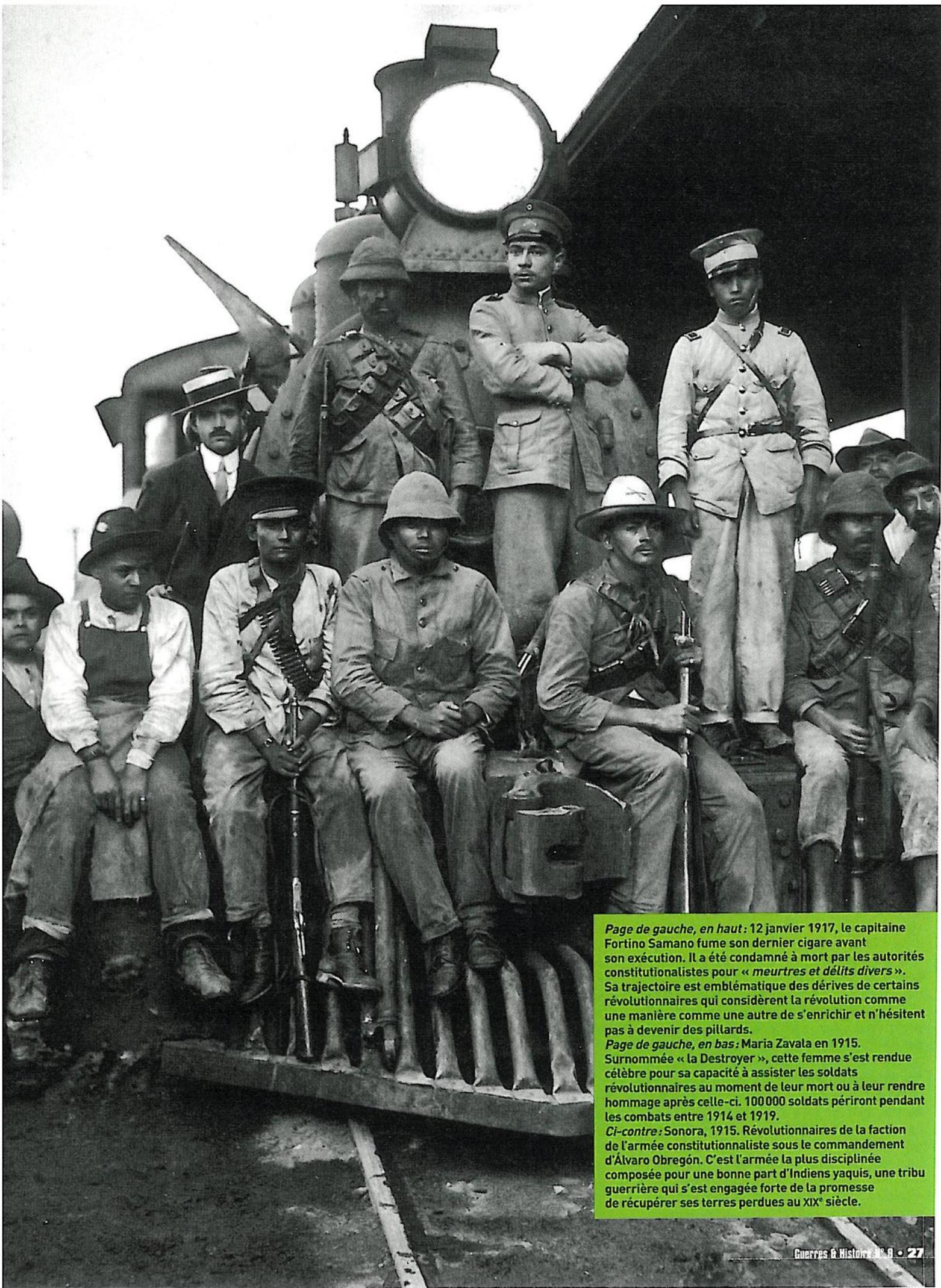
CAMÉRA AU POING



Le capitaine Samano fume un dernier cigare.

**Plus que le révolutionnaire,
c'est le pillard qu'on exécute.**

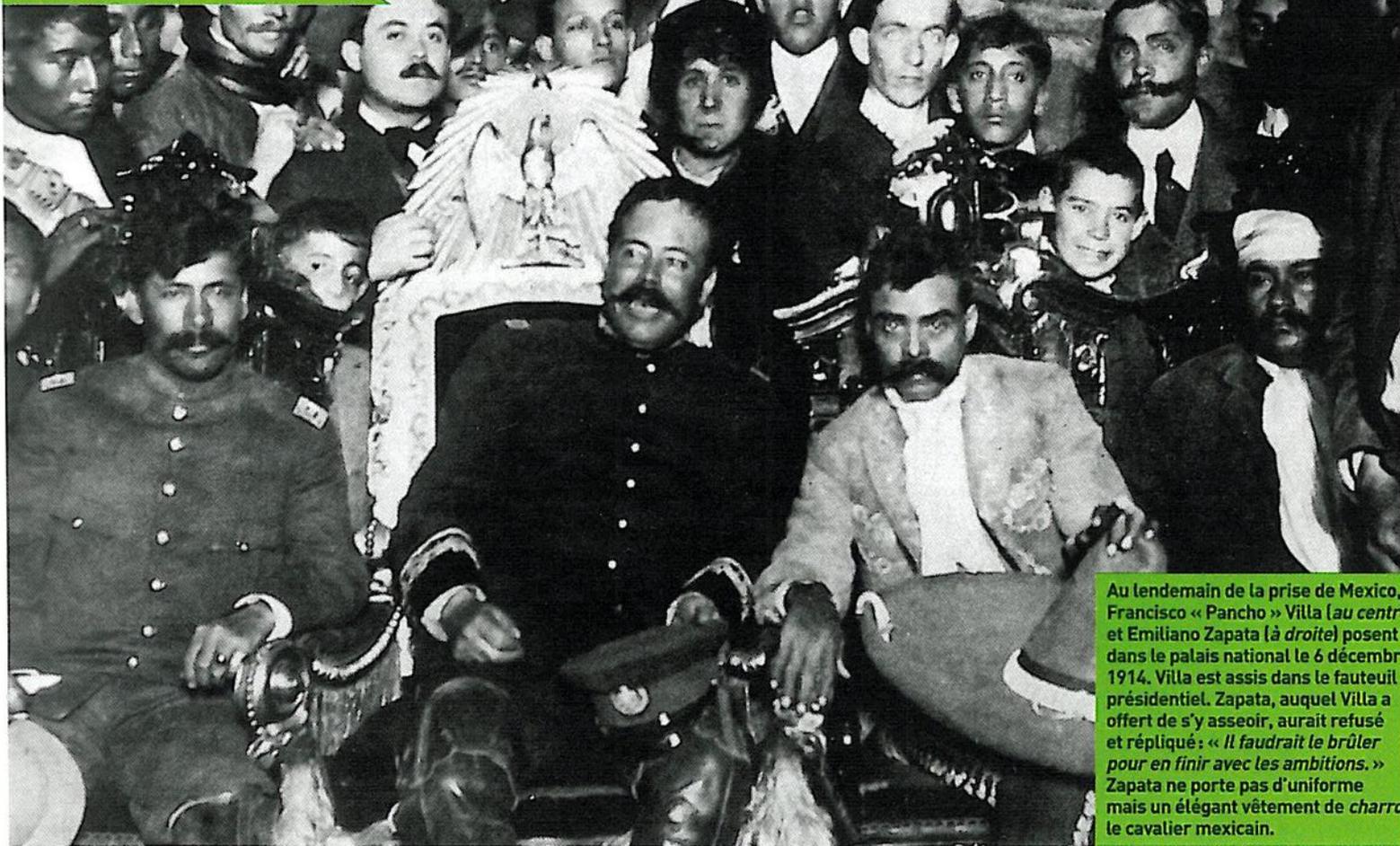




Page de gauche, en haut : 12 janvier 1917, le capitaine Fortino Samano fume son dernier cigare avant son exécution. Il a été condamné à mort par les autorités constitutionnalistes pour « meurtres et délits divers ». Sa trajectoire est emblématique des dérives de certains révolutionnaires qui considèrent la révolution comme une manière comme une autre de s'enrichir et n'hésitent pas à devenir des pillards.

Page de gauche, en bas : Maria Zavala en 1915. Surnommée « la Destroyer », cette femme s'est rendue célèbre pour sa capacité à assister les soldats révolutionnaires au moment de leur mort ou à leur rendre hommage après celle-ci. 100 000 soldats périrent pendant les combats entre 1914 et 1919.

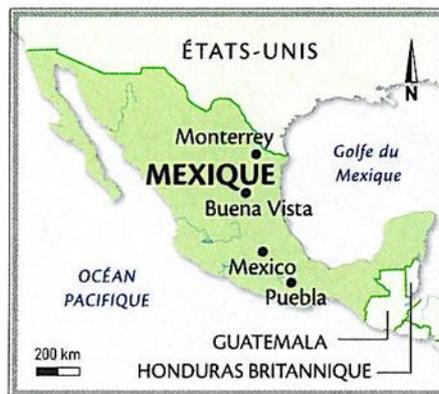
Ci-contre : Sonora, 1915. Révolutionnaires de la faction de l'armée constitutionnaliste sous le commandement d'Álvaro Obregón. C'est l'armée la plus disciplinée composée pour une bonne part d'Indiens yaquis, une tribu guerrière qui s'est engagée forte de la promesse de récupérer ses terres perdues au XIX^e siècle.



Au lendemain de la prise de Mexico, Francisco « Pancho » Villa (au centre) et Emiliano Zapata (à droite) posent dans le palais national le 6 décembre 1914. Villa est assis dans le fauteuil présidentiel. Zapata, auquel Villa a offert de s'y asseoir, aurait refusé et répliqué : « Il faudrait le brûler pour en finir avec les ambitions. » Zapata ne porte pas d'uniforme mais un élégant vêtement de charro le cavalier mexicain.

La révolution mexicaine est née de la crise de succession d'un président vieillissant, Porfirio Díaz, qui a régné sans discontinuer sur le Mexique de 1876 à 1910. C'est tout d'abord une crise politique qui conduit à la démission de Díaz puis à l'élection triomphale de Francisco Madero en novembre 1911. L'assassinat de ce dernier en 1913 à l'instigation d'un général naguère fidèle à Díaz, Victoriano Huerta, soutenu par l'ambassadeur des États-Unis, marque le début d'une guerre civile de six ans (1914-1920). Parmi les factions révolutionnaires, figure Emiliano Zapata et ses 10 000 paysans indiens du Sud rêvant d'un retour à l'autarcie des communautés rurales. Mais aussi Francisco « Pancho » Villa et sa « Division du Nord » où se sont enrôlés des petits fermiers nordistes et des mineurs, soit 25 000 combattants réguliers auxquels s'ajoutent 10 000 irréguliers, qui souhaitent tous le démantèlement des grands domaines à leur profit. Face à eux, le général Carranza, épaulé par Álvaro Obregón et Plutarco Calles, et son armée « constitutionnaliste » de 25 000 soldats finiront par l'emporter et imposeront leur projet d'une dictature modernisatrice qui, à bien des égards, poursuit celle de Porfirio Díaz. Les années 1914-1920 sont le moment d'une guerre sans merci entre les factions révolutionnaires. La violence est partout. Grèves ouvrières, soulèvements ruraux ou indiens sont réprimés ; journalistes et opposants politiques sont persécutés. Durant toute cette période,

ces violences sont pratiquées par les soldats de Carranza comme par ceux de Villa ou de Zapata. Tous agissent comme des armées en campagne dans un pays étranger. Tous reproduisent peu ou prou, de façon plus décentralisée, la violence du régime de Porfirio Díaz. Le temps fort de cette guerre sera l'année 1915, dominée par les affrontements entre Villa et Obregón. Ce dernier récupère la zone pétrolière et les ports du golfe du Mexique. Les batailles décisives auront lieu le long des grands axes ferroviaires dans les zones du Mexique central. Chacune des armées mobilise le chemin de fer pour acheminer ses troupes et les lancer dans la bataille. On fait sauter les trains, on fusille systématiquement les prisonniers, les petites villes et les villages sont soumis au pillage... La guerre est aussi une lutte pour le butin et devient très vite un métier pour les plus pauvres. On s'approprie des propriétés foncières, des immeubles, des récoltes, du bétail, des marchandises ou des femmes. Les soldats sont tous payés par leurs chefs : assez mal pour les zapatistes, bien mieux pour les constitutionnalistes de Carranza et les villistes. Si la paye tarde, les hommes se débloquent. Cette guerre des factions attire de multiples mercenaires,



notamment chez Villa et Carranza qui rétribuent fort bien ces soldats de fortune. Les classes populaires, et au premier chef les paysans, font les frais de ces violences. Sur les 15 millions de Mexicains que compte le pays au début de la guerre, un million meurt entre 1914 et 1919. Plus de 200 000 sont tués sur les champs de bataille, la moitié sont des civils.

Les autres décèdent de maladie ou de famine. Les généraux et les officiers révolutionnaires — tous ou presque issus des classes moyennes (instituteurs, commerçants, employés ou avocats) —, forment le nouveau personnel politique. Les guerres révolutionnaires leur offrent des possibilités d'ascension sociale impensables à l'époque de Porfirio Díaz. ■

• Né en 1874, Agustín Casasola devient en 1904 reporter à *El Imparcial*, grand quotidien d'alors. Il crée un an plus tard sa propre agence photo et, au début de la révolution, la Société des photographes de presse (vers 1912). Mort en 1938, il laisse des archives considérables : près d'un demi-million de négatifs et de tirages entreposés à l'Institut national d'anthropologie et d'histoire. Casasola est non seulement l'un des principaux photographes de la vie politique mexicaine, de la fin du régime de Díaz à la révolution, mais de presque tous les aspects de la vie quotidienne des Mexicains, des classes populaires aux milieux dirigeants.

Prix du meilleur Réalisateur au
FESTIVAL INTERNATIONAL
DE SAN SEBASTIÁN (1986)

Prix du meilleur film au
FESTIVAL INTERNATIONAL
DE CHICAGO (1986)

Prix du meilleur film au
FESTIVAL DE
BADEN-BADEN (1986)

Léopard de bronze au
FESTIVAL INTERNATIONAL
DE LOCARNO (1987)

WELCOME IN VIENNA

UNE TRILOGIE D'AXEL CORTI

LES TROIS OPUS DE LA TRILOGIE **WELCOME IN VIENNA** ENFIN RÉUNIS.
UNE FRESQUE HISTORIQUE DE 6 HEURES PASSIONNANTE ET BOULEVERSAUTE.



UN MONUMENT DU CINÉMA

POUR LA 1^{ÈRE} FOIS DISPONIBLE

EN COFFRET 3DVD.

« *Welcome in Vienna* est un film subtil et enthousiasmant, grande leçon d'Histoire, de cinéma et d'humanité »

CLAUDE LANZMANN

« Attention chef-d'œuvre ! Rareté aussi ! » LE POINT

« Une fresque humaine et historique digne des plus grands romans. » LES INROCKUPTIBLES

« Sans concessions » LE MONDE

« Captivant et bouleversant » LE FIGAROSCOPE

« Magistralement conté » LE FIGARO

« Un chef-d'œuvre du cinéma (...) raconté de main de maître. » L'HUMANITÉ

« Magnifique. » MARIANNE

« Hors du commun. » LE NOUVEL OBSERVATEUR



retrouvez-nous sur    

Egalement disponible sur
www.editionsmontparnasse.fr



Le Pacte



Le Point

lesInRockuptibles

TRANSFUGE





Est-il possible qu'Hitler soit mort dans les années 1960 en Argentine, comme le soutiennent Simon Dunstan et Gerrard Williams dans leur livre *Grey Wolf, The Escape of Adolf Hitler* ?

SCOT HICKS, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (78)

Non, c'est impossible — Hitler et son épouse Eva Braun se sont suicidés le 30 avril 1945. Il n'y a aucun doute. Selon les témoignages du personnel de la chancellerie, après le dîner, Hitler fait ses adieux et se retire avec Eva Braun dans sa chambre, d'où bientôt l'on entend le coup de feu. À 15h 15, Goebbels, Bormann, Axmann, le chef de la Jeunesse hitlérienne, Günse, son aide de camp, et son majordome Linge, entrent dans la chambre. Ils voient Hitler mort, assis sur le canapé, Eva allongée près de lui. Günse et Linge enveloppent les corps dans une couverture et les transportent dans le jardin de la chancellerie, où ils les brûlent à l'essence, puis les enterrent, conformément aux volontés du Führer. Le 1^{er} mai, le général Krebs apporte une lettre au maréchal Joukov, écrite par Goebbels et Bormann, informant le maréchal soviétique du suicide

d'Hitler et de la crémation de son cadavre. Joukov transmet l'information à Staline qui doute et ordonne de trouver les restes du corps. Le 4 mai, un soldat du 79^e corps d'infanterie, Ivan Tchourakov, et l'interprète Lev Bezymenski trouvent les corps d'Hitler et de Braun dans un cratère d'obus situé dans le jardin de la chancellerie. Les corps sont identifiés, avec l'aide de Käthe Heusermann, assistante du dentiste d'Hitler, et de Fritz Echtmann, le technicien qui a fait les prothèses du Führer. Les deux reconnaissent formellement la dentition et le bridge. Tout cela est décrit avec force détails par plusieurs auteurs russes, dont Lev Bezymenski dans un livre publié en 1968 en anglais, *The Death of Adolf Hitler: Unknown Documents from Soviet Archives*. Cet ouvrage n'a pu échapper aux auteurs de *Grey Wolf*.

En février 1946, les restes d'Hitler, d'Eva Braun et de la famille Goebbels sont enterrés dans le plus grand secret à Magdebourg, près de l'état-major de la 3^e armée de choc. En 1970, lorsque la base soviétique est transférée à la RDA, les restes sont exhumés, brûlés et les cendres dispersées dans l'Elbe. Seuls le crâne et la mâchoire d'Hitler sont envoyés à Moscou. Les preuves documentaires et les pièces à convictions sont préservées dans les archives russes : PV d'interrogatoires des habitants du bunker, photographies des cadavres, fragments de mâchoire et crâne d'Hitler, expertises de médecine légale... En 2002, le médecin légiste allemand Mark Benecke a expertisé à nouveau la mâchoire et le crâne. Il nous a déclaré : « Je peux vous dire avec une certitude de 100 %

que la mâchoire appartenait à Hitler, car j'ai pu la comparer à une radiographie maxillaire faite en 1944. En attendant un test ADN — mais pour cela il me faut l'ADN d'un parent d'Hitler ! » La rédaction de *Guerres & Histoire* a contacté la maison d'édition Sterling Publishing et un des auteurs — Simon Dunstan — afin d'obtenir une interview. Personne n'a souhaité s'exprimer. Simon Dunstan et Gerrard Williams soutiennent que, le 27 avril 1945, Hitler et Braun s'envolent pour l'Espagne, d'où, avec l'aide de Franco, ils partent en Argentine dans un U-Boot. Hitler serait mort en 1962, en laissant deux filles. Plutôt que ce livre délirant, nous vous conseillons la lecture de *Carnets de l'interprète de guerre* d'Elena Rjevskaja (Christian Bourgeois, 2011), qui a participé à la découverte des corps. ■ Y.McL.

REPONSES



Comment expliquer que **les Mongols** aient remporté tant de succès face à des villes fortifiées alors que la puissance de ce peuple était fondée sur sa cavalerie ?

ALAIN DULON

Effectivement, les Mongols, peuple de cavaliers nomades, étaient à l'origine bien peu à l'aise et fort démunis pour s'attaquer à des villes. Ils capturèrent donc un grand nombre de spécialistes

chinois de poliorcétique, mais aussi des machines de siège, et les intégrèrent à leurs armées. Ensuite, et ce sera particulièrement vrai lors de la conquête de l'Asie centrale, de la Perse et du

Moyen-Orient, ils s'efforcèrent de prendre de force le moins de villes possible en utilisant l'arme de la terreur. Ils prenaient donc une cité refusant de se rendre puis la détruisaient à 100 % et

massacraient la totalité de sa population. Ils s'arrangeaient ensuite pour que cela se sache. Les longs et coûteux sièges devenaient bien moins nécessaires avec les villes suivantes. ■ L.H.

Pourquoi les émissions de la **BBC** commençaient-elles par les premières notes de la 5^e symphonie de Beethoven ?

JULIE DROUARD, SAINT-CHELY-D'APCHER (48)

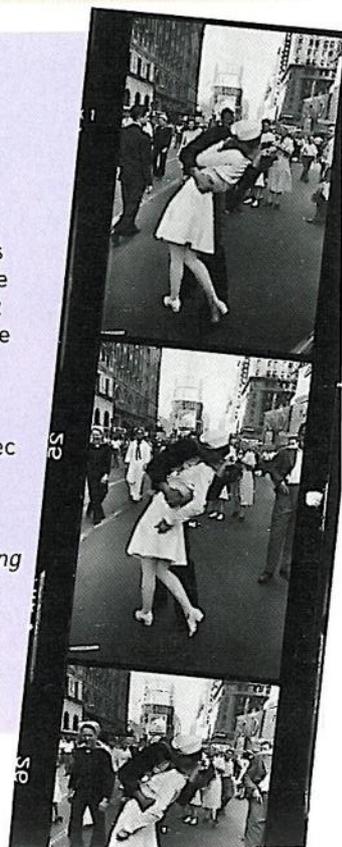


L'humoriste et chansonnier Pierre Dac, célèbre chroniqueur à Radio Londres

Parce que les quatre premières notes de la cinquième symphonie de Beethoven (trois brèves, une longue) forment, si on les transpose en code Morse, la lettre « V », comme « Victoire »... De plus, ces quatre notes possèdent un caractère dramatique évident et étaient universellement connues et reconnues. Quel plus bel indicatif radio en temps de guerre ? ■ L.H.

Saviez-vous que...

... Lawrence Verria et George Galdorisi ont passé quinze ans à tenter d'identifier les deux protagonistes d'une photo culte prise par Alfred Eisenstaedt le 14 août 1945, jour de l'annonce de la capitulation du Japon ? L'image montre un marin embrassant avec fougue une infirmière à Time Square à New York. Ils en ont même fait un livre (*The Kissing Sailor*, Naval Institute Press, Annapolis). Lui s'appelle George Mendonsa, elle, Greta Friedman... ■





L'URSS n'était-elle pas à bout de forces à la fin du second conflit mondial ?

BENOÎT JOSSERAND, VINCENNES (94)



Le total des pertes soviétiques est aujourd'hui estimé dans une fourchette de 25 à 28 millions de morts... Il convient naturellement d'y ajouter les dévastations

matérielles énormes subies par le pays (un tiers du patrimoine total détruit) et le véritable épuisement moral et physique des populations qui n'aspiraient

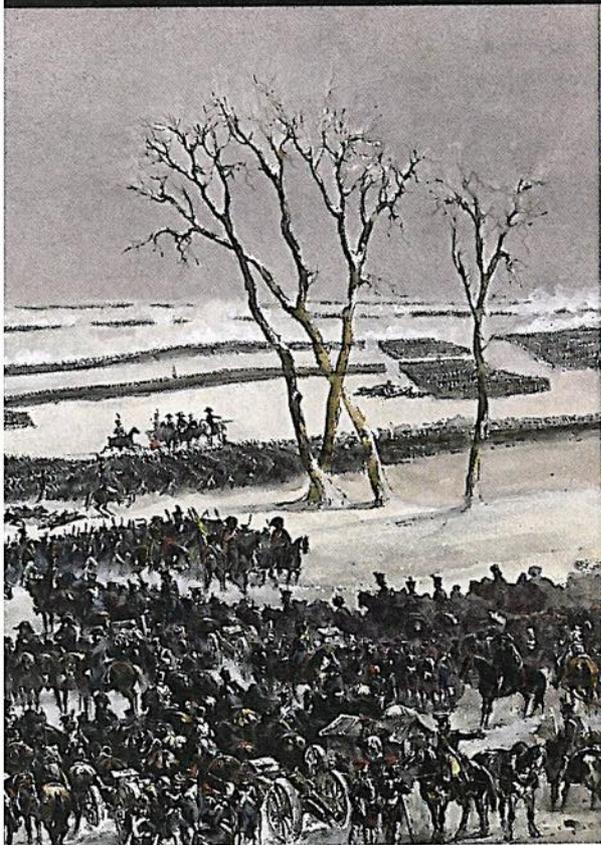
plus qu'à la paix. En 1946-1947, l'URSS subit en outre une famine qui fait quelques centaines de milliers de morts, voire plus d'un million selon des estimations américaines. D'autre part, l'URSS ne possédait pas encore l'arme atomique (elle ne l'aura qu'en 1949). Ajoutons à cela que les analyses récentes de plusieurs historiens des relations internationales tendent à montrer que Staline ne souhaitait absolument pas une confrontation avec les Américains. On peut avancer avec de solides raisons que l'URSS de l'après-Deuxième Guerre mondiale était bel et bien à bout de forces et qu'elle était totalement incapable de se lancer dans une guerre de conquête contre l'Occident. Son seul objectif stratégique était vraisemblablement de créer un glacis protecteur sur ses frontières européennes. ■ L.H.



L'Armée rouge a-t-elle conservé la pensée militaire de Toukhatchevski durant la guerre froide ?

ALEXIS LE PAPE, DOUARNENEZ (29)

En partie, mais la réalité est plus complexe. D'une part, la pensée militaire soviétique n'a jamais été exclusivement fondée sur celle de Toukhatchevski (1893-1937) qui est plus un politique et un visionnaire qu'un théoricien (*ci-contre*, un timbre édité pour l'anniversaire de sa naissance). Il convient



La grande charge de cavalerie de Murat à Eylau est-elle vraiment la plus importante de l'histoire ?

ALEXIS LE PAPE, DOUARNENEZ (29)

Longtemps appelée charge des « 80 escadrons », près de 12 000 chevaux fonçant sur l'armée russe d'un seul élan, la charge du maréchal Murat à Eylau le 8 février 1807 peut en effet être considérée comme la plus grande de l'histoire moderne. Il faut néanmoins rester prudent sur ces chiffres exagérés par la légende. Murat n'a probablement entraîné derrière lui « que » 60 à 70 escadrons, soit huit à dix mille sabres qui ont traversé bottes à bottes les lignes russes à l'aller puis au retour, perdant dans l'action 1 500 cavaliers. Pour comparaison, les charges des cuirassiers français à Reichshoffen en août 1870 n'alignent que deux régiments de cuirassiers et deux escadrons de lanciers, soit « seulement » 2 500 chevaux. De même,

la fameuse charge de la brigade légère de lord Cardigan à Balaklava, en octobre 1854, ne compte que 670 cavaliers. La charge de Murat est donc bel et bien monstrueuse par ses proportions. Cependant, c'est au roi de Pologne, Jean III Sobieski, que revient l'honneur d'avoir mené la plus imposante charge de cavalerie de tous les temps. Le 12 septembre 1683, à la tête de 20 000 cavaliers allemands, autrichiens et surtout polonais, le souverain enfonce l'armée turque, l'obligeant à lever le siège de Vienne. Mais ici encore les chiffres sont invérifiables et il est plus prudent de parler de 10 000 à 15 000 chevaux ayant traversé le camp turc jusqu'à la tente du grand vizir Kara Mustapha, qui prit la fuite devant cette masse de centaures. ■ Pascal Guy

n effet d'ajouter à son nom ceux de Triandafillov, Svetchine, arfolomeyev, Isserson, et de nombreux autres. La plupart de ces enseurs ayant été victimes des grandes purges d'avant-guerre, leurs noms mêmes sont tabous du vivant de Staline et jusqu'à la déstalinisation lancée par Khrouchtchev en 1956. Toukhatchevski lui-même n'est réhabilité qu'à la fin des années 1950 et les autres ne seront vraiment qu'une vingtaine d'années plus tard. La notion d'art opératif — qui n'est pas due à Toukhatchevski — connaît des hauts et des bas dans l'URSS des décennies d'après-guerre. Tout comme celle d'opérations blindées en profondeur — dans laquelle la « patte » de Toukhatchevski et Triandafillov était bien plus importante. À noter que cette dernière revient sous une autre forme au début des années 1960 dans la doctrine Sokolovski, mais combinée à l'emploi d'armes nucléaires tactiques et « de théâtre ». La dernière grande doctrine militaire soviétique, dite Ogarkov, dans les années 1980, s'appuie beaucoup sur cette notion d'opérations en profondeur. ■ L.H.

On parle de nos jours de guerre asymétrique, mais est-ce vraiment un phénomène nouveau ?

WAEI BEKDACH, BEYROUTH (LIBAN)

Non, rien de nouveau. Le concept est aujourd'hui employé presque exclusivement pour décrire un conflit opposant une armée régulière à une force irrégulière employant des méthodes stratégiques clandestines et les méthodes opérationnelles d'une guérilla. Le concept est récent, la chose est ancienne. Il reflète en réalité l'idée — extrêmement prégnante dans les armées régulières depuis le XIX^e siècle au moins — selon laquelle la guerre « normale » oppose deux armées régulières en rase campagne. Chaque conflit s'écartant de cet idéal type doit donc être catégorisé de manière différente. Il faut par ailleurs souligner que de telles catégorisations se multiplient depuis une trentaine d'années. Aux côtés de la « guerre asymétrique », on a vu fleurir la « guerre de 4^e génération », la « guerre irrégulière », la « guerre parmi

les populations », qui toutes d'ailleurs tendent à couvrir la même réalité. Ces classifications, comme d'ailleurs celles par milieu ou artefact technique (guerre aérienne, navale, « cyber-guerre ») sont aussi artificielles que dénuées de sens : la guerre

est une, ou alors chaque conflit est différent. Il convient de ne pas confondre la guerre, qui est une activité « totale » dans le sens où elle couvre tous les domaines de l'activité humaine, avec des catégories ou des formes d'opérations militaires. ■ B. B.



La citation

« Tous les anciens combattants le savent : la guerre c'est un pur ennui ponctué de moments de folle terreur. »

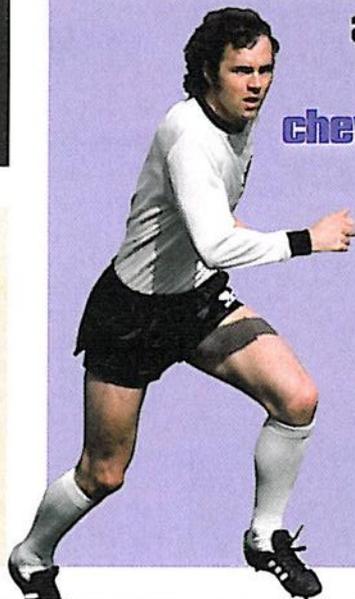
Colonel d'infanterie Harry G. Summers Jr (1932-1999),
On Strategy, 1981.

Le mot : « Infanterie »

Il vient de l'italien *fante*, serviteur, mais aussi jeune homme du peuple, qui a donné *fanteria* et *fantaccino*. Pendant les guerres d'Italie de la Renaissance, ces mots passeront en français, donnant « fanterie », puis « infanterie », ainsi que « fantassin ». La même idée et le même processus

sont à l'origine du mot « lansquenet », de l'allemand *Landsknecht*. *Land* signifie « pays », « terroir », et *Knecht* désigne le « jeune homme » mais aussi le « valet de ferme ». Les premiers fantassins des armées médiévales appartenaient en effet au « personnel de maison » des chevaliers. ■ L.H.

Peut-on voir une analogie entre le maillot blanc et noir de l'équipe allemande de football et la couleur des chevaliers Teutoniques ?



PIERRE BRUNETEAU, SEIGNOSSE (40)

Tout à fait ! La *Manschaft* et la fédération allemande de football ont été créées sous Guillaume II, quelques années avant la guerre de 1914. Elles ont alors naturellement adopté les couleurs du drapeau prussien. Or, ce même drapeau avait repris dès le *xv*^e siècle les couleurs de l'ordre des chevaliers Teutoniques afin de s'inscrire dans cette tradition de colonisation et de « civilisation » des terres baltiques. ■ L.H.

La guerre totale a-t-elle bien été « inventée » par la France lors des guerres de la Révolution ?

NICOLAS RENAUDO, AIX-EN-PROVENCE (13)

Cela fait partie des lieux communs de l'histoire des guerres : par sa violence, la Révolution française aurait inventé la « guerre totale ».

à faire un sort à ce concept inventé par Ludendorff au sortir de la Grande Guerre, repris ensuite à des fins de propagande par Goebbels en 1943, mais

de tri. Revenons à la Révolution et examinons sous cet angle les caractéristiques des guerres qu'elle a menées.

d'Indépendance, quelques années avant 1789.



Joyeux Départ des volontaires aux armées.

Ces dernières années, les historiens ont commencé

jamais véritablement défini. Pour clarifier les idées, signalons que l'historien Thierry Widemann propose de distinguer la guerre « totale » (placer sous tension l'ensemble des composants d'une nation — économie, industrie, population, culture, arts, etc. — pour réaliser certains buts de guerre) de la guerre « à but absolu », dans laquelle on cherche certes à détruire l'adversaire sans merci, mais sans pour autant procéder à cette mobilisation totale chez soi. Rien qu'avec cette nuance de taille, on peut effectuer pas mal

• La mobilisation totale des hommes et des ressources ? Pas tant que ça. Hervé Drévilon a montré que cette double mobilisation fut encore plus importante, au début du *xviii*^e siècle, dans les dernières années de la guerre de Succession d'Espagne, sous le règne de Louis XIV, tant en valeur relative qu'en valeur absolue.

• L'accroissement de la taille des armées ? Oui, mais il n'y a pas vraiment d'accélération sous la Révolution. Le processus est en réalité continu depuis le *xvi*^e siècle. Et la « milice » mise en place sous Louis XIV (toujours lui !) pour compléter et seconder l'armée régulière annonce la conscription.

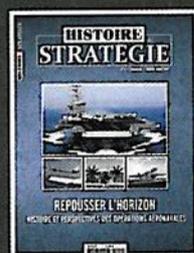
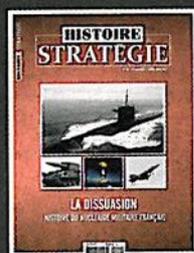
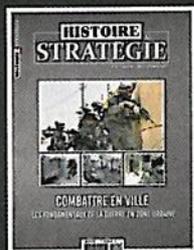
• Le déferlement de masses populaires « politisées » et « fanatisées » sur les champs de bataille ? Cela avait déjà été pratiqué par les Anglais durant leur guerre civile, au *xvii*^e siècle, et par les Américains durant leur guerre

• Le « déchaînement » de violence ? Les guerres de la Révolution et de l'Empire ne sont pas plus violentes que celles qui les ont précédées en Europe. Mis à part, bien sûr, les combats de guérilla et de contre-guérilla en Vendée, en Espagne, en Calabre, etc., mais il s'agit alors d'un autre problème, car toute guerre de ce type est marquée par un déchaînement de sauvagerie. Les répressions des révoltes populaires par les monarchies européennes ont aussi toujours été d'une terrible brutalité. La prétendue « guerre en dentelles » du *xviii*^e siècle est une légende cachant d'authentiques boucheries. Les armées de la Révolution n'ont pas été plus sauvages que leurs devancières monarchiques. Si l'on fait la somme de ce qui vient d'être dit, l'on conclura que le cliché des guerres de la Révolution française comme début de la « guerre totale » est tout simplement faux. ■ L.H.



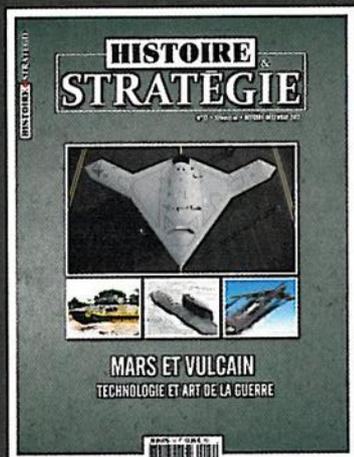
Areion™ group

En vente en kiosque



H&S

Histoire & Stratégie
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Prestalis 01475



DSI

Défense & Sécurité internationale
Mensuel - 116 pages - 6,80 €
Codification Prestalis 08434



www.GEOSTRATEGIQUE.COM

Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à 40%!

~~77,70€~~ **H&S**
55€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 77,70€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**
95€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 152,50€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____
Prénom _____
Profession/Organisation _____
Adresse _____

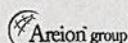
Code postal _____ Ville _____
Pays _____
Téléphone _____
E-mail _____

Paiement :

- par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

N° de carte _____ / _____ / _____
Date d'expiration _ / _ / _
Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) _ _ _
Signature (obligatoire)

(TARIFS VALABLES JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 2012)



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.



Roy Grinnell
ASAA



Pétrole

L'arme noire qui a fait gagner les Alliés

Guerres & Histoire ouvre un volet méconnu de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, le rôle central joué par le pétrole dans le déroulement du conflit. À l'heure de la mécanisation à outrance des armées, nul belligérant ne peut en effet négliger le carburant, aussi précieux que les munitions. Mais alors que les Alliés disposent de vastes ressources, l'Axe doit multiplier de coûteuses offensives pour saisir les puits qui lui manquent. Le pétrole devient ainsi non seulement une ressource mais un objectif capital. Plus que jamais, or noir rime avec victoire!

Le 1^{er} août 1943, 175 B-24 Liberator partis de Benghazi, en Libye, attaquent les raffineries roumaines de Ploiesti. L'attaque coûte 53 bombardiers et 660 aviateurs pour un résultat médiocre. Mais l'enjeu est capital: prive le Reich d'une de ses rares sources d'or noir.

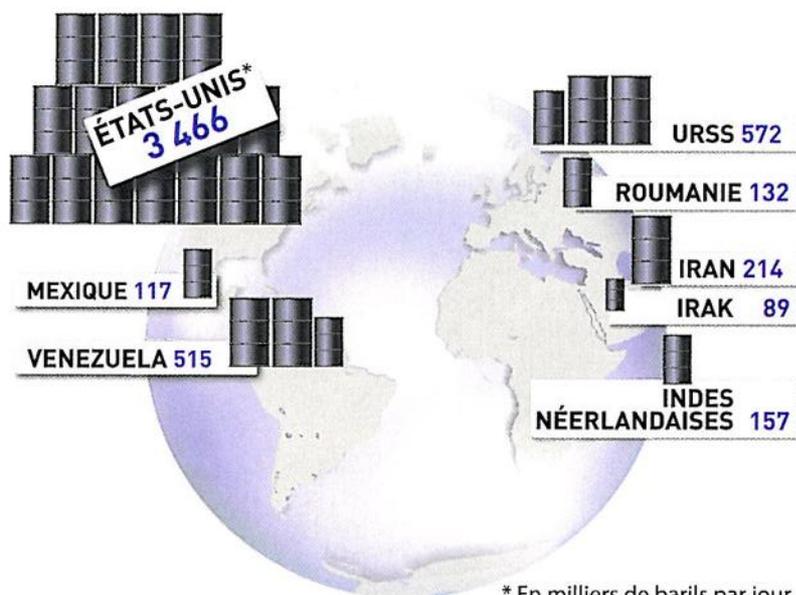
Les Alliés, maîtres du jeu

Par Jean Lopez

Pour mener une guerre hautement mécanisée, l'or noir est une arme indispensable. Mais chacun des belligérants n'aborde pas le conflit avec les mêmes atouts. Alors que les Alliés sont riches en ressources pétrolières, les forces de l'Axe sont pauvres. L'impératif pétrolier va même conditionner la stratégie militaire de l'Allemagne et du Japon.

HÉGEMONIE AMÉRICAINE

La carte des grands producteurs de pétrole de 1939 est bien différente de celle d'aujourd'hui. Les États-Unis extraient 61 % à eux seuls, 74 % si l'on compte leur arrière-cour latino-américaine. Le Moyen-Orient compte peu, sauf l'Iran qui joue un rôle clé pour la marine britannique et ses forces terrestres en Afrique. Hitler n'a, sur le papier, que 2,6 % de la production mondiale à portée (en comptant toute l'extraction roumaine), les Japonais, 2,9 % (Indes néerlandaises, actuelle Indonésie).



* En milliers de barils par jour

L'indice d'octane détermine la capacité d'un carburant à supporter la compression sans s'enflammer prématurément. Plus l'indice est haut, plus la pression peut s'élever dans le moteur et plus il délivre de puissance.

La paraffine, et en général toutes les cires microcristallines, est indispensable pour emballer la nourriture, les armes et les munitions afin d'empêcher le développement des moisissures.

Les six plus puissantes majors sont, en 1939, les américaines Standard Oil of New Jersey, Socal, Caltex, les britanniques Anglo-Iranian (future BP) et Irak Petroleum Company, l'anglo-néerlandaise Royal Dutch Shell.

Un baril de pétrole vaut 159 litres. Pour faire une tonne, il faut, en moyenne, 7,6 barils. Un baril par jour correspond à peu près à 50 tonnes par an.

Le pétrole, une clé de la Seconde Guerre mondiale ? Une clé majeure, sans le moindre doute. Tous les responsables des pays qui entrent en guerre en 1939 en sont convaincus. Cette certitude vient à la fois de l'expérience de 1914-1918 et de la motorisation accélérée des armées observée dans l'entre-deux-guerres. Clemenceau l'avait dit dès 1918 : « Désormais, pour les nations et pour les peuples, une goutte de pétrole a la valeur d'une goutte de sang. » Et, en 1919, lord Curzon, secrétaire du Foreign Office, avait confirmé : « Les Alliés ont nagé sur une vague de pétrole jusqu'à la victoire. » L'Allemagne, en effet, a payé durement son incapacité à se fournir en brut du fait du blocus maritime imposé par les Alliés. Dès 1915, sa production industrielle est gênée par le manque d'huiles de graissage, l'arrêt des camions et des autobus. Ludendorff, le général en chef des armées allemandes, écrira dans ses mémoires que, faute de pétrole pour les lampes, le paysan allemand a passé les longs hivers de guerre dans une obscurité qui a pesé sur son moral. En 1918, l'aviation impériale

n'a plus que 60 jours de réserves en essence, les sous-marins, 30 jours. Le manque de carburant explique en grande partie que l'état-major impérial n'a développé ni la motorisation de l'armée ni les chars, à la différence des Français qui ont un accès illimité à la précieuse ressource.

Une dépendance qui monte en puissance

Dans l'entre-deux-guerres, la dépendance des armées au pétrole se renforce considérablement. C'était déjà le cas de la marine de surface avant 1914, qui chauffait au mazout. La montée en puissance de l'aviation pose un problème supplémentaire. Augmenter la vitesse et la capacité d'emport des appareils appelle des moteurs plus puissants, donc plus

lourds et plus gourmands ; alléger la masse plaide, au contraire, pour des moteurs limités en taille. Ces impératifs contradictoires se résolvent en partie en augmentant l'indice d'octane des essences qui permet, d'un même moteur, d'extraire jusqu'à 30 % de puissance supplémentaire. Mais l'obtention de ces essences spéciales consomme, dans le processus de fabrication, beaucoup plus de brut (voir encadré p. 40). Résultat : les aviations dévoreront entre le quart et la moitié des ressources des belligérants en brut. Enfin, la mise sur pied de divisions blindées et de divisions d'infanterie, même motorisées au minimum, ne peut se faire qu'au prix d'une hausse énorme des volumes d'essence nécessaires. Une division blindée type Panzer de 1939 consomme 2400 l de carburant par kilomètre de route, 5000 l en tout-terrain. Une journée de combat en Russie durant l'été 1941 lui coûte un demi-million de litres, soit environ 400 t. Aux divisions d'infanterie,

Inventé en 1905 par l'Américain Henry Wehrhahn, le bidon d'acier (steel drum) de 55 gallons (208 l) est omniprésent sur tous les théâtres, tel ici dans le Pacifique comme support d'un autel improvisé (Japon, 1945).

Pétrolier



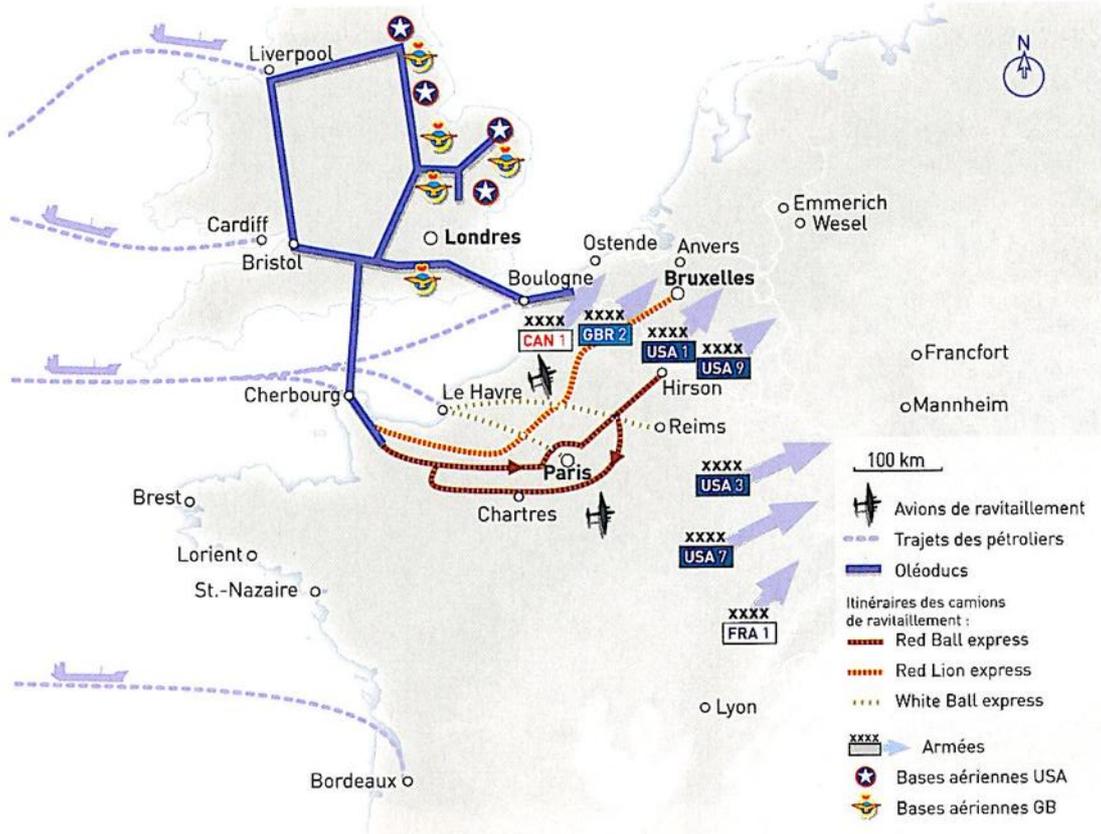
françaises ou allemandes toujours type 1939, malgré le recours massif aux chevaux, il faut quand même 20000 l par jour. Encore ces chiffres sont-ils bas si on les compare aux consommations des grandes unités américaines et britanniques motorisées à 100 %. Le lecteur se reportera à la carte (ci-contre) de la logistique pétrolière en France à l'automne 1944 pour avoir une idée des infrastructures nécessaires aux armées alliées. Deux chiffres suffisent à montrer l'ampleur de la mutation énergétique survenue dans les armées entre les deux guerres mondiales. Un soldat américain de 1918 a besoin de 15 kg par jour d'approvisionnements dont 1,2 kg de carburant (8 %). À celui de 1945, il faut 33,5 kg dont 16,5 kg de produits pétroliers (50 %).

500 produits pétroliers divers sont utilisés

Ajoutons que le pétrole ne sert pas qu'à propulser. Les graisses synthétiques, tirées du pétrole brut, sont aussi indispensables aux moteurs et aux mécanismes des armes :

le besoin s'élève à 500 000 t par an pour le Reich, par exemple. Le brut est aussi une matière première du toluène, dont on fait le TNT (néanmoins remplaçable par la houille), du caoutchouc synthétique, du kérosène pour les fumigènes, de la paraffine, du gel pour lance-flammes. Il alimente les groupes électrogènes sans lesquels il n'y a ni radars ni radios ni installations frigorifiques indispensables aux hôpitaux. En tout, 500 produits pétroliers différents sont utilisés aux armées.

Face à ces besoins gigantesques, les différents pays ne sont pas à égalité, il s'en faut de beaucoup. En gros, les Alliés sont riches en ressources



pétrolières, l'Axe est pauvre. En 1939, les **majors**, ces puissantes sociétés pétrolières anglo-saxonnes, dominent — hors URSS — à 90 % l'extraction, le raffinage et le transport du brut mondial. La carte des ressources (p. 38) le montre amplement.

Les États-Unis, en 1945, concentrent à eux seuls 66 % de la production ! Ce sont leurs ressources, avec l'appoint de celles du Venezuela (12 %) et de l'Iran (5 %), qui vont assurer la victoire alliée. Le Moyen-Orient, Iran excepté, n'a joué qu'un rôle marginal.

La Grande-Bretagne est dans une situation plus délicate. Elle a certes découvert en 1939 — trouvaille demeurée secrète — du pétrole sous la forêt de Sherwood mais ces 3000 **barils** par jour sont une goutte d'eau dans l'océan de ses besoins. Ceux-ci sont estimés à 12,5 millions de tonnes par an

en décembre 1941, dont 4 millions pour ses forces armées, la marine brûlant à elle seule 2,5 millions de tonnes. Or, à la même date, le pays doit importer... 15 millions de tonnes, la différence servant à reconstituer les stocks.

La moitié de ce brut vient des États-Unis, 40 % des Caraïbes. Bref, le problème pétrolier britannique durant la guerre sera celui du maintien d'une énorme flotte de tankers et de la sécurité de ses routes transatlantiques.

L'Italie est dans la pire des situations. Elle n'a tout simplement pas les moyens énergétiques de faire la guerre. En 1939, elle produit 80 000 t de brut (qui viennent d'Albanie pour l'essentiel) et en consomme 2,7 millions. Bref, elle importe 97 % de ses besoins. Dépourvue de charbon, elle ne peut espérer bâtir d'usines d'essence synthétique. À la veille du conflit, elle possède en stock

Le Moyen-Orient n'a joué qu'un rôle marginal dans l'approvisionnement en pétrole.

PUISSANCE LOGISTIQUE

Le volet pétrolier d'Overlord et de la campagne de France est une éclatante manifestation de la puissance logistique américaine... qui n'empêchera pas, pour cause de panne sèche, le quasi-blocage de l'offensive vers la Hollande et la Lorraine début octobre 1944. Malgré la construction accélérée d'oléoducs (Pluto, Dumbo, Bambi), il faut recourir à des expédients coûteux pour acheminer sur 600 km les énormes quantités (15 millions de litres par jour !) consommées par des armées mécanisées à 100 %. Un millier d'avions sont réquisitionnés pour transporter des jerrycans. Plus de 7000 camions tournent en noria 24 heures sur 24 sur des routes à sens unique, dont la plus célèbre est la Red Ball express dont le nom vient de la boue rouge utilisée pour baliser les parcours.



Pour faire face à l'invasion japonaise de la Nouvelle-Guinée en 1942, les bidons, même vides, restent précieux : les Australiens les réutilisent pour renforcer les défenses, construire des jetées...

L'impératif pétrolier va conditionner la stratégie des grandes puissances militaires en conflit.

■ La bataille de l'octane

La figure clé du développement commercial de l'essence à haut indice d'octane (100) pour l'aviation est l'Américain James H. Doolittle, pilote d'essai et ingénieur aéronautique. En 1930, il entre à la Shell et pousse cette major anglo-hollandaise à développer ce nouveau carburant. L'aviation américaine s'y convertit dès l'avant-guerre quand un nouveau procédé (dit d'alkylation) divise par quatre le coût de production. Mais les Britanniques commettent l'erreur d'en négliger la fabrication chez eux alors même qu'ils développent des moteurs Rolls-Royce Merlin à haute performance. En 1940, leurs vieux Hurricane et leurs nouveaux Spitfire tournent encore à l'indice d'octane 87, comme les Messerschmitt. Un programme d'importation d'urgence depuis les États-Unis permet de constituer des réserves juste à temps pour la bataille d'Angleterre, en juillet 1940, où la supériorité du carburant américain a joué un rôle très important. Le Rolls-Royce Merlin délivre en effet 1030 chevaux avec de l'essence indice 87 et, moyennant un réglage de carburateur, 1310 chevaux avec une essence indice 100. Toutes les performances du Spitfire s'en trouvent améliorées, vitesse, rapidité du décollage, autonomie. Même le Hurricane voit son handicap réduit par ce moyen. Du coup, c'est la Luftwaffe qui est pénalisée par l'absence de ces carburants spéciaux. Elle va passer le reste de la guerre à tenter de refaire son retard. En 1941, la production en urgence d'une essence C-3 (indice octane 95 à 97) permet d'alimenter les nouveaux chasseurs Focke-Wulf mais, les moteurs n'ayant pas été pensés pour ce carburant, l'augmentation des performances ne sera pas à la hauteur des espoirs. De leur côté, les Américains, au prix d'un énorme effort industriel, seront capables de produire 16 millions de tonnes (13 fois plus qu'en 1940!) d'essence aviation en 1944 pour eux, pour leurs alliés britanniques et pour les Soviétiques. De nouveaux procédés leur permettront d'obtenir en masse, dès 1943, des essences dont la qualité antidétonante sera supérieure à 30 % et même 40 % à celle de l'essence 100.

neuf mois de consommation globale en temps de paix. Dès que les Britanniques établissent

le blocus, l'Italie n'a plus qu'un seul fournisseur accessible, la Roumanie. Or, celle-ci, littéralement pompée par le Reich, ne peut fournir qu'un quart des besoins italiens. Résultat, dès février 1941, la moitié de sa flotte de combat est bloquée à quai définitivement. Le reste maintient un minimum d'activité seulement lorsque le Reich consent à lui envoyer un peu de mazout. En 1941, Hitler promet 3 millions de barils mais 700 000 seulement seront réellement expédiés. Les Allemands se sont beaucoup plaints de la faible valeur de leur allié méditerranéen. Ils ont oublié de dire que la pénurie de pétrole explique à elle seule la faible activité de la flotte et de l'aviation et la mobilité réduite de l'armée de terre italienne en Afrique du Nord.

L'Union soviétique est le deuxième extracteur mondial de brut en 1940 avec 11 % de la production. Du point de vue militaro-stratégique, elle rencontre trois problèmes. Un :

l'extraction se concentre dans et autour du Caucase, à 85 % dans la région de Bakou,

en Azerbaïdjan. La conservation du Caucase est donc indispensable à l'effort de guerre soviétique. Deux : l'acheminement du brut vers la région industrielle centrale est fragile car dépendant de trois pipelines et de la Volga. Trois : la mauvaise qualité du raffinage interdit la production d'essence à haut indice d'octane, ce dont l'aviation soviétique va beaucoup souffrir. Dès août 1941, Roosevelt fait envoyer en catastrophe à Staline 400 000 barils d'essence aviation venue de Californie via Vladivostok. Plus de 2,5 millions de tonnes seront ainsi convoyées durant la guerre — soit 1,4 fois la production soviétique —, plus les additifs chimiques nécessaires à la fabrication sur place de 8 millions de tonnes supplémentaires. Sans parler de la livraison, toujours au titre de la loi prêt-bail, de grosses quantités de tubes pour pipelines, de caoutchouc synthétique, de wagons et de camions-citernes, de matériels de forage, d'éléments

Suite page 42

REICH (dans les frontières de 1937)

1940 : 1052*
1941 : 927
1942 : 817
1943 : 776
1944 : 768 (extrapolation)

* En milliers de tonnes d'hydrocarbures

Sites de production de carburants synthétiques

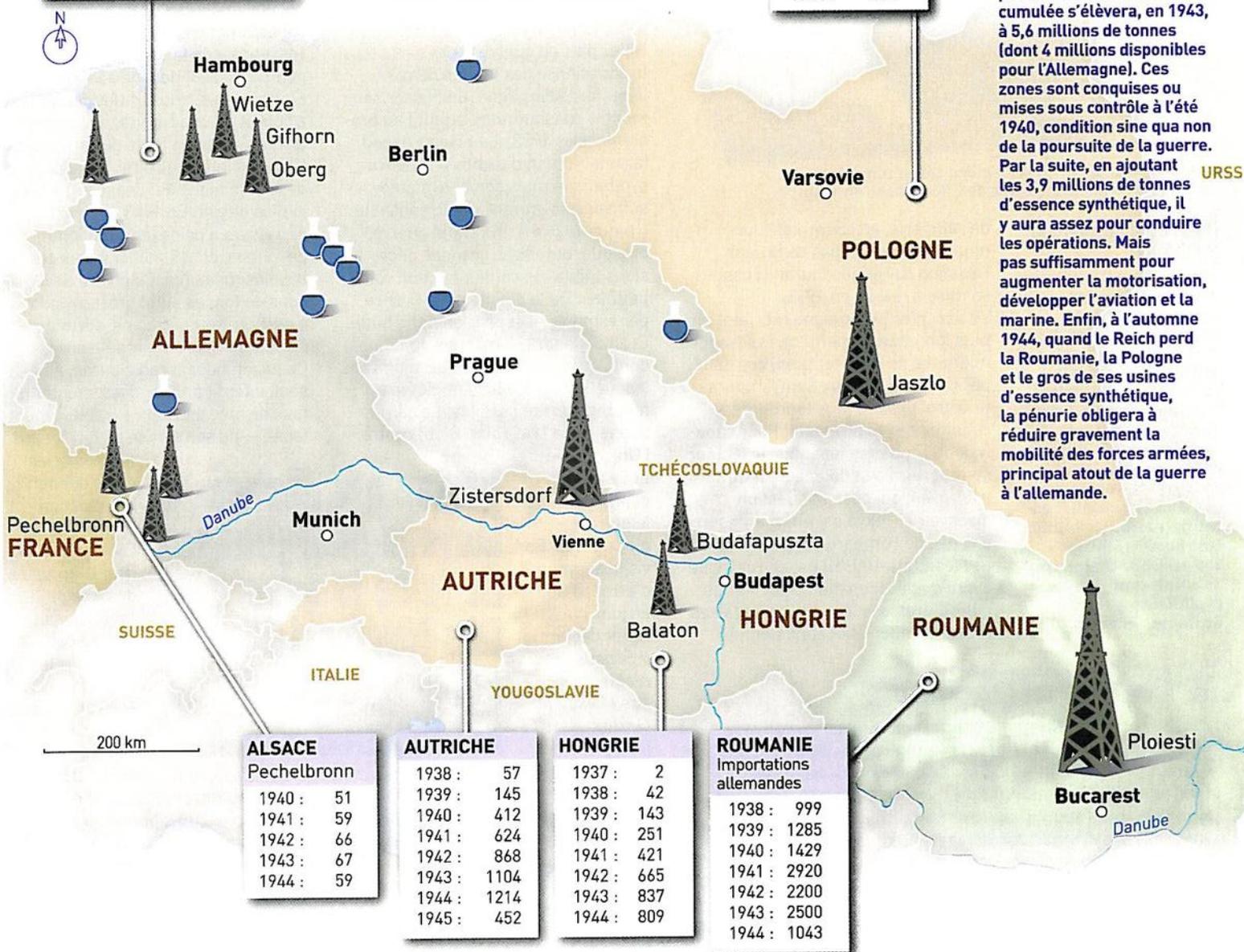
1930 : 174	1940 : 1950
1933 : 238	1941 : 2580
1935 : 429	1942 : 3200
1938 : 552	1943 : 3900
1939 : 700	1944 : 2180

POLOGNE (Galicie occidentale puis orientale à partir de juin 1941)

1939 : 34
1940 : 128
1941 : 136
1942 : 378
1943 : 401
1944 : 244

PRODUCTION D'HYDROCARBURES, DES ZONES STRATÉGIQUES

Dans un rayon de 1 000 km autour de Berlin, le Reich dispose de zones de production dont l'extraction cumulée s'élèvera, en 1943, à 5,6 millions de tonnes (dont 4 millions disponibles pour l'Allemagne). Ces zones sont conquises ou mises sous contrôle à l'été 1940, condition sine qua non de la poursuite de la guerre. Par la suite, en ajoutant les 3,9 millions de tonnes d'essence synthétique, il y aura assez pour conduire les opérations. Mais pas suffisamment pour augmenter la motorisation, développer l'aviation et la marine. Enfin, à l'automne 1944, quand le Reich perd la Roumanie, la Pologne et le gros de ses usines d'essence synthétique, la pénurie obligera à réduire gravement la mobilité des forces armées, principal atout de la guerre à l'allemande.



ALSACE

Pechelbronn

1940 : 51
1941 : 59
1942 : 66
1943 : 67
1944 : 59

AUTRICHE

1938 : 57
1939 : 145
1940 : 412
1941 : 624
1942 : 868
1943 : 1104
1944 : 1214
1945 : 452

HONGRIE

1937 : 2
1938 : 42
1939 : 143
1940 : 251
1941 : 421
1942 : 665
1943 : 837
1944 : 809

ROUMANIE

Importations allemandes

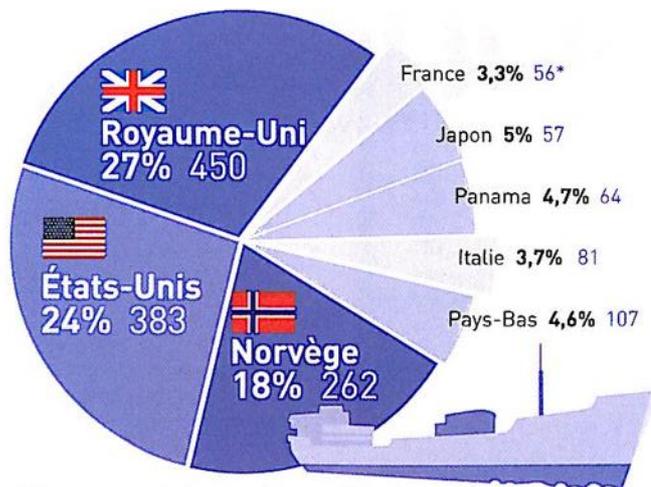
1938 : 999
1939 : 1285
1940 : 1429
1941 : 2920
1942 : 2200
1943 : 2500
1944 : 1043

Le rêve allemand de l'autarcie pétrolière

L'Allemagne n'a pas de pétrole mais beaucoup de charbon et de lignite. Dès 1869, le chimiste Marcellin Berthelot montre que l'on peut transformer le charbon en carburant liquide. Le charbon, comme le pétrole, est essentiellement composé de carbone, d'oxygène et d'hydrogène, mais il contient beaucoup moins d'hydrogène que le pétrole. On cherche donc à lui attacher des molécules d'hydrogène, par exemple en le plaçant, sous forme de monoxyde de carbone, à 200 degrés en présence de vapeur d'eau et d'un catalyseur au cobalt. Deux filières sont mises au point dans les années 1910-1925. La première, l'hydrogénation,

issue des recherches de Friedrich Bergius, donne des essences pour l'aviation de haute qualité. L'autre, le procédé Fischer-Tropsch, produit de bons gazoles et lubrifiants. Une première usine est construite à Mannheim en 1921 mais c'est la firme IG Farben qui, à partir de 1926, se lance dans la production en grand, encouragée par la Reichswehr qui se souvient du blocage pétrolier complet de la Première Guerre mondiale. Hitler, pour des raisons stratégiques évidentes, reprend et étend le programme en donnant priorité à l'hydrogénation, plus adaptée aux besoins de la Luftwaffe. En 1945, le Reich compte douze usines d'hydrogénation et neuf autres fondées sur le brevet Fischer-Tropsch. La production, à son pic du début 1944, s'établit à 3,5 millions de tonnes de carburants liquides par an, soit la moitié de la consommation du

Reich mais quasiment 100 % de ses besoins en essence aviation. Hitler voit néanmoins son rêve s'échapper : ces installations géantes ne peuvent assurer l'indépendance énergétique. Outre leur exposition aux bombardements alliés, elles coûtent trop cher. Ce qui serait un demi-mal si les volumes étaient assurés. Le 12 juillet 1938, le plan Karin Hall devait amener la capacité de production de 3,5 à 11 millions de tonnes de carburant en 1944. Pour construire les nouvelles usines, il aurait fallu 4,5 millions de tonnes d'acier. Étant donné les besoins énormes de la marine et de l'armée de terre, l'Allemagne n'a pas les moyens de ces investissements. Enfin, les usines d'essence synthétique demandent une main-d'œuvre très abondante si bien que, dès 1941, il faut y affecter des dizaines de milliers de déportés.



* Pourcentage de la capacité mondiale de transport et nombre de tankers de plus de 2 000 tonnes en 1940

INDISPENSABLE TANKER

La disposition d'une flotte de tankers est un paramètre clé de l'équation pétrolière des pays en guerre. On voit que les Alliés peuvent compter sur 70 % de la flotte mondiale. Le Japon se retrouve dans une situation catastrophique et l'Allemagne, elle, a simplement « oublié » que pour se ravitailler en pétrole russe, il lui aurait fallu pouvoir construire 500 péniches-citernes par an adaptées au Danube et plusieurs milliers de wagons-citernes.

de raffinerie, etc. Sans ces fournitures, on ne voit pas comment l'aviation soviétique, aurait réussi sa mise à niveau en 1943.

Le Japon et l'Allemagne méritent un plus long développement. Puissances militaires de premier plan, ces deux pays sont aussi ceux dont l'impératif pétrolier va le plus lourdement conditionner la stratégie. Pour l'analyse du problème japonais, le lecteur se reportera à la double interview (voir p. 44) qui pose la question de savoir si Tokyo est entré en guerre à cause de l'embargo pétrolier décidé par les États-Unis. Il est en revanche avéré que l'occupation des champs pétrolifères des Indes néerlandaises (actuelle Indonésie) conditionne

la vision japonaise de la guerre et même de l'après-guerre puisque, comme le Reich, le Japon n'imagina son avenir que sous la forme d'une domination exclusive sur une vaste zone géographique vivant en autarcie.

L'Allemagne a conscience de ses limites pétrolières

Hitler part en guerre avec la conscience des limites pétrolières de l'Allemagne. Le Führer se montre constamment attentif au problème. Dès 1933, il a poussé à fond la construction d'usines d'essence synthétique mais son rêve d'auto-suffisance s'avérera vite irréalisable (voir carte p. 41). Durant la guerre, presque toutes ses grandes décisions militaires contiennent un volet pétrolier. De la défaite de la France, par exemple, il espère un riche butin. Et il l'obtiendra : 2 millions de tonnes, dont 240 000 t d'essence aviation sans lesquelles la bataille d'Angleterre n'aurait pas été possible. La campagne d'été 1942 (plan Bleu) contre

l'Union soviétique a pour objectif déclaré le pétrole du Caucase. En visite au groupe d'armées Sud en juin 1942, Hitler déclare : « Si nous n'obtenons pas Maïkop et Grozny, alors je devrais liquider cette guerre. » Jusqu'au bout l'impératif pétrolier aura pesé. En 1945, Hitler rassemble ses meilleures unités de panzers non pas face à Berlin, directement menacé par les Russes, mais en Hongrie pour conserver les pétroles de la région du lac Balaton et en Basse-Autriche pour ceux de Neusiedl.

Guerre éclair ou panne sèche

Le Reich ne peut réaliser ses plans de conquête, toujours plus ambitieux, qu'avec des quantités de pétrole toujours plus importantes. En 1936, la Wehrmacht estime ses besoins en cas de guerre à 5 ou 6 millions de tonnes par an. En juillet 1938, l'estimation grimpe à 13,8 millions de tonnes et, un an plus tard, l'objectif est de disposer de 23,8 millions de tonnes en 1942. Les deux derniers chiffres

ne peuvent être atteints que par la conquête des puits soviétiques de Bakou. L'attaque de l'URSS est donc déjà inscrite en filigrane dans les projections de consommation du bureau des essences de la Wehrmacht en 1938. Quand la guerre éclate, en septembre 1939, le Reich dispose de réserves qui, cumulées à sa production totale, s'élèvent à cinq mois de consommation pour l'essence avion, l'essence auto et le gazole, à six mois pour le mazout destiné à la marine. En d'autres termes, Hitler doit vaincre à l'ouest en une campagne éclair ou arrêter la guerre faute de carburant. L'objectif intermédiaire — disposer de 13,8 millions de tonnes — ne sera jamais atteint. En 1943, le Reich dépassera à peine les 6 millions de tonnes, dont 5 millions pour les besoins militaires. Ce chiffre de 6 millions de tonnes suffit grosso modo à assurer les opérations, surtout si elles sont de nature défensive. Ce palier indépassable aurait, à lui seul, interdit à Hitler d'augmenter le taux de mécanisation — relativement faible — de son armée de terre, sans

L'Italie n'a pas les moyens énergétiques de faire la guerre. Dès février 1941, la moitié de sa flotte est bloquée à quai.

même parler de se donner une aviation et une marine capables de rivaliser avec celles des Anglo-Américains. Encore ces 6 millions de tonnes ne sont-elles obtenues qu'au moyen de périlleuses contorsions éco-

nomiques, diplomatiques et militaires. Dont voici les trois principales. Un : la réduction massive des besoins civils. De 3,9 millions de tonnes (carburant auto seulement) en 1939, on passe à 690 000 tonnes en 1944. Deux : la conquête de plusieurs petites zones de production, disséminées autour du Reich, en Autriche, Pologne, Alsace, Hongrie (voir carte p. 41). À cela s'ajoute, jusqu'au matin du 22 juin 1941, la livraison de plus de 1 million de tonnes de brut par Staline en vertu d'accords économiques liés au pacte Molotov-Ribbentrop d'août 1939. Trois : la captation du gros des exportations roumaines (voir encadré ci-contre). Du point de vue pétrolier, pour le Reich, durant toute la guerre, l'équilibre entre production et consommation sera toujours à la limite de la rupture. Qu'une source majeure (Roumanie, usines

■ L'eldorado roumain

C'est à l'été 1938 que l'Allemagne comprend qu'en cas de guerre, l'Angleterre lui sera hostile et la coupera de ses sources traditionnelles de brut, les États-Unis et les Indes occidentales néerlandaises. Seuls les pétroles roumains demeureront à l'abri d'un blocus allié. Il faut deux ans à Hitler pour « libérer » l'économie roumaine de la tutelle franco-britannique et mettre sous dépendance allemande son industrie pétrolière. Sur la route d'Hitler se dresse l'ingénieur français de la Pétrofina, Léon Wenger. En 1916, le général Berthelot l'avait chargé de détruire à 100 % les pétroles roumains pour éviter qu'ils ne tombent dans les mains ennemies. Mission accomplie avec tant de zèle que Ferdinand Friedensburg, économiste allemand, qualifiera son action de « plus importante que la plupart des batailles de 14-18 ». Mais, en décembre 1939, un groupe spécial de l'Abwehr, les services secrets de la Wehrmacht, mené par Canaris et aidé par la police roumaine, s'empare des installations avant qu'un nouveau plan de destruction (mené toujours par le même Wenger !) ne soit exécuté. À l'automne 1940, la France écartée, Hitler place le pays totalement dans son orbite en le faisant adhérer au Pacte tripartite et en y envoyant une mission militaire. Grâce à un taux de change qui lui est outrageusement favorable, le Reich entreprend dès lors de capter le pétrole roumain. En 1941, il en obtient près de 3 millions de tonnes, soit 53 % des exportations du pays et la moitié des besoins allemands. Ces exportations, acheminées par barge sur le Danube et par rail, deviennent la clé de voûte de l'économie de guerre du Reich. Mais, dès 1942, la production des puits décline, l'exploration de nouveaux gisements bute sur le manque de moyens de l'Allemagne et sur la résistance roumaine. Quand les Soviétiques occuperont les champs de Ploiesti en septembre 1944, le Reich vivra quasiment de ses seules réserves.

synthétiques) viennent à manquer et seules les réserves permettront de le compenser... durant quelques mois. Quand les Américains identifient le vrai talon d'Achille du Reich — ses approvisionnements pétroliers (voir p. 54) — et entreprennent de le sectionner par un premier bombardement le 12 mai 1944, Hans Kehrl, chef du bureau des matières premières, téléphone à Albert Speer, ministre de l'Économie de guerre : « S'ils continuent

ces attaques, aujourd'hui est le début de la fin. » Une semaine plus tard, Speer répercute à Hitler : « Nous sommes devant une catastrophe. L'ennemi a trouvé notre point faible. Il ne nous reste qu'un espoir : que l'état-major de leur aviation soit aussi inconséquent que le nôtre. » En mai 1945, l'armée de terre allemande dispose de 11 000 t d'essence, 5 % de ses besoins de l'année précédente... L'écart entre les ambitions d'Hitler et les moyens du Reich n'est nulle part aussi flagrant que dans le domaine énergétique. ■



Un porte-avions lourd de classe Essex (ici le Lexington jusqu'en fin 1943) brûle en moyenne 6 tonnes de mazout au kilomètre. Pour maintenir sa flotte aéronavale dans le Pacifique, la Navy mobilise 34 gros pétroliers.



PÉTROLE

L'embargo pétrolier a-t-il provoqué Pearl Harbor ?

Propos recueillis par Yacha MacLasha

La réaction des autorités nipponnes à l'embargo américain sur les exportations de brut vers le Japon fait toujours débat parmi les spécialistes. Entretien avec Jonathan Parshall, chargé de conférence à l'US Naval War College, et Eric Bergerud, historien de la guerre du Pacifique, enseignant à l'université Lincoln (Californie).

L'embargo sur les exportations de brut du 1^{er} août 1941 est la mesure coercitive la plus forte exercée par l'administration Roosevelt pour protester contre l'occupation nipponne des bases aériennes de Vichy en Indochine (18 juillet) puis le débarquement de soldats japonais dans la péninsule (28 juillet). Le Président américain avait déjà signé, le 26 juillet, un décret gelant les actifs japonais aux États-Unis.

G&H: En imposant un embargo total sur le pétrole le 1^{er} août 1941, Roosevelt a-t-il provoqué l'attaque de Pearl Harbor ?

Jonathan Parshall: Sans aucun doute ! L'embargo sur les exportations de brut à destination du Japon a créé un danger immédiat pour l'économie de ce pays. Je ne pense pas que ce soit le seul facteur à l'œuvre dans la décision nipponne, mais c'est le facteur majeur. L'autre raison est que le programme de réarmement naval massif des États-Unis, lancé après la chute de la France en 1940, allait

« Tokyo a fait un choix politique et stratégique en pleine conscience des conséquences pétrolières. »

Eric Bergerud

ôter à la flotte impériale tout espoir de l'emporter à partir de 1943. C'est une machine infernale, un compte à rebours que lance Roosevelt en refusant d'exporter le pétrole californien. Pour moi, il est clair que ce sont des raisons purement économiques qui ont, avant toute autre, poussé le Japon à la guerre contre les États-Unis. Car dans les 12 à 18 mois, l'embargo mettait à genoux l'économie et la machine militaires japonaises.

Eric Bergerud: Pas d'accord ! Même si l'embargo a déclenché

attaque contre les États-Unis, cette guerre n'était pas une guerre pour le pétrole ou les matières premières. Avant l'occupation de l'Indochine méridionale, Nagano, le chef d'état-major naval, a informé son gouvernement qu'il y avait du pétrole en réserve pour deux ans.

« Ce sont des raisons purement économiques qui ont poussé le Japon à la guerre contre les États-Unis. »

Jonathan Parshall

Tokyo était parfaitement conscient que l'occupation de l'Indochine méridionale pouvait provoquer l'embargo sur les exportations américaines de brut. Le 10 juillet 1941, deux semaines avant l'embargo, le sous-secrétaire d'État Sumner Welles prévient Tokyo : si ses ordes persistent à vouloir occuper l'Indochine française, les États-Unis cesseraient de commercer avec eux. Le 21 juillet, donc encore avant l'embargo, Nagano demande à l'empereur de permettre l'attaque des États-Unis. La question du pétrole était intimement liée aux desseins de l'expansionnisme japonais. Et les problèmes énergétiques ne pouvaient survenir que si le Japon persistait dans son expansionnisme. Tokyo a ainsi fait un choix avant tout politique et stratégique en pleine conscience des conséquences pétrolières. L'état-major impérial sait parfaitement qu'il a une « fenêtre d'opportunité » d'un an durant laquelle il estime avoir une chance d'emporter un conflit contre les États-Unis. La fenêtre s'ouvre en 1941 avec la fin des préparatifs militaires nippons. Et se ferme début 1943 quand l'Amérique dispose d'une énorme flotte et que le Japon a épuisé ses réserves. Le temps travaillait contre le Japon.

J. P. : Avant l'embargo, bien qu'il ait existé, au moins dans la marine, le sentiment que le conflit avec les États-Unis était à partir d'un certain point inévitable, les Japonais auraient été ravis de reporter ce « moment de vérité » aussi longtemps que possible. Il n'y avait pas réellement de calendrier de guerre contre les États-Unis. Et, je répète, c'est l'embargo d'août 1941 qui ne laisse plus d'autre option à Tokyo. Il y a eu une erreur de calcul de l'administration Roosevelt. Elle a cru que les Japonais reculeraient plutôt que de risquer la guerre. Mais l'impératif économique pour le Japon était très, très réel : si vous n'assurez

pas votre approvisionnement en pétrole, et si vous ne le faites pas très rapidement, la guerre est perdue sans combat.

E. B. : Washington pensait que la guerre en 1941 était une mauvaise idée, mais qu'elle serait acceptable deux ans plus tard. Le département d'État, surtout Cordell Hull, son secrétaire, était conscient que l'embargo risquait

d'entraîner les États-Unis dans la guerre. Et Roosevelt ? Il voulait certainement stopper le Japon, et il a en effet pensé que l'embargo serait une forme brutale de dissuasion. En 1941, il avait les yeux fixés sur l'Europe, il était prêt à faire beaucoup pour éviter la guerre dans le Pacifique, mais pas à n'importe quel prix ! Pour comprendre la guerre du Pacifique, il faut prendre en compte le rôle du « poison idéologique » qu'on trouve à cette époque partout dans le monde industrialisé. Comme les Allemands, les Japonais croyaient être un peuple d'élite. La lutte était naturelle : les forts prospéraient et les faibles périssaient. Le « peuple » ne pouvait pas être en sécurité s'il ne contrôlait pas toutes les ressources naturelles lui permettant l'autosuffisance, comme l'URSS ou les États-Unis. Les théories de « l'espace vital » étaient aussi influentes au Japon qu'en Allemagne. Cette guerre ne peut pas se réduire à un conflit mercantile semblable à ceux qu'a connus l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles. Oui, c'est vrai, la guerre dans le Pacifique a aussi été un conflit pour les ressources, mais elle a surtout été un conflit où une nation se croit fondée à placer un continent sous sa domination totale et où une autre grande nation s'oppose à cet objectif. L'attaque sur Pearl Harbor a été pour les Japonais une opportunité de réécrire l'histoire de l'Asie de la même façon qu'Hitler a voulu réécrire l'histoire de l'Europe au profit de l'Allemagne. ■

■ Des importations vitales

Le Japon n'a pas de pétrole alors que sa consommation double entre 1931 et 1937 à 100 000 barils par jour. Les importations couvrent 93 % des besoins, la Californie étant de loin le fournisseur principal devant les Indes néerlandaises (actuelle Indonésie). La Chine occupée ne fournit rien contrairement aux espoirs. Et l'industrie chimique n'est pas assez avancée pour fabriquer de l'essence synthétique... L'espoir mis dans le pétrole soviétique du nord de l'île Sakhaline s'évanouit aussi quand Moscou fait savoir qu'il n'est pas intéressé. Cette situation d'extrême dépendance semble donc sans issue et explique que Tokyo se soit montré beaucoup moins agressif que Berlin vis-à-vis des démocraties dans les années 1930. Pour se donner un peu d'air en 1940, le gouvernement japonais contraint les Hollandais à leur vendre 20 000 barils par jour et à leur laisser libre champ pour prospecter à Java et Bornéo. En même temps, il achète aux États-Unis de l'essence raffinée (2,3 millions de barils en 1940) dans l'intention de stocker en prévision d'un conflit. Mais là où les Japonais se sont montrés de la pire inconscience, c'est sur la question du transport de leurs approvisionnements pétroliers. En 1940, ils disposent de 57 tankers, une flotte dérisoire. En temps de paix, donc, ils sont contraints de recourir à des navires battant pavillon américain, britannique ou hollandais. Ce fret étranger va bien entendu disparaître après Pearl Harbor. Résultat, le Japon sera dans l'incapacité de transporter jusqu'à ses ports le brut extrait des pays conquis, Bornéo ou Sumatra. Comme par ailleurs, il ne se préoccupera pas de faire escorter ses tankers, il exposera ainsi aux sous-marins américains le point le plus faible de son dispositif pétrolier. Jean Lopez

Roosevelt s'insurge devant le Congrès contre la trahison japonaise le 8 décembre 1941. Les yeux fixés sur l'Europe, le Président espérait, à tort, que l'embargo dissuaderait le Japon...



L'or noir, priorité numéro 1

Par Bennist Bihan

L'Allemagne et le Japon veulent s'emparer rapidement de ressources garantissant leur indépendance énergétique. Berlin vise le pétrole du Caucase et du Moyen-Orient, Tokyo fonce sur les gisements d'Asie du Sud-Est. Dès 1941, les sous-marins allemands ont pour mission de perturber l'approvisionnement allié en hydrocarbures dans l'Atlantique

Le **Plan de quatre ans** (*Vierjahresplan*) désigne le programme nazi de développement économique et industriel lancé en octobre 1936 sous l'impulsion de Hermann Göring. Ce plan prévoit notamment la motorisation de l'ensemble de la société allemande et implique la construction des *Autobahnen*, autoroutes sans limitation de vitesse traversant le pays... et accroissant donc les besoins en hydrocarbures. Il inclut aussi le développement de la filière pétrochimique, l'objectif final poursuivi étant l'autarcie du pays.

Les Allemands en sont persuadés : la seule solution pour gagner une guerre qui durerait consiste à s'emparer des pétroles du Caucase, situés entre la mer Caspienne et la mer Noire. Dès 1936, lorsque sous l'impulsion de Göring ils lancent le **Plan de quatre ans**, c'est à ceux-ci qu'ils rêvent. Les vastes gisements d'hydrocarbures de Bakou sont la clé de la victoire pour une Allemagne qu'Hitler rêve dominatrice de l'Eurasie et parfaitement autarcique. Et depuis l'Anschluss, en mars 1938, qui donne aux nazis le contrôle du bassin pétrolifère des environs de Vienne jusqu'au coup de main sur la Roumanie, en octobre 1940, la prise de chaque bassin pétrolier n'a servi qu'à nourrir la conquête du suivant, constituant autant de marches vers le prix final, le Caucase.

La directive n° 21 du Führer, qui fixe les visées de l'opération Barbarossa à venir, ne mentionne pourtant pas le Caucase dans les objectifs immédiats de la gigantesque offensive que la Wehrmacht s'appête à mener en URSS. Mais Bakou

et son pétrole ne sont pas pour autant oubliés. Car si la directive d'Hitler n'envisage pas d'actions immédiates vers le Caucase, elle prévoit cependant qu'en quatre mois à peine, cinq dans les prévisions

les plus pessimistes, l'Armée rouge et avec elle l'ensemble du système politique, social et économique soviétique seront détruits. Des batailles d'encerclement gigantesques doivent, en anéantisant les forces soviétiques en rase campagne, ouvrir la voie aux panzers... Et c'est par simple exploitation de ce succès que les rives de la mer Caspienne doivent être atteintes.

L'irréalisme de Barbarossa oblige Hitler à revoir à la baisse ses ambitions à l'automne 1941, avant que la contre-offensive soviétique de décembre 1941 ne lui inflige

pour la première fois un coup d'arrêt. En attendant, les Allemands s'efforcent de remettre en état les gisements mineurs d'Estonie (schistes bitumineux) et de Galicie orientale (actuelle Ukraine), capturés

dans les premières semaines de l'invasion. La surconsommation pétrolière provoquée par le prolongement des opérations en URSS après le mois de septembre est toutefois de mauvais aloi pour les ressources énergétiques

allemandes. Aussi, contrairement à 1941, la planification allemande pour l'année 1942 fait explicitement du Caucase et de son pétrole l'objectif prioritaire.

En plus de sa tentative de percée vers le Moyen-Orient (voir encadré p. 47), l'OKW (le commandement suprême des armées allemandes) mise sur son offensive d'été en Europe de l'Est pour lui

Le commandement allemand mise sur l'offensive de l'été 1942 à l'est pour lui ouvrir les portes du pétrole du Caucase.

■ Hitler échoue à détruire Bakou

Parmi les occasions manquées par Hitler en 1942, son refus d'attaquer les installations pétrolières de Bakou en Azerbaïdjan est sans doute l'une des plus importantes. La chute de Maïkop et la découverte par les Allemands de la destruction de ses puits auraient pourtant dû conduire le Führer à conclure que, même si la Wehrmacht s'emparait de Grozny et de Bakou, les Soviétiques y auraient détruit à l'identique les infrastructures pétrolières. Dès lors, l'offensive allemande marquant le pas dès la fin du mois d'août, lancer la Luftwaffe à l'assaut des champs pétrolifères soviétiques aurait dû s'imposer : leur bombardement n'aurait pu nuire qu'aux Soviétiques. Mais Hitler tergiverse : le rêve caucasien continue-t-il de l'aveugler ? Toujours est-il que lorsqu'il s'y décide enfin, il est trop tard : les défenses aériennes soviétiques sont remontées en puissance, les raids de l'aviation rouge contraignent les bombardiers allemands à se replier sur des aérodromes qui les placent hors de portée de Bakou. La chute de Stalingrad éloigne définitivement le péril sur la capitale azérie : l'URSS continuera à disposer de pétrole en quantités suffisantes, l'Allemagne perd sans doute sa meilleure occasion de gagner du temps pour reconstituer en 1943 ses défenses à l'Est.

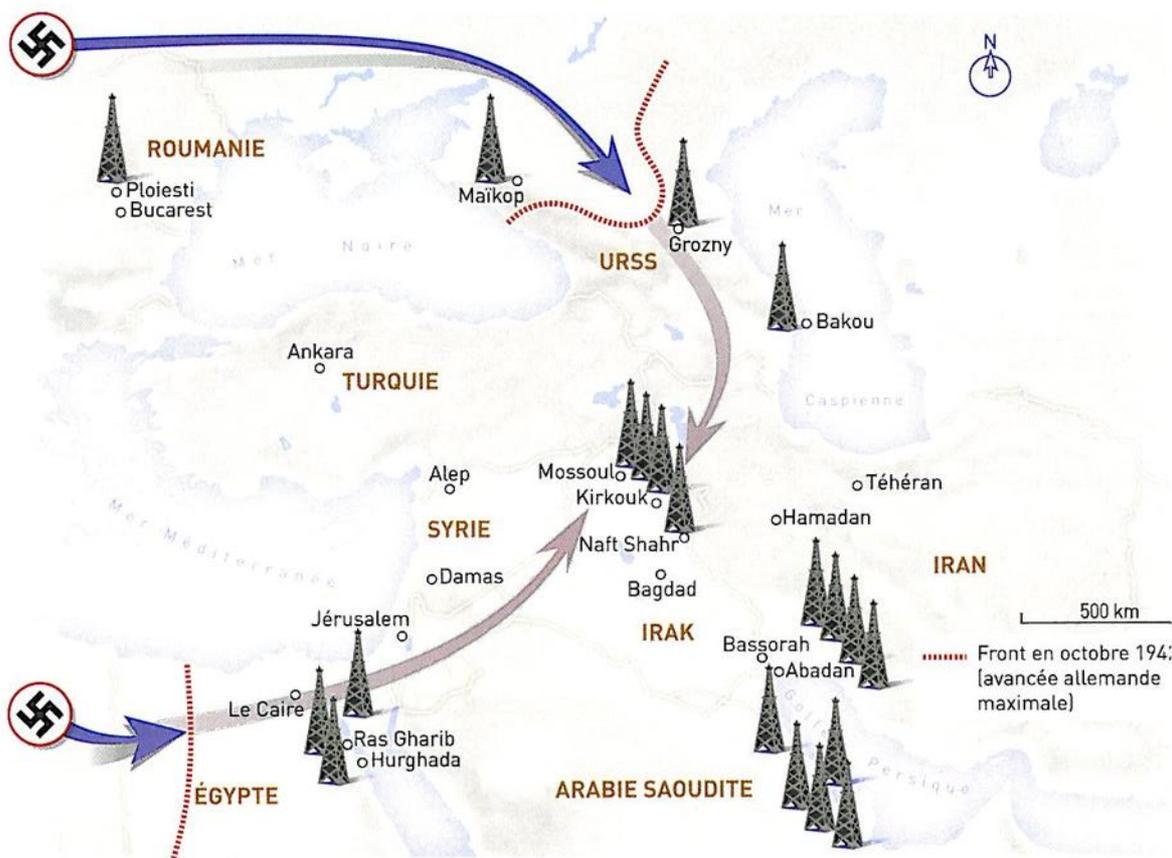


Un pour Berlin et Tokyo

ouvrir les portes du Caucase que, pour la première fois, la Wehrmacht estime à portée de ses pointes mécanisées. Le 28 juin 1942, les forces du groupe d'armées Sud (scindé fin juillet en deux groupes d'armées A et B) s'élancent dans la vaste steppe de la Russie du Sud. Accumulant les victoires contre les armées à moitié entraînées que les Soviétiques jettent en travers de leur chemin, les Panzer peuvent croire la victoire proche. Début août, les succès initiaux allemands, spectaculaires, laissent enfin entrevoir la conquête des immenses réserves pétrolières soviétiques.

Résistance acharnée de l'Armée rouge

Mais lorsqu'ils s'emparent de Maïkop, premier des champs pétrolifères sur les contre-forts du Caucase et à près de 800 km de leur ligne de départ, les Allemands doivent déchanter. La résistance soviétique, qui tire partie du terrain de plus en plus difficile, se durcit ; l'avance quotidienne, jusqu'ici de l'ordre de 30 à 40 km, se réduit à moins de 3 km par jour ; les combats se font de plus en plus âpres. Et, surtout, les puits ont été entièrement détruits, toutes les infrastructures démolies ou évacuées : pas une goutte de pétrole ne peut en sortir. La conquête ne sert à rien. Les experts du Reich estiment une remise en fonctionnement



■ L'illusion de la percée vers les champs pétroliers du Moyen-Orient

C'est d'abord au Moyen-Orient que Berlin cherche les clés du Caucase. En janvier 1941, alors que les premiers éléments de l'Afrikakorps de Rommel sont en cours de transfert pour l'Afrique du Nord, l'OKW prend langue avec le ministère des Affaires étrangères du Reich pour explorer la possibilité d'un coup de main contre l'Irak et surtout l'Irak. Les militaires trouvent une oreille attentive : diplomates et milieu d'affaires allemands s'intéressent alors particulièrement au Moyen-Orient et à ses richesses. Mais la Wehrmacht, elle, veut surtout deux choses. Dans l'immédiat, il s'agit de frapper le Royaume-Uni, non tant en prenant l'Égypte à revers qu'en coupant Londres de l'Inde et en privant les Britanniques du pétrole du Golfe, un objectif particulièrement souligné par Fritz Grobba. Cet ancien ambassadeur allemand à Bagdad devient, à la faveur d'une révolte d'un groupe d'officiers nationalistes irakiens contre la puissance tutélaire britannique, la cheville ouvrière du « raid stratégique » que lancent les Allemands contre l'Irak en avril 1941. Ceux-ci déploient en catastrophe un petit corps

aérien et des éléments de commando de l'Abwehr (le service de renseignements de la Wehrmacht). Mais l'opération, menée avec des moyens dérisoires, échoue lamentablement. Lorsque les premiers éléments de la Luftwaffe et la mission de Grobba arrivent dans le Nord de l'Irak, le 11 mai 1941, la révolte est presque étouffée, les Britanniques sont en pleine reconquête. Et ces derniers ne s'arrêtent pas là : non contents de reprendre le contrôle de l'Irak, ils s'emparent de la Syrie (juin-juillet) puis, avec les Soviétiques, neutralisent les velléités proallemandes en Iran (août-septembre). Rommel, réduit à la défensive après s'être épuisé stérilement devant Tobrouk, ne peut rien faire. Non seulement l'objectif immédiat – la fixation dans la durée d'importants moyens britanniques dans des missions de police coloniale – n'est pas atteint, mais le but de déboucher vers le Caucase par le Moyen-Orient et l'Irak s'éloigne. Qu'importe toutefois à Hitler, car entre-temps Barbarossa a commencé et si la « pince sud » méditerranéenne est bloquée, nul à l'OKW ne doute qu'une voie directe ne soit rapidement ouverte par l'effondrement complet de l'URSS.

À l'été 1942, Hitler a pu nourrir le rêve d'une jonction de ses armées dans la région pétrolière du Kurdistan irakien. La pince nord, après avoir détruit l'Armée rouge et mis la main sur Bakou, serait venue tendre la main à la pince sud, l'Afrikakorps de Rommel, qui serait passé sur le ventre de la 8^e armée britannique. Il ne s'agit que d'un rêve, d'une pure illusion cartographique. La Wehrmacht ne dispose pas des moyens offensifs et de la logistique nécessaires à une opération de dimensions continentales. Les forces allemandes engagées dans le Caucase seront bloquées à 20 km de Grozny et Rommel ne prendra jamais la position d'El-Alamein. Entre ces deux pinces, il reste alors la bagatelle de 2000 km...



Un Junkers 88 fait son plein d'essence. Le prolongement des opérations en URSS a provoqué une surconsommation pétrolière non programmée.



le mirage caucasien d'Hitler a vécu, son échec dans la ruée vers l'or noir vient de coûter la guerre à l'Allemagne nazie.

L'Insulinde est l'ensemble des îles du Sud-Est asiatique qui séparent l'océan Indien de l'océan Pacifique. Aujourd'hui, cet immense archipel regroupe plusieurs pays dont les Philippines, l'Indonésie, la Malaisie orientale ou encore le sultanat de Brunei.

impossible avant au mieux l'été 1943, et encore à capacité réduite. L'avancée continue pourtant encore quelques semaines, toujours plus dure au fur et à mesure que la Wehrmacht s'enfoncé dans les monts du Caucase, progressant vers Grozny et Touapsé, jamais atteints. En octobre, alors que la VI^e armée de Paulus est enfermée dans Stalingrad, l'échec est finalement consommé. Moins de deux mois plus tard, le groupe d'armées A, épuisé par sa campagne d'été, doit décrocher en catastrophe sous peine d'être encerclé et détruit :

Le Japon à la conquête des pétroles de l'Insulinde

Le Japon se lance en décembre 1941 à la conquête de l'Asie du Sud-Est avec un objectif prioritaire : s'emparer des trois « joyaux » que constituent Bornéo, Sumatra et Java. À elles trois, ces îles renferment la clé de l'indépendance énergétique de l'archipel nippon, vis-à-vis des États-Unis en particulier. Leurs champs d'hydrocarbures

représentent en effet dans le monde des années 1940 l'équivalent du Moyen-Orient un quart de siècle plus tard : la promesse de réserves inépuisables (voir carte p. 50). Mais si le pétrole de **L'Insulinde** est pour Tokyo la récompense ultime, sa conquête nécessite d'éliminer de l'équation militaire les forces anglo-américaines : si les maigres contingents coloniaux néerlandais ne représentent guère une menace pour la marine et l'armée impériales, il en va tout autrement de la Royal Navy, dont la grande base de Singapour est toute proche, et surtout de sa consœur américaine, qui dispose aux Philippines d'une base



Une division blindée allemande moyenne consomme jusqu'à 5 000 litres de carburant par kilomètre.

avancée située précisément sur le chemin du pétrole. L'offensive contre l'Asie du Sud-Est doit donc simultanément s'assurer des champs pétrolifères et de leurs infrastructures aussi intactes que possible et sécuriser autour de celles-ci un vaste périmètre défensif maritime afin de les préserver contre toute contre-offensive alliée. Cette double exigence constitue le cadre inflexible dans lequel les planificateurs japonais doivent opérer : elle donne à l'offensive de décembre 1941 à mars 1942 l'aspect d'une succession très rapide d'opérations largement amphibies et de raids aéronavals dans des directions divergentes,

d'où son surnom « d'offensive centrifuge ». L'attaque sur Pearl Harbor, qui écarte — temporairement — le risque d'une action navale américaine, coïncide donc avec des débarquements dans le Nord du Pacifique occidental (atoll de Wake) et avec la prise de Hong Kong ; mais surtout, les forces japonaises débarquent aux Philippines et en Malaisie, où elles foncent vers Singapour. La surprise et la rapidité de l'avance japonaise déstabilisent les Alliés, dont la structure de commandement dite ABDA (*American-British-Dutch-Australian*), ralentie par

les lourdeurs de la coopération multinationale, peine à reprendre pied. Au début de janvier 1942, les rives de la mer de Chine méridionale et leurs lignes de communication assurées, les Japonais sont en position idéale pour s'emparer des pétroles indonésiens. Déjà maîtresses du Brunei après un coup de main lancé le 15 décembre 1941, les forces japonaises s'élancent, scindées en trois groupements opérationnels : Ouest contre Sumatra et Java, Centre vers la côte sud-est de Bornéo, et Est (en charge de la sécurisation du flanc de l'offensive) vers Sulawesi (Célèbes),



En novembre 1942, les Alliés débarquent en Afrique du Nord et prennent l'Afrikakorps à revers. Tout espoir allemand de s'emparer du pétrole au Moyen-Orient s'évanouit.

LE JAPON LOIN DE SES BASES

Le problème pétrolier nippon tient tout entier dans l'échelle de cette carte. Conquérir les puits de Bornéo et de Sumatra, c'est faisable. Mais transporter ensuite le brut jusqu'au Japon à travers des mers infestées de sous-marins américains et avec une flotte de tankers trop faible, c'est une autre équation que Tokyo ne pourra jamais résoudre.

le Timor et Bali. Dès le 11 janvier, le groupe Centre s'empare de Tarakan, avant de sécuriser le 24, suite à une victoire navale sur les forces alliées, le port de Balikpapan et ses raffineries, clé des pétroles de Bornéo. Mi-février, alors que Singapour est à la veille de se rendre, le groupe Ouest passe à l'attaque : quelques heures avant le débarquement des fantassins nippons à Sumatra, un raid audacieux des parachutistes de la marine impériale s'empare par surprise des raffineries

de Palembang et de ses précieuses infrastructures de raffinage (voir encadré ci-contre). Début mars, Java tombe à son tour. Tokyo peut s'estimer satisfait : en à peine trois mois, ses forces se sont emparées de l'or noir de l'Insulinde, au prix de pertes ridicules. Mais posséder et exploiter des ressources n'est pas la même chose et la vulnérabilité du trafic maritime nippon ne va pas tarder à amenuiser considérablement la capacité du Japon à faire fructifier sa conquête...

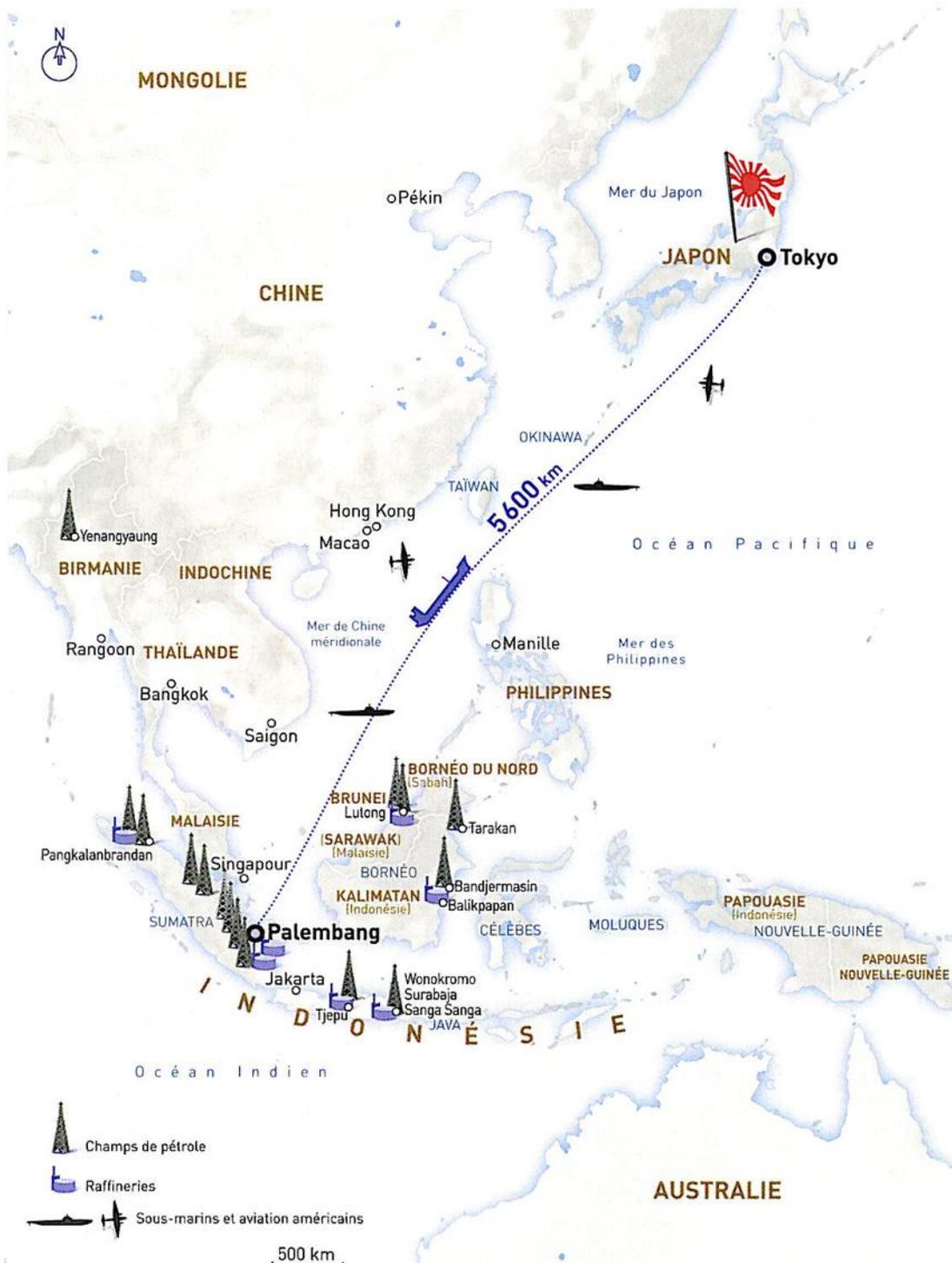
Paras nippons sur Palembang

Partis de Singapour dans la nuit du 14 février 1942, cinquante avions de transport japonais s'élancent vers Palembang. Leur objectif est ce port de la côte orientale de l'île de Sumatra, ses infrastructures pétrolières dont les installations de raffinage. Les appareils nippons doivent parachuter les 400 soldats de la 1^{re} force navale spéciale de débarquement de Yokosuka pour s'emparer des infrastructures de forage et de raffinage du port avant le débarquement du gros des forces d'invasion. De la surprise dépend le succès de l'opération, pour prendre de vitesse les équipes de sabotage alliées. Aussi les avions de transport japonais sont-ils... des Lockheed Hudson de patrouille maritime britanniques et australiens, capturés sur les aérodromes malais et portant encore leurs cocardes d'origine. Lorsqu'ils débouchent au-dessus de Palembang, les aviateurs nippons savent qu'ils ont gagné la partie : la DCA hésite, se déclenche trop tard, les parachutistes sont déjà à terre et empêchent les équipes de démolition d'agir. Au prix de rudes combats, les paras japonais s'emparent des installations presque intactes.

Si s'emparer du Caucase est pour l'Allemagne la clé de la poursuite de la guerre, l'opiniâtreté de la résistance britannique et l'expansion de la guerre au bassin méditerranéen se marient pour pousser l'Allemagne à tenter plusieurs fois de couper Londres de l'accès à ses ressources pétrolières. Après l'échec de ses coups de main moyen-orientaux, la dernière possibilité pour l'Allemagne d'atteindre les approvisionnements britanniques est de s'attaquer aux pétroliers qui les acheminent.

Les U-Boote attaquent...

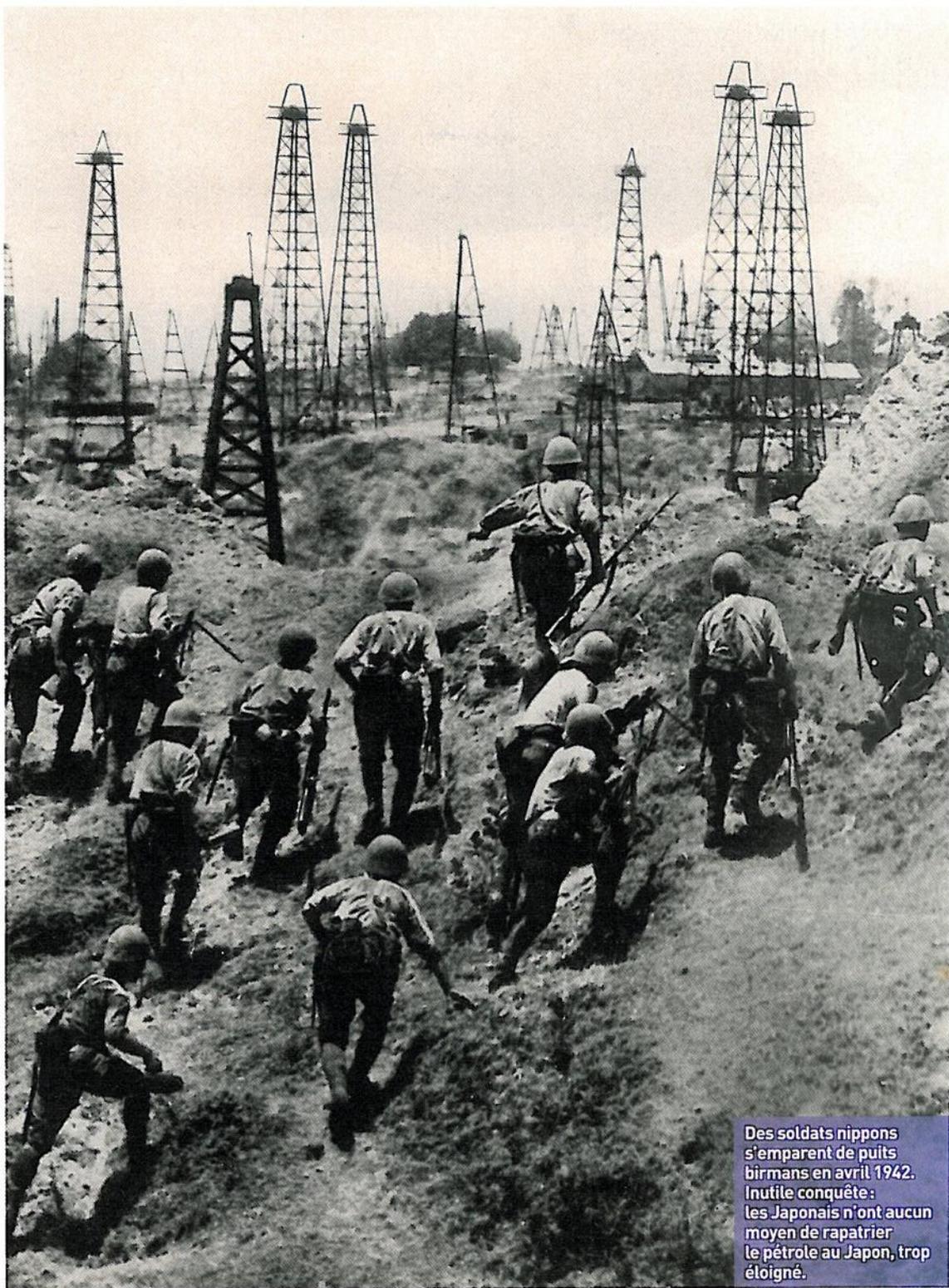
La déclaration de guerre d'Hitler aux États-Unis, trois jours après Pearl Harbor, offre à l'amiral Dönitz, qui commande les sous-marins de la Kriegsmarine, cette opportunité. Le 11 décembre 1941, il lâche ses U-Boote contre le trafic maritime le long de la côte Est des États-Unis. Baptisée « Paukenschlag » (littéralement « roulement de timbales »), l'opération est initialement conduite par cinq sous-marins seulement, dont les ordres sont d'attaquer en priorité les pétroliers. En dépit



le leur nombre réduit, les U-Boote ont immédiatement carton plein. Les défenses américaines contre les sous-marins sur la côte sont presque inexistantes. Le capitaine de l'U-123 se paie le luxe de faire surface à l'entrée du port de New York, contemplant les lumières de Manhattan...

En quelques semaines, les cinq sous-marins de Paukenslag font de tels ravages — près de 150 000 t coulées et zéro perte — sans rencontrer la moindre opposition, que leurs remplaçants deviennent encore plus audacieux. Les raffineries d'Aruba et de Curaçao, dans les Caraïbes, sont bombardées par des sous-marins en surface à la mi-février 1942. L'hécatombe des pétroliers continue : jusqu'à fin avril, 198 navires totalisant 1,5 million de tonnes sont coulés, au prix de la perte d'un seul sous-marin allemand, puis encore 148 navires et 750 000 t d'avril à juin dans la seule zone des Antilles ! Les tankers représentent plus de 60 % du tonnage détruit, et les fournitures de pétrole en provenance du golfe du Mexique s'effondrent. Alors que 4 million de barils sont transférés chaque jour jusqu'aux ports de la côte Est en 1941, ce trafic n'atteint plus que 391 000 barils l'année suivante. La Grande-Bretagne est menacée d'asphyxie pétrolière et doit multiplier les rationnements. Les pétroliers effectuant le trajet transatlantique sont certes mieux protégés (ils voyagent en convoi), mais ils restent malgré tout de moins en moins nombreux, faute de pétrole à transporter...

La réaction alliée s'organise cependant, après six mois de coûteuses tergiversations américaines. En moins d'un an, un immense réseau d'oléoducs traversant le Sud-Est des États-Unis est construit (voir p. 52) et se substitue partiellement aux pétroliers, permettant de réserver ceux-ci au trafic transatlantique. Le système des convois s'est étendu aux eaux américaines et les chantiers américains produisent en masse escorteurs et surtout tankers, plus vite que les U-Boote ne peuvent les couler. Au printemps 1943, les hommes de Dönitz ont définitivement perdu la main et le dernier espoir allemand de mettre le Royaume-Uni à genoux s'est évaporé. L'axe a échoué dans la bataille du pétrole, et les Alliés s'apprentent à le lui signifier. ■



Des soldats nippons s'emparent de puits birmanais en avril 1942. Inutile conquête : les Japonais n'ont aucun moyen de rapatrier le pétrole au Japon, trop éloigné.

■ Et si l'Allemagne avait pris Maïkop et Grozny ?

Il ne se serait rien passé ! Le Reich n'aurait rien pu faire de ce brut même si les puits n'avaient pas été détruits par les Soviétiques. En effet, la façon d'acheminer de gros tonnages vers l'Allemagne n'a jamais été discutée à fond par Hitler, Göring ou Keitel. Faute de desserte ferroviaire, la seule manière de sortir les 2,5 millions de tonnes de pétrole de Grozny et de Maïkop serait de leur faire emprunter la mer Noire. Or, la flotte rouge la domine totalement. Pour la mettre hors-jeu, l'Allemagne doit intégrer à ses plans soit une occupation complète des côtes soviétiques de la mer Noire, soit doter la Luftwaffe des moyens antinavires nécessaires. Deux programmes gigantesques ! Si l'un de ces deux préalables est rempli, et si la Turquie ne fait pas obstacle, rien n'est encore

réglé car les pétroliers emprunteraient les détroits puis rallieraient un port grec ou italien. Mais on voit mal la flotte et l'aviation britanniques de Méditerranée leur rendre les honneurs ! Le brut devra donc débarquer prudemment en mer Noire, à l'embouchure du Danube, puis remonter ce fleuve par péniches spéciales jusqu'en Autriche ou, plus vraisemblablement, jusqu'à Giurgiu en Roumanie, enfin gagner, par fer, les raffineries de Ploiesti. Or, un rapport de mars 1941, élaboré par le général Hermann von Hanneken et adressé à l'OKH (état-major de l'armée allemande), prévenait que, même en cas de capture des puits caucasiens intacts, il n'y aurait aucun moyen de transport disponible sur le Danube, tous les tankers fluviaux étant déjà mobilisés pour exporter le brut de Ploiesti vers le Reich. Le rapport concluait que, dans ces conditions, le tonnage de brut russe arrivant aux raffineries ne dépasserait pas 10 000 tonnes par mois. Jean Lopez



Un gigantesque pipeline de 2 500 km relie les puits de pétrole du Texas aux centres industriels du Nord-Est des États-Unis (opérations de soudure, octobre)

PÉTROLE

La fontaine de pétrole américaine

Par Laurent Kenninger

Les grandes compagnies pétrolières — les majors — bénéficient de gigantesques gisements situés au Texas, en Louisiane, dans le golfe du Mexique et en Californie du Sud. Au printemps 1941, l'administration Roosevelt met en place les organisations et les structures qui vont permettre la mobilisation totale de l'industrie pétrochimique.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, les États-Unis sont déjà le premier producteur de pétrole au monde. Leurs grandes compagnies pétrolières — les majors — sont en passe de damer définitivement le pion à leurs grandes concurrentes, principalement britanniques, et de contrôler le marché planétaire. Et ce, malgré les législations antitrust

que Washington a édictées contre elles à plusieurs reprises. Mais ces compagnies bénéficient surtout de gigantesques gisements situés principalement au Texas, en Louisiane, dans le golfe du Mexique et en Californie du Sud. Pourtant, les autorités américaines vont très tôt prendre conscience du fait que, si les États-Unis doivent entrer en guerre — ce qui n'est qu'une question de temps —, il conviendra tout de même de

faire des efforts gigantesques pour améliorer une situation qui deviendra vite insuffisante. Surtout, cette puissance énergétique pourrait souffrir de l'extrême méfiance — pour ne pas dire plus — régnant entre les majors et le gouvernement. Tout d'abord, l'administration Roosevelt met en place les organisations et les structures qui vont permettre la mobilisation totale de l'industrie pétrochimique. Cela s'impose d'autant plus que plusieurs majors jouent un

jeu trouble avec les nazis et les industriels allemands... Ainsi, la Standard Oil of New Jersey avait fourni aux nazis les brevets du tétraéthyle de plomb, un composant indispensable à la production d'essence aviation, relate l'historienne Mira Wilkins*. Roosevelt va donc très habilement manier la carotte et le bâton, en expliquant patiemment aux industriels en question à quel point ils vont avoir intérêt à se montrer patriotes et en leur assurant que des profits gigantesques les attendent. Comme gage de sa bonne volonté, il va nommer des hommes issus de l'industrie pétrolière à la tête de ces organismes, tous chapeautés par le secrétaire à l'Intérieur, Harold Ickes.

Toujours est-il qu'avec la *Petroleum Administration for War* (PAW), créée le 28 mai 1941, soit bien avant l'attaque sur Pearl Harbor, et la *Petroleum Industry War Council* (PIWC), où siègent des représentants des industriels, le Président américain dispose des outils politico-administratifs pour diriger et coordonner un secteur hautement stratégique, tout en conservant les avantages du grand capitalisme privé. Le lendemain de l'attaque de Pearl Harbor, le PIWC tient sa première réunion. La montée en puissance peut donc maintenant s'effectuer dans les meilleures conditions possibles.

De nouveaux gisements sont découverts

Une campagne de prospection et de forage de nouveaux puits est lancée, qui portera en 1944 le nombre total de puits à 418 000 contre 380 000 en 1939. Les gisements majeurs (Californie, Texas, Louisiane, golfe du Mexique) seront exploités au maximum de leurs capacités. De nouveaux gisements sont découverts, qui augmentent les ressources prouvées de 15,7 % en 1945. Des puits sous-exploités ou abandonnés sont remis en service au maximum de leurs capacités, y compris dans des États où ils avaient été plus ou moins oubliés comme la Pennsylvanie ou l'État de New York, et ce à n'importe quel coût. Comme les différents bruts obtenus sont de qualité et de composition très variables et qu'en outre les produits finaux nécessaires apparaissent de plus en plus variés (essence, essence aviation, caoutchouc, plastiques, explosifs, produits chimiques, engrais, lubrifiants, etc.), la recherche pousse toujours plus loin les connaissances en matière de pétrochimie et de nouvelles méthodes de raffinage vont être

découvertes. D'ailleurs, les usines elles-mêmes connaissent un essor sans précédent. Dans un premier temps, 32 nouvelles raffineries sont assemblées dans l'urgence, toutes financées par le gouvernement. Au total, 200 nouvelles unités seront construites durant le conflit, soit 50 % du total existant avant la guerre, portant la capacité américaine à la fin du conflit à 60 % de la capacité mondiale de raffinage. Afin de transporter le liquide extrait vers les centres industriels, un gigantesque système d'oléoducs terrestres est mis en place sur 2 500 km entre le Texas et les grands complexes industriels du Nord-Est côtier : le Big Inch pour le brut, le Little Big Inch pour les produits raffinés.

Par ailleurs, on peut dire que les productions pétrolières du Venezuela, du Mexique et du Canada ont été intégrées, directement ou non, à ce vaste dispositif. Au Mexique, notamment, les Américains avaient mal digéré la nationalisation des pétroles, en 1938, et boycottaient depuis la production de ce pays. Certains allèrent même jusqu'à souhaiter la guerre, mais Roosevelt se montra là encore d'une grande sagesse stratégique.

Constatant que les Mexicains étaient devenus en trois ans des fournisseurs de l'Allemagne et de l'Italie, mais craignant aussi que les côtes mexicaines deviennent un refuge pour les U-Boote, Roosevelt préfère donner une impulsion supplémentaire à la politique de « bon voisinage » (*Good Neighbor Policy*) qu'il avait initiée en 1934. En passant l'éponge sur les nationalisations et en faisant à nouveau de son pays un client du Mexique, non seulement il fait bénéficier les États-Unis d'un apport de pétrole considérable, mais il en prive du même coup les puissances de l'Axe.

Mais les carburants ne constituent pas le seul usage stratégique du pétrole ; l'autre grande production est celle du caoutchouc synthétique. Avec la conquête japonaise de l'Asie du Sud-Est, en effet, les États-Unis sont d'un seul coup privés de toutes leurs sources d'approvisionnement en caoutchouc naturel. Mais Roosevelt a prévu le coup depuis

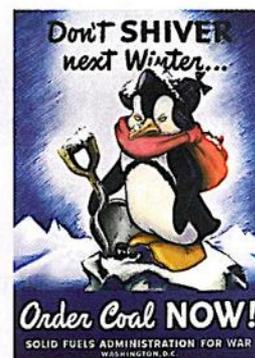
longtemps. Dès juin 1940, il a créé la *Rubber Reserve Company* dans le but de constituer des stocks. Douze jours après Pearl Harbor, les quatre grandes compagnies productrices de caoutchouc concluent une alliance dans le but d'échanger des brevets et des informations. Leur objectif est désormais la production annuelle de 400 000 tonnes de caoutchouc synthétique. En 1942, elles vont en produire 3721 tonnes ; en 1945, 756 042 tonnes... Une filière industrielle complète est donc ainsi créée pratiquement *ex nihilo*. À aucun moment durant la guerre, les forces alliées n'ont eu à souffrir d'une pénurie de caoutchouc.

Politique de rationnement

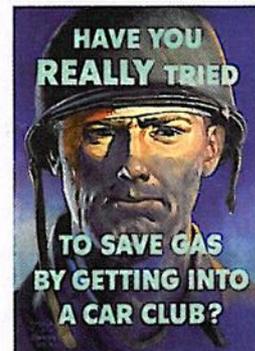
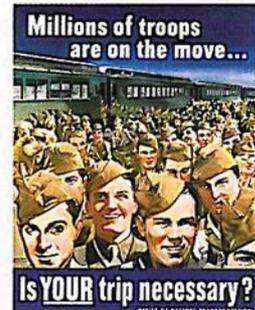
Toute cette stratégie s'accompagne d'une politique de rationnement et d'économies au sein de la population. Bien entendu, ces efforts ne sont en rien comparables à ce que subissent les populations des autres pays en guerre. Mais les citoyens américains sont néanmoins incités à limiter leurs déplacements et les rationnements entraînent le développement d'un marché noir

assez important. De plus, on recourt massivement au charbon, notamment dans les chemins de fer et pour le chauffage des habitations. Le bilan à la fin du conflit est proprement édifiant : en 1945, les États-Unis fournissent les deux cinquièmes de l'énergie produite dans le monde ; la même année, ils extraient 244 millions de tonnes de pétrole (soit plus des deux tiers de l'extraction mondiale), contre 180 millions de tonnes en 1937 ; sur l'ensemble de la guerre, ils produisent 5 milliards de barils, soit leur consommation nationale et 70 % de la consommation alliée. L'Amérique mesure mieux que quiconque l'importance de cette matière première. Or, c'est aussi à ce moment-là que ses experts comprennent que la manne nationale ne pourra plus jamais donner autant. Il faut dorénavant se tourner vers d'autres régions. Le Moyen-Orient par exemple... et particulièrement l'Arabie saoudite qui entre dans l'alliance américaine en mars 1945. ■

Roosevelt va très habilement manier la carotte et le bâton pour expliquer aux majors l'intérêt de se montrer patriotes.



HELP WIN THE WAR
Squeeze in one more



Aux États-Unis, les consommateurs sont incités à économiser l'énergie à travers des campagnes d'affichage aux messages patriotiques. « Des millions de troupes sont en mouvement... VOTRE voyage est-il indispensable ? », interpelle l'une d'elles.

* Auteur de *The History of Foreign Investment in the United States, 1914-1945*, Harvard Univ. Press, 2004.

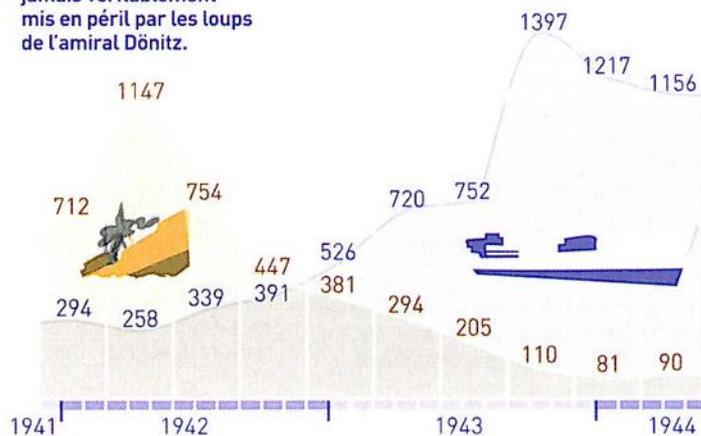
Les États-Unis trouvent l'

Par Benoist Bihan

Après avoir enrayé fin 1942 toutes les vellétés offensives de l'Axe, les Alliés passent en 1943 à la contre-offensive. L'assaut contre les ressources pétrolières allemandes et japonaises ne cesse de prendre de l'importance, avec des résultats décisifs à partir de l'automne 1944.

DES TANKERS ALLIÉS PAR CENTAINES

Ce graphique illustre l'impossible tâche des U-Boote. Ils ne réussissent à troubler les planificateurs alliés qu'à l'extrême fin de 1941 et au début de 1942, quand les sous-marins coulent les tankers américains isolés et non protégés dans le golfe du Mexique (voir p. 50). Dès la mi-1942, la partie est jouée. Les Allemands torpillent moins de pétroliers que les chantiers américains, britanniques et canadiens n'en produisent. Le ravitaillement des îles britanniques ne sera jamais véritablement mis en péril par les loups de l'amiral Dönitz.



Tankers (en milliers de tonnes) construits par les Alliés et détruits par les Allemands de décembre 1941 à mai 1944

Les Alliés sont très tôt conscients de la fragilité de la situation pétrolière allemande. Dès 1937, une étude du ministère de l'Air britannique invite en cas de guerre à faire de l'industrie pétrolière une cible prioritaire des bombardiers britanniques. En dépit de quelques raids à l'été 1940, cette recommandation demeure lettre morte jusqu'à la seconde moitié de 1943. Avant cette date, en effet, les Alliés ne disposent ni des forces ni des moyens techniques pour s'en prendre efficacement à l'industrie allemande. L'absence dans les rangs alliés de chasseurs d'escorte à long rayon d'action — jusqu'à l'entrée en service en nombre du P-51 Mustang en janvier 1944 — est un obstacle à toute offensive prolongée, sous peine de subir des pertes insoutenables. Si les attaques contre le pétrole allemand constituent bien un objectif prioritaire des forces aériennes stratégiques alliées listé dans la « directive de Casablanca » du 21 janvier 1943, aucune offensive soutenue ne peut donc être envisagée avant début 1944. Et encore : l'élimination de la Luftwaffe constitue un préalable indispensable à toute campagne de bombardement. Et la préparation du débarquement

en Normandie prend le pas sur toute autre mission.

Les planificateurs alliés identifient toutefois très tôt un objectif dont la destruction porterait un coup sérieux à l'effort de guerre allemand : les installations de raffinage de Ploiesti, en Roumanie. À elles seules, celles-ci représentent 35 % de la production allemande de carburants raffinés, dont une partie alimente directement l'énorme Ostheer, l'armée allemande engagée en Russie. Le 1^{er} août 1943, 175 B-24 Liberator s'envolent donc de Libye pour bombarder Ploiesti.

Le raid (voir encadré p. 58)

échoue dans son objectif premier, la destruction des raffineries. Mais l'attaque inflige assez de dégâts et désorganise suffisamment la production pour contraindre l'Allemagne à puiser dans ses réserves

stratégiques à une phase cruciale de la guerre (offensive soviétique d'été, débarquement en Sicile). L'Allemagne devient ainsi incapable de reconstituer ses stocks et chaque coup suivant contre sa production — les usines d'hydrogénation en particulier — va l'obliger à entamer un peu plus ses réserves, rapprochant d'autant le spectre de la panne d'essence généralisée.

Après ce raid spectaculaire aux effets difficiles à appréhender immédiatement pour les Alliés — un rapport de fin 1943 considère même qu'il s'agit d'un échec complet —, le reste de l'année et le début de 1944 se passent à réduire les défenses aériennes allemandes et surtout à désorganiser le réseau de communication et de transport à l'Ouest, pour ralentir et empêcher autant que possible l'acheminement de

renforts en France lors du débarquement. Ce n'est qu'en mai 1944 que, les objectifs de ce « Transportation plan » étant estimés remplis, une partie des bombardiers est enfin affectée à l'attaque de cibles pétrolières.

Speer sonne l'alerte auprès d'Hitler

L'effet des deux premières opérations de bombardement massives, l'une le 12 mai et l'autre les 28 et 29 mai 1944, contre plusieurs usines d'hydrogénation, qui

représentent ensemble 40 % de la production synthétique allemande, est immédiat. Les rapports de renseignement alliés relaient les conclusions que le ministre de l'Économie du Reich, Albert Speer, envoie

très alarmé à Hitler : si ces bombardements continuent, l'Allemagne s'effondrera faute de carburant et sera dès septembre incapable de conduire normalement des opérations militaires.

Les Alliés se lancent donc à l'attaque de l'industrie pétrolière allemande, avec des moyens croissants. En juin 1944, 12 % des bombes larguées par l'US Army Air Forces (USAAF) et la RAF le sont contre des cibles liées au pétrole, y compris contre Ploiesti que la 15th Air Force américaine, depuis ses bases en Italie, matraque au point d'y diviser la production par cinq.

Les Allemands reconstruisent frénétiquement les usines détruites, les renforcent et les fortifient. En septembre, ils ordonnent d'enterrer une partie de la production, une décision qui n'aura pas le temps de

En Allemagne, l'effort de reconstruction des usines ne parvient pas à compenser l'effet des bombardements.

talon d'Achille de l'Axe

An aerial black and white photograph capturing the aftermath of a strategic bombing. A large industrial complex, identified as the Ambès oil refinery, is engulfed in thick, dark smoke and bright fire. The smoke billows upwards and outwards, partially obscuring the structures below. In the lower right foreground, a B-24 Liberator bomber is seen from a high-angle perspective, flying away from the viewer. The aircraft's four engines and tail section are clearly visible. The overall scene conveys the scale and impact of the attack.

Bombardement des installations du bec d'Ambès dans l'estuaire de la Gironde, le 9 août 1944. Cette année-là, 12 % des bombes larguées par les Alliés visent des cibles liées au pétrole.

produire des résultats tangibles avant la fin de la guerre. Faisant largement appel à une main-d'œuvre servile, qu'il s'agisse de déportés ou de prisonniers soviétiques, ils s'efforcent de relancer la production. Jusqu'en septembre cependant, leurs efforts demeurent sans grand effet. En dépit d'un mauvais temps inhabituel, les bombardiers alliés pilonnent avec acharnement les infrastructures allemandes ; d'autres missions visent le transport du carburant, notamment via le Danube (voir encadré p. 57). Speer prévoit l'immobilisation de la Wehrmacht faute de carburant pour octobre, et ce d'autant plus que la Roumanie change brutalement de camp courant août, privant définitivement l'Allemagne de Ploiesti, occupé par l'Armée rouge.

La chute de la Roumanie est pour Berlin une nouvelle d'autant plus mauvaise que les bombardiers américains basés en Italie peuvent dès lors se concentrer à leur tour contre les usines allemandes. En septembre, la production de carburant tombe à son point le plus bas depuis le début de la guerre. Seule la météo, particulièrement mauvaise à partir d'octobre, offre un répit au III^e Reich. Protégés par les intempéries, les travailleurs volontaires ou non de Speer parviennent à remettre partiellement en état les usines bombardées, même si les aviateurs alliés attaquent à la moindre éclaircie. En novembre, les cibles pétrolières s'attirent 31 % du tonnage largué, soit plus de 35 000 t de bombes. Mais c'est insuffisant pour empêcher le redémarrage de la production. Même si sa consommation d'essence doit être réduite de manière drastique, le Reich

parvient à prolonger son agonie de quelques mois : en décembre 1944, les réserves sont redevenues assez importantes pour tenir jusqu'à la fin du printemps suivant.

Le Reich est à sec

Le retour du beau temps à la mi-décembre réduit cependant vite à néant les efforts de reconstruction : à peine remises en état, les usines d'hydrogénation sont à nouveau attaquées, et l'aviation alliée — y compris l'aviation tactique désormais basée aux frontières mêmes du Reich — dévaste ce qui reste du réseau de transport, ralentissant les approvisionnements. Les unes après les autres, les infrastructures pétrolières du Reich sont pulvérisées, tandis que les derniers dépôts d'essence sont

à leur tour pris pour cible. Fin décembre, il est clair que l'Allemagne va être privée d'essence à très brève échéance, les efforts de reconstruction ne parvenant pas à compenser l'effet des bombardements : de 60 cibles prioritaires en janvier 1945,

la liste d'objectifs des aviateurs alliés descend à 40 dans la deuxième quinzaine de février, puis à 22 fin mars. La pénurie d'hydrocarbures et les restrictions que celle-ci entraîne sont telles que toute l'industrie pétrochimique est affectée, mettant en péril la fabrication d'explosifs. Pour les Alliés, l'offensive pétrolière est gagnée. Lorsqu'en avril leurs forces franchissent les frontières du Reich, l'armée de terre et la Luftwaffe ne peuvent plus s'opposer aux forces qui déferlent sur leur sol ; les tankistes et les aviateurs combattent jusqu'à épuisement de leur réservoir, puis détruisent leur matériel, prennent parfois un fusil ou un Panzerfaust et se transforment en fantassins le temps d'un dernier combat.

De même que pour l'Allemagne, les Alliés identifient très tôt le pétrole comme l'une des principales vulnérabilités japonaises. Mais au printemps 1942, quand s'arrête enfin l'offensive « centrifuge » nipponne (voir p. 48-49), les champs pétrolifères d'Asie du Sud-Est, comme les raffineries des Indes néerlandaises ou celles des îles de la métropole japonaise,

sont largement hors d'atteinte des bombardiers alliés, rejetés par l'avancée japonaise à plusieurs milliers de kilomètres de leurs cibles.

Toute attaque directe contre les infrastructures pétrolières va donc devoir attendre le développement de la contre-offensive stratégique alliée et la percée par une succession d'opérations amphibies des lignes de défense de la « sphère de coprosperité est-asiatique ». Tokyo s'estime donc largement protégé des attaques et les pétroliers nippons, à peine les conquêtes sécurisées, entament leur noria pour rapatrier le précieux pétrole indonésien.

Si les Japonais ne réalisent pas que leur flotte de tankers, peu nombreuse — 111 navires en tout et pour tout en décembre 1941, totalisant 575 500 t — est un véritable goulot

d'étranglement hypervulnérable, les Américains sont, eux, bien plus lucides. Juste après Pearl Harbor, lorsque le chef des opérations navales, l'amiral Ernest King, ordonne de « *livrer au Japon une guerre aérienne et sous-marine illimitée* », la flotte du Pacifique donne expressément

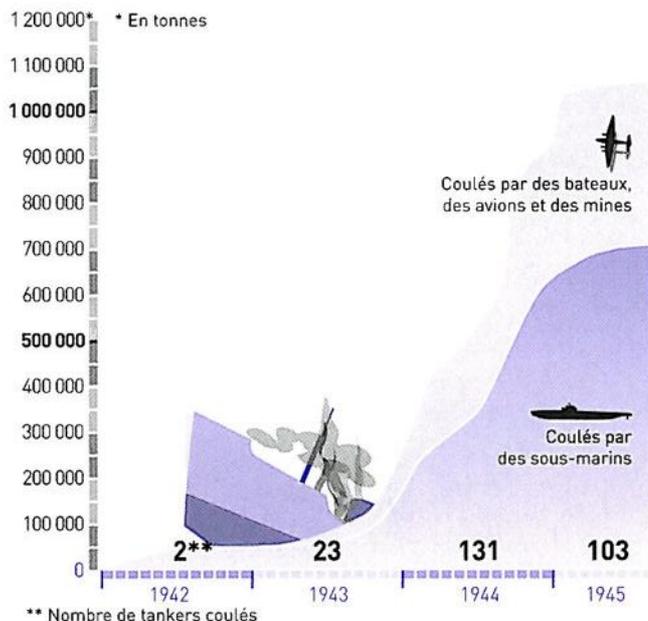
pour consigne à ses sous-marins de frapper en priorité les pétroliers, à égalité avec les grands navires de guerre (croiseurs, cuirassés et porte-avions) de la marine impériale.

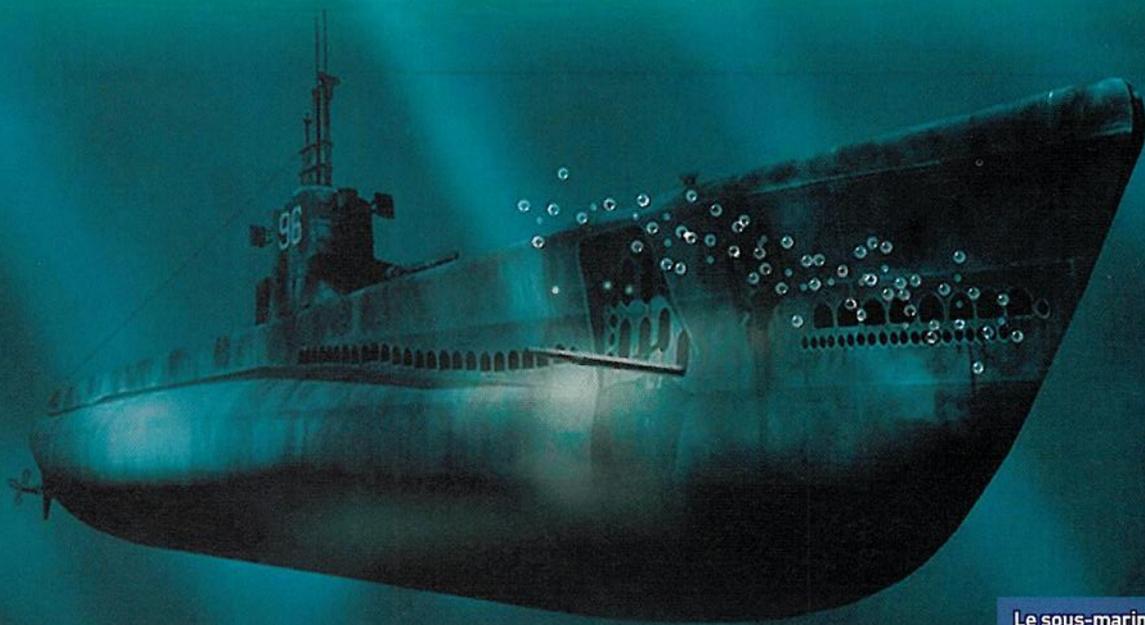
La chasse aux tankers japonais est lancée

Pendant toute l'année 1942, les résultats sont largement décevants. Handicapés par des torpilles défectueuses, les sous-marins américains sont en outre trop peu nombreux pour couvrir entièrement le Pacifique. Mais début 1943, tout change. Enfin dotés de torpilles fiables, les sous-marins de l'US Navy, dont le nombre ne cesse de croître, commencent à hanter les eaux indonésiennes et la mer de Chine : entre janvier et mars, plus de 220 000 t de pétroliers sont coulées, sans compter d'autres navires. Très tardivement, la marine japonaise réagit en instaurant enfin un système de convois — pour l'escorte desquels elle manque de navires —, en installant un chantier naval à Singapour et en changeant la route suivie par les tankers pour la faire longer ses bases d'Indochine et de Formose.

LA FLOTTE DE TANKERS JAPONAISE DÉCIMÉE

Terrible graphique, à rapprocher du précédent, page 54. Dès le début de 1944, les tankers nippons ne peuvent pratiquement plus rallier leur mère patrie, coulés par les sous-marins ou les avions américains. Par ailleurs, en août 1943, les B-24 détruisent les raffineries de Balikpapan et minent tous les accès au port. Désespérés, les Japonais chargent les barils de brut sur des cargos, des caboteurs, des chalutiers, qui explosent au premier impact. On verra d'énormes vessies de caoutchouc contenant 500 barils remorquées de nuit entre l'Indonésie et Singapour. Pur bricolage face à une puissance américaine écrasante et, surtout, plus intelligente.





Le sous-marin de classe *Gato*, assassin du trafic pétrolier japonais. Mal défendus, leur route décryptée par les services américains, les tankers japonais sont massacrés. Si fin 1944, les destructions plafonnent, c'est faute de victimes.

Mais non contents de torpiller, les sous-marins américains déploient aussi des mines, dans les eaux de l'archipel nippon et devant les ports de l'Insulinde [voir ce terme p. 48], avec des résultats dévastateurs. Les pertes ne cessent de croître en 1943 et deviennent catastrophiques l'année suivante. Et les constructions neuves ne compensent pas les pertes : le pic du nombre de pétroliers en service est atteint en décembre 1944 mais le tonnage total n'est alors plus que de 785 000 t, en baisse par rapport au pic de 834 000 t atteint fin 1943 : les grands pétroliers ont largement été coulés et les Japonais doivent constater l'échec de leur politique de construction de petits tankers, qui certes minimise la perte d'un seul navire mais consomme aussi plus de matières premières et... de carburant pour un résultat médiocre. En décembre 1944 toujours, le minage a pris de telles proportions qu'ils doivent purement et simplement abandonner le port de Balikpapan à Bornéo, dont ils avaient pourtant fait une base navale d'envergure. Entre-temps, l'avancée des forces alliées, débarquées aux Philippines depuis octobre, a mis l'Insulinde à portée de l'aviation et de l'aéronavale. US Navy et USAAF s'en donnent à cœur joie contre le trafic maritime. Depuis l'océan Indien, la Royal Navy se joint aux attaques, menant plusieurs raids aériens à partir de juin 1944 contre les champs pétrolifères de Java

et Sumatra. Au même moment, enfin à portée du Japon depuis la chute des Mariannes, l'USAAF lance contre les villes nippones ses B-29, infligeant rapidement aux raffineries des dégâts considérables. Contrairement à l'Allemagne, le Japon ne dispose que d'une industrie pétrochimique embryonnaire et ne peut pas compenser la rupture, consommée à partir de mars 1945, de ses voies de communication maritimes avec l'Indonésie. Avions et navires sont cloués sur leurs aérodromes et dans leurs ports et le carburant qui reste, coupé d'essence de synthèse de mauvaise qualité, provoque pannes et accidents, particulièrement dans les unités aériennes. Son accès au pétrole de l'Insulinde entravé dès la mi-1943, presque entièrement coupé à la mi-1944, le Japon n'aura presque pas joui des fruits de sa conquête, inexorablement étranglée par la « guerre sous-marine et aérienne illimitée » menée par son adversaire américain faute d'avoir su avant guerre anticiper la vulnérabilité de son commerce maritime.

Des déséquilibres d'avant guerre aggravés

L'effet des offensives alliées contre les ressources pétrolières allemandes et japonaises a été d'autant plus important qu'il est venu s'ajouter à des pénuries diverses, existant préalablement au début des hostilités. Entrées en guerre sans

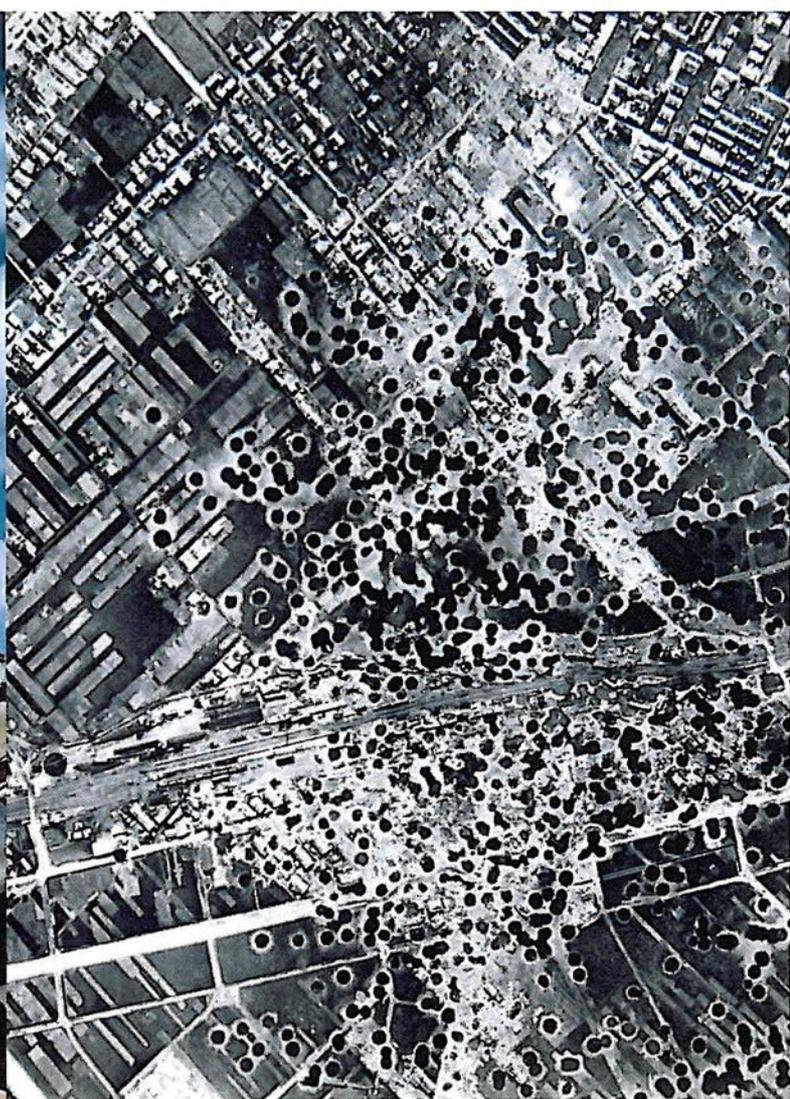
disposer de réserves suffisantes — l'Allemagne n'a de carburant que pour trois mois d'opérations intensives en septembre 1939, le Japon sous embargo se lance à l'assaut de l'Asie et du Pacifique en puisant uniquement dans ses réserves stratégiques —, les deux puissances de l'Axe ne tardent pas à subir les effets de leur incapacité à disposer de ressources suffisantes en hydrocarbures. Les offensives pétrolières alliées se sont donc avérées dévastatrices autant par elles-mêmes que parce qu'elles sont venues aggraver d'autres déséquilibres. L'Allemagne commence ainsi à souffrir de pénurie de carburant dès l'été 1942. Pour poursuivre les opérations contre l'URSS et en Afrique du Nord, ainsi que la lutte aérienne et sous-marine contre le Royaume-Uni, le Reich doit, avant même le début de la bataille de Stalingrad, entamer une politique de restrictions.

■ 1500 mines dans le Danube

À l'été 1944, les bombardiers du 205^e groupe de la RAF larguent plus de 1500 mines dans le Danube central entre Giurgiu en Roumanie et Bratislava en Slovaquie, sur les conseils d'une unité spéciale de renseignements de la Royal Navy opérant clandestinement le long du fleuve. Entre mai et octobre, les mines coulent plus de 250 navires de tous types, dont 29 tankers, en endommagent plus de 200 autres, soit un ratio inégalé d'une cible touchée pour trois ou quatre mines lancées. Cette opération, sans doute le minage le plus efficace de l'Histoire, interrompt presque entièrement le trafic sur le fleuve, surchargeant encore davantage le réseau ferroviaire allemand, par ailleurs lui aussi attaqué, et compliquant significativement les fournitures en carburant.



Du pétrole... pour détruire du pétrole ! C'est grâce aux réservoirs supplémentaires que les Alliés éliminent la chasse adverse, laissant sans défense les installations ennemies (à droite, gare de triage de Marifu, au Japon, en août 1945).



La première touchée est la Luftwaffe, dont le carburant alloué à l'entraînement est restreint. L'incapacité à s'emparer du Caucase aggrave les restrictions courant 1943, et ce d'autant plus que les programmes d'armements massifs lancés en

mars 1943 conduisent à une hausse du nombre de véhicules, d'aéronefs, de sous-marins à alimenter.

La paralysie progressive des armées allemandes

La Wehrmacht se voit ainsi progressivement contrainte, pour préserver et accroître le nombre de ses chars et avions en première ligne, et alors même que ceux-ci exigent davantage d'équipages, de rogner sur l'essence attribuée à leur entraînement. L'accroissement de la production d'essence synthétique début 1943 permet, l'espace de quelques mois, de redonner des marges de manœuvre, mais cette embellie n'est que de courte durée : dès l'été, l'intensité des opérations sur le front de l'Est et en Méditerranée, combinée à l'accroissement de l'activité aérienne alliée à l'Ouest, provoque une nouvelle baisse des stocks : jamais la production n'égalera plus la consommation, et il faut accroître les restrictions. Les conséquences ne se font pas attendre : la performance tactique diminue, les taux de perte augmentent, les accidents aussi. Résultat, il faut former encore davantage de personnels et ceux-ci sont de

moins en moins bien entraînés... Le Reich est pris dans un cercle vicieux qui le pousse, pour assurer le présent, à obérer l'avenir. L'Allemagne cesse ainsi de pouvoir planifier sur le long terme et ses chefs militaires gèrent la guerre de plus en plus au jour le jour. À partir du printemps 1944, les effets cumulés de la destruction progressive du réseau ferroviaire — qui surcharge davantage le transport routier, accroissant les consommations de carburant — et du début de l'offensive aérienne alliée contre les infrastructures pétrolières provoquent des restrictions y compris sur les opérations des armées allemandes. En septembre, leur mobilité est restreinte au point de vouer à l'échec toute action offensive d'envergure, tandis que le décrochage qualitatif des personnels s'accroît, favorisé par les pertes terribles subies à l'été sur tous les fronts. Si la Luftwaffe vole encore, les Panzer sont de moins en moins mobiles. À la fin de l'automne, la Heer (l'armée de terre allemande) révisé ses tableaux d'organisation et d'équipements pour remplacer camions et véhicules divers par des chevaux ou des bicyclettes,

Raid audacieux sur la Roumanie



L'opération Tidal Wave du 1^{er} août 1943 est le raid aérien le plus coûteux entrepris par l'aviation alliée par rapport au nombre d'appareils engagés : 30 % soit 53 des 175 B-24 Liberator abattus, autant gravement endommagés et irrécupérables, 440 membres d'équipage tués et 220 capturés après avoir été contraints d'évacuer leur appareil. Pour

infliger le plus de dommages possible, la décision est prise de bombarder à basse altitude les installations pétrolières de Ploiesti en Roumanie. Les équipages s'entraînent pendant plusieurs semaines à ce type d'attaque, depuis leurs bases autour de Benghazi en Libye. Le jour J, toutefois, une erreur de navigation désorganise le raid et conduit à bombarder plusieurs fois certaines installations, tandis que d'autres qui devaient être attaquées sont épargnées. Et à l'aller comme au retour, les défenseurs allemands et roumains s'en donnent à cœur joie contre les B-24 dépourvus d'escorte.

compris dans les unités motorisées. Les Panzergrenadiere ont plus de chance d'être cyclistes que cuirassés! De son côté, la marine doit limiter les sorties de ses grandes unités : lors même que la lutte en Baltique s'intensifie, seuls les sous-marins et les gourmands peuvent continuer leurs sorties. Hormis les unités de défense du Reich — dont le nombre de sorties s'effondre cependant —, la Luftwaffe est à son tour progressivement clouée au sol. En mars 1945, la pénurie est généralisée, le carburant étant même plus insuffisant pour faire des essais de moteur en sortie d'usine. La messe est dite...

Les pilotes nippons ne s'entraînent plus à atterrir

Le Japon subit, à partir de 1943, les premiers symptômes de la pénurie. Comme pour l'Allemagne, l'entraînement des pilotes est



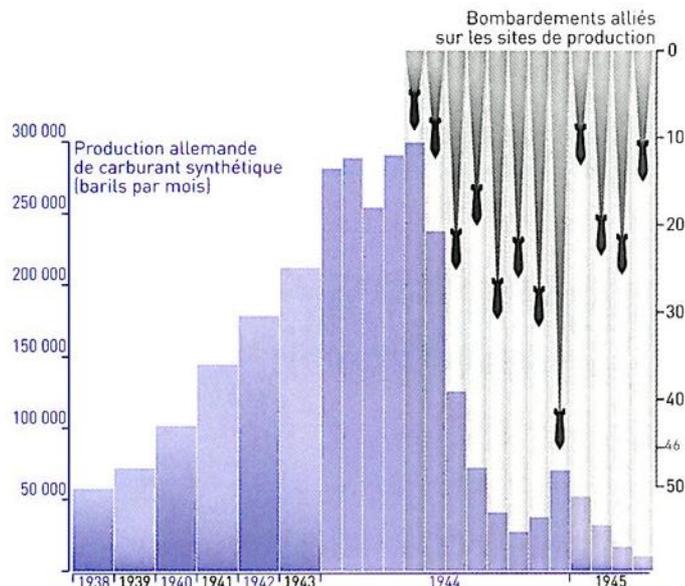
le premier à souffrir. Ce qui, combiné aux pertes colossales subies en 1942 à Midway et surtout dans les Salomon, condamne l'aéronavale japonaise à l'impotence : en juin 1944, les opérations autour des Mariannes verront des centaines de pilotes nippons sous-entraînés massacrés par les vétérans américains, qui baptiseront l'engagement « *le grand tir aux pigeons des Mariannes* ». De son côté, la flotte, dont le carburant ne parvient plus jusqu'à elle, doit baser ses navires au plus près des gisements des

Indes néerlandaises, à Singapour puis directement dans les Palau. Mais sans les capacités de raffinage nécessaires, les navires nippons doivent être ravitaillés avec un carburant trop volatil, ce qui cause à l'été 1944 la perte par explosion d'au moins une grande unité, le porte-avions *Taiho*. La chute des Mariannes et des îles Palau, puis des Philippines cantonne fin 1944 ce qui reste de la flotte dans les eaux nippones, cuves presque vides.

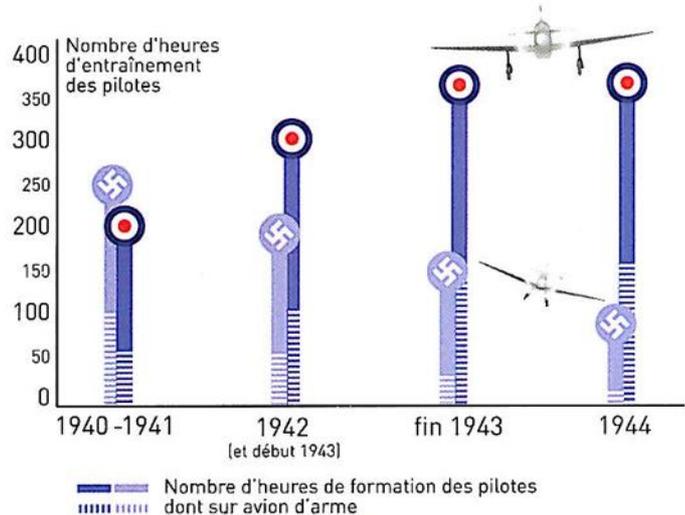
Quant à l'aviation, le manque de carburant pour entraîner les pilotes à des attaques conventionnelles pèse lourd dans la décision de mettre en place des unités suicides, les kamikazes, dont la formation rudimentaire n'inclut pas toujours l'apprentissage de l'atterrissage!

À la fin du printemps 1945, le Japon est étranglé et ne dispose plus que de quelques milliers de tonnes de carburant tenues en réserve pour repousser les débarquements alliés attendus. Et si son agonie se prolonge jusqu'au début septembre — sans compter un après-guerre particulièrement difficile pour les populations civiles, confrontées à des pénuries y compris alimentaires —, sa paralysie est finalement plus précoce. Si devant Okinawa en juin 1945 les attaques kamikazes atteignent des sommets d'intensité, les forces japonaises sont en fait incapables d'entreprendre la moindre action offensive d'envergure après la bataille du golfe de Leyte, en octobre 1944, — sauf en Chine où la sous-motorisation de l'armée impériale lui permet de continuer jusqu'en février 1945 à conduire des opérations à grande échelle. ■

Camions et véhicules sont remplacés par des chevaux ou des bicyclettes.



TALON D'ACHILLE Ce graphique a dû faire rougir les Britanniques de honte. N'en déplaise à leurs alliés amateurs de *terror bombing*, les Américains ont bel et bien découvert le talon d'Achille du Reich début 1944. Dès lors, une pluie de bombes dévaste les usines d'essence synthétique, réduisant la production de 90 % en six mois. Avec la perte de Ploiesti en Roumanie, en septembre 1944, la continuation de la guerre, côté allemand, n'a plus aucun sens militaire.



ENTRAÎNEMENT SACRIFIÉ Le premier secteur à souffrir des pénuries d'essence est l'entraînement des pilotes de la Luftwaffe. Supérieur en nombre d'heures à celui de la RAF au début du conflit, il s'effondre rapidement par la suite. Résultat : en 1944, les Allemands ont plus de pilotes tués et d'avions détruits par accident que par fait de guerre. Les chances de passer le cap des 20 missions de guerre — qui assure un minimum de survie — tombent à presque rien pour les jeunes pilotes de Göring, y compris face aux pilotes soviétiques.

Pour en savoir +

- *Oil and War*, Robert Goralski et Russell W. Freeburg, William Morrow and Co, 1987.
- *Oil, A Study of War-time Policy and Administration*, D. J. Payton-Smith, Her Majesty's Stationery Office, 1971.
- *Le III^e Reich et le pétrole roumain*, Philippe Marguerat, Institut universitaire des hautes études internationales, Genève, 1977.
- *Krieg um Öl*, Dietrich Eichholtz, Leipziger Universitätsverlag, 2006.
- *Oil as a Factor in the German War Effort, 1933-1945*, Chiefs of Staff Committee, 1946.

NOUVEAU

VOTRE COLLECTION DÉSORMAIS DISPONIBLE EN KIOSQUE TOUS LES 15 JOURS

SCIENCE & VIE
GUERRES
& Histoire

LES CHEFS-D'ŒUVRE

PLUS SIMPLE PLUS PRATIQUE

DU FILM DE GUERRE

Tous les 15 jours, retrouvez chez votre marchand de journaux un nouveau volume de votre collection.

Si vous avez raté les numéros précédents :

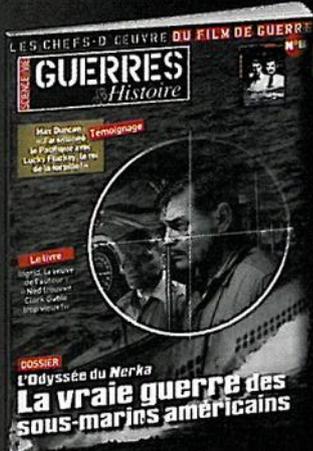
N°1 Mer Cruelle - N°2 Le Pont - N°3 Capitaine Conan
N°4 Cote 465 - N°5 Ballade du soldat
commandez-les au 02 77 63 11 59 ou sur www.collection-guerresethistoire.com

VOS PROCHAINES PARUTIONS À NE PAS RATER :

N°6 L'ODYSSÉE DU SOUS-MARIN NERKA

« Un duel sans merci sous le Pacifique »

« Rich » (Clarke Gable) est un officier sous-marinier qui n'a qu'un seul but : trouver et détruire le destroyer japonais qui a envoyé par le fond son précédent bâtiment. À la tête d'un nouveau vaisseau, il entraîne ses hommes sur le chemin de la mutinerie en les préparant durement en vue de la bataille à venir.



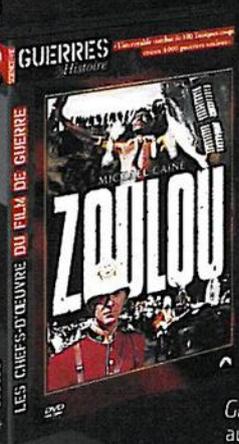
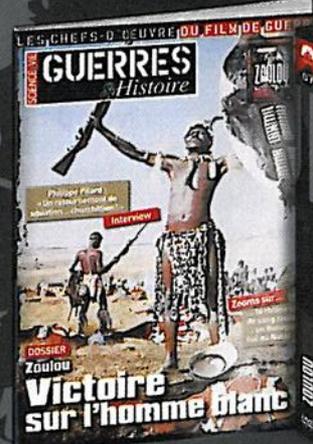
à côté de Guerres & Histoire ou au rayon multimédia.

Du 12 octobre au 9 novembre.

N°7 ZOULOU

« L'incroyable combat de 100 Tuniques rouges contre 4 000 guerriers zoulous »

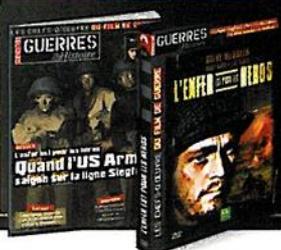
Zoulou est un film d'aventure épique sur le courage et la bravoure. Basé sur une histoire vraie, le film raconte l'incroyable combat qui opposa, en 1879, 100 soldats britanniques à 4000 guerriers zoulous. Les anglais défendirent jusqu'au bout la mission de Rocke's Drif où s'étaient réfugiés un pasteur et sa fille...



à côté de Guerres & Histoire ou au rayon multimédia.

Du 26 octobre au 23 novembre.

N°8 L'ENFER EST POUR LES HÉROS



Du 9 novembre au 7 décembre.

N°9 À L'OUEST RIEN DE NOUVEAU



Du 23 novembre au 21 décembre.

N°10 KIPPOUR



Du 7 décembre au 4 janvier.

VOTRE COLLECTION

ÉGALEMENT DISPONIBLE PAR CORRESPONDANCE !

3 OPTIONS DE SOUSCRIPTION

L'abonnement sans engagement

La collection complète

Les volumes à l'unité



Pour commander www.collection-guerresethistoire.com
et au 02 77 63 11 59

Rendez-vous sur **facebook** pour retrouver les interviews de Jean Lopez

Votre collection complète



STUDIOCANAL / MER CROUELLE © 1953 CANAL + IMAGE UK Ltd. / © 2012 Studio Canal. Tous droits réservés. / Kippour © 2000 MP Productions - Agni Habitat. Studio Canal - Anta Fraga Cinema. Tous droits réservés. © 2001 France Télévision. STRATIUM. Tous droits réservés. / La 317^e section © 1965 - STUDIOCANAL / SEVITO PEROLDI (maquette). Tous droits réservés. © 2006 Studio Canal / Guide de poche. © Les éditions Mémorial de Metzou. 1958 © RUSCICO. 2000. Tous droits réservés. / Coulez le Bismarck © 2003 Twentieth Century Fox Home Entertainment, Inc. Tous droits réservés. / Torpilles sous l'Atlantique © 2003 Twentieth Century Fox Home Entertainment, Inc. Tous droits réservés. / Ils ont combattu pour la patrie © Les studios «Mastini» 1975. © RUSCICO. 2005. Tous droits réservés.

Massada, vivre libre ou

par Marlon van Grevelo - Traduit de l'anglais par Charles Turquin

En 73 après J.-C., toute la Judée est occupée par les Romains... Toute ? Non ! Sur un plateau aride dominant la mer Morte, une forteresse peuplée d'irréductibles Juifs résiste encore. Sans le savoir, ces derniers bâtissent les fondations sur lesquelles, près de deux millénaires plus tard, l'armée israélienne construira une légende.



mourir



La légion romaine du gouverneur de Judée, Lucius Flavius Silva, investit les dernières défenses de Massada. Après des mois de résistance acharnée, les combattants juifs et leurs familles ont préféré un suicide collectif à l'esclavage.



Né à Rotterdam en 1946 puis émigré en Israël, **Martin van Creveld** est l'un

des plus grands historiens militaires actuels, à qui l'on doit notamment une nouvelle théorie de la guerre (*The Transformation of War*, 1991), une étude magistrale sur la logistique (*Supplying War: Logistics from Wallenstein to Patton*, 1977) et une histoire critique de l'armée israélienne (*The Sword and the Olive*, 1998).

Titus Flavius Vespasianus, ou **Vespasien** (9-79) obtient, grâce à ses appuis, une légion pendant la conquête de la Grande-Bretagne. Chargé de la répression de la révolte juive en 66, il se retrouve propulsé à la tête du parti de l'empereur Othon assassiné et est élu empereur en 69.

Pour les Romains, il s'appelle la Judée. En l'an 73, ce pays, où devraient couler, dit la Bible, le lait et le miel, est inondé de sang. Cent trente-six ans plus tôt, Pompée le Grand a incorporé cette région à l'Empire. Depuis, les relations entre dirigeants romains et sujets juifs ont connu des hauts et des bas. Les tensions s'expliquent partiellement par de lourds impôts et la corruption endémique des procurateurs impériaux. Elles sont aggravées par la difficulté à maintenir une coexistence équilibrée entre la population juive et les Grecs ou les Samaritains qui habitent certains districts, notamment la plaine côtière septentrionale, la vallée de Beth Sean et la Samarie. Enfin, il y a la question religieuse : contrairement aux autres peuples de l'Empire, les Juifs refusent d'offrir des sacrifices à la « divinité » de l'empereur. Au temps de Claude, qui règne de 41 à 54, on élabore un compromis. Son prédécesseur Caligula ordonnait d'installer sa statue dans le Saint des Saints, au temple de Jérusalem ! Claude révoque cet édit. En contrepartie, le grand prêtre des Juifs consent un rituel de prières et de sacrifices à la gloire de l'empereur. Mais cet arrangement n'apaise nullement les rivalités qui opposent les communautés grecque et juive. En 66, ces tensions s'enflamment à nouveau. À Césarée, cité du littoral où réside le procurateur de Judée Gessius Florus, les citoyens grecs procèdent à un sacrifice d'oiseaux devant

la synagogue locale. Et la garnison romaine s'abstient d'intervenir. Ressenti comme une provocation, l'incident déclenche des émeutes en divers points du pays. À Jérusalem, les services religieux en l'honneur de l'empereur sont suspendus. Florus étant débordé par la situation, le gouverneur de Syrie Cestius Gallus et sa légion XII *Fulminata* sont envoyés pour reprendre le contrôle de la ville sainte. Mais ils sont mis en déroute. Du coup, une grande partie de la population juive entre en révolte ouverte. De Rome, l'empereur Néron désigne alors **Vespasien** — général compétent mais encore relativement obscur — pour aller rétablir l'ordre. Rassemblant trois légions et de nombreux auxiliaires régionaux, soit 50 000 à 60 000 hommes, Vespasien part remplir sa mission. Méthodique, il soumet la Galilée puis les districts à l'est du Jourdain. En 68, il s'estime en mesure d'investir Jérusalem, quand on apprend qu'à Rome Néron a été assassiné, entraînant une période d'incertitude politique. L'année suivante, les troupes de Vespasien le proclament empereur. Celui-ci part à Rome afin d'affermir son pouvoir, laissant à son fils **Titus** le soin de finir la « guerre judéenne ». Dès l'été 70, Titus assiège Jérusalem, où diverses factions s'entredéchirent depuis 68 [voir encadré]. Pour construire ses machines de siège, il déboise les collines de la région. La disette pousse nombre de Juifs à quitter la ville mais Titus donne l'ordre de les crucifier. Ses troupes s'y emploient avec enthousiasme, inventant des supplices variés, avant de se heurter à une difficulté imprévue : il n'y a plus de place pour planter les croix...

Jérusalem mise à sac

Puis vient le 20 juillet, où les Romains donnent l'assaut à la ville épuisée. Après plus d'un mois de combats furieux, elle est mise à sac selon l'usage, mais, de plus, le 29 août, les troupes incendient le Temple. Joseph ben Matityahu, ex-commandant d'une forteresse juive passé au service de Rome, est notre meilleur témoin de cette guerre sanglante. Devenu **Flavius Josèphe**, il écrit que la destruction du Temple s'effectue en dépit des ordres de Titus. C'est possible... mais guère consolant.

Vers fin 70, tout semble terminé. Plus d'un million de Juifs ont péri, selon les comptes de Josèphe. Beaucoup, réduits en esclavage, sont envoyés à Rome où Vespasien les emploie, entre autres, à construire le Colisée. Il ne reste qu'à réduire quelques forteresses isolées, tâche accomplie en moins de deux ans. Il demeure pourtant un dernier nid de résistance Sur la rive occidentale de la mer Morte, dans une région désertique, s'élève, explique Josèphe, notre seul informateur dans l'affaire, « un rocher de vaste périmètre, aux parois abruptes entourées de toutes parts de ravins profonds. De ces dépressions s'élèvent des falaises où même les animaux ne pourraient trouver appui, sauf en deux endroits qui permettent l'escalade — bien que difficilement. Un de ces sentiers s'amorce à l'est, du côté de la mer Morte. L'autre, sur la paroi ouest, est un peu

En 73, un groupe de zélotes choisit Massada comme dernier refuge.

moins ardu. Le premier est appelé "sentier du Serpent" en raison de son étroitesse et de son tracé tortueux ; escarpé, il se love pour contourner des avancées rocheuses, puis se redresse en brèves sections, permettant quelque progression en hauteur. S'y engager tient de l'équilibre sur corde raide. Le moindre faux pas serait mortel car il longe constamment un abîme qui ferait trembler les plus audacieux. Au terme d'une escalade angoissante de trois milles et demi [5,2 km], on atteint le sommet qui n'est point aigu mais s'étale en plateau surélevé. »

Hérode, roi de Judée détesté des Juifs mais bénéficiant de la protection romaine à l'époque du Christ, a fortifié le site appelé Massada (de *metsada*, forteresse en hébreu) pour y trouver refuge en cas de besoin. Un mur, flanqué de tours nombreuses et solides, ceinture le plateau. Hérode a aussi fait aménager deux palais, des thermes somptueux et de vastes magasins. Plusieurs citernes, taillées dans le roc et alimentées par un ingénieux réseau de captages, assurent une abondante réserve d'eau — grâce aux fouilles et restaurations partielles entreprises depuis 1960, beaucoup de ces installations sont à nouveau visibles. Armes et vivres sont entreposés en vue d'un siège éventuel. Et le climat, sec, permet de conserver les aliments plusieurs décennies. En 73, ce plateau fortifié est occupé par un groupe de sicaires. Ayant

■ Une lutte fratricide entre Juifs

Les zélotes (mot grec pour l'hébreu *kana'im*, « ceux qui sont zélés envers Dieu ») apparaissent comme une secte religieuse en l'an 6, selon Flavius Josèphe. violemment antiromain, ce mouvement de résistance naît de l'hostilité au recensement, œuvre impie, organisé par Rome dans sa nouvelle province. Il ne cesse de s'étoffer et dispose bientôt d'un bras armé, les sicaires (*sicarii*, d'après *sica*, un poignard recourbé). Présentés par Josèphe — proromain et rival d'un de leurs chefs, Jean de Giscala — comme des fanatiques, les sicaires font régner la terreur chez les Romains, mais aussi chez les Juifs partisans d'une alliance. Les heurts entre « modérés » et « extrémistes » finissent par déboucher début 68 sur la guerre civile. En janvier, les zélotes dirigés par Eleazar ben Simon « épurent » Jérusalem du parti proromain associé au roi Hérode Agrippa II. En février, le grand prêtre Ananus, suspecté de mollesse, est massacré. Un autre leader, Simon bar Giora, vole alors au secours des « modérés » en avril 69 contre les zélotes, renforcés eux par Jean de Giscala... qui se débarrasse d'Eleazar en décembre ! Ce n'est qu'en mai 70, alors que les Romains arrivent sous les murs, que Simon et Jean unissent enfin leurs forces. Trop tard. Après un siège épouvantable, où les zélotes sont accusés de détruire la nourriture pour renforcer l'esprit de résistance, Simon et Jean sont pris. Le premier est exécuté à Rome, le second meurt probablement en prison.

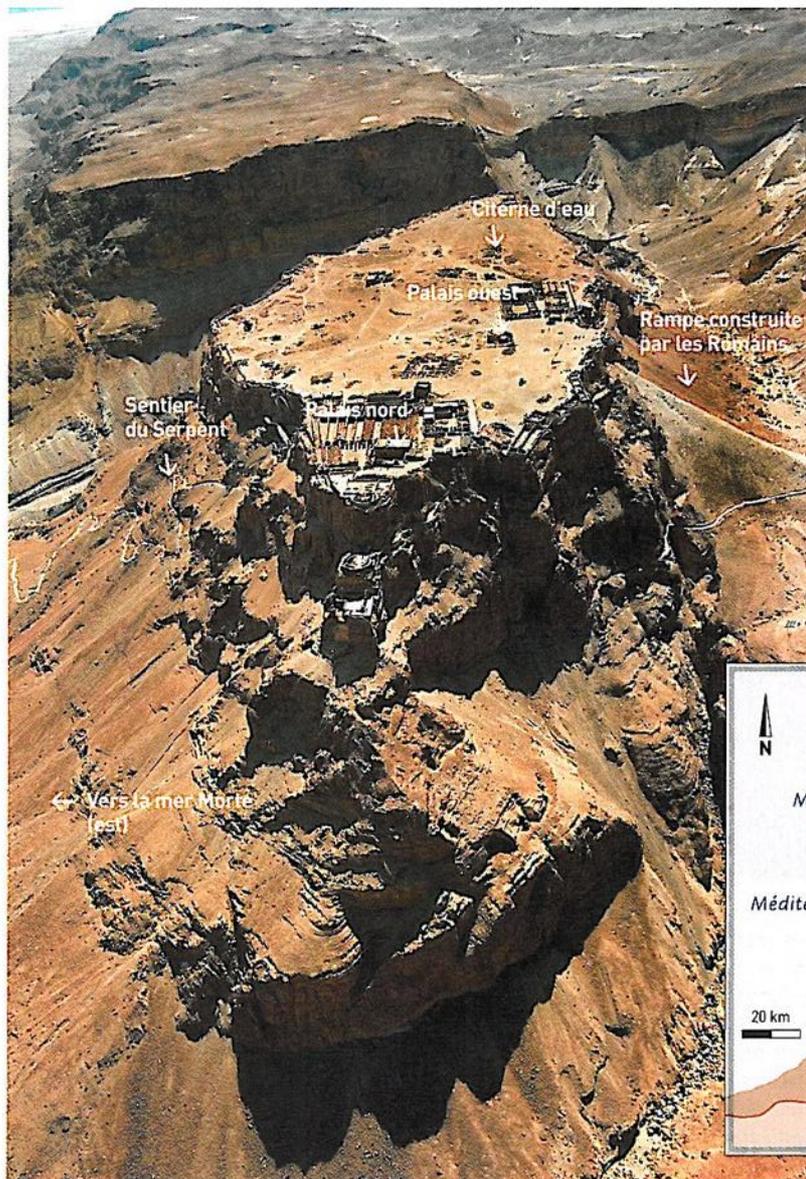
ombattu sans trêve pendant les six ans de la rébellion, ils choisissent Massada pour dernier réduit. Leur chef s'appelle Eleazar ben Yaïr, nom qui signifie à peu près « bras de Dieu et fils de la lumière. » Au cours de l'hiver 73, les Romains décident d'en finir avec ces obstinés. Gouverneur de Judée, le général Lucius Flavius Silva reprend le commandement de l'opération, engageant la légion X *Fretensis*, les troupes auxiliaires et autant d'esclaves captifs qu'il en faut pour assurer l'approvisionnement en eau, vivres et matériel.

Les Romains encerclent le piton rocheux

Après avoir repoussé un raid des zélotes, avancé contre sa base d'Ein Gedi, située au nord de Massada, Silva entreprend de construire des camps fortifiés autour du fameux rocher. Puis il les relie par une ligne de circonvallation, interdisant toute évacuation des assiégés. Du haut de Massada, on distingue encore parfaitement les vestiges de ces camps et de ces retranchements. On observe rapidement que la face occidentale de Massada est — très relativement — accessible. Silva s'attache donc de ce côté la construction d'une énorme rampe, plan incliné dont la majeure partie subsiste encore à ce jour. Les Romains y avancent des catapultes, des béliers et une tour mobile ou hélépole, un assemblage de lourds madriers revêtus de fer. Cet engin d'assaut est destiné à dominer les remparts de la forteresse, afin d'y lancer flèches et javelots.

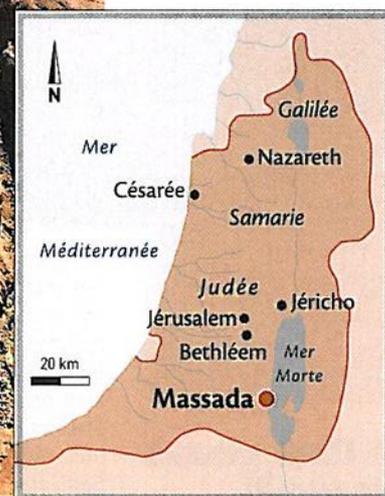
Après plusieurs semaines d'efforts, les assiégeants font brèche dans le rempart... et découvrent que les sicaires en ont construit un second, en retrait. Alternant les poutres et les pierres, ce nouveau mur résisterait à toute la puissance des béliers. Quelqu'un suggère de l'incendier mais ne saute de vent, soufflant de l'est, repousse les flammes en direction des Romains menaçant les machines de siège et la rampe. Puis le vent varie à nouveau. Le rempart de forteresse est réduit en cendres. Massada et ses défenseurs se retrouvent enfin vulnérables.

Joseph ne assiste pas au siège, mais a dû entendre les récits de vétérans romains. Peut-être aussi a-t-il lu le rapport de Silva. Il décrit tout cas le désespoir des défenseurs. Sur le plateau désormais bordable, ils disposent encore de l'eau, de vivres et d'armes, mais sont incapables de résister au nombre de



UNE PLACE FORTE EXCEPTIONNELLE

Établi sur un rocher dominant de 400 m la mer Morte, Massada a été fortifié par le roi Hérode à l'époque du Christ pour y trouver refuge en cas de besoin. En 73, les Romains bâtissent une rampe d'accès sur la face ouest du piton afin de venir à bout de la résistance d'une secte juive, les zélotes. De nos jours, un téléphérique a été installé sur le versant oriental pour permettre aux touristes d'accéder à ce site archéologique exceptionnel.



leurs ennemis. Plus rien ne peut leur éviter la mort ou la captivité. Dès lors, leur chef les réunit une dernière fois. Ses paroles sont conservées, dit Josèphe, par deux femmes qui, avec cinq enfants, s'étaient cachées dans une canalisation. L'une d'elles sait fournir un « résumé lucide » des paroles d'Eleazar. Certains historiens en doutent : selon eux, le chef rebelle n'aurait prononcé aucun discours. C'est Josèphe qui aurait attribué au héros de la tragédie des paroles appropriées à la situation. Si tel est le cas, il a fait preuve d'une belle inspiration.

Le suicide ou l'esclavage

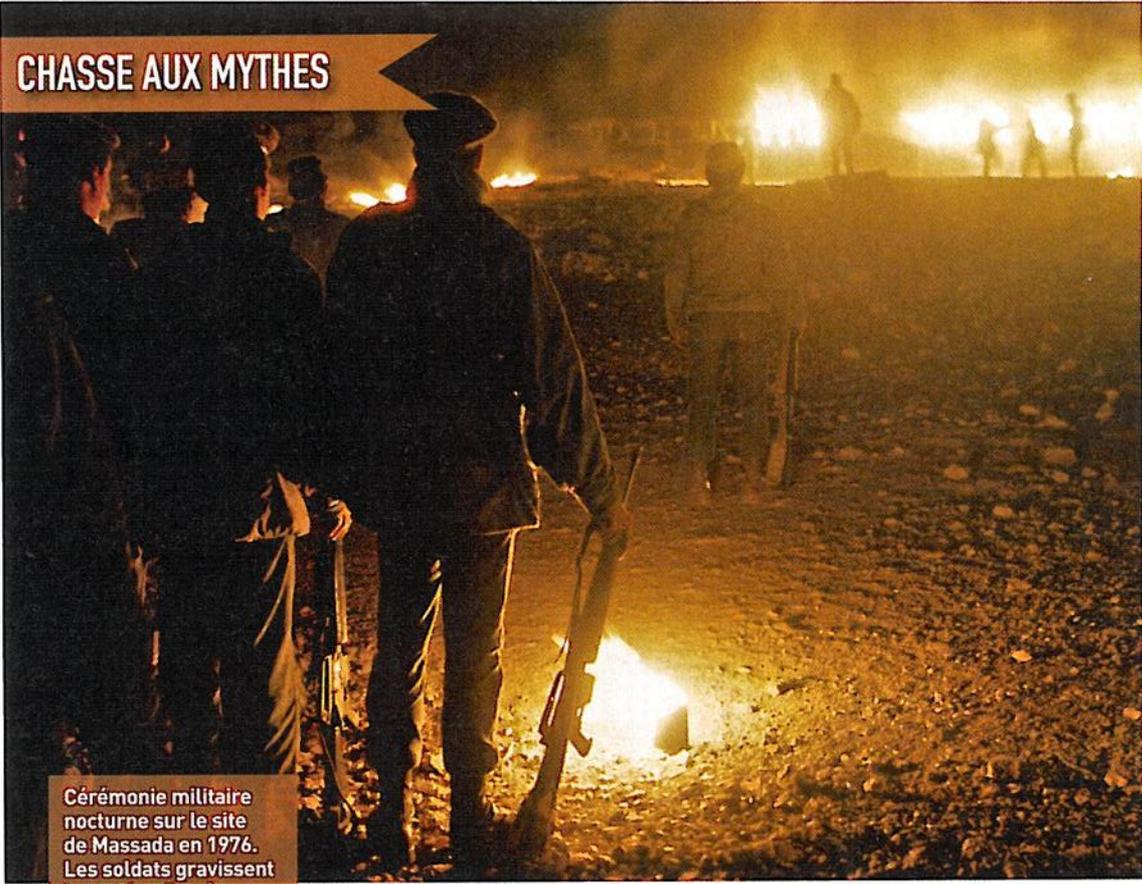
À en croire Josèphe, Eleazar ne tient pas un mais deux discours. Dans un premier temps, il rappelle à ses auditeurs que leur but a toujours été de gagner leur liberté ; mais leur courage a été vain. Dieu semble s'être détourné d'eux « en raison de tous les maux qu'en notre folie nous avons osé infliger à nos compatriotes » au cours de la guerre civile qui a accompagné la révolte.

À présent, il ne leur reste que la vie, mais le suicide demeure le seul moyen d'éviter l'esclavage. Avant de l'accomplir, ils livreront la forteresse aux flammes. Ils épargneront cependant les réserves de vivres et d'armes pour prouver aux Romains que seul le courage — et non la pénurie — les a poussés, eux les sicaires, à choisir cette terrible issue. Cette première harangue ne convainc pas les assiégés. Ce qui s'explique si Eleazar leur reproche vraiment les atrocités jadis commises. Mais de cela nous n'avons pas de certitude, car notre narrateur Josèphe déteste les sicaires.

Eleazar ne renonce pas. Dans un second discours, il fait cette fois appel à des sentiments plus profonds. La mort, dit-il, n'est qu'un sommeil permanent qui ne doit effrayer personne. Tant de leurs frères ont péri ! Leur tour est venu. Les Romains leur promettent la vie sauve en cas de reddition, mais qu'en résultera-t-il ? « *Plaignez les jeunes qui seront assez forts pour survivre aux tortures prolongées ! Plaignez les aînés dont les vieux corps seront brisés par de tels sévices ! Toute femme sera*

Titus Flavius Vespasianus, ou **Titus** (39-81) est le fils de Vespasien, à qui échoit la révolte de Judée. Ce militaire, présenté par Josèphe comme un modéré et soucieux de négocier, traite les assiégés de Jérusalem avec une implacable cruauté. Opposé ou pas à l'incendie du Temple, il est responsable de sa démolition et de la destruction de la ville. À la mort de son père, il devient un empereur (brièvement) apprécié à Rome.

Flavius Josèphe (37- v. 100), né Joseph ben Matityahu, défend activement la Galilée contre les Romains en 66, avant d'être pris en 67 après la chute de la place de Jotapata (Yodfat). Il passe alors aux Romains, pour qui il tente de négocier la reddition de Jérusalem. Son récit de la guerre, le seul aussi détaillé, est à prendre avec précaution.



Cérémonie militaire nocturne sur le site de Massada en 1976. Les soldats gravissent le sentier d'accès à la lumière des torches et, une fois sur le plateau, s'alignent pour contempler le lever du soleil sur la mer Morte.

■ Deux siècles de conflit en Judée

63 av. J.-C. Pompée s'empare de la Judée.

6 ap. J.-C. La Judée devient province romaine, premiers mouvements de résistance juifs.

54 Les sicaires tuent le grand prêtre Jonathan.

66 Émeutes à Césarée, début de la guerre des Juifs.

67 Vespasien envahit la Galilée, défendue par le futur Flavius Josèphe.

1^{er} mai 70 Titus, fils de Vespasien, assiège Jérusalem.

29 août 70 Prise de Jérusalem, destruction du Temple. Les zélotes se réfugient à Massada.

73 Chute de Massada et fin de la guerre.

115-117 Émeutes antiromaines massives dans les communautés juives de Méditerranée.

132-136 Révolte de Simon bar Kochba. Hadrien détruit le judaïsme en Judée. Début de la diaspora.

violemment arrachée à son homme. Les mains entravées, il entendra son enfant lui crier "Père!". Allons, mourons plutôt que d'être esclaves, quittons ce monde en hommes libres, avec nos femmes et nos enfants! Privons nos ennemis des plaisirs qu'ils se proposent à nos dépens. Sans plus attendre, laissons-les stupéfaits de notre mort et sidérés de notre courage.»

Cette fois l'éloquence porte. Chaque homme tue d'abord femme et

enfants. Puis on s'en remet au sort pour désigner dix exécuteurs — on a retrouvé à Massada des tessons de poterie gravés de noms, mais certains archéologues pensent qu'ils n'ont servi qu'au rationnement des vivres. Ces dix hommes ayant été

choisis, les autres s'allongent, chacun auprès des cadavres de sa famille. Les dix les tuent... puis s'entretuent. Le dernier incendie la forteresse et se suicide. Montant à l'assaut le lendemain, les Romains sont, en effet, sidérés par le carnage. Les siècles ont passé. L'histoire de Massada s'est effacée de la mémoire juive... et du monde entier, d'autant que Josèphe en reste le seul conteur. Or, beaucoup ne voient en lui qu'un traître et, d'ailleurs, il a écrit en grec. Ce n'est qu'en 1959 qu'une traduction hébraïque de son livre voit le jour. Même le site de Massada reste ignoré,

jusqu'à ce qu'un archéologue allemand le redécouvre en 1842. Tout change à partir de 1920, avec le sionisme et le mandat britannique en Palestine. Par suite des conflits avec la population arabe locale, les Juifs s'efforcent de créer une force armée embryonnaire. Comme tous combattants, il leur faut s'identifier à quelque tradition héroïque. Massada y convient parfaitement. Bien qu'isolé et difficile d'accès, le rocher devient un but de pèlerinage. Le nombre

Les militaires israéliens s'identifient aux défenseurs de Massada.

de visiteurs s'accroît nettement après 1950 et le Premier ministre Ben Gourion ordonne d'y mener des fouilles. Il en charge le général Yigael Yadin, chef d'état-major de la Force de défense israélienne en retraite et archéologue brillant. Yadin

n'a pas l'occasion de répertorier ses découvertes sous forme scientifique, mais publie un livre largement diffusé sur Massada. Cinquante ans après, cet ouvrage reste un best-seller. Puis viennent les années 1960. Se préparant à la guerre des Six Jours de 1967 — et davantage encore après la victoire fracassante qui s'en est suivie —, Israël devient un pays aussi militariste que tant d'autres avant lui. Chaque année, avant l'aube, de longues files de soldats du corps blindé, portant des torches, gravissent le sentier jadis décrit par Josèphe. Une fois sur le plateau, ils s'alignent dans l'air

sec et frais du matin et regardent l'émouvant lever du soleil à l'orient de la mer Morte. Puis prononcent un serment de fidélité, criant en chœur : « *Massada ne tombera plus!* » Plus tard, en Israël et ailleurs, pendant et après la guerre quasi désastreuse de Kippour en 1973, on se met à évoquer un « complexe de Massada. »

Un cérémonial dépassé

Le Moyen-Orient ne connaît toujours pas la paix, mais beaucoup de choses ont changé depuis 1973. Les conflits prolongés, au Liban comme dans les Territoires occupés, ont nettement refroidi l'enthousiasme des Israéliens à l'égard de la guerre et des armées. Le cérémonial massadien du corps blindé a suscité des critiques, dénonçant ses aspects païens. On souligne par ailleurs que les discours d'Eleazar transmis par Josèphe, ne s'accordent en rien avec la tradition juive qui interdit le suicide, mais s'inspirent plutôt du stoïcisme romain. Au bout de quelques années, ces cérémonies sont donc supprimées. Un téléphérique est installé pour faciliter l'ascension du rocher. Des opéras de plein air sont parfois montés au pied de l'ancienne rampe romaine. On offre à d'importants visiteurs étrangers un tour de ce site étonnant. Et le département d'archéologie de l'Université hébraïque de Jérusalem accumule les découvertes : des boulets de pierre lancés par les catapultes, des papyrus laissés par la garnison romaine... Le vestige le plus important est sans doute une tablette de marbre, fragment d'un arc de triomphe romain, jadis érigé à Jérusalem et qui mentionne le nom du gouverneur Silva... et celui de Massada. Les archéologues poursuivent leurs travaux, les trouvailles se succèdent. Néanmoins, Massada a perdu beaucoup de son aura. Symbole d'une résistance désespérée, le site est devenu une attraction touristique parmi d'autres. C'est peut être mieux ainsi. ■

Pour en savoir +

- *Massada, histoire et symbole*, Mireille Hadas-Lebel, Albin Michel, 1995.
- *La Guerre des Juifs*, Flavius Josèphe, Les Belles Lettres, 2003.
- *La Guerre des Juifs*, Pierre Vidal-Naquet, Bayard Culture, 2005.
- *Jérusalem: Biographie*, Simon Sebag Montefiore, Calmann-Lévy, 2011.
- *Masada: Herod's Fortress and the Zealot's Last Stand*, Yigael Yadin, Phoenix, 1997.
- *The Masada Myth, Collective Memory and Mythmaking in Israel*, Nachman Ben-Yehuda University of Wisconsin Press, 1996.

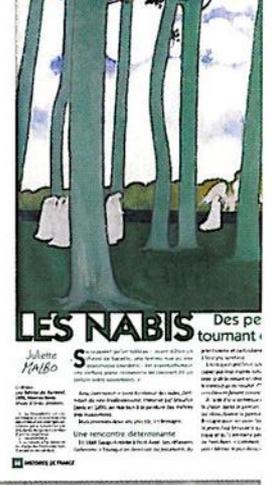
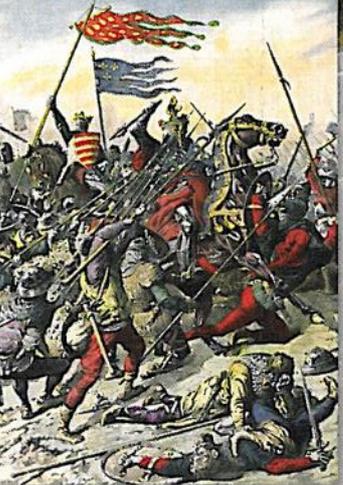
HISTOIRES DE FRANCE n°2

Entièrement consacré à l'histoire de France, ce nouveau magazine vivant et abondamment illustré est destiné à tous ceux, de tout âge, qui sont désireux de connaître ou de se remémorer les grands faits de notre histoire : politique, techniques, arts & lettres, conflits, société, de la préhistoire au XX^e siècle. Chaque événement est replacé aussi bien dans son contexte qu'au sein de la chronologie historique. Le «génie français» sera à l'honneur avec des portraits de scientifiques, inventeurs, découvreurs, peintres et écrivains, poètes et bâtisseurs qui ont écrit eux aussi de belles pages de l'histoire de notre pays.

**TOUS LES DEUX MOIS
EN MAISONS DE PRESSE**



LES ALAINS EN FRANCE...LA RÉVOLUTION, L'AN 1789...DENAIN 1742...LULLY LE MUSICIEN DU ROI SOLEIL



Kobukson : la carapace d'une tortue, le souffle du dragon

Par Éric Tréguier

À la fin du XVI^e siècle, l'amiral coréen Yi imagine un étrange animal des mers pour tenir tête aux Japonais : un bateau hérissé de piques pour empêcher l'abordage, à la coque solide pour résister aux tirs des mousquets et des arcs nippons et capable de cracher du feu de tous côtés !

La France s'enorgueillit du premier cuirassé : c'était en 1859, avec *La Gloire*, un trois-mâts à la coque de bois recouverte de fer. Pourtant, trois siècles auparavant, la Corée avait déjà lancé des navires aux caractéristiques similaires : blindage épais, puissance de feu inégalée et autonomie totale. Et cela dès la fin du XVI^e siècle ! En 1592, les Japonais, avantagés par les mousquets achetés aux Portugais, tentent d'envahir alors la péninsule. Si les Coréens ne peuvent espérer enrayer un assaut à terre, ils ont encore l'espoir de résister sur l'eau. Car l'amiral Yi a fait construire une petite flottille d'un nouveau type de navires de son cru, capables de résister aux tirs des mousquets et des arcs japonais : les *kobukson* ou « bateaux-tortues ».

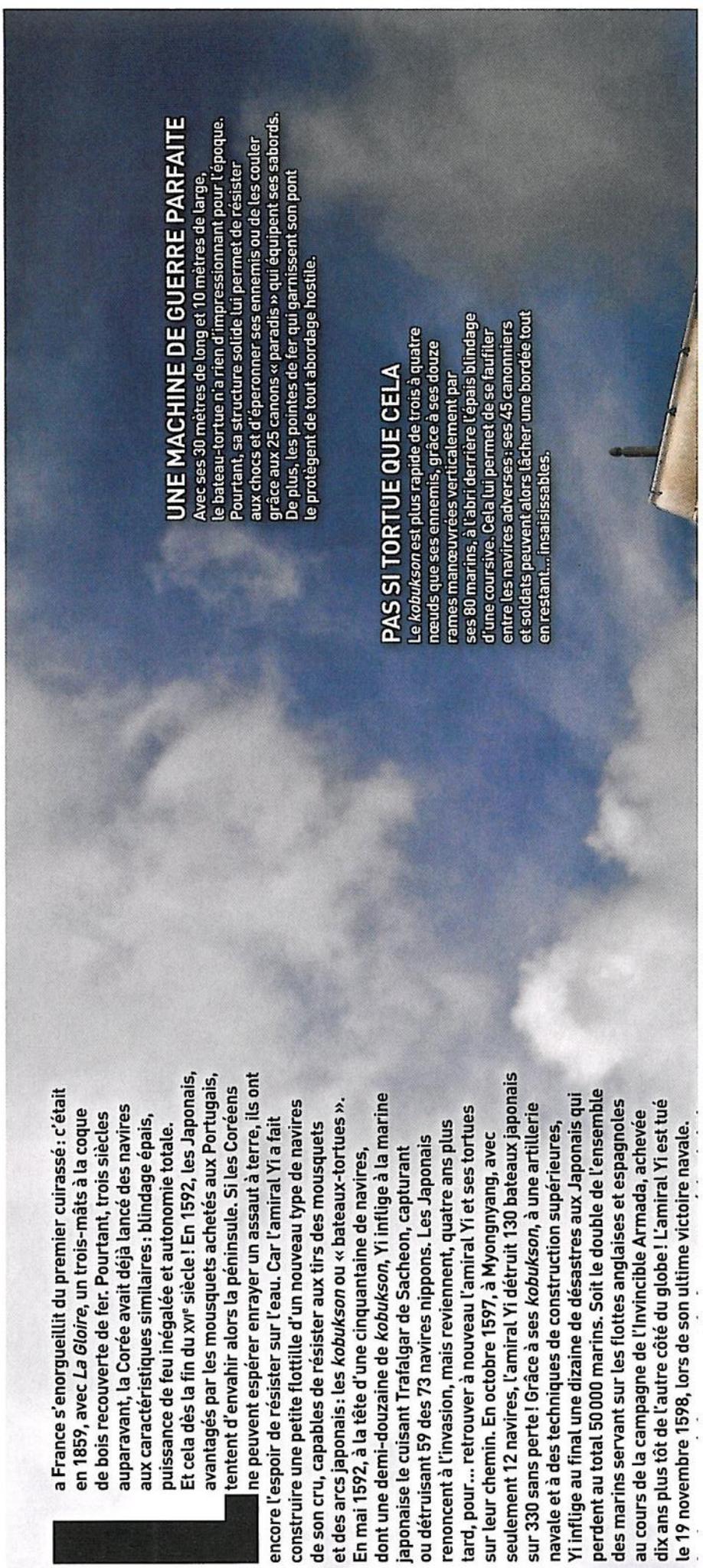
En mai 1592, à la tête d'une cinquantaine de navires, dont une demi-douzaine de *kobukson*, Yi inflige à la marine japonaise le cuisant Trafalgar de Sacheon, capturant ou détruisant 59 des 73 navires nippons. Les Japonais renoncent à l'invasion, mais reviennent, quatre ans plus tard, pour... retrouver à nouveau l'amiral Yi et ses tortues sur leur chemin. En octobre 1597, à Myongnyang, avec seulement 12 navires, l'amiral Yi détruit 130 bateaux japonais sur 330 sans perte ! Grâce à ses *kobukson*, à une artillerie Yi inflige au final une dizaine de désastres aux Japonais qui perdent au total 50 000 marins. Soit le double de l'ensemble des marins servant sur les flottes anglaises et espagnoles au cours de la campagne de l'Invincible Armada, achevée dix ans plus tôt de l'autre côté du globe ! L'amiral Yi est tué le 19 novembre 1598, lors de son ultime victoire navale.

UNE MACHINE DE GUERRE PARFAITE

Avec ses 30 mètres de long et 10 mètres de large, le bateau-tortue n'a rien d'impressionnant pour l'époque. Pourtant, sa structure solide lui permet de résister aux chocs et d'éperonner ses ennemis ou de les couler grâce aux 25 canons « paradis » qui équipent ses sabords. De plus, les pointes de fer qui garnissent son pont le protègent de tout abordage hostile.

PAS SI TORTUE QUE CELA

Le *kobukson* est plus rapide de trois à quatre nœuds que ses ennemis, grâce à ses douze rames manœuvrées verticalement par ses 80 marins, à l'abri derrière l'épais blindage d'une coque. Cela lui permet de se faufiler entre les navires adverses : ses 45 canonniers et soldats peuvent alors lâcher une bordée tout en restant... insaisissables.



LE FEU D'UN DRAGON

La tête de dragon qui orne sa proue n'est pas qu'une décoration : elle crache vraiment le feu ! Un canon de gros calibre est caché dans sa gueule et permet de tirer en direction de l'avant. Deux sabords sont aussi ménagés à l'arrière, avec la même fonction. Comme le navire peut tourner sur lui-même, il est capable de tirer sous tous les angles.

UNE ARTILLERIE SANS ÉGALE

Les Japonais cherchent à capturer les navires ennemis en les abordant. Les Coréens, eux, évitent le corps à corps et cherchent à les détruire de loin. Ils misent, pour cela, sur leur excellente artillerie embarquée. Les puissants canons du bateau-tortue tirent des boulets de fer, mais aussi de meurtrières flèches de bois à pointe de fer longues de plus de 2 mètres et des fusées incendiaires...

Les pointes de fer
qui garnissent le pont
du *kobukson* le protègent
de tout abordage.





Pour percer les fortifications adverses à Denain, les Français se massent en colonne, disposition rare à une époque dominée par la ligne, moins vulnérable à l'artillerie. Le maréchal de Villars exploite opportunément, avec 80 ans d'avance, une recette à succès des armées révolutionnaires.

Denain, la manœuvre du miracle

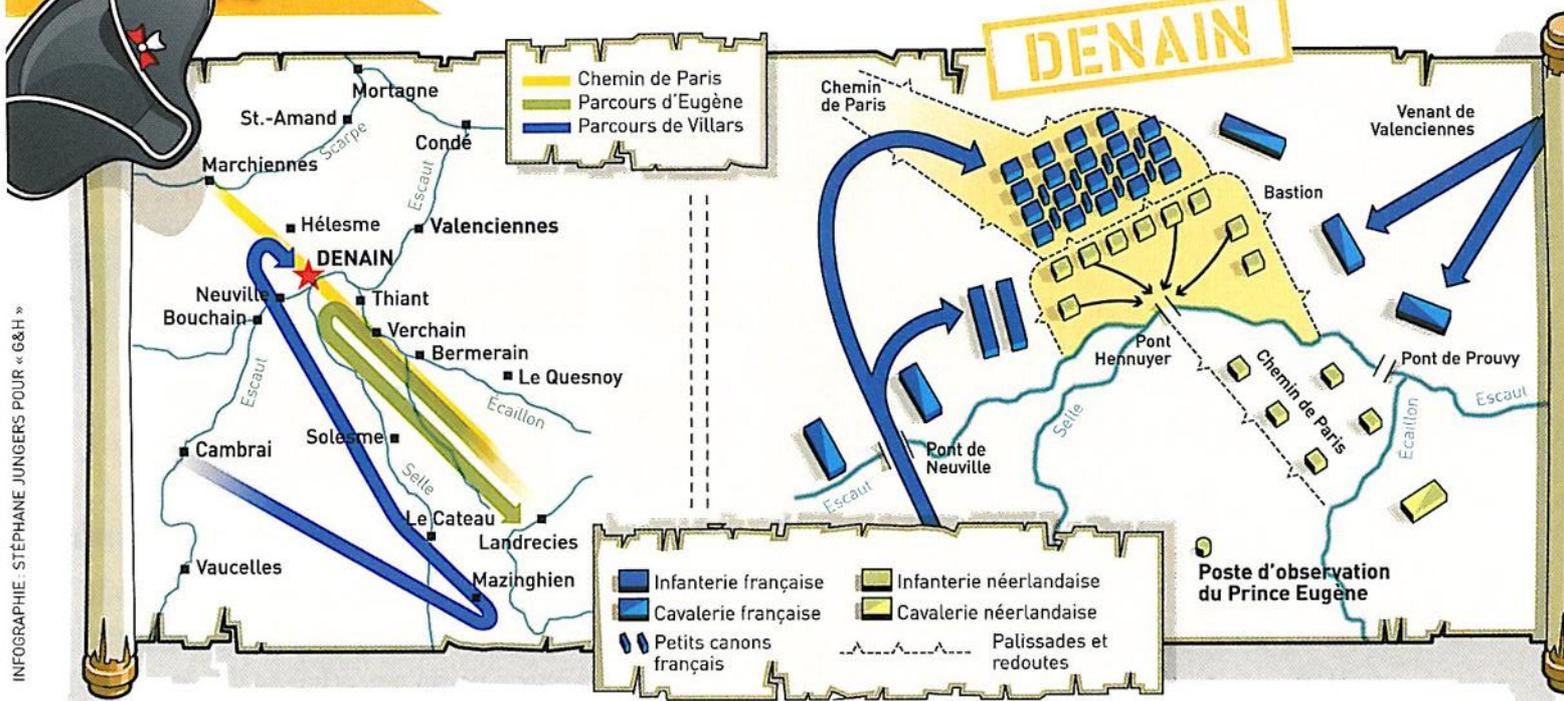
Par Guillaume Lasconjarias, chercheur à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire

Jouer un royaume sur un coup de dés, en infériorité numérique et face au meilleur général de son temps. C'est le pari réussi par le maréchal de Villars en 1712, à Denain. Chef-d'œuvre de manœuvre audacieuse qui prouve que les militaires du Grand Siècle pensaient au-delà de la guerre de siège.

Le Prince Eugène, général en chef des troupes impériales et néerlandaises, a tous les motifs de se réjouir en cette belle matinée du 24 juillet 1712. Sa position est forte : s'il s'empare de Landrecies (voir carte p. 72), qu'il assiège, la route de Paris est ouverte. Et qui pourrait bien le déloger ? Il a 120 000 hommes sous ses ordres : 155 bataillons d'infanterie et 272 escadrons de cavalerie, plus 72 bataillons en garnison. Pour lui barrer la route, le maréchal de Villars ne dispose que de 130 bataillons incomplets et 156 escadrons — peut-être 70 000 à 80 000 combattants. Il ne manque certes pas de talent, mais Eugène l'a déjà vaincu. Villars semble, de fait, en fâcheuse posture. Depuis le début de la guerre de Succession d'Espagne (voir encadré p. 73), les déroutes ont succédé aux désastres. Certes, le coup d'arrêt sanglant porté à Malplaquet a réussi à rétablir un semblant d'équilibre. Mais la « ceinture de fer » des places du Nord, fierté de Vauban, craque de partout. Douai, Béthune, Aire et Saint-Venant tombent en 1710, Bouchain et le camp de Denain en 1711. Les mains liées par Versailles, qui lui interdit de risquer ses dernières forces autrement que dans une position favorable, Villars se borne à replâtrer la ligne des dernières places qui couvrent Paris, de Montreuil-sur-Mer

Eugène-François, prince de Savoie-Carignan (1663-1736), Feldmarschall de l'empire d'Autriche, passe pour l'un des tacticiens les plus doués de son temps. Déçu de se voir refuser un commandement par Louis XIV, il passe au service des Habsbourg et bat les Turcs à Zenta (1697). Après ses succès dans les Alpes au début de la guerre de Succession d'Espagne, le Prince Eugène triomphe avec l'Anglais Marlborough en Allemagne et Flandres, mais termine sur l'échec de Denain. Sa carrière rebondit ensuite avec la prise de Belgrade aux Turcs (1716), puis décline.

Claude Louis Hector, duc de Villars, maréchal général de France (1653-1734), est le plus brillant général de Louis XIV, vainqueur à Friedlingen (1702), Malplaquet (1709) et Denain (1712). Aussi courageux physiquement qu'hésitant à engager le combat, cet élève de Turenne et Créqui refuse l'affrontement au profit de la manœuvre, en trompant l'ennemi par des marches et contremarches.



UNE MANŒUVRE EN V, COMME VILLARS

Chargé par Versailles de sauver Landrecies assiégé, Villars se porte sur Le Cateau, où il tâte les défenses du Prince Eugène. Plutôt que d'attaquer de front, il se jette sur Denain après une audacieuse marche nocturne (en bleu) et coupe la route des vivres à son ennemi. Sa contre-attaque repoussée (flèche verte), Eugène et son armée intacte n'ont plus qu'à lever le siège de Landrecies.

UNE PRISE À REVERS... CLASSIQUE MAIS AUDACIEUSE

Pour attaquer les positions néerlandaises à Denain, les Français se forment en colonnes, autre originalité de la bataille, et culbutent les défenseurs dans l'Escaut. Pendant ce temps, le prince de Tingry, chef de la garnison de Valenciennes, jette ses cavaliers sur le pont de Prouvy. Excellente initiative qui bloque l'arrivée des secours dépêchés par Eugène

Le 11 septembre 1709, à Malplaquet, Villars étrille les Austro-Néerlandais de l'Anglais Marlborough. Si ce dernier reste maître du champ de bataille, il y perd 20 000 hommes, contre trois fois moins en face, et renonce à la conquête de la France.

Les Provinces-Unies désignent la fédération des républiques du Nord des Pays-Bas (Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Frise puis Overijssel et Groningue) formée lors de l'Union d'Utrecht en 1579. Majoritairement calvinistes, elles proclament ainsi leur indépendance vis-à-vis de la couronne espagnole.

Daniel Voysin de la Noiraye (1654-1717) devient en 1709 le dernier secrétaire d'État à la Guerre de Louis XIV. Pur produit de la noblesse de robe, cet ex-conseiller au parlement de Paris se hisse aux plus hautes charges (intendant du Hainaut, conseiller d'État...) grâce à l'appui de Mme de Maintenon, maîtresse puis épouse du roi.

Hybride entre cavalier et fantassin, le dragon se déplace à cheval mais combat à pied.

à la vallée de la Sambre, avec un effort marqué entre Arras et Cambrai. 1712 ne démarre pas sous de meilleurs auspices. Le manque d'argent conjugué à une récolte médiocre décime les troupes françaises gagnées par la désertion et l'attrition. Un officier s'inquiète des soldats en garnison à Saint-Quentin, « à l'estat pitoiable [et] qui meurent de faim ». Le malheur frappe la famille royale elle-même : la mort emporte les héritiers présomptifs du trône, le duc de Bourgogne puis le petit-fils de Louis XIV et l'aîné de ses enfants, arrière-petit-fils du monarque. Est-ce le crépuscule d'un Roi-Soleil réduit à un dernier éclat héroïque, imaginant « ramasser tout ce [qu'il] aurait de troupes, faire un dernier effort et périr ensemble ou sauver l'État » ? Et pourtant... La situation internationale évolue. La guerre dure, la coalition se fissure. Si les alliés refusent à haute voix la paix offerte par les diplomates français, il en va autrement dans le secret des cabinets. L'Angleterre s'inquiète du coût d'une guerre d'autant plus impopulaire qu'elle risque de substituer à l'hégémonie des Bourbons celle des Habsbourg non moins honnis. Des négociations s'ouvrent avec la France ; en 1711, Londres rappelle Marlborough, guerrier jusqu'au-boutiste associé à Eugène à la tête des coalisés. Bientôt, un armistice est signé, qui entre en vigueur

début juillet, en pleine campagne ! Le contingent britannique qui se tenait jusque-là, selon les mots du mémorialiste Saint-Simon, « dans une inaction déclarée », quitte la coalition. Eugène demeure seul à la tête des troupes impériales et néerlandaises.

Eugène a l'offensive en main

Le départ des troupes nationales britanniques n'entraîne cependant qu'une faible diminution de l'armée d'Eugène, peut-être de l'ordre de 10 % — la plupart des unités stipendiées par Londres sont des mercenaires allemands immédiatement recrutés par les Provinces-Unies.

En outre, comme le rappelle utilement Gérard Lesage (voir bibliographie p. 74), il possède désormais l'unité du commandement et l'initiative, deux gros avantages. Son plan de campagne est solide : il veut, par la vallée de la Sambre, rejoindre en une marche le cours de l'Oise ou de la Somme, et de là, menacer Paris. Entre lui et la Sambre, deux citadelles : Le Quesnoy et Landrecies. La première tombe le 4 juillet. Treize

jours après, le siège est mis devant la seconde. Eugène n'a que deux soucis. D'abord, il laisse dans son dos deux garnisons françaises, à Valenciennes et Condé. Mais les troupes postées à Denain et Bouchain, en amont sur l'Escaut, les surveillent. Ensuite et surtout, Eugène se préoccupe de sa logistique. Il relie notamment Marchiennes à Denain par 12 km d'une voie surélevée protégée par un fossé, une palissade et des redoutes — le « chemin de Paris » — qui alimente ensuite l'armée devant Landrecies. Pour défendre cette ligne vitale, Eugène laisse au comte d'Albemarle, commandant le contingent néerlandais, 10 bataillons et 23 escadrons à Denain, sans compter les garnisons de Marchiennes et Bouchain.

Villars s'adapte au terrain. En réhabilitant la colonne, il privilégie ainsi le choc au feu.

Mais l'ouvrage n'est pas complet par manque de temps et en raison du terrain rocailleux. Face à Eugène, Villars, encore tenu par les consignes prudentes héritées de 1711, hésite. « Sauvez Landrecies ! », ordonne Louis XIV. Faut-il tenter de briser le siège, au risque de se heurter en rase campagne aux bataillons d'Eugène, qui, lui, n'attend que ça ? « Cherchez



Poursuivis par les Français, les Hollandais tentent de franchir le pont Hennuyer, seule issue possible. Surchargé, l'ouvrage s'écroule, 1 000 fuyards sont noyés : la moitié des pertes subies par l'armée d'Eugène.

Les moyens d'attirer Eugène loin de la place, propose plutôt le ministre **Voysin**. Pourquoi pas en menaçant ses dépôts ? » L'idée, apparemment suggérée par Lefebvre d'Orval, conseiller au parlement de Flandres et agent de renseignement du ministre, n'est pas mauvaise. Dès la mi-juin, Villars et son second Montesquiou cousin du fameux d'Artagnan) ont imaginé, en trouvant toutefois l'idée trop audacieuse, de prendre Denain entre sa propre armée et la garnison de Valenciennes, commandée par le prince de Tingry. Forcé par l'urgence de bouger, Villars marche le 21 juillet sur Le Cateau-Cambrésis, étape évidente avant d'attaquer Landrecies. Eugène réagit en faisant glisser ses forces vers le sud, protégées par le ruisseau de la Harpies et appuyées sur la forêt de Mormal, tandis que le Prussien Anhalt-Dessau accentue la pression sur la cité assiégée. Les reconnaissances de Villars l'amènent à constater que ni le terrain, ni le rapport de force ne lui sont favorables. Que faire ? Le maréchal envoie, le 21 au soir, sa cavalerie tâter les défenses

de Denain, charge pour Tingry de surgir de Valenciennes. Eugène contre la tentative en plaçant sa cavalerie sous Valenciennes et les cavaliers de Broglie et Vieux-Pont reviennent au Cateau sans combat.

Un coup de dés audacieux

Forcé d'agir, Villars s'en remet à la Providence. « [Les batailles] sont comme vous le savez dans la main de Dieu et de celle-ci dépend le salut ou la perte de l'État », écrit-il à Versailles. Ce n'est plus simplement la cavalerie mais toute l'armée qui va remonter sur Denain par une marche de nuit. Le risque, pour l'époque et vu l'enjeu, est considérable : désengager une armée au vu de l'ennemi, se regrouper 30 km au nord, à Neuville-sur-Escaut (entre Bouchain et Denain tenus par l'ennemi) et franchir le fleuve pour attaquer le camp retranché. Le respect du temps et la surprise sont essentiels : que l'ennemi découvre les Français en train de passer l'Escaut et ce sera un désastre. Villars n'informe donc que ses officiers supérieurs.

Dès la fin d'après-midi du 23 juillet, trois colonnes se forment. Cachées derrière un rideau de dragons qui agitent le drapeau sous Landrecies, elles entament dans la nuit une course contre la montre. À l'aube, l'affaire est mal engagée : l'avant-garde n'a pas encore traversé l'Escaut ! Faut-il tenter le passage,

■ L'ultime guerre de Louis XIV

En 1700, Charles II, dernier Habsbourg roi d'Espagne mort sans héritier, lègue sa couronne au petit-fils de Louis XIV, le futur Philippe V couronné à Madrid début 1701. Voilà qui remet en cause les équilibres européens retrouvés après l'épuisante guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697). Contre les Bourbons Louis XIV et Philippe V, se lèvent les Habsbourg d'Autriche, les Provinces-Unies et l'Angleterre. La guerre est déclarée le 13 mai 1702. La France est victorieuse en Allemagne à Friedlingen (1702) et Höchststadt (1703). Mais les coalisés, bien commandés par Marlborough et Eugène, prennent une cuisante revanche à Blenheim (1704), à Ramillies et Turin (1706) puis à Audenarde (1708). La résistance de Villars à Malplaquet (1709) et le succès du duc de Vendôme à Villaviciosa (1710) relancent une guerre ruineuse, contraignant l'Angleterre puis Provinces-Unies à négocier. Marlborough renvoyé, Eugène battu, Louis XIV s'en tire bien : les traités d'Utrecht (11 avril 1713) et de Rastatt (6 mars 1714) laissent son trône à Philippe V (moyennant l'interdiction des prétentions mutuelles entre Bourbons d'Espagne et de France et l'abandon des Pays-Bas espagnols) et à la France le gros des conquêtes. Et l'Europe est à peu près stabilisée jusqu'à la guerre de Sept Ans (1756-1763).



à moins de 3 km des retranchements néerlandais ? Villars doute... Son second Montesquiou lui force la main.

Les pontonniers s'activent, les premières unités passent le fleuve et se déploient. Lorsqu'enfin l'ennemi sonne l'alerte, une heure encore a passé et les fantassins et les cavaliers français investissent déjà le chemin de Paris, coupant Denain de Marchiennes et repoussant la cavalerie néerlandaise sur l'autre rive.

Villars chancelle, Montesquiou le soutient

Albemarle appelle Eugène au secours. Mais ce dernier, témoin du futur maréchal de Saxe qui apprend le métier à ses côtés, considère le mouvement français comme une « gasconnade ». Simple marque de superbe, mépris de l'adversaire ? Pas si simple. D'abord, Eugène pense avoir du temps. Le camp de Denain est bien protégé, Albemarle devrait pouvoir résister jusqu'à l'arrivée de renforts. Ensuite, ce n'est pas la première tentative des Français sur Denain : rien ne garantit que Villars n'agira pas plutôt en direction de Landrecies. Par ailleurs, l'agitation du camp impérial provoque un sursaut d'angoisse chez Villars qui suspend un temps les opérations de franchissement ! Là encore, Montesquiou, mais aussi les généraux Albergotti et Vieux-Pont, sont d'avis qu'il faut poursuivre. La journée est maintenant bien avancée. L'infanterie française, massée sur

le chemin de Paris et autour, encercle le camp de Denain. Faute de pouvoir les mettre en ligne, Villars place ses unités en colonnes, à l'instar du maréchal de Tallard à Spire (15 novembre 1703). Quarante bataillons donnent l'assaut, soutenus par de petites pièces d'artillerie. Dans la plus belle tradition de la *furia francese*, les soldats franchissent le fossé, débouchent sur le parapet, ébranlent la palissade, s'infiltrant enfin. Les Néerlandais paniquent alors et tentent de fuir en passant par l'unique pont offrant une voie de secours, au-delà de l'Escaut. Dans la confusion, chariots et hommes se bousculent. Et le pont s'écroule ! Pour échapper aux baïonnettes, les fuyards se jettent dans le fleuve et se noient. Albemarle n'a d'autre choix que de se rendre : les Français ont perdu 880 hommes (pour plus d'un millier de blessés) mais les régiments néerlandais sont décimés. Une moitié du contingent d'Albemarle réussit à s'échapper, mais plus de 2000 hommes restent sur le terrain — la moitié de noyés — et 2330 sont faits prisonniers.

Une des rares victoires décisives de son époque

Est-ce déjà la victoire ? Pas encore. Eugène est parvenu à masser 15 bataillons sur la rive droite de l'Escaut. Qu'ils le franchissent, et rien n'est gagné pour les Français. Le prince de Tingry, à la tête de la garnison de Valenciennes, fait alors preuve d'une louable initiative. Les autres ponts ayant cédé, il ne reste plus qu'un passage à Eugène, celui de Prouvy (voir carte p. 72). Très finement, au lieu de voler au secours de la victoire à Denain, Tingry interdit le franchissement du pont aux Impériaux, puis le fait sauter en fin d'après-midi. Au soir du 24 juillet, l'armée coalisée a subi un terrible revers. Si Eugène n'a perdu qu'une fraction de ses effectifs et conserve un corps principal intact, sa position devient intenable. Dès le 25, en effet, Villars encercle la base logistique de Marchiennes, qui tombe le 30, avec tout le train de siège coalisé. Eugène garde le mince espoir de reconstruire un cordon ombilical depuis Mons (en actuelle Belgique), mais les Néerlandais le pressent

de défendre Douai et Tournai. Il y a le feu... Lorsque le 2 août, le siège de Landrecies est enfin levé, les Français attaquent Douai, qui tombe le 8 septembre. Toute la ligne alliée s'écroule ensuite comme un château de carte : Le Quesnoy se rend le 4 octobre, Bouchain le 19. Bientôt, les deux armées entrent en quartiers d'hiver. Trois siècles après, la bataille de Denain vaut mieux que le relatif oubli dans lequel elle est tombée. Pour les mérites tactiques de Villars (bien épaulé par Montesquiou, tout de même) d'abord : il accepte le péril d'une marche de nuit, va jusqu'au bout de la manœuvre et s'adapte au terrain en réhabilitant la colonne. Dans un siècle qui privilégie le feu, il accorde ainsi l'importance au choc.

Remarquable pour une seule journée ! Toute la campagne montre en outre que Villars, cette fois conseillé par son ministre, a parfaitement exploité la faiblesse logistique

Le maréchal a parfaitement exploité la faiblesse logistique de son adversaire.

de son adversaire, constatant comme jadis Richelieu (et, depuis, tous les généraux de l'époque moderne) que l'on succombe plus faute de pain que par le feu ennemi. Outre le brio tactique de Villars, Denain vaut surtout par ses retombées stratégiques. Vaincu, le Prince Eugène doit faire face à des critiques toujours plus nombreuses tandis que la coalition démoralisée se disloque. En 1713, à Utrecht, Londres signe un premier traité de paix avec Paris, au détriment de l'Espagne et des Provinces-Unies. Villars, lui, poursuit encore ses efforts en Alsace puis outre-Rhin pour contraindre enfin Eugène, le 6 mars 1714, au traité de Rastatt. La guerre, enfin, est finie... L'Occident va dormir en paix jusqu'en 1733 et une autre guerre de succession, de Pologne cette fois. ■

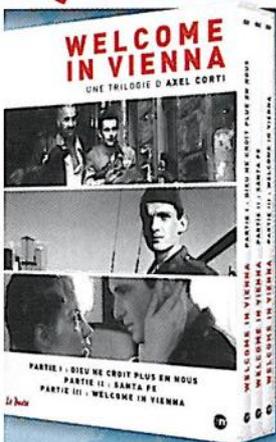
Pour en savoir +

- *Denain 1712. Louis XIV sauve sa mise*, Gérard Lesage, Economica, 1992.
- *Le Roi stratège : Louis XIV et la direction de la guerre (1661-1715)*, Jean-Philippe Cénat, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- *Les Guerres de Louis XIV (1667-1714)*, John A. Lynn, Perrin, 2010.
- *Villars, le centurion de Louis XIV*, François Ziegler, Perrin, 1996.
- *Le Prince Eugène, 1663-1736. Le philosophe-guerrier*, Henri Pigaillem, Éditions du Rocher, 2005.

Justaucorps gris blanc à parements bleus : à Denain s'illustrent les fantassins du régiment royal. À la fin du règne de Louis XIV, le fusil à silex s'impose à la place du mousquet à mèche. La baïonnette à douille, innovation de Vauban en 1687, reste en place en autorisant le tir.

Le siège n'exclut pas la manœuvre

La manœuvre brillante de Villars n'est pas une première du Grand Siècle, même si le Roi-Soleil a insisté sur la portée symbolique des sièges et des prises de villes. Le règne est d'ailleurs inauguré le 19 mai 1643 par la victoire de Rocroi, où le Grand Condé défait les Tercios espagnols (voir n° 1, p. 84) par une manœuvre d'encerclement à base de cavalerie. Pendant la guerre de Hollande (1674-1675), Turenne, toujours en infériorité numérique, parcourt les Vosges et l'Alsace au cours d'une campagne d'hiver qui frappe les esprits par la primauté accordée au mouvement et au harcèlement constant de l'adversaire, sans respect des quartiers d'hiver. Enfin, au cours de la guerre de Succession d'Espagne, Marlborough combine feintes et tromperie pour rediriger en cinq semaines son corps de troupes de Hollande vers la Bavière, modifiant radicalement l'esprit des opérations et permettant la victoire coalisée de Blenheim (13 août 1704).



RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

► **L'UN DES 50 COFFRETS 3 DVD « WELCOME IN VIENNA »**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, avant le **31 octobre 2012**, sans l'affranchir, à l'adresse suivante :

SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

rs lecteurs,
s venez de découvrir ce neuvième
néro de Guerres & Histoire
ous faisons appel à vous pour
ueillir vos réactions.
s souhaiterions vous associer à
re réflexion dans le but de réaliser
numéros qui correspondent
si parfaitement que possible à
lecteurs. Nous souhaitons donc
s donner la parole :
pensez-vous de ce numéro ?
ls articles vous ont attirés et
ment les avez-vous appréciés ?
r répondre aux questions,
uffit d'entourer le code
espondant à la réponse que
s avez sélectionnée.
z la gentillesse de nous retourner
s vite votre questionnaire.
est pas nécessaire de l'affranchir.
s avons vraiment besoin de
réponses, qu'elles soient critiques
élogieuses, que vous ayez lu
ucoup d'articles dans ce numéro
très peu.
re aide nous est précieuse !
n à vous,
n Lopez
acteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de Guerres & Histoire ?

- Dans un magazine 1
- À la télévision 2
- À la radio 3
- Sur des affiches 4
- Sur un blog 5
- Sur Facebook 6
- Sur Twitter 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
- Quelqu'un vous en a parlé 9
- D'une autre manière, précisez : 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux 2
- On vous l'a prêté/donné 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné 4

Q3. Avez-vous acheté les précédents numéros de Guerres & Histoire ? (le numéro que vous avez en main est le 9^{ème} numéro)

	Oui	Non
► N°1 - Dossier Napoléon	1	2
► N°2 - Dossier Barbarossa	1	2
► N°3 - Dossier Les Paras	1	2
► N°4 - Dossier Pearl Harbor	1	2
► N°5 - Dossier 1918 l'Armée Française à son zénith	1	2
► N°6 - Dossier La légion romaine	1	2
► N°7 - Supériorité militaire allemande ? Le mythe du siècle !	1	2
► N°8 - Vietnam 20 idées fausses qui ont la vie dure	1	2

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de Guerres & Histoire ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de Guerres & Histoire ?

- Oui, votre conjoint 1
- Oui, vos enfants 2
- Oui, vos parents 3
- Oui, des amis 4
- Oui, une/d'autre(s) personne(s) 5
- Non 6

Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
- Vous allez le jeter 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

	En 1 ^{er}	En 2 ^{ème}	En 3 ^{ème}
► A Comment j'ai volé un Sabre à l'US Air Force	1	1	1
► B Denain 1712, la manœuvre du miracle	2	2	2
► C Le Monitor, la révolution de la guerre navale	3	3	3
► D Cosaques, les pirates domestiqués	4	4	4
► E Le Pétrole, l'arme noire qui a fait gagner les Alliés	4	4	4

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
► Cette couverture reflète bien le contenu du magazine	1	2	3	4
► Cette couverture donne envie d'acheter le magazine	1	2	3	4
► Cette couverture est moderne	1	2	3	4

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
► Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Evgueni Pepeliaiev, l'homme qui vola le Sabre de l'USAF (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Brèves Actu (p.14 à 18)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Mexique, la révolution en marche (p. 20 à 28)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Questions/Réponses (p. 30 à 34)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Le pétrole, l'arme noire qui a fait gagner les Alliés (p. 36 et 37)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Les Alliés, maîtres du jeu pétrolier (p. 38 à 43)	1	2	3	4	1	2	3	4
► L'embargo pétrolier a-t-il provoqué Pearl Harbor ? (p. 44 et 45)	1	2	3	4	1	2	3	4
► L'or noir, priorité numéro un pour Berlin et Tokyo (p. 46 à 51)	1	2	3	4	1	2	3	4
► La fontaine de pétrole américaine (p. 52 et 53)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Les Etats-Unis trouvent le talon d'Achille de l'Axe (p. 54 à 59)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Massada, vivre libre ou mourir (p. 62 à 66)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Kobukson : la campagne d'une tortue, le souffle du dragon (p. 68 et 69)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Denain, la manœuvre du miracle (p. 70 et 74)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Cosaques, les pirates domestiqués (p. 78 à 82)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Dog Tag, pour que le soldat ne soit plus inconnu (p. 84 à 85)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Le Monitor et la guerre devint mécanique ! (p. 86 à 90)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Jomini le tailleur du prêt-à-penser militaire (p. 92 à 95)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Chronique Henninger (p. 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Plonger dans la guerre sous-maritime (p. 98 et 99)	1	2	3	4	1	2	3	4
► A lire, à voir, à jouer (p. 100 à 111)	1	2	3	4	1	2	3	4
► Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
> A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
> B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
> C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
> D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
> E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
> F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
> G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
> H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
> I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
> J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
> K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
> L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
> A De textes	1	2	3
> B De photos/d'illustrations	1	2	3
> C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

- > Cher 1 > Bon marché 3
> Raisonnable 2

Si vous n'êtes pas abonné

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

- > Oui, certainement 1 > Non, probablement pas 3
> Oui, probablement 2 > Non, certainement pas 4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

- > Tous les mois 1 > 2 fois par an 3
> Tous les 3 mois 2 > Moins souvent 4

Si vous n'êtes pas abonné

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

- > Oui, certainement 1 > Non, probablement pas 3
> Oui, probablement 2 > Non, certainement pas 4

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

- > Oui, certainement 1 > Non, probablement pas 3
> Oui, probablement 2 > Non, certainement pas 4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

- > Très intéressé 1 > Plutôt pas intéressé 3
> Plutôt intéressé 2 > Pas du tout intéressé 4

Q20. Quel(s) autre(s) magazine(s) lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
> A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
> B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
> C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
> D Histoire	1	2	3	4
> E Historia	1	2	3	4
> F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
> G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
> H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
> I Géo Histoire	1	2	3	4
> J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
> K DSI	1	2	3	4
> L Vae Victis	1	2	3	4
> M Cols Bleus	1	2	3	4
> N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
> O Terre information magazine	1	2	3	4
> P Air Actualités	1	2	3	4
> Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
> A Regarder des films de guerre / de stratégie	1	2	3	4
> B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
> C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
> D Modélisme	1	2	3	4
> E Figurines	1	2	3	4
> F Jeux d'échecs	1	2	3	4
> G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
> H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (Wargame)	1	2	3	4
> I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
> J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

.....
.....
.....

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

- > Un homme 1
> Une femme 2

P2. Votre âge : ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
> Agriculteur	1	1
> Profession libérale	2	2
> Artisan, petit commerçant	3	3
> Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
> Cadre supérieur	5	5
> Cadre moyen	6	6
> Employé / Ouvrier	7	7
> Professions de l'enseignement	8	8
> Militaire, profession de l'armée	9	9
> Elève, étudiant	10	10
> Retraité	11	11
> Chômeur	12	12
> Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ?

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
> A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
> B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
> C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
> D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
> E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34	1	2	3	4
> F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
> G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
> H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
> I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
> J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées

Nom : Prénom :
Adresse :
Code Postal - Ville :
Téléphone : Email :

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Trafic d'opium en Indochine

Par Jean-Dominique Merchet

En permanence à court d'argent, les services secrets français en Indochine utilisent des moyens peu recommandables pour se financer : trafic d'opium, fausse monnaie, argent des bordels militaires ou fausses factures...

Dix-huit janvier 1953. Un bimoteur DC-3 se pose au Cap Saint-Jacques (aujourd'hui Vung Tau), une station balnéaire au sud du Viêt Nam. L'avion de l'armée de l'air arrive de la plaine des Jarres au Laos — une région également sous administration française. Des caisses sont déchargées et aussitôt transportées vers les bâtiments du Centre d'entraînement spécialisé (CES) à Ty Wan. Un lieu discret, où l'on forme les cadres du GCMA, le groupement des commandos mixtes aéroportés. La branche armée des services secrets français en Indochine. Les caisses contiennent une tonne et demie d'opium. Une partie de cette cargaison, près de 500 kg, est rapidement transférée vers une maison de jeu à Cholon, le quartier chinois de Saigon. Le Grand Monde, c'est le nom de l'établissement, est contrôlé par la « secte » des Binh Xuyen, un gang dirigé par le « général » Lê Van Viêt, qui marie les activités politiques et mafieuses. Le reste des caisses d'opium est entreposé au magasin d'armes du GCMA, à Saigon. Il y en a pour une fortune et tout cela est parfaitement illégal : le SDECE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage), l'ancêtre de la DGSE actuelle, se livre au trafic de drogue !

L'affaire éclate — très discrètement — lorsqu'un officier trésorier consciencieux refuse de valider des documents comptables frauduleux. Le haut-commissaire Jean Letourneau (qui a rang de ministre à Paris) est prévenu. Le 1^{er} mars, la gendarmerie prévôtale débarque au GCMA et saisit les caisses d'opium. Quelques jours plus tôt, Letourneau s'est fait expliquer l'affaire par le général Raoul Salan, commandant en chef en Indochine, qui a la réputation de ne pas être indifférent aux produits opiacés... Il s'agit de l'« Opération X ». La drogue provient des peuples montagnards — Thais et Méos — qui ont organisé des maquis profrançais afin de lutter contre le Viêt-minh. Le GCMA a passé un accord avec eux : les services français se chargent de transporter leur production vers leurs clients à Saigon... Le SDECE fait d'une pierre deux coups :

il renforce son alliance avec ces combattants anticommunistes et prive les communistes des bénéfices de ce trafic. En 1948, un rapport du 2^e Bureau estimait que 80 % de la production d'opium était contrôlée par le Viêt-minh. Au passage, les services français s'autofinancent ! Ce n'est pas joli joli, mais à la guerre comme à la guerre. Letourneau se range aux arguments de Salan et ces trafics continuent, simplement contrôlés d'un peu plus près. Un fusible saute : le lieutenant-colonel Grall est remplacé par le commandant Roger Trinquier à la tête du GCMA. Quelles furent les quantités exactes d'opium transportées ? Combien ce trafic rapporta-t-il ? Qui était vraiment au courant ? On l'ignore toujours. Les archives du SDECE sur cette période ne sont pas encore

complètement accessibles aux chercheurs. Leur ouverture prochaine réservera sans doute quelques surprises. « *Nous sommes à la lisière de ce qui est répréhensible au nom de la morale mais qui peut être acceptable au nom de l'efficacité* », assure l'historien Jean-Marc Le Page*. Il reconnaît que « *le SDECE n'hésite pas à s'affranchir de la légalité* », mais que « *la prise en charge de l'opium par le GCMA a permis le ralliement des peuples montagnards, qui ont par la suite semé le trouble sur les arrières de l'armée populaire* ». Ce qui n'évitera pas l'échec final de la France en Indochine...

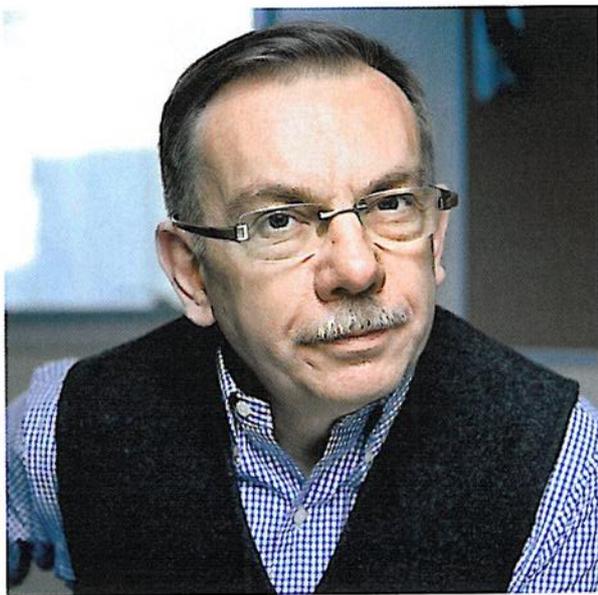
L'opium sert aussi de rémunération pour les informateurs et de cadeaux aux « amis ». Ainsi, au Nord-Laos, le lieutenant Lacroze en avait toujours quelques kilos dans son coffre-fort... Autre exemple : en 1950, une tonne d'opium est saisie lors d'une opération contre le Viêt-minh. Les différents

services vont se bagarrer comme des chiens pour récupérer « *ce capital extrêmement délicat à manipuler* » (selon les mots du commandant en chef) qui aurait été officiellement détruit...

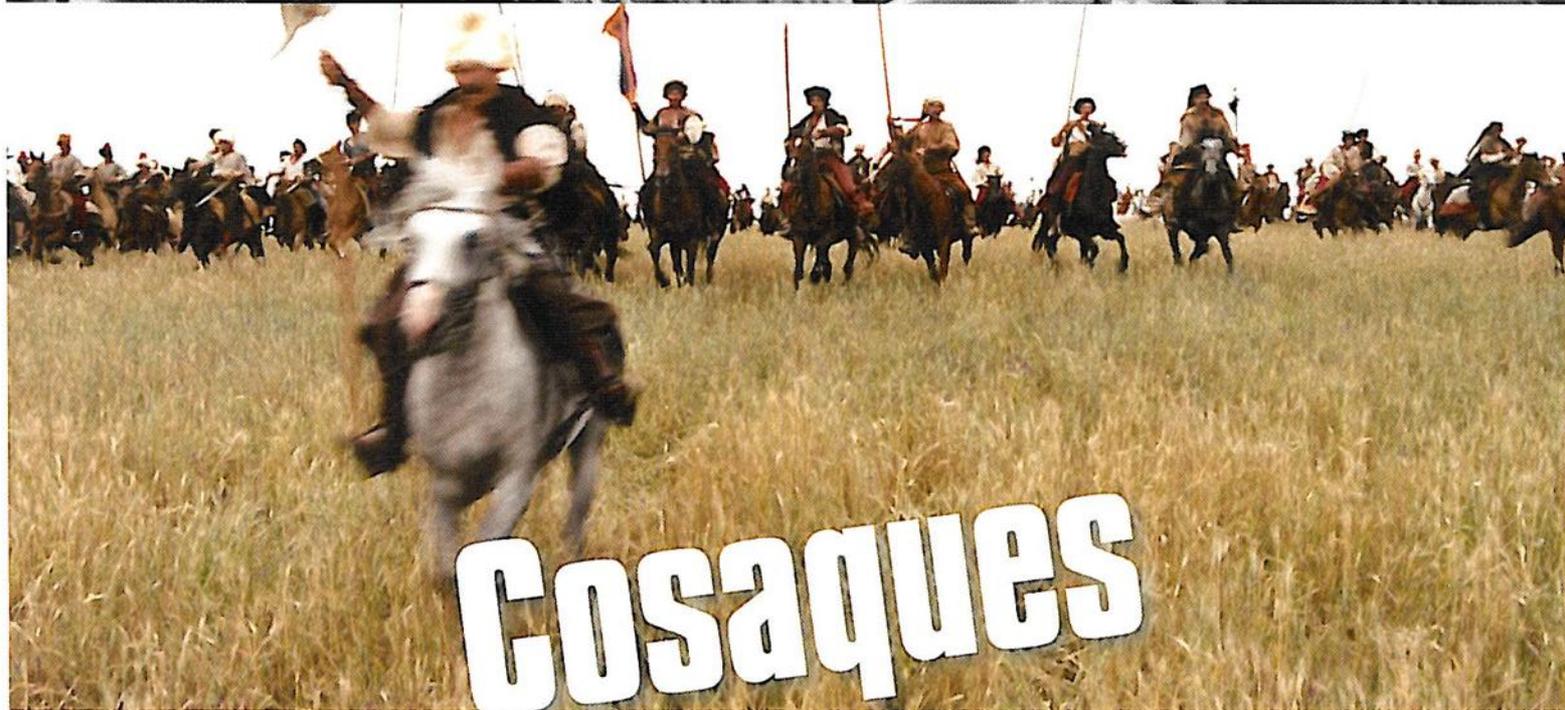
En permanence à court d'argent, les services français en Indochine utilisent des moyens peu recommandables pour se financer : le trafic d'opium, mais aussi la fausse monnaie, l'argent des BMC (les bordels militaires de campagne), les fausses factures, le taux de change parallèle des piastres... Les services franchissent clairement la ligne jaune vers les méthodes du banditisme, ce qui laissera des traces profondes chez les personnels impliqués. L'image, négative, des services français et de leurs « barbouzeries » s'en ressentira durant des décennies, au moins jusqu'aux années 1990. La faute à qui ? L'historien Hugues Tertrais explique que « *l'Indochine aura décidément été l'un des lieux où l'institution militaire aura appris à se débrouiller toute seule* ». C'est, en général, une fort mauvaise idée ! Mais la responsabilité en revient d'abord au pouvoir civil. Ces dérives ne sont pas propres à l'armée française. Dix ans plus tard, dans le même pays, les Américains feront de même avec les mêmes tribus montagnardes contre le même ennemi. En Amérique

latine, lorsqu'il s'agissait de lutter contre des guérillas castristes ou prosoviétiques, les mêmes n'ont pas toujours été très regardants. Et en Afghanistan, on découvrira un jour comment le ralliement de seigneurs de la guerre locaux a été obtenu afin de lutter d'abord contre les Soviétiques puis provoquer la chute des talibans... C'est la face cachée des opérations clandestines. Elle n'est pas belle. Est-elle au moins efficace ? Ce n'est même pas sûr. Car, comme la torture, elle provoque souvent autant de dégâts moraux dans les institutions qui la mettent en œuvre que chez l'ennemi. ■

* À lire de Jean-Marc Le Page *Les Services secrets en Indochine*, Nouveau Monde éditions, 2012.



« Les Français font d'une pierre deux coups : ils renforcent leur alliance avec les combattants anticommunistes et privent le Viêt-minh des bénéfices du trafic d'opium. »



les pirates domestiqués

Propos recueillis par Yasha Maclasha

Guerriers farouchement indépendants, pirates des steppes et des mers du Grand Sud russe, faiseurs de rois à l'occasion, les Cosaques ont été habilement transformés par les tsars en troupes bon marché en échange de privilèges d'intérêt douteux. Ils l'ont payé très cher, explique l'historien russe Andreï Venkov.

La **Horde d'Or** est le nom de l'Empire mongol fondé par les héritiers de Gengis Khan et qui domine l'Asie centrale et une grande partie des steppes ukrainiennes et russes, du XII^e siècle à la fin du XV^e siècle (voir n° 7, p. 80).

Quelle est l'origine de l'appellation de « Cosaque » ?

Elle dérive du mot turc « kazak » et apparaît pour la première fois dans les documents russes en 1444. « Kazak » a plusieurs significations : homme solitaire qui n'appartient à aucune tribu, homme sans attache mais libre, guerrier solitaire, bandit. Au départ, le terme « cosaque »

désignait un mode de vie et s'appliquait à des groupes d'origines diverses, rassemblés parfois en une sorte de quasi-État indépendant, le *voisko* (voir encadré p. 82) combinant prérogatives politiques, économiques et militaires. Au début, ils opéraient dans les steppes comme bandits, plus tard comme chefs d'armées privées. Ils ont été

aussi pêcheurs et éleveurs — mais pas agriculteurs : avant le début du XVIII^e siècle, cette activité était punie de mort car déshonorante pour un homme noble, ce qu'étaient par définition tous les Cosaques. Ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle que l'agriculture s'est développée. Lentement, car les Cosaques n'avaient guère d'expérience.



Cavaliers des plaines sans frontières d'Ukraine et de Russie, les Cosaques ne sont pas parvenus à créer un Etat pérenne, en dépit de leur poids politique et militaire considérable. Reste d'eux une image de « pirate des steppes » souvent exploitée au cinéma (ici le *Taras bulba* du Russe Vladimir Bortko en 2009).

D'où viennent-ils ?

La **Horde d'Or** provoque au XIII^e siècle un brassage entre tribus tatares — ces peuples turco-mongols installés dans le Sud de la Russie et de l'Ukraine — et pionniers russo-ukrainiens. Ces populations forment des bandes nomades qui préfigurent les premiers Cosaques qui apparaîtront deux siècles plus tard. Pendant le règne de **Ivan le Terrible**, on assiste à une forte croissance des communautés cosaques sur le Don, le grand fleuve qui traverse le Sud de la Russie et se jette dans la mer d'Azov. Majoritairement, ils parlent des langues slaves (russe, ukrainien), mais 5 à 10 % sont turcophones.

Les Cosaques sont-ils associés à une religion ?

Moitié musulmans, moitié chrétiens orthodoxes, avec une petite minorité bouddhiste. Les chrétiens ont pris le dessus et, du coup, une partie des musulmans a émigré en Turquie. Quand un musulman était fait prisonnier, il devenait esclave à moins de se convertir au christianisme pour recouvrer la liberté. Une fois baptisé par le pape, le prêtre orthodoxe, le converti devenait « Popov ». Ce qui explique pourquoi ce nom est si répandu chez les Cosaques !

En Occident, l'image du Cosaque est celle du cavalier. Est-ce une réalité ?

S'ils sont plus connus comme cavaliers, c'est parce que les Européens les ont rencontrés comme tels. En fait, les deux premières communautés qui apparaissent (*voir chronologie p. 81*) dans les bassins

du Dniepr en Ukraine et du Don en Russie, sont de grands cavaliers mais aussi de bons marins, qui écumant les mers Noire, Caspienne et d'Azov à la chasse aux navires ottomans et persans. Mais la piraterie finit par s'éteindre. D'abord, c'est une activité destructrice, sans issue. Et puis, au XVIII^e siècle, Pierre le Grand l'interdit : tout Cosaque qui viole l'accord entre Turcs et Russes est condamné à mort.

Ces guerriers sont-ils les cavaliers que l'on imagine ?

Aux XVI^e et XVII^e siècles, on trouve chez eux tous les types de troupes : cavalerie, marine, artillerie, génie — qui aménageait des passages souterrains pendant les sièges. Les **Zaporogues** (*voir ce terme p. 81*) par exemple, deviennent

Ivan IV (1530-1584), dit le Terrible pour sa cruauté, est le grand-prince de Vladimir et Moscou de 1533 à 1584 et le premier à prendre le titre de « tsar de Russie » en 1547. Son fils Fédor sera le dernier représentant de la dynastie des Riourikides, du nom de Riourik (860-879), prince de Novgorod.



Soldats irréguliers par excellence, les Cosaques composent également une cavalerie d'élite sélectionnée pour sa prestance : les « gardes du corps » intégrés à la garde impériale. « Ils vont au combat comme s'ils allaient à un mariage ! », s'exclame le tsar Alexandre en 1813.

Le **Temps des troubles** désigne la période d'instabilité qui suit en 1598 la mort de Fédor I^{er}, fils débile de l'ivan le Terrible. Fédor n'ayant pas de fils et son frère Dimitri ayant été assassiné, plusieurs princes s'emparent successivement du trône, à commencer par Boris Godounov, beau-frère de Fédor. La période s'achève en 1613 par l'élection de Michel I^{er} Romanov.

des fantassins car ils sont incapables de rivaliser avec la cavalerie polonaise, leur principal adversaire. En revanche, au xvi^e siècle, en Crimée, le terme « cosaque » désigne bien un cavalier léger. Il s'agit là aussi d'une adaptation : les Cosaques ont développé leurs compétences au cours d'escarmouches constantes avec les Tatars de Crimée. La tactique de la cavalerie cosaque rappelle du coup « la guerre des Scythes », qui vise l'usure de l'ennemi : les Cosaques frappent une fois et reculent tout de suite. Celle des Polonais est totalement différente : ils s'engagent dans le corps à corps à fond et sont souvent blessés.

Peut-on dire que la formation des bandes cosaques, au xvi^e siècle, s'inscrit dans le vaste mouvement de soulèvements populaires qu'a connu l'Europe depuis le xiii^e siècle ?

Quand les communautés cosaques se forment, elles formulent leur programme ainsi : « *Nous ne pensons pas de mal de la Rus'. Que le Tsar blanc règne à Moscou et nous, les Cosaques, nous régnerons sur le Don paisible.* » Cela ne veut pas dire que les uns n'ont pas des prétentions contre les autres. Stenka Razine au xvii^e siècle et Emelian Pougatchev au xviii^e siècle, les leaders des révoltes paysannes, sont bien des **atamans**. Ces révoltes ne

sont toutefois pas celles de Cosaques mais de paysans contre la féodalité. Les premiers, s'ils constituent de fait l'ossature de l'armée révoltée, ne représentent que 20 % des troupes.

Quel est le rôle des Cosaques dans la construction de l'État russe ou ukrainien ?

Du xvi^e au xviii^e siècle, les Cosaques — avec leur style de vie particulier — n'ont pas intérêt à ce que la Russie soit forte. À la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e siècle, pendant le **Temps des troubles**, les Cosaques soutiennent tous les faux prétendants à la couronne. Ils poussent en outre activement sur le trône



**Les Cosaques vont
agir telle une guérilla,
harcelant
la Grande Armée
en retraite.**

■ Chronologie

Fin XIII^e – début XIV^e siècle Premières mentions du terme de « cosaque ».

1492-1493 Premières mentions de Cosaques en Ukraine.

1572 Nomination d'un premier « aîné » (*staryi*) des Cosaques d'Ukraine par le roi de Pologne.

1578 Création du premier régiment régulier de Cosaques ukrainiens dans l'armée polonaise.

Avril-juin 1637 Prise de la forteresse ottomane d'Azov par les Cosaques du Don et les Zaporogues.

Juin-septembre 1641 Défense d'Azov contre les Ottomans. Les Cosaques abandonnent la ville l'année suivante.

1648 Victorieux des Polonais, le Cosaque Bohdan Khmelnytsky fonde l'hetmanat, État ukrainien autonome.

Novembre 1708 L'hetman Mazepa s'allie à la Suède contre la Moscovie. Répression moscovite en Ukraine.

ils ont participé au renversement de Pierre III, organisé par sa femme, la future Catherine II. En Ukraine, la situation a été différente. Là-bas, il y avait des Cosaques libres dits « enregistrés » (voir p. 83) unis en voïsko, et beaucoup d'entre eux ont été enrôlés par le roi de Pologne. La guerre contre la domination polonaise a amené les Cosaques au pouvoir et ils ont alors opté pour la soumission aux Russes, qu'ils préféraient aux Turcs et aux Polonais. Les Russes les ont récompensés copieusement, leur distribuant des terres, des grades, des décorations. Kirill Razoumovski (1728-1803), le dernier **hetman**, c'est-à-dire le chef suprême des Cosaques d'Ukraine, a été l'amant et le mari non officiel de la tsarine Élisabeth I^{re}.

Comment le gouvernement russe met-il les Cosaques au service de l'armée ?

L'État russe, toujours intéressé par une force militaire qualifiée et bon marché, est très désireux de les utiliser. Ermak Timofeevitch (v. 1532-1584) est un précurseur : après avoir brigandé sur la Volga, il sert la famille des grands marchands Stroganov et mène une expédition militaire sur les rives de l'Irtych à l'origine du rattachement de la Sibérie à la Russie. La suite est progressive. Pierre le Grand — qui règne de 1682 à 1725 — bat le voïsko du Don mais ne le détruit pas : il lui attribue le cours du Don, avec les terres adjacentes. Mais en échange, le voïsko est obligé d'allouer des soldats

Printemps 1709 Ralliée à Mazepa, la Sitch zaporogues est détruite par les Moscovites.

1764 Abdicacion forcée de Razoumovski, dernier hetman d'Ukraine.

1792-1794 Les Cosaques de la mer Noire et ceux du Don sont transférés au Kouban.

1917-1921 Révolution en Russie.

Les Cosaques du Don et du Kouban s'efforcent de créer des États autonomes antibolcheviks.

29 avril-14 décembre 1918 « État ukrainien » à référence cosaque du général Pavlo Skoropadski, « hetman de toute l'Ukraine ».

1921 Affermissement du pouvoir soviétique, suppression du statut juridique des Cosaques en Russie.

1941-1945 Guerre germano-soviétique. 30 000 Cosaques rallient le camp allemand.

1990 Constitution des structures cosaques en Russie sur les territoires traditionnels des anciennes armées.

1991 Reconnaissance officielle de la cosaquerie russe par la Fédération de Russie.

à la défense des frontières russes et de participer aux guerres de Moscou. Au XVIII^e siècle, les officiers cosaques commencent à être décorés pour leurs exploits. Ils intègrent l'aristocratie et, en 1798, Paul I^{er} leur accorde des droits égaux aux officiers russes. Finalement, au début du XIX^e siècle, l'État russe reconnaît les Cosaques en tant qu'« ordre » supplémentaire, à côté de l'aristocratie, du clergé, des citadins et des paysans. Ce statut garantit alors des terres et le droit de ne pas payer d'impôts. En échange, les Cosaques doivent servir dans l'armée, à la différence de l'aristocratie, qui, à l'époque de Catherine II, pouvait encore refuser. Par la suite, les Cosaques excellent dans la défense des frontières, car ils ont l'expérience des conditions extrêmes : de nouvelles troupes sont ainsi créées pour défendre la frontière avec la Chine, d'autres migrent au Kouban — sur la rive orientale de la mer d'Azov — et dans le Caucase du Nord... Les Cosaques participent en outre à toutes les guerres du XIX^e siècle, et naturellement contre Napoléon. Quand il attaque la Russie, les Cosaques envoient même plus de soldats qu'il n'en a été répertorié. Les Cosaques agissent à la fois comme une guérilla et comme les forces spéciales des périodes récentes, en harcelant la Grande Armée en retraite. C'est cela qui leur vaut leur renommée en Europe. Mais ils l'ont payée cher : entre 1812 et 1814, les Cosaques du Don ont perdu plus d'un tiers de leurs effectifs.



Né en 1954, Andreï Vadimovitch Venkov est professeur à l'Université

fédérale du Sud (Rostov-sur-le-Don et Taganrog) et dirige le laboratoire du peuple cosaque à l'Académie russe des sciences. L'un des meilleurs spécialistes internationaux de l'histoire cosaque, il est l'auteur de nombreux ouvrages (en russe), en particulier d'une biographie de Platov (ataman du voïsko du Don) et d'une étude sur la révolte des Cosaques du Don contre les bolcheviks en 1919.

Les Cosaques **zaporogues** sont initialement établis sur le bas-Dniepr (leur nom signifie « par-delà les rapides » qui se succèdent alors entre l'actuelle Dnipropetrovsk et Zaporojie). Puis l'appellation s'étend à l'ensemble des Cosaques d'Ukraine, notamment aux régiments de Cosaques enregistrés. Les Zaporogues de la rive gauche du Dniepr, prenant leur indépendance de la Pologne en 1648 sous l'impulsion de Bohdan Khmelnytsky, forment un « hetmanat ». Avant de passer dès 1667 sous contrôle russe (voir carte p. 83). En 1775, l'hetmanat est annexé par Catherine II avec le reste de l'Ukraine, le titre d'hetman est supprimé.

Ataman est le titre que portent les chefs cosaques. C'est un vieux terme turc, de *ata* « père » et suffixe d'intensité *-man*. Il est à ne pas confondre avec le titre d'**hetman**, porté par le chef suprême des Cosaques enregistrés aux XVII^e et XVIII^e siècles et aussi par celui des Zaporogues, donc dans la région sous influence lituano-polonaise et du Dniepr. Le mot [de l'allemand *Hauptmann*, « capitaine »] est passé en ukrainien par l'intermédiaire du polonais et du tchèque. L'hetman cosaque est l'équivalent d'un général. À noter qu'en Ukraine un même Cosaque peut avoir été ataman puis hetman, tel Bohdan Khmelnytsky.

■ Le voïsko, république de la steppe

Les Cosaques, une bande de brutes sans foi ni loi? Bien au contraire! Ils s'organisent, dès le *xvi^e* siècle au moins, en armée-État ou *voïsko*. « *Leur structure correspond à celle, primitive, de l'assemblée qui choisit un chef, explique Andreï Venkov. Mais elle ressemble aussi à la république romaine, marginalement, certes, mais consciemment: mêlés aux Cosaques se trouvent des Polonais qui maîtrisent latin et droit romain.* » La communauté – plus précisément les guerriers – choisit donc une assemblée législative, le *kroug* (« cercle ») ou *rada* chez les Cosaques ukrainiens (terme qui désigne encore le Parlement en Ukraine) où les décisions sont adoptées à l'unanimité. Comme le sénat romain avec ses consuls, l'assemblée élit pour un an un chef, l'*ataman*, dont le pouvoir est équilibré par la présence d'un adjoint ou aide de camp, l'*iessaoul*. Ce système n'a rien d'une protodémocratie: « *L'égalité effective n'y a jamais existé en réalité* », souligne Andreï Venkov. La société est strictement hiérarchisée, depuis le statut de *tchour* (simple valet d'armes) à celui d'*ataman* en passant par le *sotnik* (« centenaire ») et le *staryi* (« ancien »), tous se considérant bien sûr comme nobles. Plusieurs *voïskos* ont coexisté, le plus grand étant celui du Don, traité comme un égal par la Moscovie: ensemble, ils concluent un accord en 1614 et, pendant un siècle, l'État russe communique avec le *voïsko* via son *Posol'ski Prikaz* (« bureau des ambassades »). Ce système change avec la mainmise orchestrée par Pierre le Grand. C'est le tsar désormais qui choisit l'*ataman* et le *voïsko* du Don devient, au *xix^e* siècle, une pure entité administrative.

Pour en savoir +

- *Les Cosaques, une société guerrière entre libertés et pouvoirs, Ukraine 1470-1790*, I. Lebedinsky, Éditions Errance, 2004.
- *Les Cosaques*, P. Longworth, Albin Michel, 1972.
- *The Cossacks*, S. O'Rourke, Manchester Univ. Press, 2007.
- « From Estate to Ethnos: The Changing Nature of Cossack Identity in the Twentieth Century », P. Holquist in *Russia at a Crossroads: History, Memory and Political Practice*, N. Schleifman (dir.), Frank Cass Publishers, 1998.
- *The Cossacks*, A. Seaton, M. Youens, Osprey, 1972.

En 1812, seuls les Cosaques de la garde du tsar sont habillés de rouge, les autres unités adoptant plutôt le bleu. Le lancier porte la dague typique des Cosaques, ou *kindjal*. Si la *papakha* (haut bonnet de fourrure) s'impose déjà comme signe identitaire, la fameuse tunique à cartouchière *ermakovka* et le sabre sans garde (*chachka*) viendront plus tard des régions orientales.

Les Cosaques, plutôt indépendants, manifestent une loyauté à toute épreuve envers le tsar. Pourquoi?

Moscou assure à tous, notamment aux Cosaques pauvres, un revenu minimal. En 1835, Nicolas I^{er} garantit ainsi par la loi à chaque Cosaque mâle 35 hectares de terre non imposés, avec seule charge de fournir armes, munitions et cheval. Le tsar, qui ne fait pas confiance à l'aristocratie, annonce en outre en 1837 que le tsarévitch (le prince héritier) porte le titre d'*ataman* suprême. Mesure propre à attacher les Cosaques et qui en fait naturellement un pilier répressif évident. C'est eux ainsi qui sont mobilisés en 1905-1907 pour combattre le mouvement révolutionnaire. Cela dit, les Cosaques eux-mêmes sont travaillés par les idées progressistes.

Les Cosaques du Don payent cher leur attachement au tsar...

La guerre civile et les massacres de l'Armée rouge font à peu près 250 000 victimes dans les populations, un sixième du total, un tiers de tous les mâles. 50 000 ont émigré. Dans la région nord, où la ligne de front s'est déplacée de six à huit fois, la population cosaque a diminué de moitié.

Dans ces conditions, pourquoi retrouve-t-on des Cosaques chez les bolcheviks?

Dès le début de la guerre civile, à peu près 15 % des Cosaques du Don qui étaient aptes au combat les ont rejoints en effet, essentiellement ceux qui étaient pauvres, mécontents de leur vie et de leurs *atamans*. Mais il y avait également des riches, qui ne voulaient pas rompre les liens économiques avec les villes voisines comme Voronej et Tsaritsyne [*Volgograd*], et n'imaginaient pas la politique future des bolcheviks. Au début de 1920, 40 000 Cosaques abandonnés par l'Armée blanche en retraite acceptent de se joindre aux bolcheviks contre les Polonais.

Quel est le rôle des Cosaques dans l'Armée rouge pendant la Grande Guerre patriotique?

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, quelques divisions de cavalerie de l'Armée rouge prennent le nom de « Cosaques », mais dans ces unités les Cosaques sont en minorité. Pendant la guerre, ces derniers sont enrôlés comme les autres peuples, c'est-à-dire dans tous les types d'armées.

Y a-t-il eu des Cosaques dans la Wehrmacht?

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le commandement allemand intègre des Cosaques émigrés dans les rangs de la Wehrmacht – mais ils ne forment qu'une brigade, qui combat les maquis

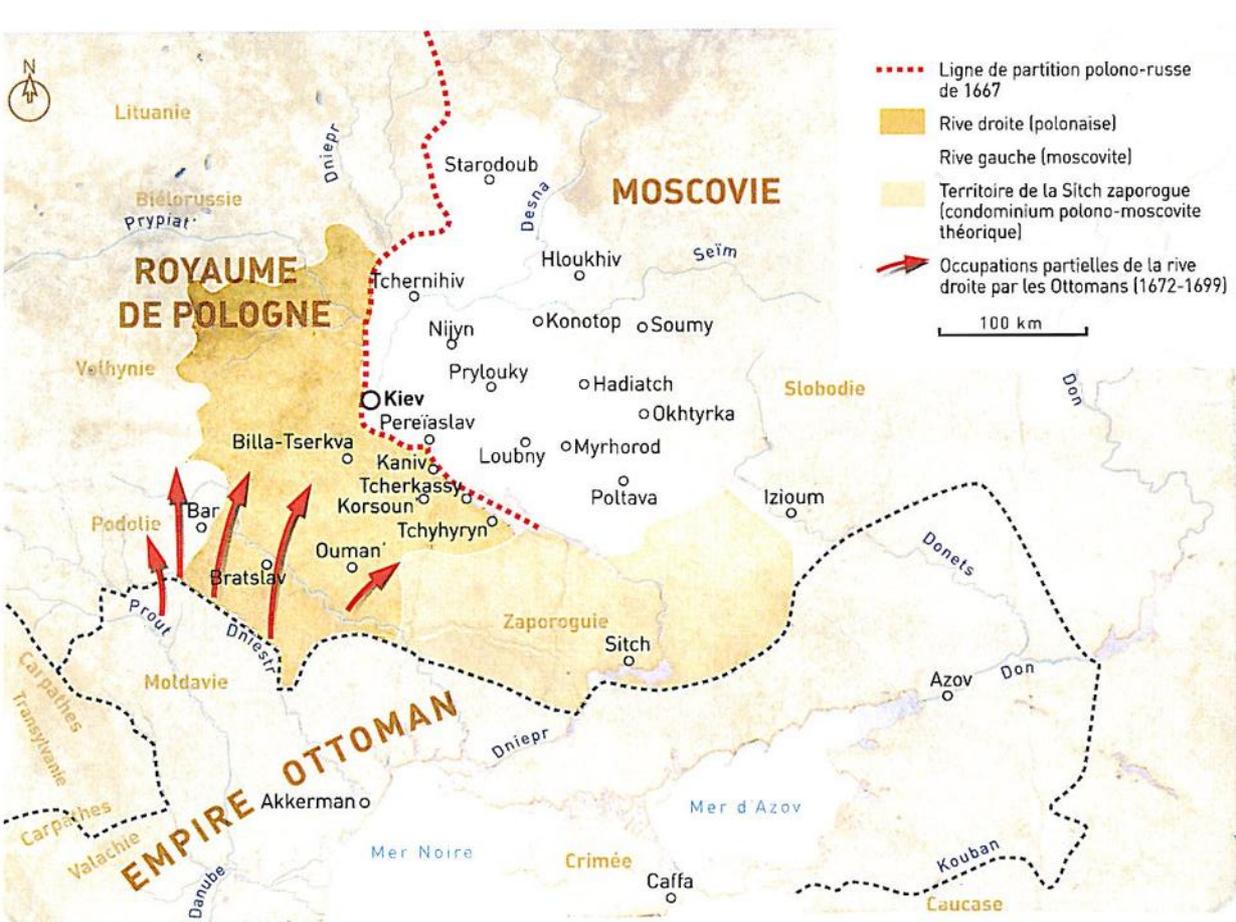
en Yougoslavie. Il n'ose pas les envoyer en URSS. En revanche, en 1941, certaines unités cosaques de l'Armée rouge désertent chez les Allemands. Et début 1942, la Wehrmacht commence à constituer des unités avec des prisonniers de guerre de l'Armée rouge, dont beaucoup se sont déclarés cosaques pour éviter la mort. Quelques régiments sont formés sur le « vrai » territoire cosaque – sur le Don et au Kouban occupés. Au total, 30 000 Cosaques se sont retrouvés du côté allemand.

15 000, appartenant à deux divisions de cavalerie, sont intégrés dans les rangs du 15^e corps de cavalerie SS [en février 1945, NDLR]. À la fin de la guerre, capturés par les Britanniques, ces hommes seront livrés au NKVD. Leurs chefs seront pendus, les autres disparaîtront au Goulag.

Comment expliquer la persistance du mythe cosaque dans la culture populaire russe?

Les Cosaques ont toujours représenté un idéal pour le peuple





1667, DÉBUT DE LA DOMESTICATION

Au milieu du XVII^e siècle, l'Ukraine, centre de gravité de la puissance cosaque, est déchirée entre Moscovites (protorusses gouvernés par le tsar), Polonais et Ottomans. Ces derniers, appelés par le chef cosaque Dorochenko en 1666, envahissent le Sud de l'Ukraine et forcent les Polonais à négocier avec Moscou. Le traité signé le 13 janvier 1667 coupe l'Ukraine en deux, le long du Dniepr, et provoque le déclin des Cosaques. Sur la rive droite, ils disparaissent peu à peu sous la pression polonaise. Sur la rive gauche, soumis progressivement au tsar depuis la tentative d'indépendance avortée de Mazepa en 1709, ils se muent en ordre militaire, élément crucial de l'armée de l'État russe en gestation. L'État méridional des Zaporogues centré autour de la Sitch (« cité »), placée en principe sous double tutelle polono-russe, réussit à subsister jusqu'à son absorption dans la Russie par Catherine II en 1775.

russe, surtout pour ceux qui n'ont qu'une vague idée de ce qu'était leur mode de vie. Ils ont été glorifiés par les gens simples mais aussi, cyniquement, par l'État qui voyait en

eux une force militaire bon marché qu'il suffisait de payer, faute d'une aide économique décente, avec des éloges et de grandes déclarations d'amour. Tous les peuples lisent

dans le passé ce qu'ils veulent voir et ignorent ce qui ne leur convient pas. En ce sens, la plupart des Russes sont heureux de voir dans les Cosaques l'avant-garde musclée du patriotisme russe. Quant aux Cosaques, ils savent très bien que la vie de leurs ancêtres était très pénible, mais au cours de centaines d'années ils ont élaboré leurs propres clichés de comportement, autour du mode de vie guerrier, du machisme et du patriotisme... Rejeter aujourd'hui ces stéréotypes signifierait renier leur identité. ■

Les Cosaques « enregistrés » sont des Cosaques libres, répertoriés et reconnus par le pouvoir polonais puis russe, et qui jouissent de certains privilèges et immunités.



■ L'antisémitisme cosaque, une réalité sans spécificité

La réputation de férocité antisémite des Cosaques ne date pas du xx^e siècle. L'hetman Bohdan Khmelnytsky, grand héros de l'insurrection des Zaporogues contre les Polonais en 1648 et considéré comme un fondateur de la nation ukrainienne, a fait massacrer des dizaines de milliers de Juifs. Des Cosaques ont en outre participé à de nombreux pogroms, spécialement dans l'Ukraine de 1919 livrée aux Blancs. Dans un État russe où le tsar Alexandre III (1881-1894) patronne une politique antijuive officielle et virulente, l'antisémitisme cosaque est-il pour autant spécifique ? Andreï Venkov ne semble pas convaincu : « Les Cosaques du Don ont eu très peu de relations avec les Juifs. La ville de Rostov-sur-le-Don, où se trouvait une importante communauté juive, n'a été incluse dans le territoire du voïsko qu'en 1899. Il est certain que, pendant leur service militaire, les Cosaques ont en partie été imprégnés d'antisémitisme. En outre, les Juifs jouaient un rôle majeur dans le mouvement révolutionnaire : certains Cosaques ont été victimes d'attentats en tant que gardes du corps. » On retiendra surtout que dans une Europe de l'Est où l'antisémitisme pénètre profondément le tissu social, celui des Cosaques, à défaut d'être excusable, n'a rien d'exceptionnel.

Dog tag, pour que le soldat ne

Par Pascal Guy

Au XIX^e siècle, la plaque d'identification militaire (appelée « dog tag » : plaque pour chien) sort enfin le soldat mort au combat de l'anonymat des fosses communes. Curieusement, cette idée venue des civils a mis du temps à s'imposer.



La plaque du sergent Marcel Gagnepain, du 5^e régiment de tirailleurs marocains, porte mention de l'année 1941 mais a dû être attribuée l'année suivante car c'est un modèle américain reconnaissable à son encoche. Les marquages en X sont des ratures : la plaque a été recyclée (après démobilisation ou décès), chose courante dans l'armée française.

■ Des légions de morts anonymes

Si les phalanges d'Athènes et les légions de Rome tiennent une liste des citoyens engagés, rien ne permet d'identifier les cadavres. Cela sera pire ensuite pour les compagnies du Moyen Âge et pas tellement mieux pour les soldats des armées royales qui périront durant les campagnes des siècles suivants. Cet anonymat se perpétue jusqu'au XVIII^e siècle où l'homme de troupe ne peut guère compter que sur la bonne volonté du fourrier (sous-officier chargé des registres) pour prévenir ses proches en cas de trépas, les corps étant le plus souvent jetés à la fosse commune sans être reconnus. Les familles européennes restent ainsi dans l'ignorance, sans pouvoir accomplir leur deuil. En Russie jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les serfs et paysans mobilisés par le tsar se voient offrir par leurs proches une cérémonie d'adieu qui tient lieu d'enterrement.

■ Le Directoire donne enfin un nom au soldat

Le citoyen-soldat français reçoit en novembre 1797 un livret militaire individuel — contenant signalement, date et lieu de naissance et équipements — rédigé par les fourriers du régiment. Ce document doit être théoriquement rangé dans un tube métallique que le soldat porte en bandoulière. À la fin de l'Empire, la plupart des armées européennes copient le procédé avec plus ou moins de sérieux et d'efficacité. Mais le papier se conserve mal...

soit plus inconnu

■ Identifiés comme des chiens...

En 1870, l'armée prussienne est la première à doter ses soldats d'une plaque d'identité standard en métal. On doit cette innovation à un civil, un artisan qui se serait inspiré des « *Hundemarken* » – en anglais « *dog tag* » –, ces médailles attachées au cou des chiens à Berlin pour prouver que leur maître s'est bien acquitté de la taxe associée aux canidés. L'armée prussienne est également la première à faire vacciner ses hommes, une information qui sera bientôt portée sur la fameuse plaque.

■ Guerre de Sécession : l'identification devient un business

C'est pendant la guerre de Sécession (1861-1865) que sudistes et nordistes refusent pour la première fois en masse l'oubli des fosses. Si la plupart des soldats se contentent d'une feuille portant nom et unité épinglée sur la vareuse, d'autres gravent ces informations sur le ceinturon, le havresac ou sur des cercles de bois troués portés autour du cou. La préoccupation crée le commerce : le magazine *Harper's Weekly* vend par correspondance des épingles en or ou en argent gravées sur demande, tandis que des marchands ambulants proposent à la troupe des médailles à graver. Mais ces initiatives civiles n'émeuvent pas le gouvernement fédéral qui ne fait rien pour les officialiser : 42 % des tués du conflit restent enterrés anonymement.

Cette plaque typique de la guerre du Viêt Nam porte le nom, initiales des prénoms, le numéro d'assurance maladie et le groupe sanguin. La mention « none » indique que le porteur n'est pas vacciné.

Cette plaque est celle du major Richard G. Ward, chef de la compagnie B du 1^{er} régiment des volontaires noirs du Kansas durant la guerre de Sécession. Elle a certainement été offerte à l'officier par sa loge maçonnique, d'où le poinçon.



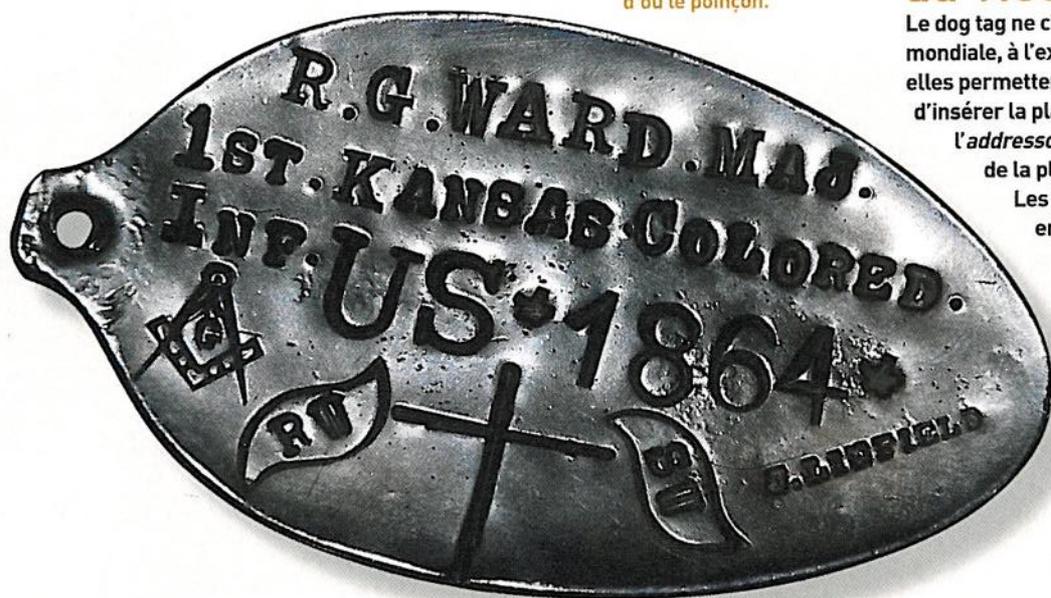
■ Au poignet ou autour du cou dans les tranchées

À la veille de la Première Guerre mondiale, la plaque d'identification s'impose à toutes les armées. Le modèle français se porte au poignet et, comme la plaque allemande, se casse en deux : une partie va à la famille, l'autre est vissée sur le cercueil. L'armée américaine impose en 1916 une double plaque portée déjà autour du cou, indiquant le nom, le rang, la compagnie, le régiment et bientôt le groupe sanguin du soldat.

■ Ultimes perfectionnements au Viêt Nam

Le dog tag ne change guère durant la Seconde Guerre mondiale, à l'exception de l'encoche des plaques américaines : elles permettent aux employés des hôpitaux militaires d'insérer la plaque dans une sorte de pistolet graveur, l'*addressograph model 70*, qui reporte les informations de la plaque sur la fiche de soins du blessé.

Les progrès suivants interviennent au Viêt Nam : en 1969, l'identification est assurée par le numéro d'assurance maladie et les soldats sont autorisés à adopter des « silencieux », chemises de caoutchouc qui empêchent les deux plaques de sonner entre elles. Aujourd'hui, si l'armée pense aux implants électroniques d'identification, le dog tag a encore de beaux jours devant lui.





Monitor, et la guerre devint mécanique !

Par Benoist Bihan

Avec ses formes étranges, l'USS *Monitor* ne gagnera jamais un concours d'élégance. Cela n'enlève toutefois rien à son importance dans l'histoire navale. Inaugurant l'ère des affrontements entre cuirassés en pleine guerre de Sécession, il est non seulement le premier navire de guerre à s'abstraire totalement du vent, mais aussi la première machine militaire purement mécanique.



9 mars 1862 :
le *Monitor* et le *Virginia*
se canonent durant
quatre heures pour
tenter de crever
la carapace adverse.
En vain...

L'USS *Monitor* (au premier plan) affronte le CSS *Virginia* à Hampton Roads. Le cuirassé nordiste présente une innovation majeure : l'armement est regroupé dans une tourelle pivotante située sur le pont et n'est plus réparti le long des sabords comme c'est encore le cas pour son adversaire.

Secrétaire à la Marine de 1861 à 1869, **Gideon Welles** (1802-1878) est l'une des personnalités les plus importantes de la guerre de Sécession. Architecte du blocus naval de la Confédération, il est aussi celui qui lance le programme de construction de cuirassés qui mènera au *Monitor*. Lincoln surnommait Welles « Neptune ».

Ingénieur américain d'origine suédoise, **John Ericsson** (1803-1889) a conçu des locomotives et divers moteurs à vapeur avant d'imaginer le cuirassé qui l'a rendu célèbre. Mais le *Monitor* était en gestation depuis longtemps dans l'esprit de l'ingénieur, qui en 1854 avait proposé à Napoléon III un navire similaire, sans suites à l'époque.

Le **franc-bord** d'un navire est la distance verticale entre la ligne de flottaison et le pont principal.

La **superstructure** désigne tout ce qui dépasse de la coque d'un navire : passerelles, bunkers, hangars, cheminées, etc.

Au matin du 8 mars 1862, le jour se lève sur la flottille de l'Union qui, dans la rade de Hampton (Hampton Roads), fait le blocus des estuaires des rivières James, Elizabeth et Nansemond et du grand port de Norfolk, en Virginie. L'atmosphère est sereine : il n'y a pas grand-chose à craindre de la minuscule marine confédérée, essentiellement composée de corsaires. Les équipages nordistes ne se doutent pas qu'ils s'apprêtent à entrer bien malgré eux dans l'histoire navale. Mouillés de manière à barrer le chenal débouchant dans la baie de la Chesapeake et la mer libre (voir carte p. 89), les bâtiments de l'Union voient soudain se découper au loin les formes étranges d'un navire qui, jusqu'ici, n'était que l'objet des fantasmes du commandement de l'US Navy : le CSS *Virginia*, un cuirassé confédéré de tôle et de bois construit sur la base de la coque de l'USS *Merrimack*, une frégate à vapeur sabordée au début de la guerre de Sécession.

Le *Virginia* tient peut-être du bricolage, mais il est réussi : bas sur l'eau, son blindage invulnérable aux boulets et aux obus des navires en bois qui lui font face, il déboule comme un chien dans un jeu de quilles, semant la panique dans la rade. Les navires nordistes lèvent l'ancre, mais trois s'échouent dans la précipitation et ceux qui ripostent constatent bientôt

l'inutilité de leurs efforts. Couvert par le feu d'autres navires confédérés qui participent avec lui à la sortie, mais se tiennent à distance, le *Virginia* se jette au cœur de la formation disloquée de l'US Navy. Il éperonne la frégate en bois USS *Cumberland* puis canonne et en incendie une deuxième, l'USS *Congress*. Seul le crépuscule et le reflux des eaux viennent sauver les rescapés de l'Union, particulièrement ceux qui, échoués, ont assisté impuissants aux combats.

L'humiliation et le péril

Pour la cause nordiste, le désastre est considérable. Il ne s'agit pas seulement de l'humiliation, des pertes en navires et en vies, du blocus de la base de Norfolk, ou même de se préparer à affronter un ennemi qui ne manquera pas de revenir achever le travail. Si d'autres *Virginia* sont reproduits, c'est tout un pan de la stratégie nordiste qui risque de s'effondrer. Mais la parade, en fait, existe déjà, sous la forme d'un navire d'un aspect très différent mais aussi inhabituel que celui de son futur adversaire.

L'USS *Monitor*, c'est son nom (qui signifie « contrôleur »), est un cuirassé tout en métal issu de la rencontre très opportune des conceptions stratégiques du secrétaire à la Marine de l'Union **Gideon Welles** et de celles, techniques, d'un ingénieur d'origine suédoise aussi caractériel que doué, **John Ericsson**.

Le *Monitor* est né d'une nécessité apparue dès la proclamation de sécession des États du Sud, en avril 1861. Dans le cadre de la stratégie d'ensemble élaborée pour l'Union par le général Winfield Scott, le fameux plan « Anaconda » (voir encadré ci-contre), l'US Navy, qui concentre entre les mains nordistes les navires militaires, est chargée d'interdire l'entrée des grands ports ennemis.

Le Sud n'a pas grand-chose à redouter au début : la Navy, à la déclaration de guerre, ne compte que 42 navires de guerre obsolètes, plus 48 en réserve, pour contrôler 180 ports et plus de 7000 km de littoral confédéré. Welles doit donc non seulement étoffer sa marine mais encore la moderniser : les purs voiliers qui constituent encore la moitié de l'ordre de bataille

de l'US Navy sont incapables d'intercepter des navires marchands équipés en majorité de machines à vapeur. Le secrétaire à la Marine fait donc littéralement feu de tout bois : la Navy réquisitionne en urgence de multiples vapeurs civils, les arme d'un ou deux canons, et les transforme en navires de guerre auxiliaires. Ces mesures sont cependant insuffisantes : les grands ports américains sont presque tous défendus par des forts dotés de pièces lourdes de marine, rendant impossibles les patrouilles au plus près de leur débouché et multipliant les chances d'évasion pour les forceurs de blocus.

Il y a pire. Dès juillet 1861, Washington bruisse des rapports envoyés par ses espions au Gosford Navy Yard, le port militaire sudiste de Norfolk. Les confédérés y construiraient un navire cuirassé à partir de l'épave de la frégate *Merrimack*. La nouvelle

alarme l'amirauté américaine : elle ne dispose d'aucune parade si les confédérés décident de multiplier de telles conversions. Il faut donc à l'US Navy ses propres cuirassés, définis par trois objectifs : lutter contre ceux de

son adversaire mais aussi frapper les défenses côtières confédérées en toute impunité et, enfin, passer en force sous les embrasures des forts et mener des raids dans les rades et les estuaires du Sud. En août 1861, Welles crée un comité spécial en charge de la construction de navires *ironclads* (littéralement « habillés de fer »). La première course aux cuirassés est lancée.

Blindage en caoutchouc, cuirassé en bois...

Et l'Union part avec de multiples atouts en main. Contrairement au Sud, qui ne peut compter que sur la transformation de navires préexistants en raison d'une base industrielle insuffisante, le Nord concentre les chantiers navals et les arsenaux les plus avancés du pays, ainsi qu'un grand nombre d'ingénieurs plus ou moins talentueux — ou réalistes. Lorsque la Navy met en place son *Ironclad Board* (« Comité des cuirassés »), celui-ci ne tarde pas à crouler sous les demandes. Après avoir éliminé les farfelus — comme cet ingénieur proposant un blindage en

Les monitors sont le premier exemple abouti de la mécanisation de la guerre.

Le plan « Anaconda » : étouffer la rébellion

Élaboré par Winfield Scott, général en chef (un poste équivalent à celui contemporain de chef d'état-major des armées) au début de la rébellion sudiste, le plan de guerre, surnommé « Anaconda » par ses détracteurs, sert de cadre stratégique à l'Union. Il combine le blocus naval des ports du Sud et celui, terrestre et fluvial, des grands fleuves (Mississippi et Missouri). Il s'agit de couper la rébellion du reste du monde et conduire les États sécessionnistes à réintégrer l'Union sous peine de ruine économique. Tel un serpent constricteur — d'où son surnom —, le plan est conçu comme progressif, l'idée étant de faire céder la Confédération en ciblant ses élites, les grands propriétaires terriens dépendants des exportations de tabac et de coton. Mais la nécessité de saisir des points d'appui sur le littoral confédéré pour ravitailler les flottilles de blocus, la violence des premiers affrontements dans l'Ouest et l'effet de radicalisation provoqué au Nord par les campagnes du général sudiste Robert E. Lee en Virginie et dans le Maryland vont altérer le plan initial dans un sens plus offensif. Ce qui aboutit, à partir de 1862, à transformer la pression économique en destruction systématique du système politico-économico-social du Sud, fondé notamment sur l'esclavage. Le plan Anaconda demeure cependant un exemple remarquable de planification stratégique, sans doute l'un des premiers à lier de manière formelle les champs économique, social et militaire.

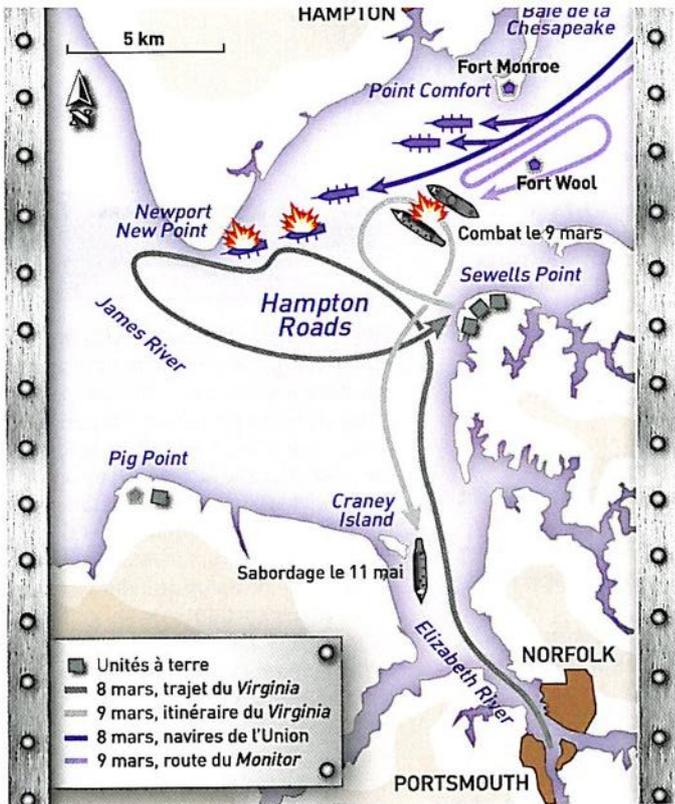
caoutchouc sur lequel rebondiraient les projectiles —, le comité retient finalement trois projets, tous développés, faute d'expérience des arsenaux, par des chantiers privés.

Le premier, l'USS *Galena*, est bâti sur une charpente en bois classique recouverte de plaques d'acier : trop fragile. Le second, l'USS *New Ironsides*, est lourdement armé et blindé. Mais il déplace 4000 tonnes avec des machines anémiques : trop lent. La réussite est associée au troisième projet, futur *Monitor*. Son concepteur John Ericsson soumet, lui, un dessin radicalement nouveau. Au lieu d'un navire à vapeur cuirassé mais classiquement équipé d'un armement en sabords de flanc et d'une mâture auxiliaire, il propose une coque de structure entièrement métallique, au franc-bord surbaissé et dont le pont parfaitement plat émerge à peine de l'eau. Passerelle et armement sont intégrés dans une même tourelle blindée tournant sur 360° et abritant deux énormes canons de 280 mm. Une unique cheminée constitue la seule autre superstructure du navire, propulsé seulement par sa machine à vapeur. Celui-ci doit filer 9 nœuds (17 km/h), sa silhouette étroite et basse sur l'eau en fait une cible difficile, et il dispose d'un tirant d'eau suffisamment faible pour approcher au plus près côtes et fortifications, voire remonter fleuves

et rivières. Le projet emporte d'emblée l'adhésion de l'*Ironclad Board* : il répond en effet parfaitement au cahier des charges et, ce qui ne gêne rien, son concepteur affirme pouvoir le construire en quelques mois, en dépit de la nouveauté de son dessin.

Une solide carapace

Ericsson tient parole. Quand le 8 mars 1862 le *Virginia* sort de sa tanière, le *Monitor* est prêt. Interrompant ses essais, Washington l'expédie vers Hampton Roads à la rencontre de son adversaire, dans un climat d'agitation extrême à Washington. Commandés par le lieutenant de vaisseau John L. Worden, les 58 membres d'équipage s'apprêtent à participer au premier combat entre cuirassés de l'histoire. Peu après 8 heures le 9 mars, à quelques encablures de l'épave encore fumante du *Congress*, c'est au tour du *Virginia* d'être surpris par l'arrivée d'un navire étrange, que les marins confédérés prennent d'abord pour l'épave flottante de la chaudière du *Cumberland*, ou, selon l'un d'entre eux, « un fromage sur un radeau » ! Mais le fromage en question a la croûte particulièrement épaisse et les Sudistes constatent bientôt qu'il sent furieusement la poudre. Abrités derrière les plaques de leur blindage, les marins des deux navires se canonnent furieusement



pendant quatre heures presque à bout portant, tentant de crever la carapace adverse ou d'éperonner sa coque. En vain.

La violence de l'engagement dévaste cependant les superstructures du *Virginia*, tandis que les confédérés, d'un coup heureux, frappent d'un obus la passerelle du *Monitor*, blessant les yeux de son commandant. Le navire nordiste bat alors en retraite... puis revient sous le commandement de

TIRERA BIEN QUI TIRERA LE DERNIER...

Le *Virginia* surgit de Portsmouth et détruit deux des cinq navires de l'escadre nordiste à Hampton Roads. Les autres s'échouent. Le *Virginia* est cependant touché à la cheminée, ce qui limite sa vitesse. Aussi le capitaine Buchanan, blessé, décide de réparer sous Sewells Point pour réattaquer le lendemain. Mais le 9 mars, le *Monitor* est au rendez-vous... Après quatre heures de canonnade, il encaisse un coup près d'une meurtrière qui aveugle le capitaine Worden et force le navire nordiste à se replier momentanément de la rade que le successeur de Buchanan, Catesby ap Roger Jones, se croyant vainqueur, vient de quitter.

UN RADEAU SURBLINDÉ

Coque surbaissée surmontée d'une tourelle, le *Monitor* est plus proche du char de combat que du futur cuirassé style *Dreadnought*. Mais l'abandon de toute référence à la marine à voile représente une rupture révolutionnaire dans la construction navale.

GROS CALIBRE TOUTS AZIMUTS

Le *Monitor* embarque deux canons Dahlgren (du nom de leur concepteur) à tube lisse de 280 mm, abrités dans une tourelle motorisée de 6 m de diamètre et blindée de 20 cm de fer. Ce monstre pèse 120 tonnes, 12 % du déplacement !

CUIRASSÉ DE POCHE

Avec 54,5 m de long et 12,6 m de large pour un déplacement de 1000 t, le *Monitor* est un petit bateau.

MOTEUR ET HÉLICE MAISON

Conçu par Ericsson lui-même, le moteur à vapeur (30 t et 400 ch) combine deux cylindres à plat, innovation qui limite encombrement et vulnérabilité. Grâce à l'hélice moderne (autre invention d'Ericsson), le bateau file à 9 nœuds (17 km/h).

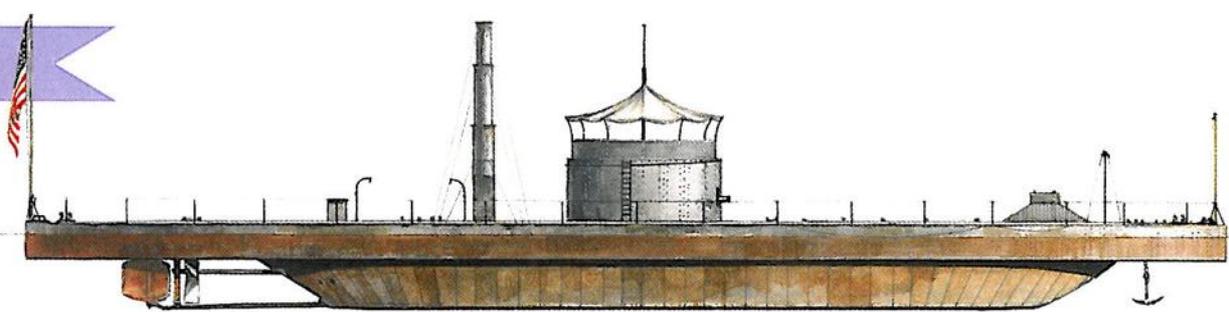
BARDÉ DE FER

Les œuvres vives du *Monitor* sont protégées par des plaques boulonnées de fer forgé hautes de 150 cm et épaisses de 15. Le pont, du même métal, est épais de 2,5 cm.

COMME UN SOUS-MARIN

Machines à l'arrière, équipage à l'avant : les 59 officiers et marins sont logés dans des cabines ouvrant sur un couloir central, sous la ligne de flottaison.

UN NAVIRE PEU MARIN Le pont du *Monitor*, surbaissé, n'est qu'à 33 cm de la ligne de flottaison et sa tourelle trop lourde pose des problèmes de stabilité. Renversé par des lames, il sombre le 31 décembre 1862...



Rien ne dépasse du pont parfaitement plat du *Monitor*, sinon la tourelle haute de 2,74 m, des manches à air à l'arrière et un poste blindé à l'avant destiné au pilote. La cheminée télescopique (un conduit unique branché sur deux sorties) se rétracte avant le combat.

Pour en savoir +

- *Lincoln's Navy : The Ships, Men and Organization, 1861-65*, Donald L. Canney, U.S. Naval Institute Press, 1998.
- *Union Monitor 1861-65*, Angus Konstam, Osprey, 2002.
- *Iron Coffin. War, Technology and Experience aboard the USS Monitor*, David A. Mindell, The Johns Hopkins University Press, 2000, 2012.
- *Reign of Iron. The Story of the First Battling Ironclads, the Monitor and the Merrimack*, James L. Nelson, HarperCollins Publ., 2004.
- *Civil War Ironclads: The U.S. Navy and Industrial Mobilization*, William H. Roberts, The Johns Hopkins University Press, 2002, 2007 (rééd.).

son second, tandis que le *Virginia*, endommagé, ses munitions presque épuisées et persuadé d'être victorieux, se retire à son tour. Un peu après midi, c'est donc l'US Navy qui revendique le succès. À raison. Car sous les yeux d'une assistance comprenant le secrétaire adjoint à la Marine, le *Monitor* vient de remporter l'une des plus grandes victoires de relations publiques de l'histoire de la marine américaine. À Washington, la nouvelle de Hampton Roads est d'autant plus fêtée que la guerre sur terre se passe assez mal, le sudiste Lee accumulant les succès. Peu importe que le *Virginia* n'ait pas subi davantage de dégâts que son adversaire ou que la « victoire » nordiste soit surtout due à la confusion. En une matinée, le *Monitor* devient la coqueluche de la capitale, une célébrité que les associés d'Ericsson, hommes d'affaires influents, s'empressent de faire fructifier. La fièvre des monitors — le nom est devenu commun — s'empare de l'Union. Oubliée, la prudence qui avait fait choisir trois projets différents à l'*Ironclad Board*. Après mars 1862, la Navy n'aura pour cuirassés que des dérivés du dessin d'Ericsson. Dix monitors améliorés, tirant les leçons de la bataille de Hampton Roads, sont rapidement mis sur cale, suivis de plusieurs dizaines d'autres, de modèles différents : pour les rivières, pour la haute mer, à une, deux voire trois tourelles. Il y aura des monitors pour tous les goûts. Au plus grand bénéfice d'Ericsson et de ses

associés, mais pas forcément à celui des marins de l'Union. Optimisés pour le combat contre les cuirassés ennemis après Hampton Roads, les monitors se montrent en effet bien moins à l'aise contre les fortifications côtières : en 1863 devant Fort Sumter, près de Charleston (Caroline du Sud), huit monitors doivent battre piteusement en retraite après la perte de l'un des leurs et de graves dommages aux autres. Il faut en urgence apporter des modifications à leur armement, qui ne dispose pas d'une élévation suffisante pour prendre à partie avec efficacité les forts confédérés. Par ailleurs, si les eaux abritées de Hampton Roads ne l'ont pas révélé, les monitors tiennent mal la mer : bas sur l'eau, ils sont facilement victimes des lames et plusieurs sombrent dans des creux qui laissent indifférents des navires plus vieux, mais d'un franc-bord plus haut. Le *Monitor* lui-même est victime de ce défaut de conception et coule le 31 décembre 1862 au large du cap Hatteras en Caroline du Nord, avec seize de ses hommes d'équipage.

La fièvre des monitors, une maladie politique

Mais le lobbying d'Ericsson et de ses amis ainsi que l'exploitation publique du combat de Hampton Roads font monter une fièvre à laquelle rien ne s'oppose et surtout pas le Président, Abraham Lincoln, qui affirme pour ses bateaux une foi inébranlable : la construction de monitors de tous types sera poursuivie sans faillir jusqu'à la fin de la guerre, en 1865, et les derniers seront retirés du service après la guerre hispano-américaine de 1898 — ils seront alors totalement obsolètes. Mais ils auront essayé : adoptés par toutes les grandes marines européennes dans les années 1870, les monitors évolueront vers les cuirassés modernes, qui en conserveront l'armement en tourelle

mais avec des coques au franc-bord plus haut, adaptées à un emploi en haute mer.

Au xx^e siècle, le terme de monitor désignera des navires porteurs de pièces lourdes destinées exclusivement au bombardement ou à la défense des côtes. Pendant les deux guerres mondiales, des monitors britanniques seront ainsi employés au pilonnage des côtes occupées par

Adoptés malgré leurs défauts par les marines européennes, les monitors évolueront vers les cuirassés modernes.

L'Allemagne dans la Manche et la mer du Nord et participeront au débarquement en Normandie en 1944, remplissant fort bien leur rôle de batterie flottante. L'héritage du *Monitor* dépasse cependant sa postérité immédiate et ses multiples défauts n'enlèvent rien à l'essentiel : le navire marque une transformation profonde et ce à double titre. D'abord parce qu'il

entérine définitivement le passage de la tactique navale à une dialectique entre l'obus et la cuirasse, qui ne sera dépassée qu'avec la Première Guerre mondiale et l'émergence — ou la réémergence — d'une pensée tactique fondée sur la capacité à détecter l'ennemi en premier, les premiers tirs étant échangés au-delà de l'horizon. Ensuite, et surtout, parce que les monitors sont le premier exemple abouti de la mécanisation de la guerre, qui prendra son essor au xx^e siècle, avec de gigantesques conséquences industrielles. Premières véritables machines de guerre entièrement mécaniques — les trains blindés ne sont expérimentés que dans la foulée, en juin 1862 par les confédérés —, les monitors exigent pour leur production la mobilisation d'une base industrielle inexistante avant le début des hostilités, son expansion et son administration.

Avec le *Monitor*, ce n'est pas seulement la conduite des opérations navales qui évolue, mais bien celle de la guerre : tournant majeur de l'histoire militaire, la guerre de Sécession est décidément bien le premier conflit de l'ère industrielle. ■

■ Mobile Bay, l'autre bataille des monitors

Le CSS *Virginia* n'a jamais été réellement vaincu : piégé à Norfolk, il est détruit volontairement par la marine confédérée le 11 mai 1862 lors de la prise du port par les nordistes. En revanche, le Sud ne renonce nullement aux cuirassés et construit pas moins de 33 *ironclads* d'inspiration similaire — surtout, il est vrai, des modèles fluviaux. L'un de ces navires, le CSS *Tennessee*, commandé par l'ex-capitaine du *Virginia*, Catesby ap Roger Jones, se retrouve face à quatre monitors nordistes, les USS *Tecumseh*, *Manhattan*, *Winnebago* et *Chickasaw*, dans la baie du port de Mobile (Alabama), le 5 août 1864. L'amiral nordiste Farragut a beau donner l'ordre de foncer en dépit des mines (le légendaire « *Damn the torpedoes!* »), l'un de ces engins coule le *Tecumseh*. Les trois monitors restants, comme leur prédécesseur, se montrent incapables de percer la carapace du cuirassé sudiste qui doit toutefois se rendre après trois heures de combat, à bout de munitions et immobilisé par la destruction de sa cheminée.

Jomini, le tailleur du prêt-à-pe

Propos recueillis par Laurent Henninger

Entré dans la Grande Armée en 1805, passé aux alliés en 1813, le Suisse Antoine Henri de Jomini a vulgarisé la notion de logistique et imposé en français le terme de stratégie. Il a forgé sa pensée en observant les guerres de la Révolution et de Napoléon.

Dans le match qui l'oppose à Clausewitz, Bruno Colson explique pourquoi sa postérité immédiate a été plus grande : son enseignement est plus facile à transmettre que celui du Prussien, dont l'analyse de la guerre est plus complexe et politique.

Qui est Antoine Henri de Jomini ?

Un Suisse francophone, né en 1779 dans le canton de Vaud, dans un milieu aisé, et qui reçoit une bonne éducation. Il travaille d'abord dans le commerce, où il gagne pas mal d'argent, mais il a toujours éprouvé une attirance pour le métier militaire. C'est un esprit vif et qui lit beaucoup. Il dévore d'ailleurs très tôt les récits des campagnes du roi de Prusse Frédéric II.

La Révolution se déroule donc durant son adolescence et sa jeunesse.

Oui, et avec elle l'occupation de la Suisse, puis la création d'une « république sœur » de la France, la République helvétique. Jomini finit par entrer au ministère de la Guerre de ce nouvel État. Il est à l'époque un chaud partisan de la France, et même d'un rattachement de la Suisse à celle-ci ! C'est alors qu'il devient officier, grâce à ses relations et à ses connaissances théoriques, qui sont déjà impressionnantes. Il entre en contact avec le maréchal Ney et devient son aide de camp en 1805, au camp de Boulogne. Ney, qui n'a pas une grande éducation, est ravi de l'avoir à ses côtés. Jomini

l'aide à organiser des manœuvres et des expérimentations tactiques.

Participe-t-il à la campagne de 1805 ?

Tout à fait. Et il rencontre même Napoléon quelques jours avant la bataille d'Elchingen, qui va mener à l'encerclement d'Ulm. Il y a là un premier épisode à signaler, car il aurait joué un rôle important dans les opérations de la Grande Armée. Bref, l'historiographie s'accorde aujourd'hui à dire que Jomini aurait alors vu juste et compris qu'il convenait de « fermer la porte » aux Autrichiens du général Mack. Il aurait donc donné de bons conseils à Ney. En tout cas, Ney a été content de lui car il l'a proposé pour la Légion d'honneur.



er militaire

Se trouve-t-il aussi à Austerlitz ?

Il rejoint Austerlitz au lendemain de l'événement, porteur de dépêches de Ney à l'Empereur. Là, il aurait glissé quelques pages de sa main dans les rapports de Ney à Napoléon.

C'est un peu présomptueux, ne trouvez-vous pas ?

Oui, mais il faut savoir qu'à l'époque il a déjà fait paraître un premier ouvrage à Paris, le *Traité de grande tactique*, qui est une comparaison des guerres de Frédéric II avec celles de la Révolution française, comparaison dont il tire des principes de l'art de la guerre. Ce que Jomini appelle « grande tactique », c'est la science des mouvements des armées en dehors du champ de bataille. Et, déjà, il est vraisemblable que Napoléon en a au moins entendu parler.

Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Le fait que, pour la campagne de l'année suivante, en Prusse en 1806, il est directement rattaché à l'état-major impérial et qu'il participe à la bataille d'Iéna. Ce qui signifie au minimum que Napoléon a écouté les recommandations de Ney. Et puis, après la campagne de 1805, Napoléon aurait dit qu'il fallait interdire les écrits de ce Suisse qui dévoilait son système — mais cette anecdote n'est pas avérée.

Jomini retourne ensuite dans l'état-major de Ney, où il est promu à la fonction de chef d'état-major, avec le grade de colonel.

Il suivra ainsi Ney lors de la campagne de Pologne de 1807, puis en Espagne.

A-t-il alors abandonné toute activité intellectuelle ?

Pas du tout ! Il ne cesse jamais d'écrire, tout en suivant la Grande Armée. À la fin de 1806, il fait une sorte de résumé de ses idées sur ce qu'il estime être les principes généraux de l'art de la guerre. Ce texte va avoir un certain succès parce qu'il contient l'ensemble de ses idées avant la rédaction du célèbre *Précis de l'art de la guerre*, qui sera un ouvrage tardif [1837 pour la première édition, 1855 pour l'édition définitive revue par l'auteur lui-même, NDLR]. On peut alors le considérer comme un historien, mais qui déduit des principes théoriques de son étude de l'histoire des campagnes. Cela le rend déjà célèbre chez beaucoup d'officiers.

Le commencement de la gloire ?

Oui, mais avec ce qui est inévitable en pareil cas : on n'est pas apprécié par



Bruno Colson

est professeur aux Facultés universitaires Notre-Dame

de la Paix à Namur,

en Belgique. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de la pensée stratégique, parmi lesquels : *La Culture stratégique américaine, l'influence de Jomini* (Economica, 1993) et *Le Général Rogiat – ingénieur et critique de Napoléon* (Economica, 2006). Il a également dirigé et commenté une édition du *Précis de l'art de la guerre* de Jomini (Perrin, 2001) et une édition des écrits militaires de Napoléon (*De la guerre*, Perrin, 2011).

« Jomini innove en recourant aux sources de tous les camps en présence. Ses récits sont assez équilibrés. »



L'influence de Jomini doit aussi à sa longévité : il meurt en effet en 1869, à 90 ans. Consultant militaire superstar, il est de tous les grands conflits du XIX^e siècle, sans se soucier beaucoup des allégeances. Il est avec le tsar contre les Turcs (1828) puis contre les Français en Crimée (1853-1856)... avant de conseiller Napoléon III pour la campagne d'Italie (1859).

tout le monde. Le maréchal Berthier, notamment, va lui mettre un certain nombre de bâtons dans les roues. Il faut dire aussi que Jomini n'a pas un caractère facile. Il est conscient de sa valeur et le montre parfois un peu trop. Même Ney se brouille parfois avec lui, mais le fait toujours revenir car il a besoin de lui.

Jusqu'à quand reste-t-il dans la Grande Armée ?

Jusqu'en 1813. Il change de camp pendant l'armistice de l'été. Il a donc participé l'année précédente à la campagne de Russie, mais pas à l'avant-plan ; il a été gouverneur d'une ville sur les arrières des Français. Toujours est-il qu'en 1813, il est devenu général et à nouveau chef d'état-major de Ney. Rappelons que c'est une position importante que d'être chef d'état-major d'un corps d'armée.

Qu'est-ce qui va le pousser à changer de camp ?

Le refus de Berthier de l'inscrire sur une liste de promotions, alors qu'il avait joué un rôle important lors de la bataille de Bautzen et que Ney avait fait la demande pour lui. Cela dit, comme il change de camp au moment où la victoire quitte les rangs français, on peut dire sans grand risque de se tromper qu'il y a chez lui un certain opportunisme.

Ce retournement lui profite-t-il réellement ? Obtient-il des responsabilités intéressantes dans le camp adverse ?

Globalement, oui. Mais il gagne vite la même réputation chez les alliés : il ne plaît pas à tout le monde ! Et, encore une fois, dans son *Précis des campagnes de 1812 à 1814*, il exagère son rôle. Cela dit, au cours de la bataille de Leipzig, il a vu clair dans son interprétation de ce que voulait faire le commandant en chef allié, l'Autrichien Schwarzenberg, mais il n'a pas été le seul. Il a une certaine clarté d'esprit, il comprend vite et bien un certain nombre de manœuvres, mais il n'a pas l'exclusivité de cette clairvoyance.

Et après 1813 ?

Il devient général de l'armée russe et conseiller du tsar. Il est plus d'une fois remis à sa place par des généraux russes ou prussiens qui n'acceptent pas facilement ses conseils, mais, comme il a l'oreille du tsar, il est derrière le souverain lorsque celui-ci prend la direction des opérations. À la fin de la campagne de 1813-1814,

il tente d'éviter que les armées alliées n'entrent en France par la Suisse, car il a toujours eu le souci de son pays. Mais il échoue à les empêcher de traverser le Rhin à Bâle. Il refuse aussi d'entrer dans Paris avec les occupants ; il a toujours conservé un attachement à la France — et pour Napoléon. Il appelle de ses vœux une sorte de « paix des braves ». Et puis on peut dire que, à bien des égards, c'est un nostalgique du système de l'équilibre européen du XVIII^e siècle. Il craint les sentiments nationaux et les débordements de passions qui les accompagnent. C'est pourquoi il sera satisfait des résultats du Congrès de Vienne, auquel il participe et dont il est même l'une des « vedettes ».

Il peut donc relancer pleinement sa carrière intellectuelle.

Absolument. Il va continuer la publication de son traité, qui devient le *Traité des grandes opérations mili-*

« Masser plus de forces que l'ennemi sur un point décisif. Tel est pour lui le seul principe fondamental de l'art de la guerre. »

itaires. À Vienne, il fait la connaissance de l'archiduc Charles d'Autriche, qui a lui aussi écrit des ouvrages de théorie militaire et a même diffusé le terme de « stratégie ». Jomini adopte ce vocable et va patronner une traduction française des écrits de Charles. À Sainte-Hélène, Napoléon lira ce texte et découvrira ainsi le mot.

Car il ne le connaît pas !

Non. Rares sont alors ceux qui le connaissent dans le monde francophone et personne ne l'utilise, au contraire de ce qui est devenu l'usage dans le monde germanique.

Mais, ce mot n'a-t-il pas été forgé par le théoricien militaire français Joly de Maizeroy, au XVIII^e siècle ?

Oui, mais il faut croire que Maizeroy a été finalement peu lu, car le mot n'a alors pas « pris » en France. Il ne commencera à être adopté qu'après les guerres napoléoniennes.

Que devient Jomini après 1815 ?

Il reste général dans l'armée russe, avec des responsabilités dans l'enseignement militaire supérieur. Il vit à Saint-Petersbourg mais conserve

des relations en France, au sein de l'armée... et de l'édition. Il publie à Paris son *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*. Napoléon va en lire plusieurs volumes à Sainte-Hélène. Nouveauté importante pour l'époque : Jomini tient à recourir aux sources de tous les camps en présence, ce qui va donner des récits assez équilibrés.

Ainsi, Napoléon lit Jomini à Sainte-Hélène ! Ne lui en veut-il donc pas ?

Non, il lui pardonne car il était suisse. Il écrit qu'il aurait aimé que Jomini participe à la formation des officiers supérieurs français. Il aurait souhaité créer une école de guerre pour ses généraux, qu'il aurait installée à Fontainebleau et où Jomini aurait enseigné. Notez bien qu'il emploie ce terme d'« école de guerre » alors que cela ne deviendra réalité en France que dans les années 1880.

C'est une consécration intellectuelle !

Oui et non. La vision de Jomini paraissait utile à Napoléon pour un enseignement. Mais on peut dire aussi qu'elle lui paraissait suffisamment limitée pour ne pas empiéter sur ses compétences à lui...

Vous êtes ainsi très critique sur cette pensée. Et la comparaison avec Clausewitz s'impose...

C'est une pensée intéressante, mais qui a des limites certaines, que Clausewitz souligne d'ailleurs. L'un comme l'autre assistent à une grande transition dans l'histoire de l'art de la guerre. Jomini en voit les aspects les plus apparents et les plus superficiels ; Clausewitz les aspects les plus intimes et les plus profonds. Jomini a été reconnu de son vivant, pas Clausewitz. Ce que dit Jomini est plus facile à comprendre et à transmettre. Il s'attache avant tout aux formes visibles de l'art de la guerre. Il ne s'intéresse pas aux motivations profondes, comme Clausewitz, pour lequel la guerre est bien plus que l'étude des manœuvres.

Se connaissent-ils ?

Ils se sont lus, c'est sûr. Mais je n'ai pas trouvé trace d'une éventuelle rencontre, même s'ils ont tous deux servi en même temps dans l'armée russe.

Que disent-ils l'un de l'autre ?

On trouve de nombreuses critiques de Jomini dans les écrits de Clausewitz. Le Suisse en a eu vent. Il y fait

Pour en savoir +

Pour lire Jomini...

• *Précis de l'art de la guerre*, édition abrégée, présentation de Bruno Colson, Perrin, 2001 (réédition en poche, coll. Tempus, Perrin, 2008).

• *Précis de l'art de la guerre, ou Nouveau Tableau analytique des principales combinaisons de la stratégie, de la grande tactique et de la politique militaire*, édition en texte intégral, Ivrea/Champ Libre, 1977.

• *Les Guerres de la Révolution (1792-1797) – De Jemmapes à la campagne d'Italie*, postface du général Poirier, commentaires de Bruno Colson, coll. Pluriel, Hachette Littératures, 2010.

• *Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même, au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*, Nabu Press, 2010.



Jomini accompagne-t-il ou fait-il face à ces fantassins russes? Éminence (et matière) grise du maréchal Ney, il est aux premières loges pour observer l'art napoléonien de la guerre. Passé à l'ennemi en 1813, le général suisse va faire profiter le tsar de son expérience. Mais Napoléon, pourtant, ne lui en tiendra pas rigueur.

une allusion explicite au début de son *Précis*, qu'il a vraisemblablement écrit comme pour répondre aux défis du Prussien.

Que pensez-vous de ce duel intellectuel?

Que Jomini n'a pas compris Clausewitz! Il reste attaché à ses principes qui vont être son cheval de bataille tout au long de sa vie — il mourra en 1869, à 90 ans! Le *Précis de l'art de la guerre* est plutôt une nomenclature. On y trouve beaucoup de termes que Jomini a contribué à clarifier et à poser, mais qui sont aussi tellement abondants que l'on s'y perd un peu. Il passe de nombreuses pages à décrire par exemple les différentes sortes de lignes d'opérations. Cela reste une approche très géométrique.

C'est donc un vrai continuateur des penseurs militaires du XVIII^e siècle!

Oui, on a souvent dit cela. Il continue à définir, à faire des catégories, comme s'il suffisait de choisir le bon type de ligne d'opérations ou le bon type d'offensive tactique sur le champ de bataille. C'est bien sûr tout cela qui limite sa pensée. Si j'étais méchant, je dirais que cela ressemble un peu à un recueil de recettes de cuisine.

Vous êtes sévère!

Oui, mais, d'un autre côté, il a introduit

un peu plus de clarté dans l'analyse des opérations militaires. Donc, on lui doit au moins ça. Et puis, c'est lui qui a contribué aussi à répandre le mot de « logistique ». Mais il reste l'homme d'une seule idée, qui peut se résumer ainsi : il faut masser plus de forces que l'ennemi sur un point décisif. Tel est pour lui le principe fondamental de l'art de la guerre, valable tant en tactique qu'en stratégie, et qu'il a développé tout au long de sa vie.

Quelle a été sa postérité?

Immense! En France, en Russie, aux États-Unis et même en Allemagne avant que Moltke [voir n° 7, p. 42] n'y impose Clausewitz. Il a pour lui de fournir un matériau clair pour former les officiers à partir des exemples des guerres napoléoniennes. Jomini a apporté la matière de base, en quelque sorte, à l'enseignement militaire, qui s'est d'ailleurs imposé sous sa forme contemporaine après ces guerres. C'est en effet après 1815 que l'enseignement militaire va peu à peu trouver un contenu qui n'est plus seulement celui des « armes savantes » du XVIII^e siècle — artillerie et génie. Il y a désormais un vrai contenu en matière de tactique, d'opérations, de stratégie, un contenu qui peut être enseigné. Et c'est là que Jomini a joué un rôle crucial. Les écoles militaires ont apprécié

cet enseignement qui leur fournissait des leçons toutes faites facilement assimilables. On pouvait plus vite croire que l'on comprenait l'art de la guerre ; cela prenait moins de temps que de se plonger dans le *De la guerre* de Clausewitz!

Pouvez-vous nous parler de son héritage américain, puisque vous avez écrit un livre sur la question?

L'armée de terre américaine va tout de suite s'emparer de ses écrits et les enseigner systématiquement. Il sera ainsi le maître à penser de tous les officiers pendant la guerre de Sécession. En plus, il bénéficie du prestige de l'armée française et de l'épopée napoléonienne, qui est alors immense outre-Atlantique.

Mais prestige qui sera supplanté par celui de l'armée prussienne après 1870. Que devient alors l'influence de Jomini aux États-Unis?

Elle ne disparaîtra pas. Le débat se poursuit encore de nos jours puisque certains auteurs américains écrivent que Jomini correspond mieux à la culture technicienne américaine, ce qui me paraît tout à fait vrai. Cette culture peut en effet s'appuyer plus facilement sur Jomini que sur Clausewitz, parce que ce dernier fait davantage appel aux facteurs humains et politiques. ■

Karl von Clausewitz

(1780-1831) est un général et théoricien militaire prussien. Contemporain des guerres de la Révolution française et du Premier Empire, il est l'auteur de nombreux livres, notamment d'analyses des grandes campagnes napoléoniennes. Surtout, son maître ouvrage, *De la guerre*, est considéré encore aujourd'hui comme l'un des plus importants opus de théorie militaire de tous les temps.

UN NUMÉRO À NE PAS RATER EN VENTE DÈS LE 24 OCTOBRE

LES CAHIERS SCIENCE & VIE

SPÉCIAL CODES SECRETS

Quand les codes secrets infléchissent
le cours de l'histoire...

B CARRÉ X DE G V K J H K J M H D B V H V H G H G O F U
G V I G E N È R E K K G C J G X I S R Z N I J J O P Q U A N D
T F X I H D E W X H D T X W B J T R G D F I G E P A I N V I N
K H B I D V H V M A C H I N E X J D A B I K N G N H C A S S E
K U G H N D J D ' A L B E R T I G X R Z Y P L E S X C O D E S
T F X H D E W X H D T X W B M T Y J G D D E X L ' A R M É E
G L E X C R Y P T A G E C H I C R I R X O P A L L E M A N D E
K Å X C L É X A L É A T O I R E X H B V K J H K J X H D B V H
H G H T F X H D E W X H D T X W B J T G D F I G K S Q P U
K U G H I N P Y S L ' A F F A I R E X D U X T É L É G R A M M E
T Y F X H I E W X H P D T X M T G D E X Z I M M E R M A N N
S Y S T È M E J D X H G K V X J D H B V K J H K J X H D B V
E N I G M A H B I G Y K I G I C U D H B V K J H K J X H D B V
C A S S É W N T J H D H I K J C L E X C O D E X N A V A J O
P A R X T U R I N G J D X H G K V X M W J D H B V K J H K

Aux racines
du monde

Quand la masse fait peur...

Par Laurent Henninger

La question du nombre, de la masse est très importante à la guerre. Mais elle a rarement été envisagée de façon objective, scientifique, avec la froideur d'esprit, le détachement et la distance qui seraient nécessaires.

« **L**a victoire appartient toujours aux gros bataillons », aurait dit Napoléon. Et il est incontestable que la question du nombre, de la masse est très importante à la guerre; elle est même probablement fondamentale. Mais elle a rarement été envisagée de façon objective, scientifique, avec la froideur d'esprit, le détachement et la distance qui seraient nécessaires. Trop souvent, elle a été l'objet de fantasmes. Fantasmes qu'on instrumentalise alors pour leur faire dire à peu près tout

et son contraire. Une constante est toutefois perceptible : dans ces fantasmes-là, la masse caractérise le plus souvent l'ennemi.

Premier cas de figure : on cherche à se faire peur. Exemple : les barbares sont toujours regroupés en « hordes », de préférence « innombrables ». L'ennemi est ici assimilé à une sorte de masse grouillante, d'insectes ou de rats, qui menace de nous submerger d'une façon particulièrement répugnante. On est ici clairement dans un fantasme de terreur. Le plus parfait exemple reste celui des Mongols du XIII^e siècle : leurs ennemis n'ont cessé de croire qu'ils étaient des millions alors que leurs armées dépassaient rarement la centaine de milliers d'hommes. Mais la peur qu'ils inspiraient, associée à leur tactique tournoyante et à leur vitesse stratégique, a fait monter les œufs en neige.

Deuxième cas : on cherche à se glorifier *a posteriori* d'avoir été capable de triompher alors qu'on se trouvait en situation d'infériorité numérique. Exemple : les Grecs face aux Perses durant les guerres médiques. S'il est bien vrai que l'armée perse était d'une taille respectable, les auteurs grecs — notamment Hérodote — en ont très largement surestimé l'importance, parlant de millions d'hommes. Une légende que le grand historien allemand Hans Delbrück, écrivant au début du XX^e siècle, fera voler en éclats en prouvant qu'une telle armée aurait été impossible à regrouper et encore plus à mouvoir au vu des moyens techniques et logistiques de l'époque. Autre exemple, sur le même registre : la légende de la dramatique infériorité numérique des Israéliens face aux armées arabes, lors de la guerre d'indépendance de 1948, et donc de leur splendide héroïsme. Malheureusement, les dernières recherches historiques ont montré que les armées et les milices du nouvel État hébreu étaient supérieures en nombre, en matériel comme en compétences militaires, à leurs adversaires arabes, lesquels étaient en outre divisés géographiquement.

Troisième cas, qui est une combinaison des deux précédents : la plupart des récits des colonisateurs européens partis outre-mer

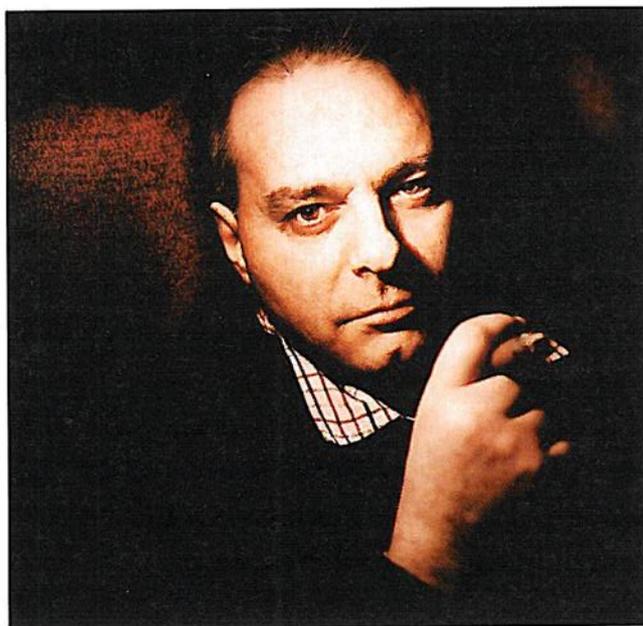
du XVI^e au XIX^e siècle évoquent quant à eux des adversaires aussi sauvages qu'innombrables, mais pour s'enorgueillir de les avoir vaincus. Ces victoires sont alors attribuées qui à la supériorité raciale, qui à la technique et aux armements supérieurs, parfois aux deux. C'en est à se demander si les services de marketing (ou ce qui en tenait lieu) des fabricants occidentaux de mitrailleuses n'ont pas été partie prenante dans la diffusion du mythe.

Enfin, la masse prêtée à l'adversaire peut aussi servir à s'exonérer de la responsabilité de sa propre défaite. C'est tout le sens du discours allemand (largement diffusé à l'Ouest) refusant d'attribuer la catastrophe

subie par l'appareil militaire hitlérien sur le front de l'Est à une autre cause qu'au déferlement des « hordes rouges ». Ici, et par-delà le discours raciste sur la « sauvagerie asiatico-bolchevik » qui est également présent, on se console et on se rassure à bon compte en clamant haut et fort que l'adversaire n'a jamais su faire preuve de la moindre compétence militaire, que ses capacités manœuvrières étaient inexistantes, et qu'il s'est contenté de vous submerger en envoyant à la mort des vagues humaines, car bien sûr « chez ces gens-là, la vie humaine, ça n'a pas la même valeur que chez nous » (air connu). Or, si la tactique des vagues d'assaut a bien pu être employée au début de la guerre germano-soviétique, lorsque l'Armée rouge était dans une situation désespérée, elle est bannie à partir de 1943. Et l'on pourrait ajouter que, par ce discours, les idéologues militaires allemands (et proallemands) trahissent leur totale incompréhension du mode opératoire de leur adversaire. En psychanalyse, lorsqu'on suppose *a priori* que l'autre raisonne comme on pense qu'il raisonne, ou, pire encore, lorsqu'on pense que l'autre raisonne exactement comme vous, on appelle ça une « projection ». C'est un des péchés capitaux du décideur et du penseur militaire. Pourtant, un contre-exemple vient magistralement démolir ce

discours malhonnête sur la masse : entre 1937 et 1945, l'armée chinoise bénéficie du nombre ainsi que de l'aide matérielle américaine. Cela ne l'a pas empêché d'être incapable de vaincre les Japonais.

Dans tous les cas, cela dénote une incapacité — consciente ou non — à bien comprendre qui est son ennemi, de le « penser », de chercher à le connaître. C'est donc la manifestation d'une véritable paresse intellectuelle, ou tout au moins d'une forme d'incapacité à faire fonctionner son intelligence stratégique. Et, ici, le mot « intelligence » doit être compris autant dans son acception française que dans son acception anglaise, qui signifie « renseignement ». Ce qui nous amène au deuxième péché capital du stratège (ou du tacticien) : l'autisme... ■



« *Les ennemis des Mongols n'ont cessé de croire qu'ils étaient des millions alors que leurs armées ne dépassaient pas la centaine de milliers d'hommes.* »

Huis clos oppressant, poignée de soldats-camarades déterminés, angoisse de l'attente, crises de folie sous la pression du combat : autant de représentations communes aux films sur la Grande Guerre et à ceux consacrés aux sous-marins de la Seconde Guerre mondiale. L'analogie commence avec la course du navire. Dans cette tranchée idéale pour réaliser d'impressionnants travellings, la coopération est tout aussi vitale que sur terre, car l'arme est collective. Pas question non plus de remettre en cause l'autorité du capitaine, impossible de désertir : la mer hostile est le pire

des *no man's lands*. Une différence, tout de même : à la complicité entre hommes s'ajoute une fusion avec la machine qui fascine les cinéastes. Ils ne se lassent pas des plans montrant l'aisance des marins dans l'espace confiné, ainsi que leur habileté à réparer le moteur, colmater la fuite... Les films de guerre sous-marine fonctionnent en fait comme des concentrés de films de guerre, avec la possibilité bien pratique de faire disparaître les cadavres dans les flots. Donnant finalement l'image d'une guerre présentable : elle ne laisse que peu de traces et les compétences individuelles mises au service de la communauté y prennent toujours le pas sur la mort. ■

1943 Plongée à l'aube

D'Anthony Asquith - Avec John Mills, Louis Bradfield - DVD VOST, N&B.
Réalisé pendant la Seconde Guerre mondiale, ce film de propagande britannique parvient à faire monter un vrai suspense. L'histoire fictive mais réaliste du sous-marin *Sea Tiger*, chargé de couler un navire de guerre allemand, le *Brandenburg*, insiste sur la bravoure et la ruse des sous-marinières. Naviguer à l'aveugle dans un champ de mines sous-marines, forcer un filet, se ravitailler en territoire ennemi : ils sont capables de tout ! Les scènes à terre, un peu longues, donnent un éclairage inhabituel sur la vie des marins à l'époque. Ces braves types un peu caricaturaux (il faut bien que les spectateurs s'y retrouvent) en sortent encore plus sympathiques ! Durs à la tâche, dévoués et souvent drôles, ils sont les vrais héros du film.

1955 Opération Tirpitz

De Ralph Thomas - Avec John Mills, Donald Sinden, John Gregson - DVD VOST, N&B.
Inspiré d'une histoire vraie, ce film raconte l'attaque du *Tirpitz*, énorme cuirassé allemand de 250 m de long niché au fond d'un fjord norvégien. Un commando est chargé d'attaquer le colosse avec des mini-sous-marins armés par un équipage de quatre hommes, dont un scaphandrier capable de sectionner les filets de protection ou de coller des charges explosives sur un navire ennemi. Mais la machine est fragile et les ennuis techniques se multiplient. Et il faut s'approcher au plus près de l'ennemi pour réaliser sa mission... Joli suspense et belles angoisses aquatiques.

1957 Torpilles sous l'Atlantique

De Dick Powell - Avec Robert Mitchum, Curt Jurgens - DVD VOST.
La lutte entre deux navires et deux hommes, pourtant unis par une même vision de la guerre. D'un côté, un capitaine de destroyer (Robert Mitchum) qui refuse de faire de la guerre une affaire personnelle. De l'autre, un capitaine de sous-marin allemand (Curt Jurgens, qui parle anglais avec un accent allemand !), nostalgique de la Grande Guerre et que le nazisme écœure. Leurs navires sont tour à tour chasseur et proie dans un bel affrontement qui permet de découvrir les possibilités tactiques du combat entre un gros destroyer bourré de technologie et un petit sous-marin qui ne dispose que d'un hydrophone. Dans les deux cas, l'expérience et la ruse du capitaine font la différence. En dépit de quelques stéréotypes, les personnages sont assez nuancés pour que cela ne porte pas préjudice au film.

1958 L'Odyssee du sous-marin Nerka

De Robert Wise - Avec Clark Gable, Burt Lancaster - DVD VOST.
1942, Jim Bledsoe (Burt Lancaster, parfait) voit le commandement tant attendu du *Nerka* lui échapper lorsque le commandant Richardson (Clark Gable, très crédible) en prend la direction. Ce dernier n'a qu'un but : détruire le destroyer japonais *Akikaze*, qui a envoyé par le fond son sous-marin précédent, quitte à mettre en danger son nouvel équipage. Face à des Japonais qui manquent de moyens de détection efficace, les Américains attaquent de nuit, en surface, avec succès. Leur sous-marin (classe *Gato*) est en effet équipé d'un sonar et de radars. Les hommes profitent même de la clim ! Mais la croisière de Richardson menaçait l'équilibre de l'équipage et les tensions montent... Le film exagère à dessein la menace japonaise, mais reste malgré tout un classique du genre. Ce film est le n° 6 de notre collection *Guerres & Histoire*, en vente en kiosque jusqu'au 9 novembre ou sur www.collection-guerresethistoire.com

1959 Opération Jupons

De Blake Edwards - Avec Cary Grant, Tony Curtis - DVD VOST.
1941, au large, le soleil se couche sur le Pacifique. Mais quel est donc ce curieux bruit de... rot ? Il s'agit du *Sea Tiger*, un sous-marin couleur rose (panthère) au moteur fantaisiste, qui transporte plus de son équipage, cinq infirmières militaires, leurs sous-vêtements et un cochon ! Le tout grâce à l'incroyable capacité de son second, le lieutenant Holden (Tony Curtis), à surmonter la bureaucratie en temps de guerre. Une expérience singulière pour le commandant Sherman (Cary Grant), dont l'exclamation accablée « *On a coulé un camio* » résume parfaitement l'esprit de ce film, un bréviaire hilarant et tellement charmant...

GUERRE SOUS-MARINE

1971 La guerre de Murphy

De Peter Yates – Avec Peter O'Toole, Philippe Noiret – DVD VOST. Alors qu'Hitler vient de se suicider en Europe, la guerre continue au Venezuela où un sous-marin allemand détruit un cargo britannique sur l'Orénoque. Seul survivant, Murphy (Peter O'Toole) décide de se venger avec l'aide d'un ingénieur français vivant sur place (Philippe Noiret). La fin du conflit ne mettra pas fin à la guerre de Murphy, qui chassera le sous-marin allemand par tous les moyens. Tourné au Venezuela dans des conditions rocambolesques, ce film est une belle réflexion distanciée sur l'absurdité de la guerre. Les deux acteurs principaux sont fabuleux.

1981 Das Boot

De Wolfgang Petersen – Avec Jürgen Prochnow, Herbert Grönemeyer, Klaus Wennemann – Blu-ray VOST. Adapté d'un best-seller allemand, *Das Boot* retrace les aventures du sous-marin allemand U-96 en mission dans l'Atlantique nord. Le film est passionnant, riche en détails, joué avec justesse (même si les personnages sont un tantinet excessifs) et superbement réalisé. Le travail sur le son est remarquable, jusque dans les silences. Bien accueilli par le public à sa sortie, il a pourtant été descendu par la critique, incapable d'accepter de voir des Allemands ni méchants, ni coupables. La version Blu-ray est un peu longue, mais les excellents bonus valent le détour, en particulier l'entretien avec le réalisateur qui revient sur une année de tournage dans des conditions exceptionnelles.

La vie à bord d'un sous-marin en temps de guerre a inspiré de nombreux cinéastes, fascinés par la complicité entre les membres d'équipage et une certaine fusion avec la machine.

2000 U-571

De Jonathan Mostow – Avec Matthew McConaughey, Bill Paxton, Harvey Keitel – Blu-ray VOST. Par la magie du cinéma (ou le mauvais goût du scénario, au choix), ce sont des marins américains, et non britanniques, qui s'emparent de la machine à chiffrer allemande Enigma et de ses précieux codes en 1942! Mais ils perdent leur sous-marin dans la bataille et doivent donc regagner leur base à bord d'un sous-marin allemand. Il leur faudra éviter leurs propres bombardiers, faire face à un début d'incendie dans le sous-marin et empêcher les prisonniers allemands de nuire... Le rythme du film est inégal, la musique gênante et les clichés pénibles (on se serait passé du brave cuistot noir), mais les scènes d'action sont suffisamment variées et bien menées pour aller au bout avec plaisir.

Joe Rochefort, vainqueur et victime de Midway

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Grâce à lui, la marine américaine a éventé les plans japonais et remporté les victoires cruciales de la mer de Corail et de Midway en 1942. Mais Joe Rochefort n'en a jamais profité. Victime d'une cabale, il a terminé sa guerre dans des postes obscurs... La biographie que lui consacre Elliot Carlson permet enfin de comprendre pourquoi et comment.



Elliot Carlson est journaliste de formation et a écrit notamment pour

Newsweek et le *Wall Street Journal*. Passionné d'histoire navale, il est le premier à consacrer une biographie complète à Joseph Rochefort, récompensée en avril 2012 par le prix d'Histoire navale Theodore et Franklin D. Roosevelt.



Joseph « Joe » Rochefort est un personnage du renseignement : ceux qui connaissent un peu la guerre du Pacifique savent que c'est grâce à lui que les Américains, en décryptant partiellement le code opérationnel de la marine japonaise, le JN-25(b), ont pris l'amiral Yamamoto au piège de Midway. Un extraordinaire fait d'armes ! Mais, à part cela, on sait finalement très peu de chose de lui, sinon le portrait laissé par Hollywood : un excentrique vêtu d'un smoking, fumeur de cigares et amateur de bons mots...

Tout cela, c'est le personnage que l'acteur Hal Holbrook a composé pour le film *Midway*, sorti en 1976. Rochefort portait, c'est vrai, une veste de smoking marron pas tellement par goût mais parce qu'il faisait froid dans le sous-sol de la station Hypo de Pearl Harbor, où il a passé le plus clair de son temps, de l'automne 1941 à l'été 1942. Pour ses supérieurs, Rochefort n'était pas considéré comme un excentrique

ou un marginal, tel qu'il est décrit souvent dans les livres, mais un officier exemplaire, bien que manquant parfois de tact. Il s'est mis dans l'embaras en disant ce qu'il pensait à des gens qu'il considérait comme des prétentieux ou des médiocres indignes de leur grade. Je pense que cette immense confiance en lui venait de son parcours de *mustang* : en argot, un type qui est sorti du rang sans passer par l'Académie navale d'Annapolis. Rochefort — cela a été une de mes grandes surprises vu sa carrière — est entré dans la marine sans avoir l'équivalent du bac et sans études supérieures.

Quelle a été la grande réussite de Rochefort ?

L'idée que les plans japonais pour juin 1942 désignaient Midway n'était pas seulement celle de Rochefort, mais une vision issue du consensus de l'équipe Hypo. Et ce, avec l'aide de la Station Cast (à Corregidor, aux Philippines) et de la Station Negat, l'équipe de cryptanalyse du bureau OP-20-G, qui chapeautait le décodage pour la marine, depuis Washington. Rochefort a toujours insisté là-dessus. N'oublions pas que les messages envoyés dans le code JN-25(b) n'étaient pas décodés par une machine, mais avec crayon et papier, en fouillant laborieusement dans des dizaines de milliers de groupes de codes et d'additifs (des faux caractères ajoutés dans les messages afin d'égarer les

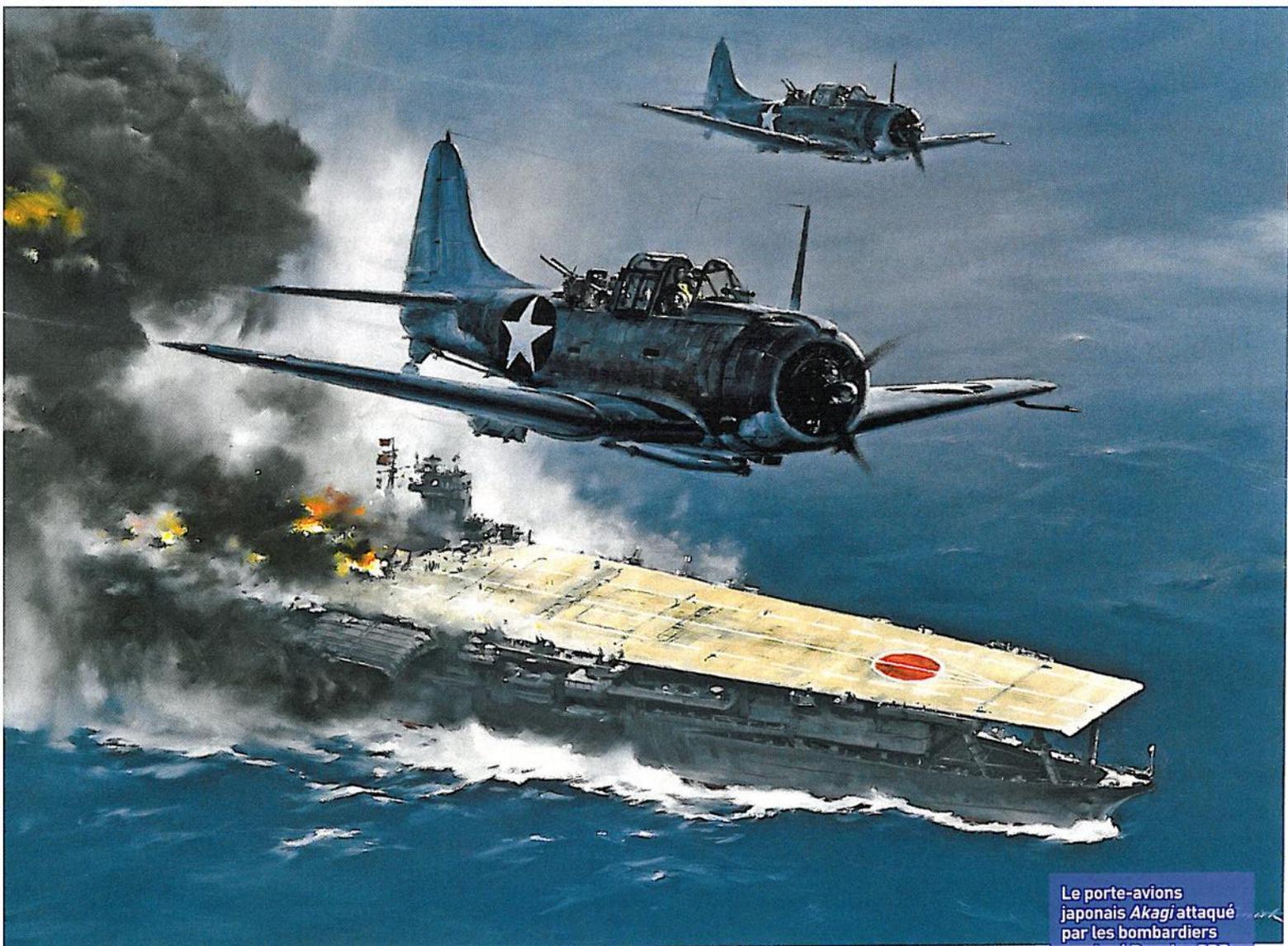
décrypteurs) et sans jamais obtenir au final plus de 20 % du message original. Cela dit, il fallait encore maîtriser une équipe qui combinait des spécialités bizarres et des personnalités difficiles, souvent très individualistes. Et puis Rochefort s'est distingué seul sur trois points. D'abord, il a compris l'importance stratégique de Midway très tôt. Puis, il a converti l'amiral Nimitz, commandant de la flotte du Pacifique, à son point de vue. Enfin, il a résisté obstinément aux pressions de l'OP-20-G qui pensait que les Japonais avaient un autre objectif et voulait le faire changer d'avis. La principale réussite de Rochefort dans sa direc-

« Rochefort a saisi très tôt l'importance stratégique de Midway. Et a converti Nimitz à son point de vue. »

tion de l'équipe Hypo est donc, selon moi, moins intellectuelle que morale. Cela a été une autre surprise, Rochefort n'a pas joué directement le rôle de briseur de code qu'on lui prête souvent : il voulait à la spécialité une sorte d'amour-haine depuis qu'il s'était rendu malade, dans les années 1920, en travaillant sur des codes japonais très difficiles. Il s'était plutôt forgé une

spécialité bien à lui, entre analyste et traducteur, quelqu'un qui pourrait utiliser sa connaissance de la langue pour combler les blancs dans les messages mal décryptés et deviner les intentions ennemies. Il avait pour cela un talent particulier qui faisait l'admiration de ses collègues à Hypo.

Si l'on connaît son rôle dans la victoire de Midway, on sait moins que Rochefort servait déjà



Le porte-avions japonais Akagi attaqué par les bombardiers en piqué Douglas SBD de l'USS Enterprise lors de la bataille de Midway en juin 1942. Au total, les Américains détruisent quatre porte-avions et ruinent les dernières visées de Tokyo sur Hawaï.

Pearl Harbor fin 1941 et qu'il n'a pas su éviter l'attaque surprise... Pourquoi a-t-il failli ?

Même sans avoir accès aux décryptages des messages diplomatiques japonais *Purple*, Rochefort et ses collègues dans le Pacifique et à Washington savaient d'après l'analyse du trafic radio japonais en novembre 1941 que la guerre était imminente [voir dossier Pearl Harbor, G&H n° 4, p. 53]. Mais Rochefort, ironiquement, s'est rompu parce qu'il ne partageait pas les préjugés racistes répandus en Occident, qui présentaient les Japonais comme inférieurs, incabables ou irrationnels. Il avait étudié la marine impériale et croyait la comprendre. Il pensait qu'elle aurait conscience de ses limites et que cela modérerait ses ambitions dans le Pacifique. « Si nous sommes impliqués dans une guerre avec les Japonais, ils ne peuvent espérer gagner, a-t-il expliqué plus tard pour résumer sa pensée à l'époque. Ils ne vont donc pas agir directement contre les États-Unis, mais atteindre leurs buts en prenant, disons, Singapour, certainement l'Asie

du Sud-Est et peut-être quelques îles mais pas les Philippines. » Curieusement, il n'a pas pris en compte la présence de l'amiral Yamamoto dans le tableau. Rochefort le considérait comme un « boutefeu », capable d'entreprendre « des actions violentes sans que ses supérieurs à Tokyo en soient informés ou y consentent ». Mais il ne pensait pas que Yamamoto regarderait vers Pearl Harbor.

Après avoir servi sur un plateau la victoire de Midway à l'amiral Nimitz, Rochefort n'est pas décoré ou promu, mais limogé à la demande de ses ennemis jurés à Washington, les chefs de l'OP-20-G à qui il faisait de l'ombre. Pourquoi Nimitz ne l'a-t-il pas défendu ?

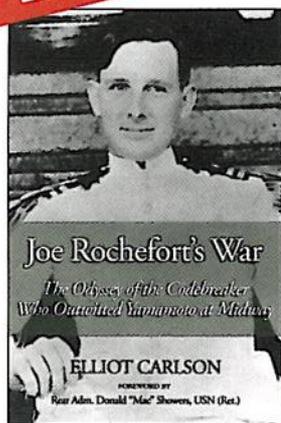
Vu d'aujourd'hui, Nimitz apparaît comme un géant capable d'obtenir tout ce qu'il voulait. Mais en 1942, il n'avait pas acquis cette stature, même après Midway. Nimitz et King entretenaient des relations délicates. King n'était pas certain au début que Nimitz avait les qualités nécessaires pour commander la flotte du Pacifique. Et une chose que

Nimitz a vite apprise, c'était qu'il ne fallait pas pousser King trop loin. Il est cependant intervenu... Mais King a soutenu l'amiral Horne, son responsable des opérations navales qui avait appuyé la demande de l'OP-20-G. Nimitz savait qu'il avait fait son possible et il a abandonné le dossier.

Et c'est ainsi qu'un génie du renseignement s'est retrouvé commandant d'un dock flottant...

King et Horne ne l'ont pas nécessairement perçu comme un gâchis. À l'époque, on ne connaissait pas encore le rôle qu'avait joué Rochefort dans la victoire de Midway. De plus, les patrons de l'OP-20-G s'étaient débrouillés pour présenter l'affaire à l'avantage de leurs propres cryptanalystes : le rôle capital d'Hypo n'a été pleinement apprécié qu'après. Rochefort lui-même ne s'est jamais plaint : il espérait que ce poste l'amènerait à commander à la mer dans la zone de guerre, ce qui était son souhait le plus cher. Quand, début 1944, il a perçu qu'on voulait tenter de le rapatrier à Washington, il a essayé de s'y opposer. Mais il a perdu cette ultime bataille. ■

À lire • Joe Rochefort's War: the Odyssey of the Codebreaker Who Outwitted Yamamoto at Midway, Elliot Carlson, Naval Institute Press, 616 p., 29 € env. Voir notre critique p. 102.



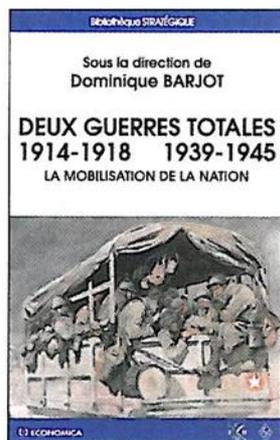
Joe Rochefort's War: the Odyssey of the Codebreaker Who Outwitted Yamamoto at Midway

Elliot Carlson
Naval Institute Press,
616 p., 29 € env.

Si tout le monde (ou presque) connaît l'importance extraordinaire qu'ont eue pour la cause alliée les renseignements tirés des fameux messages *Magic*, *Ultra* et autres, on en sait bien peu sur les hommes qui ont permis de les décrypter. Cette injustice est enfin réparée pour l'un des plus brillants de ces hommes, Joe Rochefort, celui qui a deviné et déjoué les plans de l'amiral Yamamoto, l'officier qui a offert à la Navy sa plus belle victoire : Midway.

À travers la monumentale et passionnante biographie d'Elliot Carlson (voir interview p. 100), c'est non seulement la lumière qui éclaire un homme de l'ombre, mais aussi, à travers sa carrière, toutes les prémices et les débuts de la guerre du Pacifique. On découvre les balbutiements du renseignement naval d'avant-guerre, les incroyables bévues américaines précédant Pearl Harbor, les doutes et les tâtonnements précédant la guerre de Corail, la genèse brillante du plan de Midway...

Le succès va-t-il enfin récompenser le génie ? Mais non. Après avoir emprunté les voies du film d'espionnage, du polar et de l'épopée guerrière, Carlson passe la barre au tragédien : victime d'une cabale montée par des supérieurs aussi envieux qu'incompétents, Rochefort est muté le 22 octobre 1942. Né avec le siècle, il a encore 34 ans à vivre, mais le reste de sa carrière tient en un bref chapitre : « *Cale sèche* ». Pauvre héros, invraisemblable gâchis... Et aussi, belle histoire, servie par une plume alerte et une érudition hors pair : ce livre se doit de figurer chez tous ceux que passionnent la guerre du Pacifique et l'histoire du renseignement. ■ P.G.



Deux guerres totales 1914-1918 1939-1945. La mobilisation de la Nation

Dominique Barjot (dir.)
Economica, 496 p., 35 €.

Les livres traitant de mobilisation et de conduite économique et administrative de la guerre sont trop rares, particulièrement en français, pour ne pas mentionner celui-ci. Regroupant, autour de Dominique Barjot, professeur d'histoire contemporaine à Paris IV, un collège de spécialistes français et étrangers

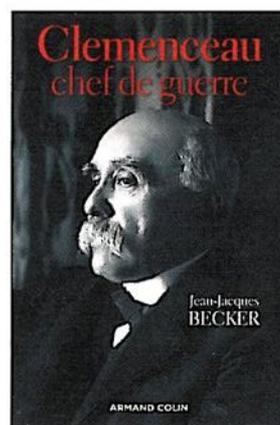
– Mark Harrison, Jacques Sapir, Hew Strachan, J. Adam Tooze pour n'en citer que quelques-uns –, cet ouvrage collectif aborde la question des mobilisations à travers 17 chapitres alternant approches d'ensemble et études de cas, regroupés en quatre thématiques : « armer », « produire », « innover » et « gérer » et couvrant les deux guerres mondiales. Les thématiques abordées touchent tant à la mise en place des industries de guerre et au développement de nouveaux outils et méthodes d'administration pour en piloter la production, qu'aux conséquences sur les sociétés en guerre des processus de mobilisation, dressant par touches un panorama assez complet des réalités nombreuses que couvre la notion d'effort de guerre. Il est cependant regrettable d'avoir placé ces études dans le contexte de la « guerre totale », terme désormais largement galvaudé et dont il s'agirait de définir précisément le périmètre : si les deux guerres mondiales ont bien affecté des sociétés entières, elles ne l'ont pas fait au même degré selon les cas considérés : la guerre a ainsi été moins « totale » pour la société américaine que pour celle de l'URSS, et la distinction entre mobilisation globale et guerre totale aurait dû faire l'objet d'un développement appuyé, pour éviter l'impression que le livre s'inscrit dans l'amalgame entre les deux notions. ■ B.B.

Clemenceau chef de guerre

Jean-Jacques Becker
Armand Colin, 160 p., 19 €.

Si la défaite de 1940 a conduit, en France, à jeter un certain discrédit sur les

élites de la III^e République, celle-ci a pourtant su produire des hommes d'État dont l'envergure n'a rien à envier à celle d'un de Gaulle. C'est particulièrement le cas de l'homme qui, le 16 novembre 1917 à 76 ans et alors que la France



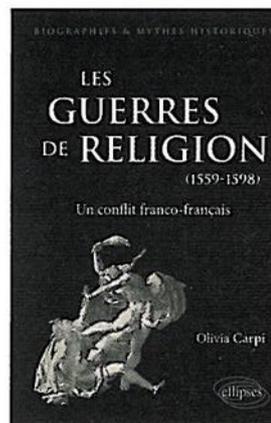
en crise militaire et sociale désespère de pouvoir gagner la Grande Guerre, accède à la présidence du Conseil au terme d'une longue carrière publique, commencée avant même la chute du Second Empire : Georges Clemenceau. Vingt-sept mois durant, jusqu'à la conclusion de la paix à Versailles, le « Tigre » parvient – non sans mal ! – à fédérer les énergies et conduire la France au premier rang des nations européennes. C'est à cet apogée de la carrière d'un grand homme que l'historien Jean-Jacques Becker consacre son dernier ouvrage, que l'on ne peut lire sans penser à deux autres grands, de Gaulle et Churchill. Et sans se dire qu'il ne nous a, en 1940, manqué qu'un Clemenceau. ■ B.B.

Les Guerres de religion (1559-1598). Un conflit franco-français

Olivia Carpi
Ellipses, 720 p., 26 €.

Les guerres de religion sont sans doute l'une des guerres françaises les plus

mal connues. Résumé à quelques anecdotes de la vie d'Henri IV ou à l'épisode de la Saint-Barthélemy, ce conflit de presque quarante ans méritait pourtant, de par son importance dans la construction de la France et de l'État modernes, une synthèse de référence. L'ouvrage d'Olivia Carpi vient donc à point nommé. Sans être une histoire militaire des guerres de religion, le livre réussit avec une grande clarté à replacer les opérations militaires multiples dans



leur contexte politique, religieux et international. Il souligne aussi au passage que l'intégration de l'ensemble des moyens disponibles dans la recherche de la victoire n'est pas une invention des guerres du xvi^e siècle. Une introduction indispensable pour quiconque veut comprendre la France moderne mais aussi décomposer les mécanismes de la guerre civile. ■ B.B.

La Corse à l'épreuve de la guerre, 1939-1943

Hélène Chaubin
Vendémiaire, 288 p., 20 €.

Après nous avoir proposé un livre sur l'occupation à Nice (voir n° 6, p. 103), les éditions Vendémiaire semblent vouloir publier une série d'ouvrages étudiant de façon



ystématique l'occupation ans les régions méditerranéennes de France. L'idée n'est pas intéressante, ni inutile. d'ailleurs, les similitudes avec le cas niçois sont importantes, à commencer par le fait que l'occupation de l'île fut d'abord italienne, avant d'être allemande, et que cette occupation devait être prélude à une annexion. Mais le cas corse reste très particulier, ne serait-ce que parce que l'île fut le premier territoire libéré de France métropolitaine dès septembre 1943). Et puis, on découvre que, légitimement, l'occupation de la Corse accumule des spécificités : une crise sanitaire sans équivalent sur le continent, l'existence de partisans du rattachement à l'Italie relativement nombreux et les lointains ancêtres des indépendantistes actuels, soutenus dès les années 1930 par les services secrets de Mussolini), et des clivages politiques dessinés en fonction des clans familiaux, et non en fonction des idéologies. On commence à comprendre pourquoi la libération de l'île fut encore plus compliquée que celle de Paris ou Marseille. Du coup, on bénéficie aussi de connaissances qui contribuent à expliquer en partie la situation actuelle de la Corse. Et je ne serais pas étonné

outre mesure non plus que des comparaisons puissent être faites avec des situations rencontrées en Afghanistan par nos troupes (montagnes, clivages claniques, etc.). ■ L.H.



Mon commandement en Orient

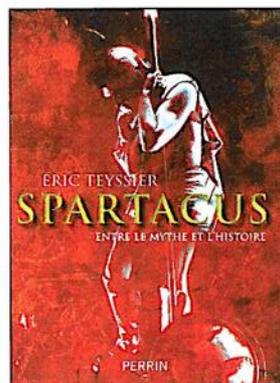
Général Sarrail – édition annotée et commentée par Rémy Porte

Éd. Soteca, 501 p., 25,40 €. Pour tous ceux qui s'intéressent à la Grande Guerre, ce livre est important à plusieurs titres. D'abord, il s'agit des mémoires d'un des généraux français qui ont compté. Ensuite, c'est une analyse d'un front considéré comme « secondaire » (le front dit « d'Orient », c'est-à-dire des Balkans, entre 1915 et 1917), mais qui mériterait vraiment d'être reconsidéré et réhabilité dans la mémoire collective de ce conflit. Enfin, c'est l'étude d'un cas concret d'action militaire toujours d'une extrême complexité : le commandement politico-stratégique d'un théâtre d'opérations (et en situation de commandement multinational, qui plus est). Bien sûr, les mémoires d'un acteur de ce niveau sont toujours à prendre avec de multiples pincettes. Et ceux de Sarrail non seulement ne font pas exception, mais sont même considérés

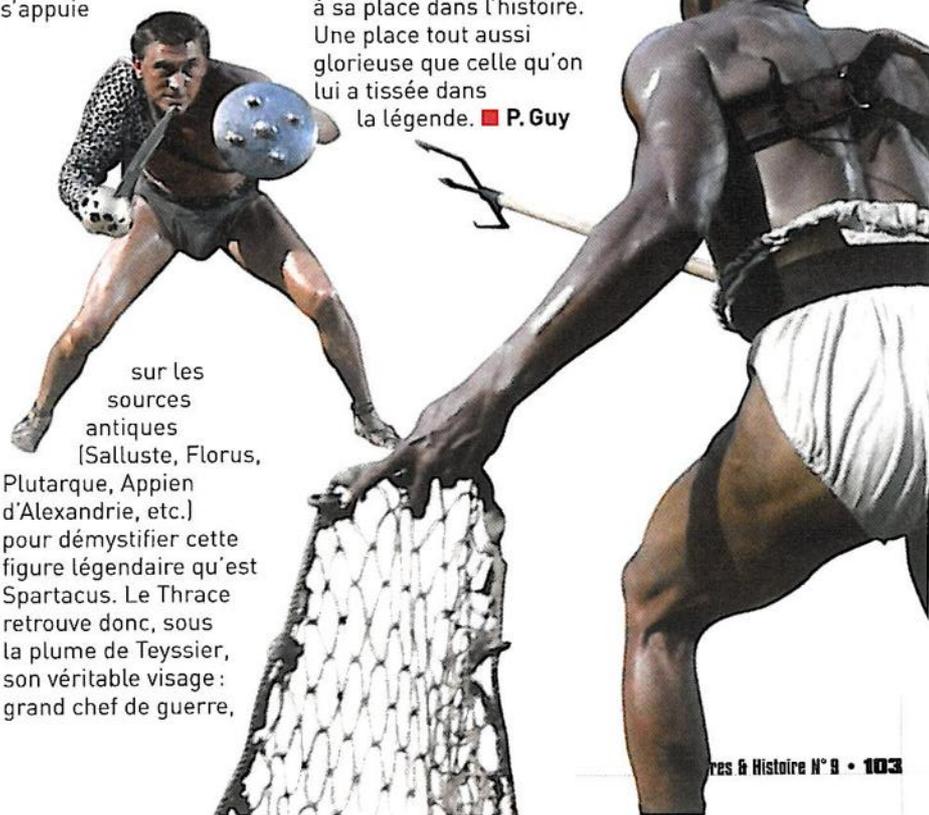
par beaucoup comme un exemple de plaidoyer *pro domo* dans lequel l'auteur n'écrit pas pour dire les faits ou la vérité, mais justifier ses actions et ses décisions. Les notes, commentaires et la postface de Rémy Porte sont ainsi bienvenus pour nous accompagner dans cette lecture, en nous fournissant un appareil critique qui nous aide à « déminer » le texte originel, en partie grâce aux progrès récents de l'historiographie de cet épisode de la Grande Guerre, que Porte connaît bien. On dispose là d'un outil remarquable, accompagné d'un « mode d'emploi ». C'est aussi un moyen de mieux comprendre l'arrière-plan stratégique d'un théâtre vu dans ce chef-d'œuvre du cinéma français : *Capitaine Conan* (dont le DVD est réédité par G&H, voir p. 60). ■ L.H.

Spartacus, entre le mythe et l'histoire

Éric Teyssier Perrin, 345 p., 22 €. Spécialiste de la gladiature, Éric Teyssier s'appuie



remarquable tacticien, exceptionnel meneur d'hommes mais médiocre diplomate, ce qui finira par mettre un point tragique à sa « guerre servile », troisième du nom. Reste que 150 ans après Hannibal, cet esclave brisa ses chaînes pour mener une gigantesque révolte qui fit trembler Rome sur ses fondations. Sa légende traversera les siècles et sa figure marquera les mouvements sociaux (les Spartakistes berlinois de 1919) et les arts (magnifique ballet d'Aram Khatchatourian). Avec son ouvrage rigoureux, Éric Teyssier remet le gladiateur bien à sa place dans l'histoire. Une place tout aussi glorieuse que celle qu'on lui a tissée dans la légende. ■ P. Guy



sur les sources antiques [Salluste, Florus, Plutarque, Appien d'Alexandrie, etc.] pour démystifier cette figure légendaire qu'est Spartacus. Le Thrace retrouve donc, sous la plume de Teyssier, son véritable visage : grand chef de guerre,

Malet, l'homme qui fit trembler Napoléon

André Besson France-Empire, 310 p., 21 €.

Voilà un livre qui ravira les détracteurs de Napoléon. Originaire de Franche-Comté comme son héros Malet, André Besson pêche par fraternité régionale en étant bien indulgent avec la figure de ce général républicain qu'il nous présente comme un irréductible défenseur de la liberté. L'ennui, c'est que même sous sa plume complaisante, on ne découvre qu'une sorte de grand nigaud bien naïf, pensant renverser l'empire avec une poignée de mécontents, quelques tracts et deux malles de poignards. Joué deux fois comme un bleu par ses complices (Lemoine et Sorbil), Malet se retrouve régulièrement derrière les barreaux avant de retenter sa chance avec

A LIRE

Nous avons reçu mais n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **J'étais un kamikaze**, Yasuo Kuwahara, Editions Jourdan, 180 p., 16,90 €. Le témoignage d'un kamikaze japonais sauvé in extremis en 1945 par la capitulation de son pays.

- **Les Soldats maghrébins dans l'armée française, XIX^e-XX^e siècles**, Migrations 38, Éditions Mémoire-Génériques, 90 p., 10 €. Une série d'articles courts d'universitaires d'horizons variés, tous intéressants. Belles photos de l'ECPAD.

- **Les Guerres secrètes du Mossad**, Yvonnick Denoël, Nouveau Monde éditions, 400 p., 22 €. Une plongée dans les coups tordus d'Israël dans le monde arabo-persan.

- **Alexandre le Grand, le roi malade**, Jean-Claude Aubert, Éditions Persée, 230 p, 19 €. Un livre écrit par un médecin qui revoit la vie d'Alexandre à la lumière des connaissances médicales modernes.

- **Robespierre. Portraits croisés**, sous la direction de Michel Biard et Philippe Bourdin, Armand Colin. Un chapitre sur « l'Incorruptible et la guerre », dû à Marc Belissa [univ. Paris X].

- **La Dissuasion nucléaire. Manuel d'emploi**, Édouard Valensi, L'Harmattan, 220 p., 23 €. Et **La Dissuasion nucléaire. Les terrifiants outils de la paix**, 270 p, 27,50 €. Une promenade au milieu des 20000 têtes nucléaires stockées sur la planète. L'ouvrage est très technique, bien documenté et synthétique. L'auteur vient du sérail des décideurs de la dissuasion



française. Il faut saluer cette parution qui vient restructurer un espace abandonné aux journalistes et aux « stratèges » en chambre souvent dénués de la culture technique indispensable à la compréhension du domaine nucléaire.

- **Les Expulsés**, R. M. Douglas, Flammarion, 510 p., 26 €. Le calvaire des 12 à 14 millions de germanophones expulsés des territoires conquis/libérés par l'Armée rouge. Durant des décennies, l'étude de leur tragique odyssee (un demi-million périront) s'est cantonnée aux cercles « revanchards » de l'Allemagne de l'Ouest. Douglas, professeur d'histoire contemporaine à New York, vient combler une lacune pour le public français.

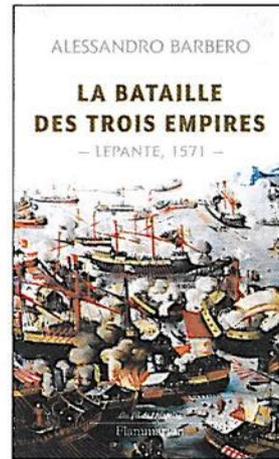
- **À cinq heures nous serons tous morts – sur la barricade Saint-Merry, 5-6 juin 1832**, Charles Jeanne, Vendémiaire. Un petit texte tout ce qu'il y a d'original: le récit heure par heure d'un insurgé parisien combattant sur la barricade de la rue Saint-Merry lors de l'insurrection de juin 1832. La vie d'un monde à part – une barricade – vu de l'intérieur...

- **Historique de l'artillerie de marine et de la colonisation française**, Jean-Claude Laloire, L'Harmattan, 90 p., 11,50 €. La liste des interventions des bigors, des origines à 1958. ■

un éphémère succès en octobre 1812, alors que Napoléon est en pleine retraite de Russie. « L'homme qui fit trembler Napoléon » finira fusillé avec ses complices non sans avoir jeter un doute sur ce que l'empereur considérait comme un fait acquis: la légitimité héréditaire de son règne. Si Besson tire la couverture de l'histoire sur son antibonapartisme en ne nous épargnant aucun poncif du genre (ogre corse, tyran mégalomane, fou sanguinaire), il se fait surtout remarquer par des erreurs historiques inqualifiables. Ainsi, l'on apprend que Bernadotte est le meilleur stratège du temps après Napoléon! Que l'armée russe a été malmenée à Wagram!! Et que le vice-roi d'Italie s'appelle Eugène Bonaparte et est l'un des frères de Napoléon!!! C'est dommage car ce livre plutôt bien écrit nous dévoile la personnalité et l'histoire d'un authentique opposant au régime napoléonien que l'on ne croise généralement que sur deux pages dans les ouvrages relatant la campagne de 1812. Le bicentenaire mériterait mieux! ■ **P. Guy**

La Bataille des trois empires, Lépante 1571
Alessandro Barbero
Flammarion, 670 p., 29 €. Le Piémontais Alessandro Barbero, grand spécialiste de

l'histoire militaire, nous livre un ouvrage exceptionnel, forgé, comme à son habitude, avec une précision relate le ballet des petits et grands événements qui ont pavé la voie qui devait mener l'Empire ottoman, Venise et l'Espagne à la gigantesque bataille navale de Lépante, le 5 octobre 1571. On pénètre, lentement mais sûrement, dans un véritable opéra



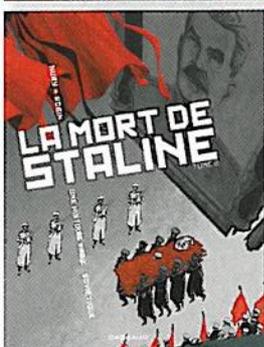
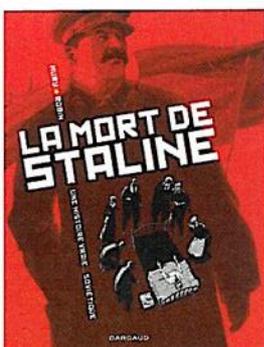
diplomatique. On visite les coulisses et inspecte les engrenages d'une gigantesque et complexe machine. En côtoyant les grands acteurs et les modestes figurants, on saisit tous les rouages de cet affrontement qui marquera durablement l'histoire de l'Europe. Plus qu'un simple livre d'histoire, l'ouvrage de Barbero est une véritable autopsie ne négligeant aucun des nombreux et fascinants détails de cette marche des événements devant aboutir à l'anéantissement de la flotte ottomane au large de la Grèce. ■ **P. Guy**

Comprendre la guerre
Histoire et notions
Laurent Henninger
et Thierry Widemann



Nos auteurs ont écrit: Comprendre la guerre. Histoire et notions

Laurent Henninger et Thierry Widemann
Perrin, 230 p., 8 €. C'est à un court manuel d'initiation à l'histoire militaire et à la pensée stratégique que les deux auteurs, bien connus des lecteurs de *G&H*, nous convient. Leur propos est découpé en 50 entrées, de 3 à 4 pages chacune, ce qui dispense d'une lecture suivie et permet le picorage. On y trouvera des mises au point utiles sur certains concepts utilisés, parfois à tort et à travers, dans la presse tels « guerre limitée », « guerre totale », « stratégie », « sanctuarisation », « révolution dans les affaires militaires ». Mais aussi une remise à plat de certains mythes comme celui de la « guérilla » ou de la « technologie comme facteur déterminant ». Les entrées qui ont mes faveurs sont celles qui ont trait à un point précis d'histoire militaire comme « les troupes légères », « l'étrier et la révolution militaire de la chevalerie ». Les quelques pages sur « l'étrange défaite de 1940 » appellent à rouvrir un chantier que l'on croyait clos. Notre rédaction ne devrait pas rester insensible à cet appel. ■ **J. L.**



La Mort de Staline, tomes 1 et 2

Yabini Nury, Thierry Tobin, Lorien Aureyre
Gargaud, chaque tome
10 p., 13,99 €.

La mort de Staline est le début de sa succession sont la matière d'un scénario extraordinaire. Sans nouvelle du dictateur le 1^{er} mars 1953, le personnel de la datcha, terrorisé, attend plusieurs heures avant de trouver une raison d'entrer chez Staline sans invitation. Cette attente

sera fatale au camarade dirigeant de l'URSS. Les hommes qui découvrent le cadavre du dictateur, Beria en tête, puis les membres des instances dirigeantes du PCUS se remettent vite et reprennent à leur compte les méthodes qui ont bien failli les engloutir pour assouvir leurs ambitions. Les auteurs de ces albums ont réussi le tour de force de rendre cette histoire dans sa complexité et de peindre avec force et humanité les sentiments animant ces hommes qui tiennent le sort d'une grande partie de l'humanité entre leurs mains. Les deux tomes, de la mort à l'élimination de Beria, racontent en détail ces manœuvres. Cette histoire est indispensable pour comprendre la guerre froide avant l'arrivée

en échange de sa démilitarisation. La tension se lit dans chaque case, chaque expression. L'atmosphère est prenante, la mise en page trépidante, les portraits ressemblants et surtout la mise en couleur expressionniste donne un aspect irréel à cette histoire vraie. Totalement vraie, y compris la libération de la femme de Molotov, que Staline voulait éliminer et que Beria avait gardée en vie pour pouvoir faire pression sur le ministre des Affaires étrangères de Staline. ■

Svoboda De Prague à Tcheliabinsk (t. 1) Iekaterinbourg, été 1918 (t. 2)

Kris, Jean-Denis Pendants
Futuropolis, 48 p., 13 €. Après avoir écrit *Notre Mère la Guerre*, une enquête policière au milieu des tranchées, Kris nous embarque vers la Russie en pleine révolution avec les membres de la Légion tchèque. Enrôlés par l'Empire austro-hongrois, les 70 000 hommes qui aspirent à une patrie libre désertent et se rangent aux côtés des Russes qui les font prisonniers après la paix de Brest-Litovsk. Au cri de *Svoboda!* (« liberté »),



ils se libèrent seuls pour s'emparer du transsibérien afin de rallier Vladivostok, s'embarquer vers les États-Unis et revenir en Europe pour

participer à l'écrasement de l'empire. Parfaitement documenté, le chaos de la Russie en 1917-1918 est bien rendu. Cette bande dessinée se lit comme un roman d'aventures, dépaysant et palpitant, peuplé de personnages pittoresques. ■



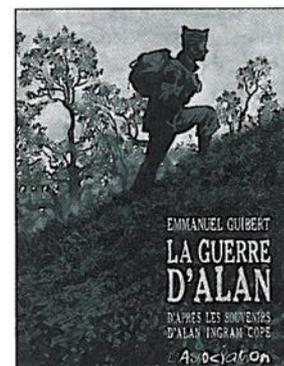
L'Ombre du corbeau Didier Comès

Casterman, 63 p., 16 €. Publié une première fois en 1981, *L'Ombre du corbeau* ressort avec une nouvelle préface et une nouvelle couverture. Dessiné par Didier Comès, Belge né en 1942 dans les provinces germanophones de Malmédy, cet album a fait date dans l'histoire de la BD de guerre par son esprit, son style, dépouillé en noir et blanc. *L'Ombre du corbeau* est une réflexion sur l'absurdité des ressorts de la guerre. Après avoir subi un bombardement intense, un officier allemand se réveille dans un lieu inconnu et épargné. Commence alors un cauchemar qui rappelle le songe d'Alice. Une série de rencontres étranges, dont un jeune garçon qui organise la vie et la mort, raccompagne le soldat jusqu'au réveil quand va débuter une nouvelle offensive. ■

La Guerre d'Alan Emmanuel Guibert

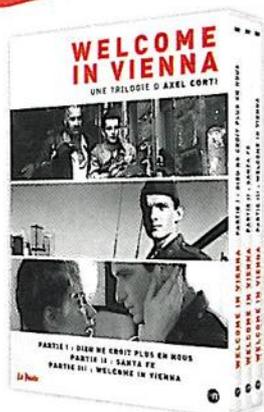
L'Association, 320 p., 28 €. *La Guerre d'Alan* est un récit authentique livré par Alan Ingram Cope à Emmanuel Guibert.

Alan, jeune Américain, est appelé à rejoindre l'armée pour combattre le III^e Reich. Après ses classes et une formation de radio, il débarque en France en février 1945, mais ne gagne l'Allemagne que deux mois après car les véhicules du régiment sont égarés... Arrivé après l'horreur des combats, il ne participe donc pas vraiment au conflit. Mais *La Guerre d'Alan* porte surtout un éclairage attachant sur l'itinéraire d'un homme qui découvre le



monde par l'expérience de la guerre. Des rencontres vont le transformer radicalement au point qu'après son retour en Californie, il renonce à devenir pasteur et, ne se reconnaissant plus dans Amérique, revient en Europe. Les souvenirs d'Alan permettent aussi de découvrir la formation d'un GI, les rapports des soldats entre eux et avec la population. L'histoire, portée par le dessin somptueux d'Emmanuel Guibert, est construite autour de gestes, de portraits sur fond blanc, auxquels succèdent des scènes plus élaborées de la vie quotidienne pour culminer avec des pages d'une grande beauté qui montrent les paysages qu'admire Alan. La simplicité de l'histoire prend alors une lenteur et une densité humaine qui ne laissent pas indifférent. On peut lire en complément chez le même éditeur *La Jeunesse d'Alan*. ■

DVD/TÉLÉ



Welcome in Vienna D'Axel Corti

Éditions Montparnasse,
trois DVD, 24,99 €. Inspirée de la vie de l'écrivain Georg Stefan Troller, la trilogie *Welcome in Vienna* est considérée comme le chef-d'œuvre

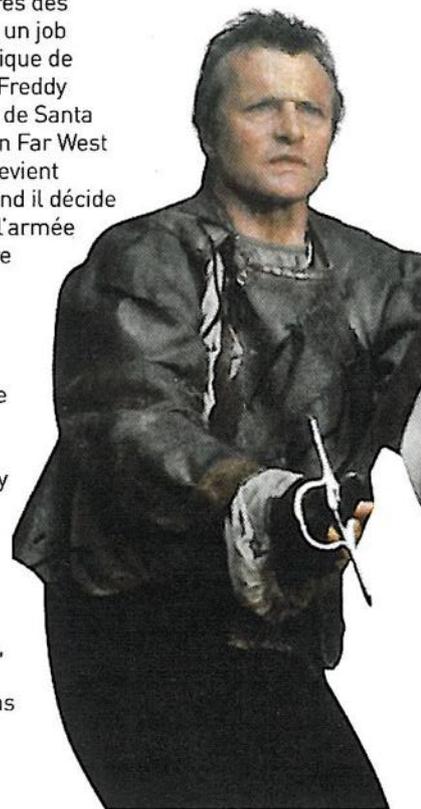
d'Axel Corti, dramaturge, journaliste, homme de radio, importante figure de la culture autrichienne. Les trois épisodes racontent l'histoire de trois hommes qui fuient les nazis après l'Anschluss en 1938. Cette trilogie est un portrait subtil et bouleversant de Juifs qui arrivent en France puis en Amérique et retournent à Vienne, en tant que GI. Les auteurs montrent d'abord et avant tout le quotidien des hommes ballottés par les événements, en butte à des mondes qui les emprisonnent ou ne les considèrent que comme des émigrés et non des réfugiés. À chaque pas, leur horizon se bouche.

Dans le premier volet, *Dieu ne croit plus en nous*, Ferry Tobler doit fuir Vienne, mais les profiteurs sont nombreux, les fuyards entre eux ne se font pas de cadeaux. La France qui l'accueille va l'arrêter pour le livrer aux Allemands, puis le pourchasser jusqu'à Marseille après sa fuite du camp de Saint-Just-en-Chaussée dans le chaos de l'invasion de juin 1940. Le deuxième volet, *Santa Fe*, le plus profond de la série, commence à l'arrivée du bateau à New York. Les passagers sont sauvés mais l'Amérique ne leur tend pas les bras. Ils ne parlent pas l'anglais, ne maîtrisent pas les codes. Le chirurgien qui ne trouve pas d'emploi,

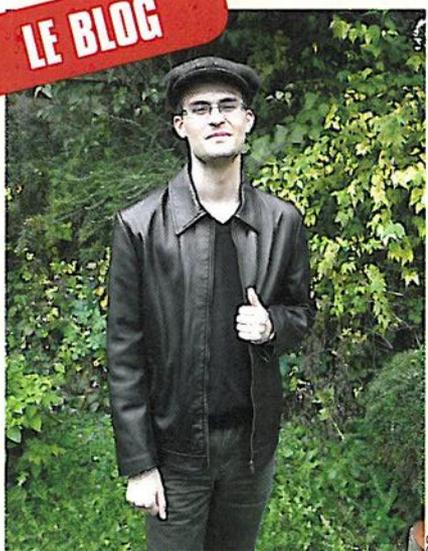


l'acteur très connu à Vienne qui est obligé de faire des aboiements à la radio, le photographe qui voudrait entrer à *Life* sont à la fois drôles et poignants. Après des petits boulots, un job dans une boutique de Delicatessen, Freddy Wolff, qui rêve de Santa Fe comme d'un Far West merveilleux, devient américain quand il décide d'entrer dans l'armée pour combattre le nazisme. *Welcome in Vienna*, le troisième volet qui donne son titre à l'ensemble, ramène Freddy à Vienne. Il va se retrouver en terre inconnue, pleine de contradictions, une ville où vivent d'anciens

nazis, des déportés rescapés, des gens simples qui ont profité de la guerre. La scène la plus émouvante montre Freddy devant un tas de



LE BLOG



Nom : Maréchal Joukov [marechaljoukov.skyrock.com]
Sous-titre : Passion histoire militaire, de l'Antiquité à 1945.
Création : Mars 2008.
Animation : Jean-Baptiste Murez, 23 ans, titulaire d'un master 2 d'histoire (Sorbonne, Paris IV). Aimerais faire une thèse mais ne trouve pas preneur en histoire mili. Périodes historiques préférées: les deux Napoléon, la Seconde Guerre mondiale. Fan de reconstitution historique: infanterie soviétique, infanterie italienne (Afrique du Nord), France 1940. Également

figuriniste (Prussiens Premier Empire). Anime, seul toujours, un blog dédié à la musique militaire [joukovmusic.skyrock.com].

Fréquentation : 37000 visiteurs uniques depuis la création. Un peu plus de 1000 visites mensuelles.

Profil de la fréquentation : « Des blogueurs, des gens qui voient mes vidéos de musique militaire sur YouTube, des habitués des forums de reconstitution et de jeux vidéo. J'écris d'ailleurs aussi dans la Gazette du wargamer. »

Volume d'informations : 320 articles, du simple billet au gros dossier qui s'étale sur plusieurs semaines. Il y a au minimum un poste par semaine. Mes plus gros travaux: l'armée française 1919-1939, les cyrards au XIX^e siècle, Austerlitz, Borodino. Je source tout.

Objectifs du blog : « Je suis venu à l'histoire militaire par conscience du vide relatif qui règne dans ce domaine en France. D'où le modeste objectif de mon blog: faire découvrir l'importance de cette branche historique, qui est à la croisée des histoires politique, diplomatique, économique, technique. » Jean-Baptiste lance un appel aux lecteurs de *Guerres & Histoire* qui pourraient l'aider à migrer de la plateforme Skyrock à quelque chose de plus ergonomique et plus personnalisable.

Contact : murez.jb@wanadoo.fr

lines, la pharmacie
 ses parents. Il entre
 ans ce qu'il reste de
 appartenance et retrouve
 es jouets dans les
 mains d'autres enfants,
 entourés d'une famille qui
 explique qu'elle a acheté
 l'immobilier pendant la
 guerre et que tout lui
 appartient...
 filmée en noir et blanc,
 rythmée par des
 images d'archives, cette
 fresque de sept heures
 est surtout un portrait
 d'une humanité sans
 fanatisme, sans que
 le spectateur soit prié de
 s'engager pour les uns
 ou pour les autres.
Welcome in Vienna
 est une grande œuvre,
 remarquablement écrite
 et filmée, dont l'intégrale
 est disponible jusqu'à présent
 en France. ■ S. D.



Pas de doute, c'est
 du très bon cinéma.
 Les personnages sont
 bien campés, le scénario
 bastonne, les images
 cartonnent, avec de
 très belles séquences
 de combat. Maintenant,
 si Verhoeven avait
 revendiqué à la sortie
 du film vouloir montrer
 la Renaissance (et pas
 le Moyen Âge) sous un
 aspect autre que celui
 du conte de fées, son film
 n'en reste pas moins un
 pur fantasme, un exercice
 de style abstrait sur les
 malheurs de la guerre.
 Une fois ce parti accepté,
 les anachronismes
 flagrants – comme
 les splendides canons
 Gribeauval du début ou
 l'excès de projectiles
 explosifs à l'époque du
 boulet – ne sont pas
 gênants. Le vrai bémol,
 c'est la pornographie
 de la guerre : pillage,
 meurtres,



pendaisons, viols... Rien
 ne manque. Pas que la
 guerre à l'époque ait été
 une affaire de dentelles.
 Mais il y a maintes
 manières de montrer
 la violence à l'écran.
 Scorsese ou Kubrick
 – qui a emprunté la
 séquence de la nonne
 sniper dans *Full Metal
 Jacket* – ont su l'exposer
 froidement, cliniquement,
 sans suspicion de
 complaisance. C'est
 là, sans doute, ce qui
 fait la différence entre
 les grands et les petits
 maîtres. ■ P. G.

Mémoires de civils, un projet de documentaire soutenu par G&H

La Seconde Guerre
 mondiale s'est terminée

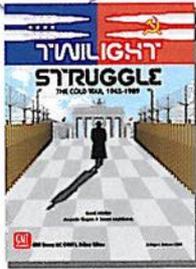
il y a soixante-sept ans...
 Pour éviter que l'histoire
 de chaque témoin
 ne s'éteigne avec lui
 à jamais, G&H s'associe
 à « Mémoires de civils »,
 un projet associatif
 lancé par une équipe
 d'étudiants en histoire
 de l'université de Paris 1.
 « L'idée de base était de
 réaliser nous-mêmes
 des interviews de
 témoins de l'occupation,
 explique Aladin Farré,
 le coordinateur du projet.
 Mais nos moyens sont
 limités et nous avons donc
 pensé qu'il serait bon
 de faire appel au public :
 allez filmer vos grands-
 parents, envoyez-nous
 vos vidéos ! » L'équipe en
 tirera un documentaire
 de vingt-six minutes
 à diffuser sur la TNT

et un webdocumentaire,
 associant sur la Toile
 témoignages et bonus
 (quiz, bibliographie, etc.)
 hébergés sur le site
 histoire-pour-tous.fr. Pour
 aller plus loin, et acheter
 notamment des archives
 visuelles pour illustrer le
 film, le projet a cependant
 besoin d'un peu d'argent.
 L'association loi de 1901
 fondée par les étudiants a
 donc ouvert une collecte
 via Internet, bien avancée
 – mais pas tout à fait
 bouclée – à l'heure où
 nous écrivons.
 Tous les détails sont sur :
 • www.kisskissbankbank.com/memoires-de-civils-l-occupation-racontee-par-nos-grands-parents
 • www.facebook.com/pages/Mémoires-de-Civils/242811762505871 ■

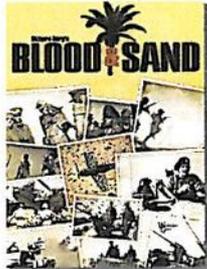
PUBLICITÉ

LA BOUTIQUE DE TOUS VOS JEUX

AGORA JEUX.COM "le site spécialiste wargames et jeux de société"



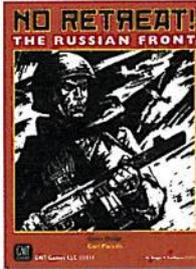
Twilight Struggle
Version FR 54,50 €



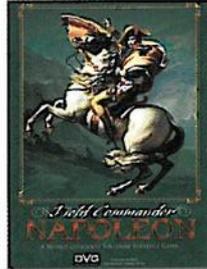
Blood & Sand
59 €



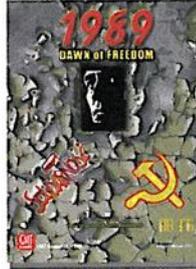
Mémoire 44
49,50 €
extensions
Mémoire 44
en vente sur le site



No Retreat!
49 €



**Field Commander
Napoleon** 89 €



1989
48 €

frais de ports : France 5,50 € offerts dès 80 € d'achats
 Benelux 15 € offerts dès 150 € d'achats, Suisse 20 €, offerts dès 200 € d'achats
 les tarifs étant sujets à variation, seuls les prix affichés sur www.agorajeux.com au moment de votre commande font foi

135 rue Paul et Camille Thomoux - 93330 Neuville sur Marne - France • Tél : (33)6.70.19.51.13 • contact@agorajeux.com

www.agorajeux.com

LE MOIS DE

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

Guild Wars 2

Support : PC - Éditeur : NCSoft

Prix : 40 € environ, sans engagement mensuel.

Si le principe de *Guild Wars 2* est sensiblement le même que celui du célèbre *World of Warcraft* de Blizzard Entertainment – il s'agit de faire évoluer son personnage en combattant des monstres à la pelle –, il n'est pas question ici de jouer au milieu de centaines d'autres joueurs : seul son personnage et ses équipiers, tous connectés en réseau, sont visibles à l'écran. Quatre races inédites sont désormais de la partie (contre une seule auparavant), avec chacune ses propres compétences, ses qualités et ses points faibles que le joueur devra compenser par des pouvoirs magiques, des armes ou des armures. Mais la nouveauté la plus marquante est l'amélioration du graphisme, désormais beaucoup plus fouillé et plus précis qu'auparavant. Lancez-vous dans l'aventure, ça vaut le détour ! ■



R A JOUER

Civilization V Gods & Kings

Support : PC
Éditeur : 2K Games
Prix : 25 € environ.
Le jeu de stratégie à l'année il y a deux ans écoulé à 9 millions d'exemplaires dans le monde, *Civilization V* offre enfin une extension de ce nom. C'était temps ! Petite œuvre de rappel pour les retardataires. Dans *Civilization V*, le joueur avait pour unique but d'asseoir sa suprématie en constituant une civilisation, depuis ses premiers pas, en la guidant à travers ses siècles. Bref, construire un empire le plus prospère : le plus puissant que le monde ait jamais connu. L'extension *Gods & Kings* ouvre une période encore plus vaste, qui s'étend de la fondation du premier panthéon des dieux et de la propagation de votre religion à travers le monde jusqu'au déploiement de vos espions dans les villes ennemies. Désormais, la lutte pour dominer le monde est bien plus dynamique : le système de combat a été amélioré, tout comme l'intelligence artificielle de vos adversaires, revue la hausse. Au coup, les batailles durent plus longtemps, l'histoire de mettre en place une bonne tactique sans risquer de perdre toute son armée sur un coup de tête. Les combats qui se déroulent aussi sur mer : votre marine dispose maintenant de deux types de navires. L'un pour les batailles à distance, l'autre pour les combats rapprochés. Et pour que la fête soit complète,

Gods & Kings voit le grand retour de la religion et de l'espionnage. La première vous apporte des bonus conséquents alors que le second permet de recueillir des informations sur vos rivaux ou voler des technologies. Pratique ! Mais ce n'est pas tout. Cette extension de jeu propose neuf nouvelles civilisations, parmi lesquelles les Pays-Bas, Carthage, les Mayas ou encore les Celtes, toutes dotées de leurs propres armées, bâtiments, unités et chefs d'État. Enfin, trois scénarios inédits sont à l'honneur : le Moyen Âge, la chute de Rome et l'empire des Cieux embrumés. Bref, des dizaines d'heures de jeu en perspective ! ■



2K GAMES

Autre bonne nouvelle, ce pack de cinq jeux est le premier d'une longue liste à venir. Prochaine compilation à voir le jour, toujours à 10 €, *American Conquest* et ses trois jeux : *Divided Nation*, *Fight Back* et *Three Centuries of War*. On en reparle prochainement... ■

Might & Magic Heroes VI : Pirates of the Savage Sea

Support : PC
Éditeur : Black Hole Entertainment
Prix : 10 €.
Disponible depuis quelques semaines, *Pirates of the Savage Sea* est une extension destinée à prolonger

l'additionnel *Battle of Europe*. Au final, cinq titres majeurs qui vont vous permettre de revivre plus de dix ans d'histoire du jeu vidéo ainsi que les plus grands événements historiques survenus entre les XVI^e et XVIII^e siècles en Europe. Certes, le graphisme de certaines



TRADEWEST

Pack 5 jeux : Cossacks

Support : PC
Éditeur : Tradewest
Prix : 10 € environ.
Excellente idée qu'a eue le distributeur Tradewest en proposant cette compilation à prix riquiqui de cinq jeux de stratégie, tous issus de la saga *Cossacks*, célèbre série

développée par GSC Game World. Au menu des festivités, *Cossacks European War* ainsi que ses deux extensions de jeu, *The Art of War* et *Back to War*, et le jeu *Cossacks 2 Napoleonic Wars* et son contenu

productions a pris un sacré coup de vieux, mais elles ont su garder tout leur intérêt et toute leur saveur. Il va vous falloir gérer jusqu'à 16 civilisations, 300 technologies et contrôler un peu plus de 8000 unités en même temps. Bien sûr, l'ergonomie date elle aussi et n'atteint pas ce que l'on fait aujourd'hui dans les productions modernes. En revanche, ce que l'on reprochait autrefois au jeu – ses ralentissements lors de déplacements massifs de vos troupes –, n'a plus lieu d'être maintenant grâce à la puissance des PC actuels. Ce que l'on perd d'un côté, on le gagne finalement de l'autre.

la durée de vie du jeu *Might & Magic Heroes VI*. Proposé uniquement en téléchargement via les plates-formes habituelles (Steam, Ubishop, etc.), ce nouvel opus voit le retour d'un personnage clé de la série : Crag Hack. Son rôle consiste à enquêter sur plusieurs disparitions dans les mers d'Ashan. Surprise, le responsable de ces crimes est lui aussi une vieille connaissance... Une fois de plus, les combats se déroulent au tour par tour sur une grille quadrillée et exigent une concentration de tous les instants ! Se lancer tête baissée sur l'ennemi, sans aucune tactique et c'est la mort assurée. ■

A venir...

Rome éternelle

C'est officiel ! Malgré le coup dur qui frappe actuellement Sega (la plupart des bureaux de communication européens ferment leurs portes), la société japonaise a annoncé qu'elle distribuera comme prévu *Total War Rome II*. Le jeu de stratégie développé par The Creative Assembly devrait débarquer sur PC courant 2013 et plongera le joueur dans d'épiques batailles antiques. C'est sûr, il va y avoir du SPQR !

Ça plane pour lui

Si vous avez aimé *World of Tanks*, la simulation de tank massivement multijoueur de Wargaming.net (30 millions de joueurs enregistrés !), vous devez savoir que son développeur prépare activement la sortie de *World of Warplanes*. Prévû fin 2012, cette simulation propose de prendre les commandes d'une centaine d'appareils, allant des années 1930 aux premiers jets, et de participer à d'immenses joutes aériennes en réseau.

Sicile impératrice

Disponible depuis peu, *Combat Mission Fortress Italy* place le joueur au cœur de la Seconde Guerre mondiale en Sicile. Rangers, bersaglieri et forces allemandes de la division Göring s'y déchirent à bord d'une foule de véhicules - char Renault R 35, Panzer III ou halftrack T30 HMC. Trois campagnes sont au menu italien de ce bon jeu d'action. ■



2K GAMES

A JOUER

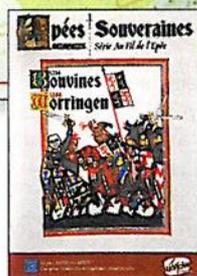
WARGAMES



Moyen Âge : le ban et l'arrière-ban des batailles

L'équipe réunie autour de Frédéric Bey (bien connu des amateurs de wargames français) sous le pavillon de « Canons en Carton » a pour but de créer des wargames sur carte, avec de jolis pions et des règles de complexité modérée tout en s'efforçant de garder une réelle fidélité historique. Cette équipe, ayant fait du Moyen Âge l'une de ses périodes de prédilection (malgré la rareté des canons, en carton ou pas, à l'époque), a élaboré une règle unique destinée à l'ensemble des batailles médiévales. Ainsi est née la série *Au Fil de l'Épée*, composée de modules présentés en pochette ou encartés dans un magazine, et qui compte aujourd'hui 33 batailles – pas moins ! – réparties du XI^e au XV^e siècle. Pour son plus récent module, intitulé *Épées Souveraines* (le mot épée figure dans le titre de chaque module), Canons en Carton s'est associé à Ludifolie (www.ludifolie.com), diffuseur et maintenant éditeur

de jeux. *Épées Souveraines* contient deux batailles : une célèbre – Bouvines 1214 –, l'autre quasi inconnue – Worringer 1288, opposant l'archevêque Siegfried de Cologne au duc Jean de Brabant, et d'une réelle importance dans la « préhistoire » de la Belgique. *Épées Souveraines* est présenté sous pochette plastique, et l'acheteur est invité à se procurer les dés nécessaires (deux à 6 faces, un à 10 faces), mais pour le reste – l'essentiel ! – le niveau de qualité est excellent, et tout à fait digne des productions américaines, voire supérieur. Le graphisme de la carte et des pions (dû à Pascal Da Silva) est très séduisant. Les pions, en particulier : ils représentent des soldats, à pied ou à cheval, avec les blasons historiques. Mais ces petits dessins poussent la coquetterie jusqu'à être tous différents – par exemple, les deux pions de chevaliers d'une même bannière (groupe d'unités ayant



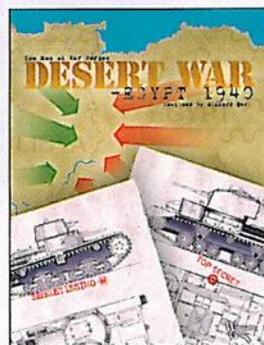
le même chef) représentent des personnages dans des attitudes différentes.

Un détail révélateur du perfectionnisme des auteurs du jeu. Les règles, qui bénéficient de l'expérience acquise au fil des batailles (simulées), sont clairement expliquées en huit pages, exemples inclus. Elles n'ont rien de compliqué, même si on conseillera à un débutant complet en matière de wargame de les découvrir avec l'aide d'un joueur plus expérimenté. À chaque tour, les joueurs font agir bannière après bannière, en alternant. Le rôle des chefs de bannière est bien entendu essentiel. Les combats sont résolus par un jet de dé modifié selon le type des troupes qui se battent, leur qualité, le terrain, etc. Le nombre brut de combattants n'a souvent qu'assez peu d'influence. Après un combat, une unité peut être fatiguée, découragée, en déroute... puis éliminée. Les concepteurs ont fait beaucoup d'efforts pour

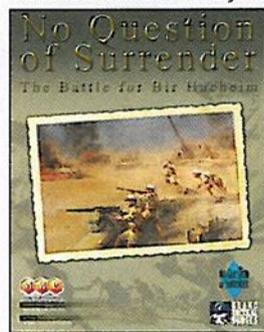


La guerre du désert, simple ou complexe

Worthington Games a publié deux jeux



complémentaires sur la guerre du désert au niveau stratégique, *Desert War - Egypt 1940* et *Blood & Sand*. Le sujet du second (la guerre du désert de l'arrivée de Rommel à fin 1942) est un grand classique ; celui du premier est bien moins souvent traité. Les règles des deux jeux sont très voisines et d'une grande simplicité. Mention spéciale à celles relatives au ravitaillement dans *Blood & Sand*, à la fois originales et efficaces pour simuler un problème délicat, mais capital dans ces campagnes : plus on s'éloigne de ses bases, plus il faut d'essence pour transporter... l'essence (et le reste) jusqu'au front.



Nettement plus complexe, le jeu publié par MMP sous le titre *No question of Surrender* traite au niveau tactique de la bataille de Bir Hakeim. Merci à MMP d'avoir ainsi commémoré un anniversaire (70 ans !) et d'avoir choisi un titre qui s'oppose directement à la francophobie parfois rencontrée aux États-Unis, notamment chez certains wargamers. Le jeu lui-même est de très belle qualité, mais sa complexité le réserve aux grognards du hobby. ■

que le système de combat reflète les particularités médiévales et, dans les limites d'un jeu assez simple, ils ont bien réussi. La victoire va en général au joueur qui a éliminé le plus de pions adverses – mais tous les pions sont loin d'avoir la même valeur. Ces conditions sont précisées dans les règles spécifiques de chaque bataille (deux pages pour chacune, en comptant les ordres de bataille et les utiles notes historiques). Au total, l'intérêt d'une série de jeux avec la même règle tient bien sûr au

fait de pouvoir aborder aisément d'autres batailles. Ludifolie prévoit donc de rééditer en 2013 certaines des batailles publiées dans le cadre d'un magazine – les pions exigeaient alors pas mal de travail de collage et de découpage. Mais le Moyen Âge n'est pas le seul centre d'intérêt de Canons en Carton. Le nouveau jeu chez Ludifolie Éditions s'intitule *Bérézina 1812*, de la série *Jours de Gloire*, consacrée aux batailles du Premier Empire. Il est disponible dès ce mois d'octobre 2012, soit peu avant l'anniversaire de la bataille. ■



QUIZ

Connaissez-vous

les Vikings ?

Par Pierre Grumberg

2 pts
En norvégien ancien, le terme **king** signifie :
Expédition lointaine.
Guerrier noble.
Marchand de la Baltique.

1 pt
Il pose le premier le pied
dans le Nouveau Monde :
Éric le Rouge
Leif Ericson.
Bjarni Herjólfsson.

2 pts
Le nom « drakkar » est
apparu au **xix^e siècle**. Le navire
de guerre viking s'appelle
en réalité...
a) Kaupskip - b) Cog - c) Snekkja.

1 pt
Quel animal est associé
aux « berserkers », guerriers
de furie meurtrière ?
a) Loup - b) Ours - c) Sanglier.

1 pt
En 793, le sac de cette
abbaye révèle la menace viking
l'Occident.
a) York - b) Lindisfarne.
c) Berwick.

1 pt
Quel roi de France concède
en 911 au Viking Rollon les terres
qui deviendront Normandie ?
a) Charles II le Chauve.
b) Charles III le Gros.
c) Charles III le Simple.

2 pts
À sa mort en 1035, ce roi viking
régne sur Angleterre, Norvège
et Danemark. Il s'agit de...
a) Knut II de Danemark.
b) Sven I^{er} de Danemark.
c) Magnus I^{er} Olafsson.

1 pt
Cette troupe d'élite joue le rôle
de garde des chefs vikings...
a) Vaeringr - b) Fyrd.
c) Housecarls.

2 pts
9) De quelle lignée descend
Robert Guiscard, conquérant
normand de l'Italie du Sud
et de la Sicile ?
a) Montgommery - b) Hauteville.
c) Montfort.

1 pt
10) Quel est l'autre nom
des « gardes varangiens »,
mercenaires vikings des
empereurs de Byzance ?
a) *Akolouthoi* (serviteurs).
b) *Skythikoi* (Scythes,
parce qu'ils viennent
des steppes russes).
c) *Pelekypthoroi* (porteurs
de haches).

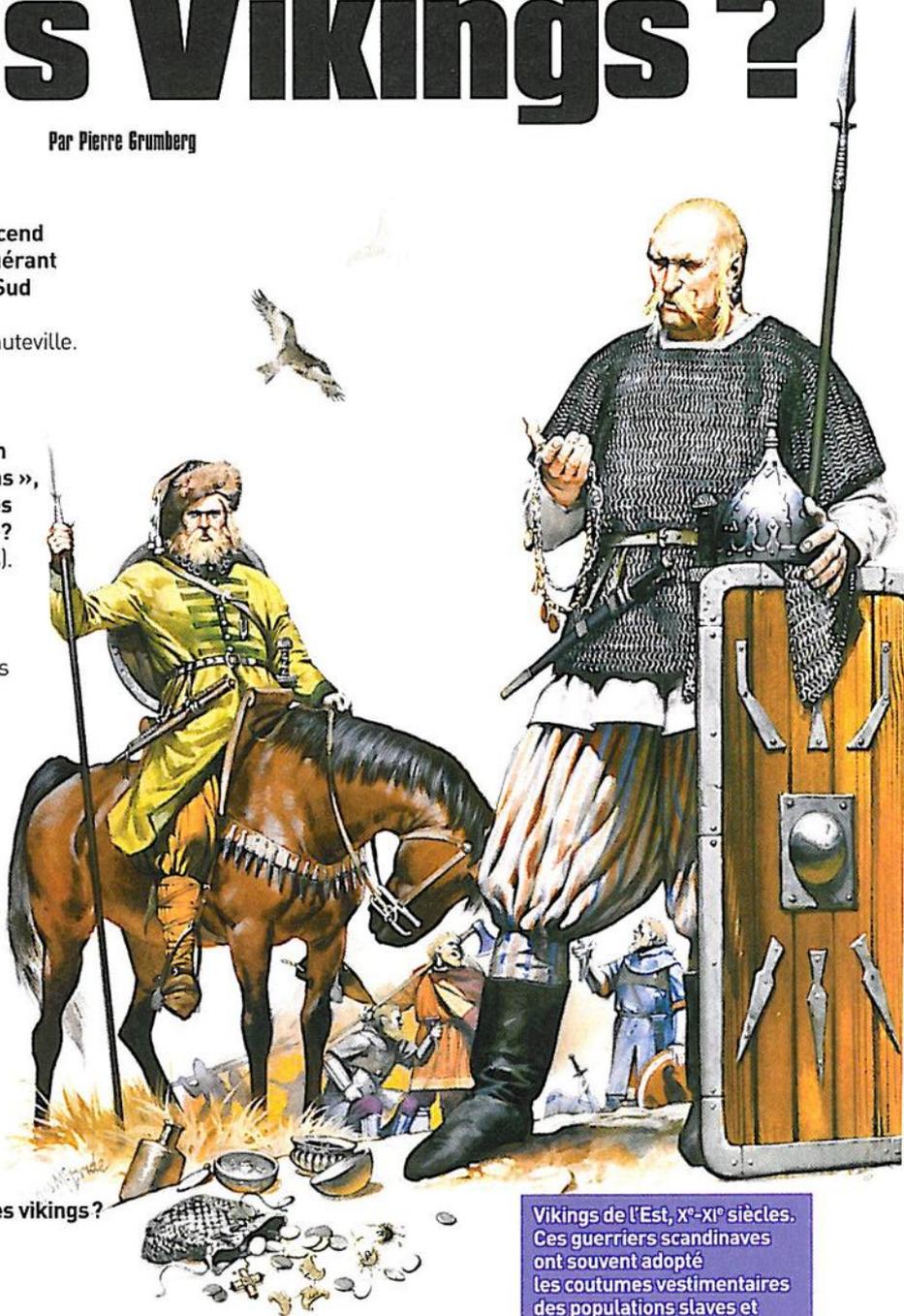
1 pt
11) Que désigne
le *Ragnarök* dans
la mythologie viking ?
a) Une fin des temps
apocalyptique.
b) La saga de
la princesse d'Islande
Ragna Gudmundsdottir.
c) La version
norvégienne du
Valhalla germanique.

1 pt
12) Lequel de
ces ornements
a effectivement été
retrouvé sur des casques vikings ?
a) Cornes - b) Ailes.
c) Nasal.

1 pt
13) Quelle est la caractéristique
de la hache danoise, arme
favorite des Vikings ?
a) Une double lame.
b) Un long manche.
c) Un manche terminé
par une pointe.

2 pts
14) En 1066, Guillaume, duc
de Normandie, défait Harold,
roi d'Angleterre, à...
a) Hastings - b) Pevensey - c) York.

1 pt
15) En 1084, l'armée du Normand
Robert Guiscard prend Rome
pour le compte du pape
Grégoire VII. Elle présente
une particularité...
a) Elle est placée sous les ordres
de l'empereur de Byzance.
b) Elle intègre des éléphants pour
la dernière fois en Occident.
c) Elle est composée pour
l'essentiel de mercenaires
musulmans.



Vikings de l'Est, X^e-XI^e siècles.
Ces guerriers scandinaves
ont souvent adopté
les coutumes vestimentaires
des populations slaves et
d'Asie centrale rencontrées.

Réponses : 1a : 2b : 3c : 4b : 5b :
6c : 7a : 8c : 9b : 10c : 11a : 12c :
13b : 14a : 15c.

Total : / 20 points

Si vous avez eu moins de 10 points,
nous vous conseillons de lire
*L'Aventure des Normands (VIII^e-
XIII^e siècle)*, François Neveux, Claire
Ruelle, coll. Tempus, Perrin, 2009.



Le 74 canons à la loupe

Ma qualité d'ancien officier de marine me permet d'attirer votre attention sur l'article consacré au « 74 canons » de Nicolas Chevassus-au-Louis. En effet, les sources françaises citées semblent être limitées à la période prérévolutionnaire et cet article est largement appuyé sur des sources britanniques, dont la vision des événements n'est

pas toujours la même que la nôtre. Cet article centré sur la conception du type de navire majeur de l'époque explique la supériorité navale britannique par des critères techniques. Je pense qu'il aurait peut-être été judicieux de dire qu'il y eut aussi des raisons sociales, après quelques événements survenus en 1789-1790. La première inexactitude est dans l'opposition entre « les Français qui

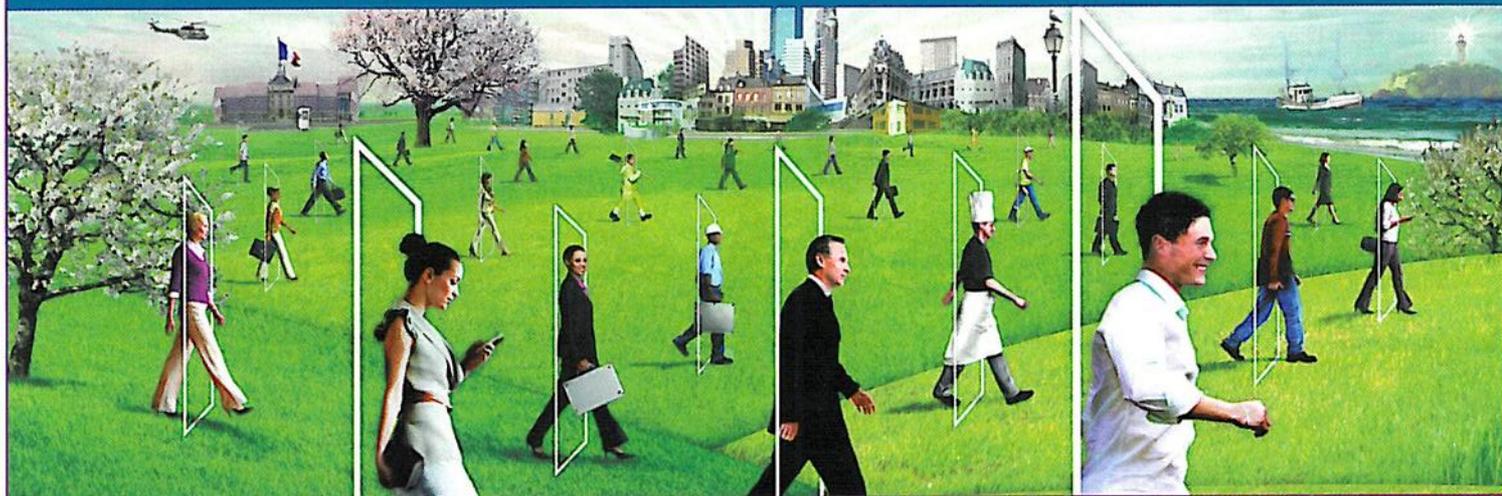
théorisent quand les Anglais innovent », avec « l'officier anglais sorti du rang qui reste très lié à son équipage, qu'il a choisi lui-même ». Tous les témoignages de l'époque montrent qu'au contraire les équipages anglais étaient enrôlés de force par la « presse » et qu'une discipline impitoyable les maintenait dans des conditions effroyables. Dans ce domaine comme en d'autres, les petits chefs montés à la force du poignet sont souvent très durs avec leurs subordonnés. Par contre, en France, l'influence des réformes de l'amiral de Grasse avait encore amélioré les conditions de vie déjà beaucoup moins rudes des équipages. En 1789, la marine française était celle qui avait été capable de protéger

la naissance des États-Unis. En nombre égal, elle tenait facilement tête aux Anglais. À partir de 1790, elle a perdu toutes ses batailles. Les caractéristiques ou le nombre des navires n'y sont pour rien, car la politique est seule en cause. On disait alors qu'il fallait deux ans pour construire un navire, six ans pour former un matelot et dix ans pour un canonier. Ce corps d'élite, qui se nommait lui-même les « canoniers bourgeois » jouissait de nombreux privilèges... et suscitait évidemment des jalousies. Dès 1790, l'Assemblée constituante a supprimé les distinctions entre les spécialistes de la marine. Au cours des trois années suivantes, lorsque des émeutes secouèrent Toulon et Brest à cause

de l'enrôlement forcé de matelots dans la garde nationale, les canoniers furent les premières victimes. Quand les Comités de salut public rétablirent l'ordre, il était trop tard : les canons de la flotte française n'avaient plus de servants expérimentés. C'est ce que Nelson a compris. Ses deux victoires décisives, Aboukir et Trafalgar, sont entièrement fondées sur le pari de l'inefficacité des canons français. À Aboukir il a attaqué la flotte de l'amiral Brueys qui était au mouillage. Les règles de guerre navale disaient que c'était impossible parce que la stabilité de navires à l'ancre leur donnait un avantage définitif sur ceux qui naviguaient. C'est d'ailleurs pourquoi Brueys n'a pas rappelé ses hommes descendus

PUBLICITÉ

100 recruteurs vous ouvrent leurs portes



MARDI 13 NOVEMBRE 2012 - DE 9H À 13H

CARREFOUR EMPLOI DÉFENSE MOBILITÉ

FORUM DE RECRUTEMENT RÉSERVÉ AUX MILITAIRES, ANCIENS MILITAIRES, CONJOINTS...

ÉCOLE MILITAIRE, 1 PLACE JOFFRE, PARIS 7^e - S'INFORMER : 01 53 95 15 15 / WWW.EMPLOI-RECONVERSION.FR



terre immédiatement
 s que les Anglais ont été
 gnalés. Quelques heures
 irés, la flotte française
 ait détruite et la règle
 isdite était complétée par
 codicille « à condition
 ie tous les canonniers
 ient à leurs postes
 qu'ils sachent tirer ».
 Trafalgar, Nelson a
 ifreint une autre règle,
 lle qui attribuait la
 ipériorité au bâtiment
 ii « barrait le T », c'est-
 dire à celui qui prenait
 utre en enfilade. Nelson
 ancé sa flotte sur deux
 lonnes vers la ligne de
 e franco-espagnole.
 s deux navires de tête,
Victory et le *Royal
 overaign*, se sont ainsi
 ferts sans pouvoir ripos-
 r au feu d'une dizaine de
 isseaux français pendant
 e vingtaine de minutes,
 ir le vent était faible.
 rmalement, ils auraient
 être désemparés, ainsi
 e leurs suivants succes-
 s... sauf si la canonnade
 ançaise était dérisoire.
 à qu'elle fut!
 tre article signale aussi
 e les canons du pont
 ipérieur des Anglais
 rent remplacés par des
 ronades à partir de 1793.
 à fut exactement pour
 même raison : puisque
 s navires français n'ont
 us de canons efficaces,
 peut s'en approcher
 ur utiliser de la mitraille.

Remarquons que les
 coronades n'étaient pas
 comptabilisées comme
 « canons » dans la marine
 française, ce qui fait par-
 fois croire à tort qu'ils n'en
 étaient pas équipés.
 Par contre, les Français
 prirent vite l'habitude
 d'embarquer des tireurs
 d'élite installés sur des
 plates-formes spéciale-
 ment aménagées dans
 les mâtures. Ils étaient
 issus des mêmes régions
 pauvres et giboyeuses
 que les « chasseurs » de
 l'armée de terre. De nom-
 breux officiers anglais
 en souffrirent et en parti-
 culier Nelson.

Hugues de Pouqueville

*Vous avez raison de sou-
 ligner que la supériorité
 navale britannique (y com-
 pris d'ailleurs pendant la
 guerre d'Amérique, où les
 Français ne sont parvenus
 que rarement à inverser
 la tendance) n'est pas
 uniquement due à des
 critères techniques mais
 aussi sociaux et politiques.
 La Révolution, en démolis-
 sant l'encadrement noble,
 a de facto ruiné l'édifice
 péniblement construit sous
 Louis XVI. Maintenant, ne
 noircissons pas le tableau
 de la Navy. La presse, dit
 l'historien André Zysberg*,
 « représentait entre deux
 tiers et la moitié des
 engagements ». C'est*

LE SONDAGE

Sur notre page
[www.facebook.com/
 guerresethistoire](http://www.facebook.com/guerresethistoire), vous avez été plus
 de 350 à répondre à la question « À propos du
 déclenchement de la Première Guerre mondiale,
 lequel de ces jugements s'accorde le mieux avec
 ce que vous pensez? ». Voici les résultats :

- L'Allemagne et son allié austro-hongrois portent le plus gros de la responsabilité : 20 %.
- La politique agressive de la Russie tsariste a joué un très grand rôle : 3 %.
- Les intérêts économiques ont été la force agissante : 13,5 %.
- Tous les belligérants portent une part de responsabilité : 62 %.
- Je ne comprends pas les motifs de ce conflit : 1,5 %.

*beaucoup, mais ça n'est
 pas la totalité : une partie
 non négligeable des équi-
 pages était volontaire.
 En outre, la discipline qui
 régnait certes dans la Navy
 n'excluait ni motivation
 (les primes de prise...) ni
 patriotisme ni fierté
 professionnelle. Dur, le
 système n'a jamais été
 rejeté par les marins, qui
 ont toujours fait preuve
 d'une loyauté impeccable
 vis-à-vis de leurs officiers
 (et de la couronne), même
 pendant les grandes muti-
 neries de Spithead et de
 la Nore en 1797. Enfin, la
 supériorité des canoniers
 britanniques, accentuée
 certes par la Révolution,
 est une constante tout au
 long du XVIII^e siècle. Elle
 ne suffit pas, à elle seule,*

*à expliquer les déboires
 de la Marine révolution-
 naire. ■ P. G.
 * L'Essor des marines
 de guerre européennes
 1680-1790, M. Acerra et
 A. Zysberg, SEDES, 1997.*

Soldats et officiers

Une redondance dans vos
 articles me surprend et
 me pousse à vous poser
 la question suivante : pour-
 quoi les effectifs des unités
 (les pertes notamment)
 sont toujours donnés
 selon deux catégories,
 les officiers d'un côté et le
 « reste » des morts d'un
 autre ? La mort d'un offi-
 cier « vaut-elle » plus que
 celle d'un sous-officier ou
 d'un soldat de la troupe ?
 En effet, à mon sens,
 donner deux nombres

Vous renvoyez dos à dos les belligérants, même
 si vous êtes un sur cinq à continuer de penser,
 comme nos grands-parents, que l'Allemagne porte
 une responsabilité particulière. Les Russes s'en
 tirent bien, alors que l'historiographie récente
 revoit à la hausse leur part dans le déclenche-
 ment de la boucherie. La thèse d'une collusion
 des gros intérêts n'attire pas non plus les foules,
 et c'est raccord avec ce que les historiens
 savent depuis un demi-siècle : en affirmant que
 le « capitalisme porte en lui la guerre comme
 la nuée porte l'orage », Jaurès a chaussé des
 lunettes d'idéologue. Nous pourrions conclure que,
 pour la majorité de nos contem-
 porains, la Grande Guerre est vue,
 à un siècle de distance, comme
 un suicide collectif de l'Europe.



séparés de cette manière
 n'apporte pas plus que
 de savoir le nombre total
 de pertes. Le fait de savoir
 quels sont les postes
 concernés (chef d'unité,
 chef de section, etc.)
 serait la seule information
 valable pour différencier
 l'origine et le nombre des
 morts. La valeur combative
 d'une unité quelle qu'elle
 soit ne dépend pas unique-
 ment du nombre d'officiers
 perdus.

M. Legoullon

*Non, la vie d'un officier
 ne vaut pas plus que celle
 d'un simple soldat. Mais
 le prix payé par l'encadre-
 ment – quel que soit son
 rôle – a un impact évident
 sur la qualité combative
 d'une armée. ■*

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : Ernesto Mauri.

RÉDACTION – 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction : courrier.SVGH@mondadori.fr

Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**,
 Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié**, **Laurent Pericone** (par interim) • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.
 Comité éditorial : **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Gilles Bataillon**, **Benoist Bihan**, **Isabelle Delpech**, **Nicolas Gavet**, **Pascal Guy**, **Laurent Henninger**, **Guillaume Lasconjaris**,
Yacha MacLasha, **Jean-Dominique Merchet**, **Maurin Picard**, **Frank Stora**, **Éric Tréguier**, **Charles Turquin**, **Martin van Creveld**.

DIRECTION ÉDITION – Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION – Site : www.vendezplus.com • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING – Responsable : **Claire Leprovost**. **PROMOTION** – Responsable : **Sarah Bordessoules** • Chargée : **Michèle Guillet**.

ABONNEMENTS – Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ – Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directeur commerciale : **Francesca Colin** • Directrice de la publicité : **Valérie Leclère**
 Commerciaux : **Lionel Dufour**, **Virginie Commun** • Assistante : **Sylvie Angerville** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Stéphane Durand**.
 Opérations spéciales : **Jean-Jacques Eenezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

FABRICATION – Chefs de fabrication : **Gregory Cervantes** et **Christophe Mestdach**.

Directeur financier : **Carmine Perna** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

ÉDITEUR – Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Ernesto Mauri**.

Actionnaire principal : **Mondadori France SAS** • Imprimeur : **Mondadori Printing SpA**, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 – 24034 Cisano Bergamasco – Italie

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : octobre 2012.

Relations avec les ABONNÉS Par courriel : relations.clients@mondadori.fr

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : 29 euros • Relation clientèle, abonnés par téléphone : 01 46 48 47 88 du lundi au samedi, de 8 heures à 20 heures ;
 par courrier : **Guerres & Histoire Abonnements** – B400 – 60643 Chantilly Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.

Honneur au Grand-Duché

Par Charles Turquin

Constat d'échec : la ligne Maginot fut contournée, le fort d'Eben-Emael coiffé par planeurs, la Forteresse Hollande forcée par les paras de Student. Aucun barrage allié n'a rempli son rôle ! Sauf celui du grand-duché de Luxembourg. Étonnant, non ?

Dix mai 1940, trois heures du matin : alerte à l'invasion ! Tout au long de la frontière germano-luxembourgeoise, de lourdes portes et barrières d'acier se verrouillent inexorablement. À coups de masse et au chalumeau, les nazis entreprennent de percer ces obstacles. Jusque-là, aucun véhicule ne pourra franchir l'Our, la Sûre ou la Moselle. Les Grand-Ducaux ont réussi leur coup ! Parfaitement renseignés, les Allemands ont tenté de s'y opposer, en infiltrant une « cinquième colonne » : des agents camouflés, guidés par quelques traîtres, devaient paralyser

les postes d'alerte et empêcher le blocage. Il y eut des échauffourées, des blessés, un mort. Mais, bien que tenus par leur statut de « neutres désarmés », les 268 gendarmes et 425 miliciens luxembourgeois ont rempli leur mission. Sûr et certain, les troupes françaises en profiteront pour arriver bons premiers en divers points stratégiques. Ce serait autant de gagné pour retarder les panzers, alors que chaque heure importe pour atteindre Sedan ! Les Allemands s'inquiètent en vain, car les Français ne bougeront pas... ou si peu ! Mais cela ne change rien au fait que les « Luxos » ont fait leur boulot. Ah, si tout le monde avait été aussi vigilant ! Pour comprendre cette étrange histoire, un petit flash-back s'impose : c'est en l'an 963 que Sigefroy d'Ardenne fortifie le site de Luxembourg et se taille un fief d'empire. Au fil des siècles, ce domaine s'agrandit considérablement et s'érige en duché qui – sombre ironie – ne deviendra « grand »... qu'après avoir perdu les deux tiers de son étendue ! De fait, les amputations vont se succéder. D'abord en 1659, quand Louis XIV en retranche un gros morceau, avec Thionville et Montmédy. Puis en 1815, quand les Prussiens s'adjugent les districts de l'Eifel, au-delà de la Sûre et de la Moselle. Enfin en 1839, quand la Belgique reçoit les trois cinquièmes du territoire restant, pour en faire sa belle « province de Luxembourg ».

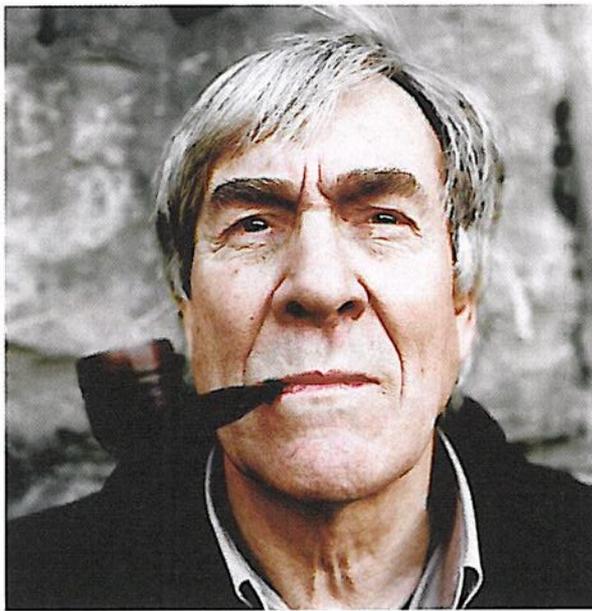
En guise de consolation, le morceau subsistant devient un « grand-duché » ! État souverain, internationalement reconnu, mais sujet aux convoitises de Bismarck et Napoléon III. C'est pourquoi la conférence de Londres (1867) lui impose un statut de neutralité perpétuelle et démilitarisée : Luxembourg doit licencier son armée et démanteler les formidables remparts de la « Gibraltar du Nord ». Quelle amertume pour cette nation de vaillants ! Dès lors, quand survient l'invasion parjure d'août 1914, le Grand-Duché ne peut y opposer qu'une platonique protestation. Et lorsque la météo de 1939 annonce un nouveau cataclysme, les Luxembourgeois cherchent le moyen d'y parer ou d'en retarder les effets. Contrairement à leurs cousins belges, dont la neutralité se hérissé de troupes et de forteresses, nos bons « Luxos » sont toujours aussi désarmés. Pour s'opposer à l'envahisseur probable, ils vont pourtant structurer une défense

ingénieuse : la ligne Schuster (du nom de son promoteur). Le principe est tout simple : à chaque passage frontalier, on accumule les obstacles – fossés, barbelés, blocs de béton. Pour obturer les chicanes subsistantes, on prévoit de puissantes barrières métalliques, à blocage irrémédiable. Vienne l'alerte, tout cela se verrouillera avec un « clang ! » sonore et définitif. L'envahisseur sera retardé, les alliés auront le temps d'accourir. Encore faut-il que cette alerte soit lancée à temps ! Mais nous avons vu que ce sera le cas. Gloire et honneur aux efficaces Grand-Ducaux !

L'occasion m'est belle de rendre hommage à la puissance militaire du Luxembourg et aux vertus martiales de ses habitants. Il est bon de savoir que, de 1940 à 1945, nombre d'entre eux se sont illustrés au sein des troupes alliées, dans la Résistance... ou sur le front de l'Est en tant que « malgré-nous » ! Après cette guerre, ils se sont débarrassés de leur statut neutre pour s'affilier à l'OTAN. Au plus chaud de la guerre froide, ils contribuaient à la défense occidentale en armant fort convenablement deux bataillons d'infanterie... et la garde grand-ducale ! Soit plus de 2000 combattants, qu'une mobilisation aurait portés à près de 8000. De quoi tenir fermement les défenses de la Sûre ! Léonidas, aux Thermopyles n'en avait pas tant...

Il faut savoir aussi que 85 volontaires grand-ducaux se sont intégrés au bataillon belge de Corée et s'y comportèrent plus qu'honorablement. Je crois même qu'ils eurent quelque temps une marine militaire, représentée par un patrouilleur basé à Bruges. Mais leur flotte marchande est considérable, vu que la quasi-totalité des cargos belges naviguent actuellement – pour d'obscures raisons que je devine excellentes – sous pavillon luxembourgeois. Par ailleurs, la force aérienne du pays est fichtrement impressionnante, puisque les grands avions AWACS de l'OTAN sont immatriculés aux cocardes grand-ducales !

Moins solide que la ligne Schuster, le rideau de fer est tombé tout seul. N'ayant plus d'adversaires à sa taille le Grand-Duché a pu alléger son dispositif guerrier, dissoudre la Garde et réduire les effectifs à environ 800 volontaires (m/f), assistés de 400 civil(e)s. Bien assez pour maintenir l'intégrité du pays et dissuader ceux qui voudraient s'en prendre à ses banques. Cela permet en outre d'envoyer en divers pays troublés (Liban, Kosovo...) d'excellents spécialistes, éventuellement casqués de bleu, du maintien de la paix. Justement, à ce propos... Nous savons que la France et la Belgique vont bientôt – assez piteusement ? – retirer leurs contingents d'Afghanistan. Mais les talibans ne vont pas rigoler pour autant, car les dix Luxembourgeois vont rester ! Il semble même qu'on leur confiera la protection de l'aérodrome de Kandahar. Illustre fondateur, Sigefroy aurait approuvé : « *Mon casque est petit, mais mon panache est grand !* »



« Le principe de la ligne Schuster est tout simple. À chaque passage frontalier, on accumule les obstacles : fossés, barbelés, blocs de béton. »

La passion du cinéma et des séries
toujours avec vous

rendez-vous sur Allociné >



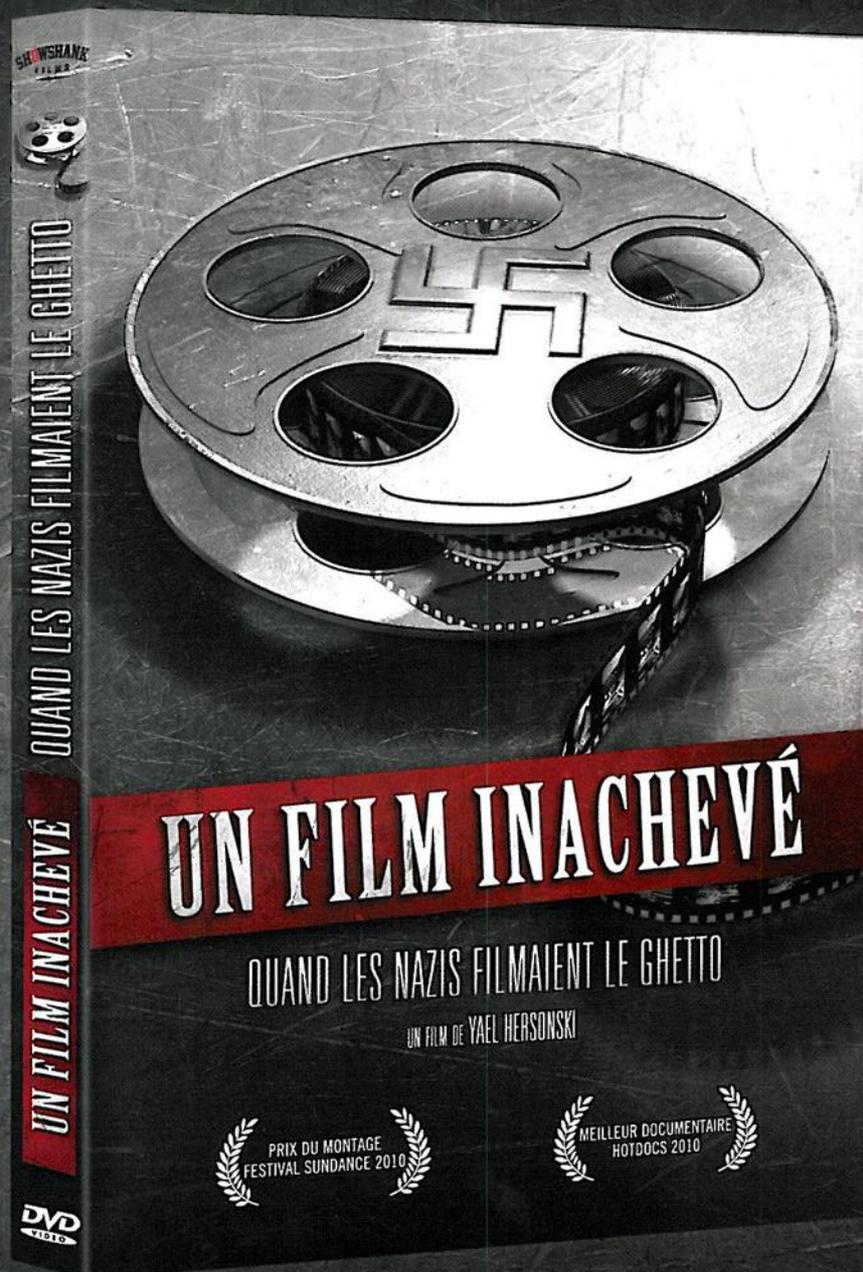
Site web

2^{ème} base de données au monde
sur le cinéma et les séries TV

Applications mobiles

iPhone, iPad, HP Touchpad, Blackberry,
Android, Samsung Bada & Windows Phone 7

FAITES MENTIR LES IMAGES,
ELLES FINISSENT QUAND MÊME PAR DIRE LA VÉRITÉ.



En 1942 fut filmé un des seuls films connus du ghetto de Varsovie. Ce film fut longtemps considéré comme un authentique témoignage... jusqu'à la découverte d'une bobine manquante.

Des images inédites, une enquête passionnante.



PRIX DU MONTAGE
FESTIVAL DE SUNDANCE



MEILLEUR DOCUMENTAIRE
HOTDOCS



LE 6 NOVEMBRE EN DVD

Pour recevoir notre catalogue : showshankfilms@gmail.com

SCIENCE & VIE
GUERRES
& Histoire

SHOWSHANK
FILMS

